BASSI
LEGATORIA

The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.

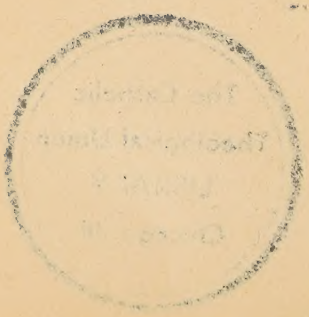
FR 231. L92
88-312

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lesgrandeursdedi0000vari

LES GRANDEURS DE DIEU

The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.



F
248
8
L

P. LOUIS-FRANÇOIS D'ARGENTAN
CAPUCIN

WITHDRAWN

LES GRANDEURS DE DIEU

Abrégé textuel et méthodique adapté aux temps présents
par l'abbé L. JAUD, Tertiaire de Saint-François
et édité par les Frères Mineurs Capucins de Toulouse

The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.

LES VOIX FRANCISCAINES
32, Rue des Potiers — TOULOUSE
—
1929

Nihil obstat :

Lucioni, 6ª julii 1927.

C. Bertret, *can. ensor*

Imprimi potest :

Tolosæ, die 6 januarii 1929.

Fr. Aloysius a Moulins o. m.

Min. prov.

Imprimatur :

† Gustavus-Lazarus.

Episc. Lucionen.

68-312
FR
231
Province of St. Joseph
Capuchin Franciscan Libr.
Mt. Calvary, Wisconsin
L92

AVANT-PROPOS

Le P. d'Argentan naquit en 1614; il entra dans l'Ordre des Capucins à l'âge de 17 ans et mourut à 66 ans, en 1680. Après ses études de théologie, il fut employé à la prédication et parcourut une partie de la France avec un zèle tout apostolique, couronné des plus beaux succès. Toutefois, il a brillé surtout comme écrivain. Il débuta par Le Chrétien intérieur. *Encouragé par le bon accueil fait à son livre, il conçut le projet d'un triple ouvrage, qui fut publié successivement, de 1672 à 1680, sous le titre de* Conférences sur les Grandeurs de Dieu, de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge. *Ce sont trois ouvrages différents, mais qui s'enchaînent et forment une harmonieuse trilogie embrassant les sujets les plus élevés de la théologie et de l'ascétisme : la science et la piété s'y donnent la main.*

On a dit très justement que la piété, pour être solide, profonde et même tendre, doit être doctrinale; une piété sans doctrine ne saurait être que superficielle, vague, sentimentale. Malheureusement, la vogue est aujourd'hui aux lectures légères ou profanes plus qu'aux lectures sérieuses; ou bien, nombre de bonnes âmes, sous un prétexte ou sous un autre, négligent la lecture

des livres de religion et de piété et n'éprouvent que dégoût pour cet excellent exercice.

Ce ne sont pas, cependant, les bons livres doctrinaux ou spirituels qui manquent; chaque année paraissent, dans ce genre de nouvelles publications d'une valeur inégale, qui répètent le même fonds sous différents aspects et sous différentes formes, mais apportent, dans une mesure variable, un appoint sérieux à la piété. On peut dire cependant de la plupart de ces livres qu'ils ne disent rien de nouveau, mais le disent quelquefois d'une manière nouvelle, plus attrayante et plus conforme au goût moderne : Non nova, sed nove. *Du reste, les auteurs nouveaux, la plupart du temps, se sont servis largement des anciens, et il est, semble-t-il, peu d'enseignements donnés par les écrivains récents qui n'aient été traités par leurs devanciers. Tant les uns que les autres ont abondamment puisé dans les Pères de l'Eglise et dans les auteurs des premiers siècles; et on doit les en louer.*

Mais s'il fallait comparer les écrits tout modernes de spiritualité à ceux des auteurs qui les ont précédés et qui ont écrit les mêmes choses dans un langage plus simple, et en dehors de toute visée littéraire, à qui pourrait-on donner la palme? Affaire de goût, sans doute; mais plus d'une fois les anciens l'emporteraient par la solidité, l'élévation, le profond esprit de foi, la force, la sincérité qui brillent dans leurs livres.

Les écrits du P. d'Argentan, par exemple, méritent la plus haute estime; ils devinrent célèbres au temps où ils parurent pour la première fois, et furent réédités à différentes reprises. L'auteur a lui-même dépeint le caractère de ses œuvres : « Je ne me suis jamais appliqué, dit-il, à étudier des paroles, ni à rechercher la

pureté du style...; j'ai toujours mieux aimé la bonté du fruit que la beauté des fleurs ou des feuilles, et la vérité toute nue, simple et sincère, m'a toujours semblé plus belle que tous les ornements dont on tâche quelquefois de la parer et dont elle n'a jamais besoin pour se faire aimer. »

Il est regrettable que son triple ouvrage, véritable trésor, soit peu à peu tombé dans l'oubli.

Cet oubli s'explique, du reste, par la multitude des nouvelles publications, peut-être aussi par la forme dialoguée, très vivante et très ingénieuse, sans doute, mais aujourd'hui désuète, dont s'est servi l'auteur, et enfin par l'amour des nouveautés, qui est trop entré dans l'esprit de notre temps.

Pourquoi ne condenserait-on pas l'ouvrage du P. d'Argentan en élaguant ce qui interrompt la suite des idées, tout en conservant fidèlement le ton si chaud du style, le fonds si riche et si original de la doctrine?

C'est la pensée qu'a eu un lecteur, sous le coup de l'admiration produite dans son esprit et de l'émotion éveillée dans son cœur par la lecture des neuf volumes du célèbre capucin. Il a réduit tout l'ouvrage à trois volumes, un pour les Grandeurs de Dieu, *le second pour les* Grandeurs de Jésus-Christ, *et le troisième pour les* Grandeurs de la Sainte Vierge. *Dans la mesure du possible, le texte de l'auteur a été conservé, mais avec les retouches et les liaisons nécessaires. Le clergé, les communautés religieuses, les personnes dévotes qui voudront donner une base plus doctrinale à leur piété, pourront ainsi se procurer le grand avantage de faire connaissance avec le P. d'Argentan en des conditions plus accessibles à tous points de vue.*

Puisse l'ouvrage, sous cette forme abrégée, se répandre largement, acquérir une popularité nouvelle et contribuer à la gloire de Dieu, à l'illumination et à la sanctification des âmes! C'est l'unique but de cette publication.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Il est bien difficile de faire réflexion sur le peu de connaissance que nous avons de Dieu ici-bas et le peu d'amour que nous lui portons, sans sentir notre cœur vivement touché de notre aveuglement et de notre insensibilité. Est-il possible que les hommes s'occupent si peu de Dieu, qui est la vraie lumière éclairant tout homme venant en ce monde? Est-il possible que, vivant au milieu de lui, ayant sans cesse ses bienfaits dans nos mains, et ne pouvant ouvrir les yeux sans voir partout les ouvrages dans lesquels il a pris plaisir à se décrire comme dans un grand livre, nous nous apercevions aussi peu de lui que s'il n'était pas, et que nous soyons si peu touchés de sa présence?

Le Créateur du monde n'a produit ce grand univers que pour se faire connaître et pour se faire aimer de sa créature... C'est donc là ce qui devrait faire la seule application des hommes pour le temps et pour l'éternité...

Cependant c'est, pour la plupart, la dernière de leurs pensées... Il n'y a que Dieu seul qu'ils négligent comme s'il n'était rien...

Ne faudrait-il pas que tout ce qui est en nous, notre âme, notre corps, notre bouche, nos mains, notre esprit,

nos pensées, nos œuvres, toutes nos affections, fussent autant de voix éclatantes qui publiassent partout la gloire de Dieu, et qui ne cessassent de solliciter tous les mortels à penser à lui, à le connaître et à l'aimer?...

Il n'y aura jamais assez de bons livres qui nous parlent de Dieu; il serait à souhaiter que tout le monde en fût si rempli qu'on ne trouvât partout autre chose...

J'ai tâché d'exposer ici tout ce que l'Ecriture sainte, les saints Pères et les Docteurs nous enseignent de plus sublime sur l'être et les perfections de Dieu... Je commence à vous y montrer, âme chrétienne, que le souverain plaisir de notre esprit est de connaître Dieu, que le plus délicieux plaisir de la volonté, c'est d'aimer Dieu, que la plus haute félicité de la mémoire, c'est de se souvenir de lui.

Après avoir ainsi disposé votre esprit, je commence à vous parler de l'Etre de Dieu, puis de son Unité, de la Trinité des Personnes divines, de la Personne du Père, de celle du Fils, de celle du Saint-Esprit, de la demeure réciproque des Personnes divines l'une dans l'autre... Ensuite je viens à ses perfections adorables, et je vous parle de son éternité, de l'éternité de la créature, qui est une admirable participation de celle de son Créateur. Je parle successivement de son immensité et de sa présence, de sa toute-puissance dans la création du monde, de sa bonté infinie dans la création de ce petit monde qui est l'homme; de sa Providence, de la prédestination, qui est la principale partie de sa Providence; de la science infinie de Dieu, de sa justice, de sa miséricorde, de sa patience, de sa sagesse, de sa sainteté, de sa beauté, de son souverain domaine sur nous, de son zèle pour nos âmes, du zèle de nos âmes pour Dieu,

de la vie de Dieu, dont nous devons vivre; enfin des fruits que l'on doit tirer de la connaissance de Dieu.

Je voudrais, ô mon Dieu, que chaque mot de cet ouvrage fût une louange de vos grandeurs infinies. Je voudrais que tous les caractères soient comme autant de flammes pour allumer dans tous les cœurs un amour aussi ardent que celui des Séraphins!... A vous seul, qui êtes le Roi des siècles, le Roi immortel et invisible; à vous seul qui êtes l'unique Dieu, soient honneur et gloire dans les siècles des siècles!

CHAPITRE PREMIER

De la connaissance de Dieu.

I. Les véritables délices de l'esprit consistent a connaitre Dieu. — De tous les plaisirs de l'esprit, je n'en vois pas un pareil à celui de considérer les *merveilles de la nature;* aussi je ne puis comprendre la faiblesse de l'esprit de ceux qui sont si avides de la lecture des romans, lesquels ne laissent dans l'esprit que du vent et de la fumée...

Mais une étude qui donne plus de satisfaction encore à l'homme, c'est la connaissance de *Dieu, auteur de toutes ces merveilles...* Qui doute que le Créateur ne soit infiniment plus noble que les créatures, et que cet Etre des êtres, ce principe infini d'où découle tout ce qu'a l'être, ne donnât un plaisir plus grand à l'esprit et une félicité plus parfaite sans comparaison, s'il était connu?

Qu'est-ce qui fait la vie éternelle et la souveraine béatitude de Dieu, sinon la parfaite connaissance qu'il a de lui-même? Qu'est-ce qui fait la vie éternelle et le parfait bonheur des anges et des saints qui sont dans le ciel? N'est-ce pas que leur esprit est tout rempli de la connaissance de Dieu, qu'ils voient clairement par la lumière de la gloire?... Pourquoi faut-il que nous pensions si peu à Dieu durant cette vie, tandis que notre esprit est si avide de se remplir de toutes sortes d'autres

connaissances?... Nous n'avons hors de Dieu que de petites étincelles de lumière, qui donnent si peu de satisfaction à l'âme que ce n'est presque rien à l'égard du souverain plaisir qu'elle reçoit de la connaissance de Dieu!...

Une livre d'or rend un homme beaucoup plus riche qu'une livre de terre, et une petite étincelle de la connaissance de Dieu donne bien plus de satisfaction à l'âme que tout l'amas des sciences humaines, si elle demeure privée de la connaissance de Dieu. Car, à quoi peut lui servir tout cela, si elle ne connaît pas Dieu? Et qu'a-t-elle à faire de cela, si elle connaît Dieu?... Il y a dans le ciel un grand nombre de bienheureux qui n'ont jamais eu aucune teinture des lettres humaines, et leur esprit est très content, parce qu'ils ont connu Dieu durant cette vie, qu'ils l'ont aimé de tout leur cœur, et qu'ils le verront durant toute l'éternité : « Vous connaître, ô mon Dieu, c'est la parfaite justice, et comprendre votre justice et votre vérité, c'est le secret de l'immortalité (Sap., XV, 3)! » Heureux donc ceux qui s'étudient surtout à la connaissance de Dieu et ne font état des sciences humaines qu'autant qu'elles peuvent leur servir à connaître Dieu! N'est-ce pas là apprendre à être, durant toute l'éternité, comme les Anges, qui trouvent l'essentiel de leur béatitude dans la vision de Dieu? O mon Dieu! que je vous connaisse, et mon âme sera comblée d'une joie céleste! Otez-moi tout le reste, et me donnez seulement un petit rayon de votre divine lumière! Oh! que j'aimerais mieux ignorer tout le reste et avoir tant soit peu de connaissance de Dieu, que de savoir, moi seul, tout ce qu'ont jamais su tous les hommes sans connaître Dieu! Hélas! il faut dire en pleurant avec le prophète Osée : « Il

n'y a point de science de Dieu sur la terre (IV, 6). » S'il était connu, il serait impossible qu'il ne fût aimé de tous les hommes; s'il était connu et aimé de tous les hommes, la terre deviendrait un paradis rempli de saints et de bienheureux!

II. Pourquoi Dieu est si peu connu? — Si Dieu est si peu connu, cela vient de ce que, dans la plupart des hommes, l'*âme est presque toujours attirée du côté des sens*, où elle s'amuse, bien qu'elle sente qu'elle ne peut y être satisfaite. Il en est peu qui retirent leur âme des sens...; il est rare d'en voir qui aient le courage de quitter les plaisirs naturels pour se porter au-dessus d'elles-mêmes jusqu'aux connaissances divines... Il ne faut donc pas s'étonner si la vraie connaissance de Dieu est si rare parmi les hommes.

De plus, l'on a de la facilité pour les autres sciences, et du dégoût pour les choses de Dieu, parce qu'*on ne s'y prend pas comme il faut*... On ne doit pas se conduire dans l'étude de la connaissance de Dieu comme dans l'étude de la philosophie : — 1° On choisit tel maître qu'on veut pour apprendre les sciences humaines, mais pour entrer dans la connaissance de Dieu, il n'y a qu'un seul Maître, c'est Jésus-Christ...; qu'une seule école, c'est son Eglise; qu'une langue, celle que le Saint-Esprit donna aux Apôtres...; — 2° Pour acquérir les sciences humaines, il faut un esprit pénétrant, élevé; tout le monde n'y est pas propre. Mais pour entrer dans la connaissance de Dieu, il faut, au contraire, un esprit humble et très soumis afin de recevoir les pures lumières du ciel; il faut croire avant de comprendre : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas (Act., XXVIII, 26). » — 3° On fait grand bruit, dans l'école

des sciences humaines; on parle, on dispute, on raisonne, on attaque, on défend... Mais dans l'école du divin Maître, qui enseigne la science du ciel, il faut un grand silence : « Dieu l'a dit, donc il faut croire. » — 4° Dans l'étude des sciences acquises, on se remplit la tête d'un tas de choses inutiles qui agitent l'esprit; mais dans l'étude de la science de Dieu, on oublie autant qu'on peut toutes les choses inutiles, et on tâche de ne savoir que le seul nécessaire, pour établir dans l'âme une paix solide.

O Dieu de bonté! Dieu d'amour! si tout le monde vous connaissait, tout le monde vivrait content, et il n'y aurait personne qui ne fût heureux sur la terre... Mettez cette connaissance nette, distincte et assurée de Dieu dans une âme; comment pourrait-elle avoir du chagrin, de la tristesse, de l'inquiétude?

Et d'où vient donc que toutes les autres écoles sont si fréquentées, et que celle du divin Maître est si abandonnée? Est-ce que chacun n'est pas libre de s'y présenter?... Mais il y convie tout le monde; il est d'un accès si facile qu'il donne également audience au plus petit comme au plus grand, au plus pauvre comme au plus riche, au plus ignorant comme au plus savant. Quand il n'y aurait que la gloire d'être les disciples d'un si grand Maître, n'est-ce pas un honneur que nous ne pouvons jamais assez estimer? Il faut payer les autres maîtres; celui-ci donne des récompenses magnifiques. Il faut aller chercher les autres maîtres, celui-ci nous cherche et se tient toujours présent au lieu où nous sommes. Les autres maîtres ont toujours plus d'ignorance que de science; celui-ci est d'une sagesse infinie. Enfin les autres maîtres demandent beaucoup de temps et beaucoup de fatigues pour nous apprendre

fort peu de choses; mais une demi-heure seulement par jour passée dans le repos, dans le silence et dans une attention amoureuse devant Dieu suffirait pour devenir bientôt savant dans sa connaissance... En vérité, n'est-ce pas une chose bien déplorable qu'il soit vrai que d'une demi-heure de notre temps dépend toute la douceur de la vie présente et tout le bonheur de l'éternité, et que l'on ne daigne pas seulement la donner? Ne faut-il pas être ennemi juré de son propre bien?

CHAPITRE II

Dispositions nécessaires pour entrer dans la connaissance de Dieu.

J'envie le bonheur des âmes qui connaissent Dieu, car je vois bien que s'il y a quelque paradis sur la terre, il faut le chercher dans leur cœur. Une plus grande passion serait de leur ressembler; mais je ne sais pas où m'y prendre. Que puis-je donc faire pour y parvenir?

Les dispositions nécessaires à une vraie connaissance de Dieu sont : 1° la pureté du cœur; 2° une profonde humilité; 3° le désirer ardemment; 4° y donner tous les jours un certain temps déterminé, avec une fidélité inviolable.

I. La pureté du cœur. — C'est la première vertu que Dieu nous demande dans l'Evangile : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Il est impossible qu'une âme reçoive les pures lumières de la connaissance de Dieu, tandis qu'elle est toute remplie de péchés. Les ténèbres et la lumière, le mensonge et la vérité, ne s'accordent pas... Tandis qu'une âme porte le péché dans son cœur, si elle osait s'exposer au plein jour de la connaissance de Dieu, elle mourrait de honte de voir sa laideur, et elle serait torturée par les remords de sa conscience : « Quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière (Jean, III, 20), » de peur de recevoir le reproche de ses actions...

Mais ce n'est pas assez, si elle ne travaille avec grand soin à se défaire même du péché véniel... Oh! qui connaîtrait le grand dommage qu'un seul péché véniel fait à une âme qui désire connaître et aimer son Dieu! On aimerait mieux perdre toutes les choses de ce monde que de le commettre!

Encore n'est-ce pas tout... Il est certains restes ou certaines suites du péché qui sont presque d'aussi grands obstacles à la connaissance de Dieu que le péché même : ce sont les passions naturelles, lorsqu'elles ne sont pas domptées... Il est impossible que le soleil imprime la beauté de sa face sur une fontaine, si elle n'est tranquille... Quelle perte inestimable fait une âme lorsque le tumulte et l'agitation des passions l'empêchent de recevoir les impressions du grand soleil de l'éternité!... Dieu a fait à dessein notre âme à sa ressemblance; il veut se mirer dans son ouvrage...; mais il lui faut la pureté et la tranquillité.

II. Une profonde humilité. — C'est avec les plus simples et les plus soumis que Dieu se plaît à s'entretenir familièrement (Prov., III, 32)... Saint Thomas et saint Bonaventure ne seraient pas deux si grandes lumières de l'Eglise, si, par leur profonde humilité, ils n'avaient mérité que Dieu les élevât à une région de lumières si sublimes... « Je vous remercie, ô Dieu mon Père, dit Jésus-Christ, de ce que vous avez caché ces choses, les plus profonds secrets de vos mystères, aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits et aux humbles (Math., II, 25). » Si tu penses t'élever, ô homme, sache que Dieu est infiniment élevé au-dessus de toi, et que tu n'y arriveras jamais. Si tu t'abaisses, si tu t'anéantis vraiment devant lui, il descendra vers toi par miséricorde et se fera connaître à toi... Sans cette seconde disposition, on ne fera jamais beaucoup de progrès dans la connaissance de Dieu.

III. Le désir véritable d'acquérir cette connaissance est une troisième disposition qui n'est pas moins nécessaire que les précédentes; car nous ne travaillons ordinairement à l'acquisition d'un bien qu'à proportion de l'estime que nous en faisons et de l'envie que nous avons de sa jouissance. Le seul défaut de ce désir est la cause qu'on voit très peu d'hommes qui s'appliquent sérieusement à la connaissance de Dieu... Quiconque la désire ardemment l'a déjà à demi obtenue; car elle prévient ceux qui la recherchent et vient la première se présenter à eux, comme dit l'Ecriture : « La sagesse va au devant de ceux qui la désirent (Sag., VI, 14). » Mais nos désirs ne nous portent pas là; nous sentons une faim de savoir une infinité d'autres choses, et nous

éprouvons une indifférence et comme un certain dégoût de connaître Dieu... Mais si nous fréquentions l'école du divin Maître avec un vrai désir, comme il se ferait bientôt connaître à nous! Il nous apprendrait lui-même qu'il est tout et que tout le reste n'est rien... O bonté infinie, beauté éternelle, ô grand océan des perfections infinies, montrez-vous tant soit peu à nous! « Montrez-moi votre face, et que votre voix retentisse à mes oreilles (Cant., II, 14)! »

Puisque la souveraine béatitude à laquelle nous aspirons est de voir Dieu, de l'aimer et de jouir de sa divine possession éternellement, d'où vient que cette béatitude n'excite pas en nous un ardent désir de connaître Dieu, de l'aimer et de jouir de son aimable possession durant cette vie? Est-ce qu'il n'est pas le même Dieu au ciel et sur la terre?... Est-il possible que l'on désire d'être bienheureux et qu'on ne désire pas ardemment de connaître Dieu?

IV. Mais enfin, quand vous auriez ces trois premières dispositions, vous n'arriverez jamais à la connaissance de Dieu, si vous n'y donnez du TEMPS. Il n'y a aucun métier dans la vie humaine, ni aucune profession si peu importante qui ne demande qu'on y donne du temps pour l'apprendre. Sera-t-il dit qu'il n'y a que le grand ouvrage du salut qui ne mérite pas qu'on y donne une heure chaque jour? On passe les jours et les nuits pour apprendre les sciences humaines; on donne à son corps du temps pour le nourrir et le faire un peu reposer; n'est-il pas bien plus nécessaire de donner, d'employer au moins quelques heures pour apprendre à connaître Dieu, un peu de temps à son âme pour la nourrir des vérités éternelles?

...Venez, savants, et fermez tous vos livres, abaissez votre esprit, humiliez-vous devant Dieu,, rendez-vous petits et dociles comme des enfants, et il vous instruira... Venez, âmes simples..., ayez seulement soin de garder votre cœur bien pur, de bien dompter vos passions. d'avoir peu de commerce avec le monde, de vous dégager le plus qu'il vous sera possible des occupations inutiles; surtout que votre esprit soit paisible et soumis à Dieu, c'est à vous qu'il prendra plaisir à se manifester... Votre Maître, c'est Jésus-Christ monté sur sa Croix comme dans une chaire. C'est à ses pieds que je vous laisse pour écouter la voix de son Cœur et goûter les délices de l'esprit dans sa connaissance et dans la connaissance de Dieu.

CHAPITRE III

De l'amour de Dieu comparé à l'amour des créatures.

I. Supériorité incomparable de l'amour de Dieu. — 1° *L'amour de Dieu est plus agréable à la volonté que celui de toutes les créatures.* — Qu'est-ce donc qui cause cette délectation sensible de votre cœur, dans les amitiés humaines? — Est-ce une beauté rare? Mais qu'est-elle à côté de la beauté infinie de Dieu? — Est-ce une bonté extraordinaire? Mais qu'est-ce que cette

bonté, en comparaison de la bonté infinie de Dieu? — Est-ce que vous aimez une grandeur, une puissance, une libéralité qui n'a point de bornes? Mais est-il une grandeur, une puissance, une libéralité comparable à celle de Dieu? — Est-ce donc enfin que vous aimez un bon cœur qui vous aime ardemment? Mais est-il un cœur qui vous aime autant que le Cœur de Dieu?... Tout ce que vous trouvez d'aimable, je ne dis pas dans une seule créature, mais dans toutes les créatures réunies ensemble, n'est qu'un léger atôme de ce grand tout des perfections infinies dont le trésor entier est en Dieu, et qu'il a dispersées çà et là sur les créatures, comme l'aurore vous fait paraître, le matin, quelques petits points de sa lumière sur les gouttes de la rosée... Tout le plaisir que vous avez à aimer ce que vous aimez, comparé avec le souverain plaisir d'une volonté toute pénétrée de l'amour de Dieu est moins qu'une petite goutte d'eau comparée à toute la mer.

2° *On peut avoir plus de commerce et de sympathie avec Dieu qu'avec aucune créature.* — Il faut de la communication pour entretenir une vraie amitié. Je l'avoue. Mais y a-t-il créature au monde avec laquelle vous puissez avoir une communication aussi ordinaire, aussi intime, aussi cordiale qu'avec Dieu? Ne vous est-il pas toujours présent, jusque dans le plus intime de votre âme? Ne pouvez-vous pas lui parler et l'entendre parler à toute heure?... La vue des yeux corporels n'est pas nécessaire pour avoir un commerce avec ce qu'on aime, et pour jouir avec plaisir des douceurs d'une amitié intime... Dieu n'est jamais absent comme les créatures; vous l'avez lui-même en original, non en image; oui, lui-même, en essence et en personne. Il est impos-

sible qu'une créature ait toujours un commerce si continuel et si intime avec vous... De plus, vous avez à l'extérieur ses images exposées partout, pour consoler vos yeux et vous faire souvenir de lui... Enfin, ne voyez-vous pas quelque petit éclat de sa gloire et de sa majesté dans les brillantes lumières du soleil et dans tous les êtres? Ne voyez-vous pas quelques traits de son éternité dans le cours perpétuel des rivières? Quelques rayons de sa beauté dans l'émail des fleurs? Quelques vestiges de sa sagesse dans les industries des animaux? Quelque ombre de son infinie bonté dans la fécondité de la terre? Quelque idée de son immensité dans la vaste étendue des cieux? En un mot, vous ne verrez pas une seule créature sur laquelle il n'ait pris plaisir à vous marquer quelque trait de ses perfections infinies. Il est donc vrai qu'il n'y a rien de plus invisible que Dieu à celui qui n'a point d'amour pour lui; mais il est très visible et très connaissable dans toutes les créatures pour les âmes qui l'aiment.

3° *Dieu a pour ses amis plus de complaisance, de libéralité et de sympathie que toutes les créatures ensemble.* — Si vous désirez les complaisances réciproques entre amis, si vous voulez des présents qui soient des marques sensibles de l'amitié, où les trouverez-vous plus abondants, plus continuels et plus magnifiques que dans la parfaite amitié d'un Dieu qui non seulement vous honore souvent de ses visites, mais qui ne vous quitte jamais?

S'il est complaisant à l'excès, il est encore plus libéral; car de qui tenez-vous tout ce que vous avez, le corps et l'âme, la vie et la santé? N'est-ce pas son air que vous respirez, sa lumière qui vous éclaire, son feu

qui vous réchauffe, sa terre qui vous nourrit? Et qui est-ce, en un mot, qui pourvoit à tous vos besoins?

Que s'il vous faut des bienfaits singuliers qui ne regardent que votre personne, ouvrez les yeux, et vous en verrez une infinité... Oh! si nous faisions un peu d'attention sur nous-mêmes pour remarquer avec quelle bonté il conduit tous les moments de notre vie à notre avantage, nous dirions comme saint Augustin : « O bonté infinie, il semble que vous n'aimiez que moi seul au monde, et que vous ayez abandonné le soin du reste des hommes pour ne penser qu'à moi! » A tout cela j'ajoute ce qui vous charme encore davantage dans la douceur de l'amitié, qui est cette secrète sympathie, cette liaison des cœurs, le plus grand plaisir de la vie. Mais qu'est-ce que la sympathie entre le fer et l'aimant, entre les cœurs même des créatures, en comparaison de la sympathie qui lie Dieu avec l'âme et une âme avec son Dieu? Elle est si grande du côté de Dieu, qu'elle l'a attiré du ciel sur la terre; elle est si forte du côté de l'âme, qu'il lui est impossible d'être contente ni heureuse, si elle n'est unie à Dieu. Si elle fait la béatitude de l'éternité, ne faut-il pas dire qu'elle fait déjà goûter à l'âme quelque chose des douceurs du ciel?

II. Infériorité de l'amour des créatures : déplaisirs qui en sont inséparables.

1° Les amitiés humaines sont sujettes à la jalousie; c'est une tyrannie cruelle de l'amour humain, qui veut être seul à aimer l'objet de son affection, et qui voudrait lui interdire la liberté d'aimer aucun autre. Lorsque cette passion est une fois entrée dans un cœur, elle le ronge, elle le déchire, elle ne lui laisse ni paix, ni joie,

« La jalousie est comme un tourment de l'enfer », dit l'Ecriture (Cant., VIII, 6).

2° *L'absence* de ce que vous aimez est peut-être la cause de vos déplaisirs; et comme il est impossible, dans le cours de la vie humaine, de ne pas être souvent privé de ce qu'on aime, les amitiés de cette nature sont inséparables de plusieurs chagrins.

3° Quand il n'y aurait que *la certitude qu'il faut perdre un jour ce que vous aimez*, un amour qui tend à la mort est toujours malade et toujours languissant. Comment posséder avec plaisir ce qu'on sait devoir perdre bientôt avec douleur? Hélas! souvent il n'attend pas même la mort pour mourir... On ne sait pas à quoi on s'engage quand on se résout à aimer quelque chose qui n'est pas Dieu... Voulez-vous être garanti de ce déluge de misères, qui sont inévitables dans les amitiés humaines? Déterminez-vous à n'aimer que Dieu : c'est dans son seul amour que vous trouverez le grand océan des biens et des consolations solides. On ne souffre point les inquiétudes de la jalousie, quand on aime Dieu. La plus grande consolation d'une âme qui aime Dieu serait que tout le monde l'aimât avec elle. Quand il en aimerait cent millions d'autres autant qu'elle, ou même plus qu'elle, elle n'y perdrait rien. Tout au contraire, tous les amis de Dieu étant aussi les siens, elle pense aimer Dieu et être aussi aimée de Dieu dans leur personne. Si l'absence cause de la tristesse, et si la présence fait le plus délicieux plaisir des amis, quel ami peut être si présent qu'il entre jusque dans le fond du cœur, si ce n'est Dieu seul? Quand on s'engage dans des amitiés humaines, on entre en partage des biens et des maux de ce qu'on aime; mais par le lien sacré de

l'amitié de Dieu, on entre en partage de biens tout purs, et jamais de maux. Une âme qui aime Dieu se trouve si comblée de joie de ce qu'il est infiniment grand et infiniment heureux sans qu'il puisse jamais cesser de l'être, qu'elle fait sa grande affaire sur la terre de s'occuper de la félicité de Dieu, de s'en réjouir et d'y prendre sa complaisance... Mais ce qui met le dernier comble au bonheur d'une âme qui aime son Dieu, c'est qu'elle est assurée de ne jamais perdre la possession de ce qu'elle aime, si elle ne veut pas s'en priver elle-même volontairement par quelque notable infidélité; car jamais Dieu, de son côté, ne rompra le lien sacré qui la tient attachée à Lui; et si, de sa part, elle est fidèle à le conserver, il sera éternel... Au contraire, ce sera la mort qui mettra cette âme dans la pleine possession de l'objet qu'elle aime, de sorte que ce dernier moment de la vie, qui paraît si terrible à tous les mortels, est son grand désir; c'est son attente, c'est la douce espérance qui la console : « Quand arriverai-je, et quand apparaîtrai-je devant la face du Seigneur (Ps. 41)? »

Après tout cela, ne faut-il pas conclure que, si notre cœur veut goûter les plus pures, les plus abondantes délices dont il soit capable sur la terre, elle doit aller les chercher dans l'amour de Dieu?

III. Motifs d'aimer. — 1° *Nécessité absolue d'aimer Dieu.* — Comme il est impossible que Dieu, étant une bonté infinie, ne soit infiniment aimable, il est impossible aussi que notre âme, ayant reçu un être capable d'aimer Dieu, ne soit obligée de l'aimer. Cette obligation lui est essentielle, et si nécessaire, que Dieu lui-même ne peut l'en dispenser. Il pouvait bien la laisser

dans le néant. mais il ne peut pas la dispenser de l'aimer... C'est l'observation de ce grand précepte qui fait le bonheur, la paix, le repos parfait d'une âme durant cette vie, et qui doit faire la félicité consommée de tous les saints dans l'éternité; au contraire, c'est le grand supplice des damnés de porter toujours cette obligation d'aimer Dieu, gravée jusque dans le plus intime de leur être, et de ne pouvoir jamais l'observer...

2° *Le plus grand honneur et le plus grand bonheur où l'âme puisse aspirer sur la terre est d'aimer Dieu.* — Mais pourquoi me faire un commandement de vous aimer, ô mon Dieu? Etait-il nécessaire de me commander de vous aimer? N'était-ce pas assez de m'en donner la permission? O Dieu de bonté! quel autre commandement auriez-vous pu trouver dans votre sagesse infinie, qui m'eut été plus doux, plus aisé et plus honorable?... A moi, petit ver de terre, me vouloir faire cet honneur que je sois votre ami intime, comme si j'étais votre égal! Lequel dois-je admirer davantage, ou l'excès de votre bonté qui veut m'élever si haut, ou l'excès de ma stupidité qui ne sait pas aimer un si grand bonheur?

Quand je pèse toutes ces choses, je me demande à moi-même : Suis-je donc un monstre? suis-je un insensé? Où est ma raison? Est-ce un cœur humain que je porte en ma poitrine? Ne faut-il pas qu'il soit plus dur qu'un rocher?... Pauvre cœur humain, un atôme de bien t'arrête quand tu le vois dans la créature, parce que tu es fait pour aimer le bien. Pourquoi donc le bien infini ne t'enlève-t-il point?... Pauvre volonté humaine, pourquoi vas-tu chercher inutilement en dehors ce que tu possèdes en toi-même? N'as-tu pas ton Dieu dans ton cœur? Si tu l'aimes, tu le possèdes; si tu le

possèdes par l'amour, il est impossible que tu ne sois pas comblée d'une joie divine que personne ne peut t'ôter... Comment donc est-il possible que nous puissions nous défendre d'aimer Dieu de tout notre cœur?

3° *Quand il n'y aurait ni commandement, ni honneur, il n'y a rien qui nous soit plus utile et plus délicieux que l'amour de Dieu.* — Deux éternités sont attachées au devoir d'aimer Dieu : l'une de biens infinis, l'autre de maux infinis. Comment donc est-il possible que, ni la crainte de souffrir tant de maux éternels, ni le désir de posséder des biens infinis ne puissent pas nous obliger à une chose aussi aisée que d'aimer Dieu?...

Mais supposons qu'il n'y eût en nous ni inclination, ni obligation d'aimer Dieu, ni crainte des maux, ni espérance des biens de l'autre vie, ne serait-ce pas assez de savoir que Dieu est infiniment aimable en soi-même?... Qui peut se défendre d'aimer, quand il sait qu'il est aimé?... Or, Dieu vous prévient d'un si grand amour que, dès l'éternité, il a pensé à vous... Vous n'étiez rien et ne méritiez rien, et il vous a fait ce que vous êtes. Vous étiez tombé dans un état plus misérable que le néant même, et son amour pour vous a été si grand qu'il est descendu tout exprès du ciel pour rompre vos chaînes et souffrir tous les tourments et la mort que vous aviez mérités... Si vous doutez encore qu'il vous ait prévenu d'un si généreux amour, considérez les douleurs cruelles de la Passion, demandez-le à son côté ouvert et à son Cœur percé d'une lance; vous entendrez la voix de son amour qui vous dira : « Toutes ces plaies sont des bouches ouvertes qui te disent : Je t'aime! »

Ajoutez à cela les biens dont il vous comble chaque jour, qui sont continuels et innombrables. Ajoutez encore tous les biens infinis qu'il vous prépare et qu'il vous promet dans l'éternité. N'est-ce donc point assez pour vous convaincre et vous persuader fortement qu'il vous prévient d'un très grand amour?... En vérité, cette seule considération ne devrait-elle pas embraser tous les cœurs des hommes?

Mais s'il est vrai qu'une seule de ces obligations serait suffisante pour gagner le cœur le plus insensible, qu'est-ce donc de les joindre toutes ensemble?...

CHAPITRE IV

Du souvenir de Dieu.

I. Dieu est l'objet le plus excellent de notre mémoire et le plus négligé. — Quel trésor admirable que celui de la mémoire... Il est si abondant que celui même qui le possède n'en saurait jamais compter en détail toutes les richesses. Il porte ce trésor partout sans qu'il lui pèse et sans qu'il craigne qu'aucun voleur puisse le lui ravir, si ce n'est l'oubli.

D'où vient la mémoire? De Dieu. S'il nous a donné un esprit pour le connaître et une volonté pour l'aimer, il nous a donné aussi la mémoire afin de nous souvenir de lui. C'est lui principalement qui devrait être toujours présent à notre mémoire.

Sera-t-il vrai que tant de choses qui ne sont rien auront leur place dans notre mémoire et y seront soigneusement conservées, et que Dieu, qui est le grand Tout, le Souverain des êtres, l'Etre infini, en sera banni? Hélas! la mémoire, qui est assez heureuse pour se souvenir de toute autre chose, est si malheureuse qu'elle oublie presque son Dieu! Eh! que lui servent toutes les autres choses dont elle se souvient, si elle oublie son souverain Bien? N'est-ce pas la seule chose qu'elle devrait tenir toujours présente aux yeux de l'esprit? Et quel préjudice lui pourrait-il arriver, quand elle oublierait tout le reste pour ne se souvenir que de Dieu?... Le funeste oubli de Dieu est la source de tous nos malheurs... Vous croiriez avoir fait une perte fort considérable, si Dieu vous avait enlevé tout d'un coup la mémoire de tout ce que vous avez vu; mais la perte que je fais quand je me prive par ma faute du précieux souvenir de Dieu est plus grande sans comparaison. Et, néanmoins, qui est-ce qui sait estimer la valeur du souvenir de Dieu, ou qui sent le dommage que son oubli continuel lui cause?

II. Causes de l'oubli et du mépris de Dieu dans la plupart des hommes? — 1° La première cause et la source de toutes les autres est *le peu de foi* que nous avons tous. Il faut une lumière divine pour connaître Dieu; mais il faut ouvrir les yeux à cette lumière et la suivre. Or la plupart des hommes et presque tous ne se conduisent que par la lumière des sens, qui ne perçoivent pas Dieu, — ou par les opinions du monde, qui ne fait aucun état de Dieu, n'en parle presque jamais et n'y pense même pas; — ou par des lumières purement naturelles, inspirées par les passions. En suivant ces

guides, ils vivent presque comme s'il n'y avait pas de Dieu... Nous n'avons pas plus de véritable connaissance de Dieu sur la terre que nous n'avons de foi... Quand la foi entre dans une âme, elle répand un si grand jour de lumières divines dans son esprit que tout ce qu'il pensait avoir d'autres connaissances disparaît comme une ombre.

2° A cette première cause de l'oubli de Dieu s'en joint une autre qui n'est pas moins funeste : c'est le *peu d'amour de Dieu* qui règne dans le cœur de la plupart des hommes vivant sur la terre... Il est bien certain que l'amour cause le souvenir fréquent de la chose qu'on aime; mais il est vrai aussi que ce fréquent souvenir augmente beaucoup l'amour. Une âme qui serait fidèle à se souvenir souvent de Dieu deviendrait bientôt tout embrasée de son amour, et, à proportion qu'elle croîtrait dans l'amour de Dieu, son souvenir lui deviendrait si continuel qu'elle ne pourrait plus l'oublier... O Dieu! quelle est donc la douceur, quelle est la joie d'une mémoire qui s'entretient dans l'aimable souvenir de Dieu! Ne semble-t-il pas qu'elle jouit déjà des avantages du Paradis? Il n'est pas nécessaire pour cela d'arracher son âme de son corps pour la transporter dans cette région bienheureuse où l'on voit la face de Dieu. Nous n'avons, dit saint Ephrem, qu'à rentrer en nous-mêmes, à nous renfermer dans notre âme; nous y trouverons Dieu, nous le verrons des yeux de la foi, nous jouirons de sa douce présence comme de notre souverain Bien... Ainsi nous portons un paradis vivant en nous-mêmes, et nous en jouissons par le souvenir actuel de Dieu... Et voilà le bonheur dont nous nous privons par l'oubli de Dieu où nous

languissons misérablement par défaut de foi vive et beaucoup plus encore par défaut d'amour!

3° Mais une troisième cause de l'oubli de Dieu, c'est notre méchante *habitude*. Nous sommes si accoutumés, depuis notre enfance, à ne penser qu'à des bagatelles; nous avons la tête si remplie des premières impressions qu'on nous donne du monde et des créatures, que, quand nous avançons en âge, cette méchante habitude croît aussi avec nous, de sorte que Dieu est la chose du monde à laquelle on pense le moins et de laquelle on parle le plus rarement. Ce qui achève notre malheur, c'est que cette méchante habitude se confirme et s'accroît toujours par l'exemple général de nos semblables; car tout le monde vit ainsi. Un million d'affaires temporelles remplit incessamment la tête des hommes. Oh! qu'ils ont bien d'autres choses à faire que de s'arrêter à penser à Dieu. Ainsi, de cent mille paroles qui sortent de notre bouche, il n'y en a pas une qui regarde Dieu, si ce n'est pour l'offenser. Ce torrent au milieu duquel nous vivons nous entraîne à vivre dans le train des autres, et nous fait passer notre vie misérable dans un oubli perpétuel de Dieu. Et quand une âme revient un peu de cet égarement, elle éprouve des difficultés si étranges que plusieurs, après beaucoup d'efforts, se sont découragés par la grandeur du travail.

Cependant, il est impossible à une âme de goûter une paix profonde, si elle ne la trouve dans le souvenir de Dieu, le seul centre du bonheur pour le temps aussi bien que pour l'éternité.

III. Avantages de la présence de Dieu. — 1° *Le péché n'ose aborder une âme qui se souvient souvent de Dieu.* — Il n'y a rien qui remplisse un cœur d'une

amertume plus mortelle que le péché; car, comme Dieu est un océan de douceurs, le péché, qui est son contraire, est une mer d'amertume qui le plonge dans toutes les tristesses et tous les déplaisirs... L'oubli de Dieu fait une nuit obscure dans l'âme; le péché s'y glisse aisément, les démons peuvent la tenter, les passions se révoltent en toute liberté, les occasions du péché sont des pièges tendus partout, qu'elle n'aperçoit pas; car qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.

Mais que le souvenir de Dieu fasse le jour dans cette âme, c'est un soleil dont la seule présence effraie les démons, calme la tempête des passions révoltées, fait voir les périls, donne de la prudence à une âme et la préserve de tomber dans le péché. Comment oserait-elle commettre un péché devant les yeux de Dieu?... Et qui n'avouera pas que, quand il s'est permis de commettre quelque péché, il ne se souvenait pas de Dieu?

2° Si donc le souvenir de Dieu préserve une âme du péché, ne faut-il pas avouer qu'*il la préserve de la seule souveraine misère* où elle peut tomber durant cette vie... Quand il n'y aurait que cet unique avantage dans le souvenir de Dieu, n'est-ce pas assez pour nous le faire désirer et aimer? Mais il fait bien plus, car *il adoucit admirablement toutes les amertumes de la vie présente.* Nous sommes tous ici comme dans un exil où nous marchons au milieu d'une vallée de larmes... Mais si nos âmes se souviennent de Dieu, cette aimable pensée est pour elles comme un baume du ciel qui adoucit toutes les douleurs. « Mon âme, dit le Psalmiste, a refusé toutes les consolations humaines, mais je me suis souvenu de Dieu et j'ai été dans la joie (Ps. 81). » Que te faut-il, ô mon âme? N'es-tu pas toujours dans le

sein de Dieu? Il sait tout ce que tu endures... Si tu lui plais dans cet état, n'est-ce pas une solide consolation pour toi de savoir que tu plais à Dieu? Son plaisir doit être le tien... Qui es-tu, ô mon âme, qui viens te plaindre à moi? N'es-tu pas chrétienne? N'as-tu pas fait profession publique d'imiter Jésus-Christ? Veux-tu être sans croix quand il est chargé de la sienne? Veux-tu être couronnée de roses quand il est couronné d'épines? Veux-tu goûter la douceur du miel, quand il est abreuvé de fiel?... Comment une âme ne trouverait-elle pas ses peines très légères, si elle les compare à celles de son Rédempteur? Souviens-toi, ô mon âme, qu'il est écrit que ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie, et que, si nous souffrons avec Jésus-Christ, nous serons glorifiés avec lui?... Voilà la douceur et la consolation d'une âme quand elle se souvient de Dieu!

3° *L'âme qui se souvient de Dieu vit dans une profonde paix et dans une grande joie spirituelle.* — Qui peut donc affliger une âme, quand elle conserve dans son cœur le délicieux souvenir de Dieu? S'il n'y a rien qui encourage tant un soldat que de savoir qu'il est regardé des yeux de son prince, combien plus les yeux de Dieu donnent-ils un courage et une force invisible à une âme, quand elle se souvient que Dieu est présent, qu'il la voit, et qu'il considère avec attention ce qu'elle fait ou ce qu'elle souffre pour l'amour de lui?

Mon Dieu, qu'il est doux pour un cœur qui aime de se souvenir qu'il est en la présence du cher objet de son amour et qu'il souffre pour ses intérêts!... Que j'oublie tout le reste, pour ne me souvenir que de vous seul! Du moins ne souffrez pas que je vive toujours dans ce triste oubli de votre présence, où se sont écoulés tant de

jours de ma vie passée! Réveillez-moi de mon assoupissement! Avertissez-moi souvent de penser à vous! Oh! les âmes qui ont goûté combien le souvenir de Dieu est délicieux n'avoueront-elles pas aisément que *la plus douce consolation de notre mémoire est le souvenir de Dieu!*

CHAPITRE V

De l'Être de Dieu.

I. — Les créatures sont une ombre de l'Être de Dieu, qui le font connaitre. — Nous voyons les créatures, nous les touchons; elles ont leur durée, leur grandeur, leur forme et leur figure, et personne ne peut douter qu'elles ne soient quelque chose. Mais nous voyons bien aussi qu'elles n'ont qu'un être fort léger, qu'elles ne sont pas par elles-mêmes, qu'elles dépendent de quelque autre pour être ce qu'elles sont. Car, pourquoi existent-elles quelquefois sans qu'elles aient voulu être, et puis, cessent-elles d'exister quand elles voudraient être, sinon parce qu'elles dépendent de la volonté d'un autre pour être ou pour n'être pas? Pourquoi sont-elles d'une telle nature et d'une telle forme qu'elles n'ont pas la liberté de changer en un autre, sinon parce qu'elles dépendent de la volonté d'un autre, qui les fait être ce qu'il veut? C'est une ombre qui suit le corps dont elle est l'ombre...

Cependant, comme lorsque nous voyons une ombre, nous concluons infailliblement : donc il y a un corps qui produit cette ombre; — de même quand nous voyons les créatures qui ont un être si léger, si dépendant et si limité en toutes manières, il faut conclure nécessairement qu'il y a un Etre souverain, indépendant et nécessaire qui donne cette légère participation de l'être à la créature. Mais comme nous voyons que l'ombre n'est presque rien eu égard au corps, et qu'elle approche bien plus du néant que de la nature du corps; — de même, bien que les créatures aient quelque sorte d'être qui les élève au-dessus du néant, si on les compare avec la grandeur de l'être de Dieu dont elles sont les ombres, elles approchent beaucoup plus du néant que de ce divin Etre. La raison en est qu'il n'y a pas une distance absolument infinie entre le néant et la créature; au contraire, elle est tout enveloppée de néant, c'est-à-dire de défauts et d'imperfections innombrables. Mais il y a une distance infiniment infinie entre le Créateur et la créature, parce que Dieu n'a rien en lui-même ni du néant, ni de la créature. C'est pour cela que nous ferions des efforts inutiles si nous avions la témérité de vouloir nous former quelque idée de la grandeur de l'Etre de Dieu. Aussi, saint Grégoire a eu grande raison de dire que sitôt que nous commençons à vouloir parler de Dieu, nous éprouvons que nous ne sommes qu'un néant qui veut parler de l'Etre infini, et nous sommes dévorés par sa grandeur immense.

II. Dieu aime et poursuit cette ombre de son être qu'est la créature. — Mais n'est-ce pas un très grand honneur pour nous d'être seulement l'ombre de l'être de Dieu? L'ombre est inséparable du corps et le suit

partout. La créature est aussi inséparable de son Créateur, et ne doit avoir de complaisance que pour lui... Oh! il faut bien dire qu'il y a des grandeurs infiniment aimables dans l'être de Dieu, puisque son ombre seule est si aimable que Dieu lui-même en fait état, qu'il l'aime, qu'il la recherche, qu'il la caresse et qu'il désire ardemment la posséder!

Narcisse, passionné par son ombre, ne cessait de soupirer devant elle; il lui parlait, et elle ne répondait rien; il cherchait à l'embrasser et courait après elle, mais elle s'enfuyait devant lui... Oh! qu'il est à craindre que cette fable ne devienne pour nous une funeste vérité! Nous ne sommes qu'une ombre fort légère de l'être de Dieu, et néanmoins il aime cette ombre comme si son amour l'avait aveuglé. Pardon, ô grand Dieu, si j'ose parler de la sorte!... Il pense voir en nous des beautés dignes de ses yeux; il recherche, il caresse, il tâche de gagner cette ombre, et l'ingrate ne fait paraître aucun sentiment pour tant de bontés dont il la prévient; il s'avance vers elle et elle s'enfuit. Déposant ses grandeurs divines, il a voulu se travestir sous ses propres habits et lui ressembler en nature, afin de la mieux gagner par la ressemblance; et l'ingrate demeure toujours insensible à tant de recherches; il court après elle et ne cesse de la poursuivre, et l'ingrate ne répond rien. N'est-il pas bien à craindre que, lassé enfin de cette poursuite inutile il ne lui tourne le dos et ne l'abandonne?...

III. Tandis que la créature poursuit l'ombre de Dieu, elle laisse son être véritable. — Il est difficile de trouver une preuve de l'être de Dieu plus sensible, plus palpable et plus convaincante que cette re-

cherche que Dieu fait de notre âme... Qu'importe qu'il y ait quelques âmes mortes qui n'aient pas cette expérience sensible de la vérité de l'être de Dieu? Ne suffit-il pas que beaucoup d'autres soient obligées de la reconnaître? Du reste, même l'éloignement des âmes criminelles vis-à-vis de ce premier des êtres prouve son existence, car c'est toujours Dieu qu'elles cherchent là où elles prennent pour leur Dieu ce qui ne l'est pas.

Que cherche une âme en tout ce qu'elle fait, si ce n'est sa félicité? Or, qu'est-ce que chercher sa félicité, si ce n'est chercher Dieu, puisqu'une âme ne peut être contente et bienheureuse que par la possession de sa fin dernière, qui est Dieu? Il est vrai qu'elle se méprend souvent; mais elle s'aperçoit bientôt qu'elle s'est trompée; elle va le chercher ailleurs et d'une créature elle passe à une autre, croyant y trouver le bien qu'elle désire; mais elle éprouve encore qu'elle n'embrasse qu'une ombre, et que ce n'est pas là ce qu'elle cherchait... Elle est forcée enfin de lever les yeux au ciel et de dire en gémissant : « Ah! il faut donc bien qu'il y ait quelque autre souverain Bien que je ne connais, et qui seul peut faire ma félicité!... »

O Dieu de bonté, que ne faites-vous point pour vous faire connaître à nous!... Malheur à notre aveuglement si nous ne vous voyons pas!... O bonté infinie comment ne pas vous connaître après tant d'expériences si sensibles que nous avons de la vérité de votre être? Mais le moyen de ne pas vous aimer, après les démonstrations si tendres, si continuelles de votre amour pour nous?...

IV. L'Etre de Dieu se prouve par lui-même. — Saint Denis l'Aréopagite a dit cette parole surprenante : « Ni Dieu n'*était*, ni il ne *sera;* bien plus, il

n'est pas. » Dieu n'a jamais été, parce que cette manière de parler signifie un temps passé; il ne sera jamais, parce que rien n'est futur en Dieu; il n'est pas en la manière de tous les êtres qui nous sont connus, parce qu'ils n'ont qu'un être de peu de durée, qui se mesure par le temps. Mais Dieu est un Etre infini, éternel, incompréhensible, tout acte et toute perfection. Il faut bien nécessairement qu'il y ait un tel Etre, car si, par impossible, il n'était pas, il n'y aurait qu'un néant infini...; nous ne serions point, et le monde ne serait point; il n'y aurait ni Créateur, ni créature, tout être étant exclu par le néant infini.

De plus, il faut bien dire que Dieu soit un être nécessaire et un pur acte, et qu'il a son être par lui-même; car s'il l'avait reçu d'un autre, on demanderait : Cet autre, de qui l'a-t-il reçu? Si c'est encore d'un autre, la question reviendrait toujours, et on irait ainsi à l'infini... Il faut bien nécessairement venir à un premier Etre, qui est par lui-même et par lequel sont tous les êtres. Mais étant par lui-même un être nécessaire, il faut qu'il soit infini. Le suprême et le premier des êtres, qui n'a point de cause, ne peut avoir rien qui le borne, ni qui limite aucunement son être. Dieu n'a pas une portion de l'être; il a l'être tout entier.

Voulez-vous concevoir quelque idée de la suprême grandeur de l'être de Dieu? Prenez les choses abstraites, comme la beauté, la blancheur, la force, la bonté, la justice, etc. Ces choses n'ont chacune en détail qu'une légère participation de l'être, limitée et resserrrée dans la condition de leur nature particulière. Otez-leur cette nature particulière et cette limitation pour ne considérer que l'être en soi-même dont elles sont une si légère participation, et vous aurez trouvé ce grand océan

de l'être qui n'est ni limité, ni déterminé, ni partagé, ni composé en lui-même : c'est l'Etre infini, c'est le premier Etre, c'est Dieu, qui nous est incompréhensible et ineffable. C'est pour cela que saint Denis l'Aréopagite écrit : « Dieu est tout ce qui est, et rien des choses qui sont; tous les noms lui conviennent, et aucun nom ne lui est propre... Sa grandeur surpasse toute sorte d'infinité. » Je ne saurais mieux parler de Dieu que de dire simplement : *Dieu est.* Il n'est rien de ce que nous pouvons nommer, et il n'y a point de créature qui sache prononcer un nom qui puisse exprimer son essence. Lui seul, qui se connaît très parfaitement, a pu s'exprimer par son Verbe...

Nous dirons vrai en lui attribuant toutes sortes de glorieux titres, parce qu'il renferme en lui toutes les excellences qui sont signifiées par ces noms; mais, dans la réalité, il n'est rien de tout ce que nous pensons et de tout ce que nous pouvons dire.

Comment vous nommerai-je, ô mon Dieu? Comment pourrai-je parler de vous? Si on me demande qui vous êtes, que répondrai-je? Et si je veux vous invoquer, comment vous appellerai-je à mon aide, ô mon Dieu, si vous ne donnez à mon cœur le langage de l'amour qui vous parle sans vous nommer, qui vous invoque sans vous parler?

O joie ineffable d'une bonne âme, à laquelle un si grand Dieu a fait la promesse de se donner durant toute l'éternité! O mille fois heureuse une âme fidèle qui peut et doit s'attendre à le posséder, si elle vit dans sa crainte et dans son amour!... Et vous, âme lâche qui n'aspirez pas à la possession d'un si grand bonheur, après que vous aurez fait tous vos efforts pour vous former le plus grand bonheur que vous puissiez imagi-

ner en dehors de Dieu, vous verrez que tout cela n'est qu'une poussière et une petite étincelle de l'être, à l'égard de cet Etre infini, de ce Bien immense, de ce Trésor inestimable de la Divinité qui vous promet de se donner à vous pour être votre chère possession durant toute l'éternité.... Et cet Etre infini ne demande autre chose de vous, pour le mériter, sinon que vous le désiriez et que vous l'aimiez. O homme! quel regret éternel pour vous si vous étiez privé de la possession de ce Bien infini, faute de l'avoir aimé! Pensez-y bien, pensez-y bien. pensez-y bien.. et vous aimerez mieux mourir que de ne pas l'aimer.

CHAPITRE VI

De l'être de Dieu *(suite)*.

V. Non seulement toutes les créatures, mais le néant même rend a sa manière, témoignage de l'Etre de Dieu. — Dieu et le néant étant deux extrêmes opposés en tout, il faut raisonner de l'un tout à l'opposite de l'autre, et autant je pourrai reconnaître de défauts dans le pur néant, autant je verrai de perfections dans l'Etre de Dieu.

Le pur néant n'a rien absolument de l'être, autrement il ne serait pas un pur néant; il faut donc dire de l'Etre de Dieu qu'il n'a absolument rien du non-être,

autrement il ne serait pas un pur être. — Le néant infini n'est nulle part et ne peut occuper aucun lieu, car s'il était quelque part, il serait quelque chose; il faut donc dire de l'Etre de Dieu qu'il est partout et qu'il remplit tout, car s'il y avait quelque lieu où il ne fût pas, son être serait mélangé de quelque non-être. — Le pur néant n'est pas une privation particulière, mais une privation absolue, générale qui exclut toute sorte d'être, quel qu'il soit; il faut donc dire de l'Etre Dieu qu'il n'est pas un être particulier, mais un être infini, élevé au-dessus de tout être particulier, qui renferme en lui-même toute l'étendue de l'être et qui exclut toute sorte de non-être. — Le néant infini est si misérable que vous ne sauriez rien ajouter à sa pauvreté, ni lui ôter rien sans qu'il cesse d'être un pur néant; il faut donc dire que Dieu est si plein et si riche de biens et de perfections infinies qu'il est impossible d'y ajouter aucun être, ni de rien diminuer de ce qu'il est sans qu'il cesse d'être un pur être, un être infini, et partant, il ne serait plus Dieu.

VI. Celui qui nie l'Etre de Dieu est dans un état pire que le néant. — Si je crois un Dieu et si vous ne le croyez pas, notre partage est tel que j'ai tout et que vous n'avez rien... — Mais, répond l'athée, vous qui croyez en Dieu, vous vivez toujours dans l'appréhension de lui déplaire et dans la crainte de ses châtiments; moi qui ne crois pas, je vis sans crainte et sans entraves, et rien ne m'empêche de me satisfaire en tout et de vivre heureux. — Ne voyez-vous pas, ô athée, que vous vous condamnez vous-même? Ne voyez-vous pas que ce n'est que la peur d'avoir un témoin, un juge,

un censeur de vos actions qui vous empêche de consentir à croire qu'il y a un Dieu?

Croire un Dieu infiniment juste serait un supplice continuel et comme un enfer vivant dans votre conscience... Qui jamais s'est formé une imagination si impie pour devenir meilleur. ou plus vertueux, ou plus raisonnable? N'est-ce pas, au contraire, pour avoir plus de liberté d'être impunément méchant que les athées veulent se persuader, mais en vain, qu'ils n'ont ni témoin, ni juge, ni vengeur de leurs actions?

VII. Y A-T-IL QUELQUES VRAIS ATHÉES DANS LE MONDE? — Si vous appelez vrai athée celui qui est convaincu qu'il n'y a pas de Dieu, et qui s'en tient si assuré qu'il n'a aucun doute là-dessus, il est certain que non seulement il n'y en a point, mais qu'il ne peut y en avoir aucun dans le monde entier. La raison est que jamais un esprit ne peut être assuré dans sa connaissance s'il ne s'est acquis une démonstration si évidente et si convaincante, qu'elle fasse plein jour à ses yeux et en bannisse tout doute comme le soleil en bannit les ténèbres. Or, dire qu'il n'y a pas de Dieu, ce n'est pas connaître une chose, c'est la méconnaître; il n'y a point d'homme sur la terre capable de faire une démonstration assurée de cette proposition qui fait horreur à entendre : Il n'y a point de Dieu. — Bien plus, la vérité est si forte que qui pense la combattre la soutient; car si vous me posez une première vérité, vous me posez un premier être; et quiconque reconnaît une première vérité et un premier être, reconnaît un Dieu. C'est ainsi que l'iniquité se détruit elle-même (Ps. 26). — Enfin, où prendrez-vous un seul vrai athée, dans le

monde? Ce ne pourrait être qu'entre les savants ou entre les ignorants. De dire qu'un homme savant puisse être un athée, cela est impossible, puisque la science n'est autre chose qu'une connaissance certaine et évidente des effets par leurs propres causes. Les ignorants, qui se conduisent plus par les instincts de la nature que par les raisonnements de l'esprit, sont encore moins capables d'être athées, car ils invoquent Dieu dans le besoin : « O témoignage d'une âme naturellement chrétienne! », s'écrie Tertullien.

VIII. D'OU VIENT QUE PLUSIEURS, DISANT QU'ILS NE SONT PAS ATHÉES, VIVENT COMME DES ATHÉES? — Si vous prenez pour des athées non seulement ceux qui osent soutenir qu'il n'y a pas de Dieu, mais ceux qui ne sont pas persuadés de la vérité de son être, j'avoue que le monde en est plein; car on en voit un nombre infini qui n'en ont qu'une connaissance si confuse et si légère que c'est comme s'ils n'en avaient point du tout. A vrai dire, ils ne savent pas d'une manière certaine qu'il y a un Dieu, mais ils s'en doutent, car ils en ressentent quelque instinct secret en eux-mêmes, et ils voient que tout le monde vit dans cette croyance commune; mais ce n'est pas une chose qu'ils aient fort à cœur, parce qu'ils ne voient pas qu'elle leur soit de grande importance, se trouvant assez satisfaits sans penser à Dieu.

Jamais Dieu ne sera caché, jamais Dieu ne sera oublié. Cependant, comme si le péché avait répandu une funeste nuit sur les esprits des hommes, il n'y a rien qui soit moins connu ni moins vu que Dieu. La raison qu'on peut en donner, c'est qu'il n'y a que deux voies pour le connaître : ou une science profonde qui le fait

connaître naturellement ou une foi vive qui le fait connaître surnaturellement. Or qui ne voit combien l'une et l'autre sont rares parmi les hommes? Hélas! pourquoi ne voit-on presque personne de content dans le monde, sinon parce qu'il n'y a presque personne qui connaisse Dieu, qui pense à lui, le cherche et s'efforce de lui plaire?... O mon Dieu, que je vous connaisse pour vous aimer éternellement de toute l'étendue de mon cœur!

CHAPITRE VII

De la vérité et de l'unité de l'Être de Dieu.

I. La vérité de l'Etre de Dieu est une vérité absolue. — Il serait encore loin de la vérité, l'incrédule qui, ne pouvant nier que le monde ne puisse exister sans une cause première et toute-puissante, se contenterait de ce raisonnement : « Après tout, nous sommes des fous de nous opiniâtrer à nier une chose que des millions de voix dans toute la nature publient hautement, que tout le monde croit, et qui se montre clairement. Quel avantage pourvons-nous en tirer? Je trouve qu'en croyant un Dieu et toute la doctrine de la religion, nous ne hasardons rien, et qu'en croyant, au contraire, qu'il n'y en a point, nous hasardons tout. Car s'il y a un Dieu, nous tomberons enfin entre ses mains, et si notre âme est immortelle, il faut qu'elle soit éternellement

misérable... Mais si nous croyons un Dieu, quand même il n'y en aurait point, nous ne hasardons rien; car quel mal peut-il nous en arriver? Nous deviendrons plus raisonnables, notre conduite sera plus sage, et c'est tout l'inconvénient qui peut en arriver : ce qui n'est pas un mal, mais un bien. Ainsi je trouve que c'est plus sûr pour nous. »

Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut croire. Il ne faut point de *si*, il ne faut point de condition, il ne faut admettre aucun doute... Il faut être si convaincu de cette première vérité de l'existence de Dieu que l'on soit prêt à mourir pour la soutenir; autrement ce n'est pas vraiment croire, c'est douter; ce n'est pas avoir une religion, c'est la feindre. Il n'en est pas de la vérité de l'être de Dieu comme des autres vérités, qui sont incertaines et obscures en comparaison. La seule vérité de l'être Dieu est si certaine et si nécessaire qu'il est impossible qu'elle ne soit pas... De toutes les choses qui ne sont pas Dieu, il est vrai de dire : Cela est possible ou est impossible, mais ce n'est pas absolument nécessaire. Il n'y a que Dieu seul dont on puisse faire ce raisonnement invincible : L'Etre de Dieu n'est ni possible, ni impossible; il faut qu'il soit *actuel* et *nécessaire*. Premièrement, il n'est pas impossible, car où est la contradiction à dire qu'il y a un Dieu? Si on disait : Dieu est et il n'est pas, il y aurait de la contradiction, et cela serait impossible; mais de dire simplement : Dieu est, et il n'y a ni contradiction, ni impossibilité. De dire aussi qu'il soit possible, cela ne se peut; car que serait-ce qu'un Dieu seulement possible? Cela voudrait dire qu'il ne serait pas encore Dieu, mais qu'il pourrait l'être... Dire qu'une chose est possible, c'est dire qu'elle dépend de la puissance d'un autre, et qu'elle

peut avoir ou n'avoir pas un être; et ainsi, s'imaginer que Dieu est possible, c'est dire qu'il n'y a pas de Dieu. Si donc on ne peut dire que l'Etre de Dieu soit ni impossible, ni possible, que reste-t-il à conclure, sinon qu'*il est par lui-même* et qu'il est impossible qu'il ne soit pas. De là je forme ce raisonnement invincible : Ou il est impossible que Dieu soit, ou il est nécessaire qu'il soit; or, il n'est pas impossible qu'il soit; donc il est nécessaire qu'il soit.

O Etre des êtres, source infinie de tous les biens! O principe adorable de tout ce qui est en vous-même, et cause première de tout ce qui est au dehors de vous! Comment serions-nous, si vous n'étiez pas? et qu'avons-nous que nous ne l'ayons reçu de vous? Prétendrions-nous être quelque chose et que vous ne fussiez rien; reconnaître notre être qui n'est rien, et ignorer le vôtre qui est tout?... Faut-il que nous soyons assez ignorants et assez aveugles pour goûter plus sensiblement quelque autre vérité que celle de l'être de Dieu? O Principe éternel des êtres, si les âmes des hommes s'attachaient à vous sur la terre comme elles s'y attachent dans le ciel, la terre deviendrait le ciel!...

II. C'EST UNE AUSSI GRANDE IMPIÉTÉ DE CROIRE PLUSIEURS DIEUX QUE DE N'EN CROIRE AUCUN. — Le symbole, qui est un abrégé des vérités principales et fondamentales que la foi nous enseigne, nous fait connaître un Dieu en trois Personnes qui n'ont qu'une même essence, une même puissance, une même autorité... Ces trois augustes Personnes n'ont voulu créer qu'un seul monde afin de nous faire connaître l'unité de leur être par l'unité de leur ouvrage, selon la pensée de saint Athanase. — Mais pourquoi n'ont-elles pas fait plu-

tôt trois mondes, pour nous faire connaître la Trinité des Personnes divines? C'est qu'il fallait un monde visible pour faire connaître sensiblement aux hommes qu'il y a un Dieu; mais il n'en fallait qu'un, de peur qu'ils ne fussent portés à penser qu'il y a plus d'un Dieu.

Le sentiment de la Divinité est si naturel et si fortement imprimé dans l'âme des hommes, qu'ils sont beaucoup plus disposés à croire qu'il y a plusieurs dieux, qu'ils n'ont de peine à se persuader qu'il n'y en a point; aussi voyons-nous qu'il y a toujours eu beaucoup plus d'idolâtres que d'athées au monde. Cependant, ces deux extrémités sont également vicieuses, ou de croire qu'il n'y a point de Dieu, comme les athées, ou de croire qu'il y en a plusieurs comme les idolâtres; et les deux vérités fondamentales de la religion, qui condamnent l'une et l'autre de ces impiétés, sont également infaillibles : la première, qu'il y a un Dieu; la seconde, qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu.

III. La vérité et l'unité de l'Etre de Dieu sont inséparables. — Tertullien, voyant les idolâtres au milieu de leurs faux dieux, leur prouve, par leur multitude, qu'il faut qu'ils avouent eux-mêmes qu'il n'y en peut avoir qu'un seul qui soit le vrai Dieu : « Oui, dit-il, j'admets tous vos dieux; mais c'étaient autrefois des hommes qui n'avaient pas la divinité par eux-mêmes. Qu'est-ce qui leur a donné la divinité? Il faut bien qu'ils l'aient reçue de quelque autre qui l'a par lui-même; car s'ils avaient en leur puissance de se faire dieux eux-mêmes, pourquoi ont-ils été contraints d'être des hommes mortels et misérables avant d'être des dieux immortels?... Si Dieu n'est pas *un*, dit le même apolo-

giste. il n'existe pas. Il n'y a personne qui n'ait pas l'idée que Dieu est le suprême de tous les êtres. Or, la condition de l'Etre suprême est de n'avoir ni supérieur, ni égal; car s'il a un supérieur, il n'est pas suprême; s'il a un égal, il n'est pas au-dessus de tous les êtres. » — « Dieu, dit de son côté le divin Aréopagite, prend en soi tout l'être, et il anticipe tout être dans cette pleine possession. » Et cela doit nous faire conclure que *l'Etre de Dieu est unique parce qu'il est tout, parce qu'il l'est totalement et parce qu'il l'est toujours...* Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien; le propre de Dieu est d'être tout, et le propre de la créature est de n'être rien. Dieu possède tout l'être par lui-même dans l'éternité, et le partage de la créature était le pur néant dans l'éternité; elle n'est rien par elle-même, et si la main puissante qui l'a comme arrachée par force du néant cessait pour un moment de la soutenir, elle y retournerait à l'instant même; elle tient l'être seulement comme par emprunt, mais sa possession propre et naturelle, c'est le pur néant. Toutes les créatures ont bien quelque chose de Dieu, mais elles n'ont rien de l'être de Dieu; et Dieu possède son être en soi d'une manière si sublime et si éminente qu'elle nous est incompréhensible. Il est donc vrai que Dieu est tout l'être par lui-même, et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien de soi-même. Quand une âme a bien goûté cette vérité, il lui semble qu'elle ne voit plus que Dieu partout et qu'elle ne saurait plus avoir ni d'estime, ni de désir, ni d'amour que pour Dieu...; elle trouve toutes choses en lui, et, le possédant lui seul, elle a tout le trésor d'un bien infini : « Chantez, mon frère, disait saint François à frère Gilles, chantez de tout votre cœur : « Un à une, une à Un; » c'est-à-dire un Dieu à une âme, une âme à un

Dieu. Tous les hommes qui sont dans ce grand monde sont autant de petits mondes, mais chacun d'eux n'a qu'une seule âme, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui l'a créée tout exprès pour lui.

IV. Le grand malheur d'une ame qui se fait plusieurs dieux de ses vices, de ses passions et des vanités du siècle. — La vie d'un esclave n'est guère plus malheureuse que la vie de ceux qui veulent vivre dans le grand air du monde... Au contraire, il n'est personne qui soit plus content que ne sont ceux qui servent Dieu, parce qu'ils ont tout ce que le cœur humain peut souhaiter. Ils sont comblés d'honneur, puisqu'ils se tiennent plus honorés d'être les fidèles serviteurs de Dieu que s'ils étaient des monarques du monde, et qu'ils sont très persuadés que servir Dieu, c'est régner. Ils regorgent de biens, puisqu'ayant Dieu pour leur cher trésor, ils possèdent le Bien infini. Enfin, ils sont tout rassasiés d'une abondance de plaisirs plus purs et plus complets que tout ce que le monde pourrait leur donner, puisqu'ils les puisent dans la source même des délices éternelles qui réjouit tout le paradis, et qu'ils trouvent de la douceur jusque dans les croix et dans les souffrances qu'ils rencontrent au service de Dieu... Si vous savez aimer Dieu de tout votre cœur, vous vous mettez en un moment dans la possession du Bien infini. O Bonté infinie d'un seul vrai Dieu que j'adore, que votre acquisition est donc facile!... Qui jamais a trouvé pénible d'aimer ce qui est infiniment aimable?... Otez-moi tout, ô mon Dieu, privez-moi de tout ce qui n'est pas vous; je suis assez heureux et assez content si vous me demeurez vous seul. Je chanterai à jamais

vos miséricordes qui m'ont fait trouver Dieu dans la perte des créatures. O heureuses pertes, qui m'ont procuré un si grand trésor!

CHAPITRE VIII

De la Trinité des personnes divines.

I. Dieu le Père est par lui-même; le Fils est par le Père; le Saint-Esprit est par le Père et le Fils. Ces trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu. — Il est bien vrai que le mystère de la sainte Trinité est le premier, le plus incompréhensible et le plus ineffable de nos mystères; mais c'est celui qui élève le plus haut l'intelligence des simples, et qui confond et humilie davantage l'esprit des savants... Il faut que les plus savants se taisent en cette occasion, pour apprendre des ignorants ces divins oracles que Dieu « a cachés aux sages et aux prudents et qu'il n'a révélés qu'aux petits », c'est-à-dire, aux humbles... Le chrétien commence par proposer à tous ces savants ces merveilleuses paroles de saint Augustin dans l'une de ses méditations : « Dieu est l'Etre par soi-même, l'Etre d'un autre, l'Etre de tous les deux. »

Dieu est un Etre absolu, éternel et indépendant, un pur acte et un Etre nécessaire, qui n'a point reçu l'être d'un autre; il est donc *un Etre par lui-même.* Mais c'est

un Dieu fécond qui produit son semblable de sa propre substance. Puisqu'il produit, il est Père, et puisque celui qu'il produit est de sa substance, il est son Fils. Un Père et un Fils sont deux personnes distinctes réellement l'une de l'autre; mais quoiqu'ils soient deux Personnes, ils ne peuvent néanmoins être qu'un seul et même Dieu, car il est impossible qu'il y ait deux Dieux. Il est donc vrai que Dieu, en tant qu'il est Père, est un être par lui-même, parce qu'il n'a pas reçu son être d'un autre, et que le même Dieu, en tant qu'il est Fils, est un être par un autre, parce qu'il a reçu son être du Père. Enfin, tous les deux, le Père et le Fils, deux Personnes qui ne sont qu'un Dieu, en produisent une troisième qui leur est égale et un même Dieu avec elles. En effet, se voyant l'une et l'autre infiniment parfaites et infiniment aimables, il est impossible qu'elles ne s'aiment infiniment. Elles produisent donc un Amour infini, égal en toutes choses à la Bonté qu'elles aiment. Il faut donc que cet Amour soit Dieu, puisqu'il est infiniment parfait; mais ce ne peut être un autre Dieu que le Père et le Fils qui le produisent, puisqu'il est impossible qu'il y ait plus d'un Dieu. Cependant il procède de l'un et de l'autre comme d'un seul principe, parce qu'ils n'ont tous deux qu'une même volonté qui aime et une même bonté qu'ils aiment; et partant, il est vrai que Dieu, Etre par soi-même (le Père), Etre d'un autre (le Fils), est un Etre de tous les deux (le Saint-Esprit), selon la parole de saint Augustin.

Il n'est point indigne de Dieu le Père de dire qu'il engendre le Fils, ni indigne du Fils de dire qu'il est engendré par le Père. Dieu, en effet, est un esprit, sa génération est toute spirituelle. C'est le propre de l'esprit de concevoir, car connaître les choses, c'est les con-

cevoir. Quand l'esprit connaît, il se forme en lui-même une image de ce qu'il conçoit... C'est ainsi, mais d'une manière infiniment plus sublime que Dieu conçoit et engendre en lui-même son Verbe, qui est son Fils unique. Dieu est un esprit infini, il est donc infiniment intelligent. L'esprit de l'homme multiplie ses pensées parce qu'il est fort limité et fort ignorant, de lui-même. Mais l'esprit de Dieu est infiniment étendu et infiniment éclairé, et il connaît d'un seul coup toute l'infinité des choses connaissables, en lui-même et hors de lui-même. C'est la gloire de Dieu de n'avoir qu'une seule pensée, où il se voit lui-même comme dans sa parfaite image, et cette image qu'il produit de sa propre substance est son Fils unique.

O Esprit adorable de mon Dieu, que vous êtes incompréhensible! Dirai-je que vous êtes fécond? Dirai-je que vous êtes stérile? Vous me paraissez être l'un et l'autre. Vous ne auriez avoir qu'une seule Pensée; mais cette Pensée est immense, cette unique production est éternelle et toujours actuelle; elle ne commence jamais, et jamais elle ne finit : y a-t-il rien de plus fécond? Elle vous épuise si absolument qu'il est impossible que vous en produisiez une seconde, et vous demeurerez néanmoins si inépuisable, qu'il est impossible que vous cessiez pour un moment de la produire éternellement. O stérilité admirable qui vous réduit à n'avoir qu'une seule et très simple Pensée, qui seule épuise toute la fécondité infinie d'un Dieu tout-puissant! Mais fécondité admirable, que cette unique production soit un Dieu éternel et tout-puissant!... Esprit humain, qui êtes-vous en comparaison de l'Esprit de Dieu?

II. Les trois Personnes divines, distinctes entre elles, ne sont point distinctes de l'essence divine, ce qui fait qu'un et trois ne font qu'un. — O savants, étudiez pendant mille ans, approfondissez les secrets de vos sciences humaines, pour y trouver l'intelligence de ces énigmes, en viendrez-vous enfin à bout?

Oh! que la foi m'apprend une science bien plus sublime que la vôtre! Car elle m'enseigne que, dans le mystère adorable de la Trinité, il n'y a qu'une essence ou une seule nature divine, par conséquent, qu'il n'y a qu'un seul Dieu; mais que cette seule essence adorable est tout entière, sans division, sans aucune séparation et sans nulle multiplication, dans chacune des trois Personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Aussi tous trois sont Dieu, parce qu'ils ont tous la nature divine, et chacun des trois est Dieu, parce qu'il a autant de divinité que les deux autres; mais ils ne sont tous trois qu'un seul et même Dieu, parce qu'ils n'ont tous trois qu'une même divinité. Il est donc vrai que Trois sont Un, c'est-à-dire que les trois Personnes divines sont un seul Dieu. Il est vrai aussi qu'Un est Trois, en ce sens qu'un seul Dieu est les trois Personnes divines. Il est vrai encore qu'Un ajouté à Trois ne fait point quatre, mais seulement Un. Il est vrai enfin que Dieu est Unique, mais qu'étant seul, il n'est pas solitaire, parce qu'il jouit en lui-même de la très douce et éternelle société des trois Personnes divines de l'adorable Trinité... Ces oracles divins sont si élevés au-dessus de l'intelligence des hommes, qu'il fallait que ces vérités descendissent du Père des lumières, et que le ciel les manifestât à la terre. Encore les plus beaux esprits du monde les admirent-ils sans les comprendre.

CHAPITRE IX

De la sainte Trinité *(suite)*.

III. De quelques merveilles secrètes dans le mystère de la sainte Trinité. — Saint Bernard, tout hors de lui-même en considérant ce mystère, s'écrie : « Que veut dire ce nombre sans nombre? Puisqu'ils sont Trois, n'est-ce pas un nombre? Mais puisqu'ils ne sont qu'Un, où est ce nombre? Qui peut nier qu'il y ait un nombre, puisqu'ils sont vraiment Trois? Mais enfin, où trouver ce nombre, puisqu'ils ne sont qu'Un? »

Voici une autre merveille que la foi nous fait connaître en Dieu. C'est une autorité souveraine de la première des Personnes divines sur les deux autres, et de la seconde sur la troisième, qui ne leur donne aucune supériorité. Car il est vrai de dire que le Père éternel a une autorité d'origine, mais une autorité souveraine sur son Fils unique, d'autant qu'il lui donne tout l'être divin qu'il possède et qu'il a tout pouvoir de nous l'envoyer ici-bas pour notre salut. Il est vrai aussi que le Père et le Fils ont une autorité d'origine, mais une autorité souveraine sur le Saint-Esprit, parce qu'ils le produisent de leur substance et qu'ils ont un plein droit de nous le donner. Mais la merveille est que cette autorité souveraine ne leur donne aucune supériorité, car toute supériorité emporte nécessairement l'inégalité... O mille fois heureuse la condition du chrétien, qui est un disciple de l'académie du ciel, qui va y puiser dans le trésor de la vérité éternelle, et qui en tire

sans fatigue des connaissances si sublimes et si admirables qu'elles confondent toute la science des plus grands docteurs! O Dieu de majesté, vous êtes une grande lumière; quiconque s'approche de vous en est tout éclairé. Je n'ai que faire d'un autre Maître, je ferme les livres et je ne veux désormais étudier qu'à vos pieds...

La foi m'apprend encore que les Personne divines se donnent tout ce qu'elles ont l'une à l'autre, et que, toutefois, chacune retient pour soi tout ce qu'elle donne à une autre, c'est-à-dire toute son essence et toutes ses perfections sans aucun partage, sans aucune diminution, et aussi sans aucune multiplication de leur divinité, en sorte que les trois ensemble n'ont pas plus qu'une seule en particulier, et qu'une seule n'en a pas moins que toutes les trois.

Mais c'est bien une autre plus grande merveille, dans ce profond abîme de la divinité, que les trois Personnes divines soient si réellement distinctes entre elles qu'il est impossible que l'une soit l'autre; et néanmoins elles sont si bien une seule et même chose qu'il est impossible que l'une soit autre chose que ce que l'autre est. Elles sont toutes opposées l'une à l'autre sans aucune division ni séparation. Une Personne est un seul Dieu; deux Personnes sont un seul Dieu, et toutes les trois Personnes sont un seul Dieu; et toutefois ce Dieu unique n'est point seul, car les trois Personnes divines entretiennent entre elles une société admirable durant toute l'éternité.

Et si vous désirez savoir de quoi elles s'entretiennent (autre merveille!), on vous dira qu'il se garde un si grand silence dans leurs communications ineffables, qu'il ne s'y dit jamais qu'une seule Parole, laquelle

même ne se répète point deux fois. Et néanmoins, elles ne sont jamais sans parole, ni sans un entretien si charmant qu'il tient tout l'esprit de Dieu attentif à goûter la douceur infinie dont il le remplit en disant cette seule parole, sans qu'il puisse jamais s'en distraire pour un seul moment. On vous dira qu'il n'y en a qu'un seul qui parle, et qui parle dans un si profond secret qu'il n'est entendu que des trois, et que cependant les deux autres ne sont jamais sans parole, bien qu'ils ne parlent point. Comprenez-vous toutes ces merveilles?... On vous dira de plus que les trois Personnes divines s'entretiennent aussi avec des complaisances mutuelles, s'aiment d'un très parfait amour, en sorte néanmoins que, n'ayant toutes trois qu'un même cœur et une même volonté, il n'y en a que deux qui aiment; et la troisième, bien qu'elle soit tout Amour, ne saurait aimer, c'est-à-dire ne saurait produire en aimant. Quel prodige qu'un Amour infini ne saurait produire un terme qui lui ressemble! Il n'y a donc que les deux premières Personnes qui aiment, et néanmoins toutes les trois Personnes sont aimées...

Etudiez mille ans, étudiez cent mille ans dans toutes les écoles des sciences humaines; ayez vous seul tout l'esprit naturel des anges et des hommes renfermé dans votre tête, vous ne viendrez jamais à bout de comprendre une seule de ces sublimes vérités qui sont renfermées dans le mystère suradorable de la Trinité. Taisez-vous, langues des mortels; humiliez-vous, esprit humain; anéantissez-vous, mon âme, en la présence de cette Majesté infinie! C'est par l'hommage d'une ferme foi, d'une profonde humilité et d'un respectueux silence qu'elle veut être honorée, et non par les vains efforts que vous pourriez faire pour comprendre quelque chose

de ses grandeurs... Contentez-vous de fermer les yeux, pour marcher avec soumission dans les ténèbres de la foi; mais dilatez votre cœur pour désirer Dieu, pour soupirer après Dieu et pour l'aimer de toutes vos forces. Il ne vous est pas accordé sur la terre de le connaître tel qu'il est; c'est le privilège des bienheureux qui sont dans le ciel... Unissez votre volonté avec la leur; que le feu sacré qui les embrase vous consume avec eux. Hélas! quand vous auriez seul tout l'amour des hommes et des anges, et des plus hauts séraphins du ciel, ce ne serait pas encore assez.

CHAPITRE X

De la sainte Trinité *(fin)*.

IV. Le mystère adorable de la Trinité n'a pu être inventé par l'esprit humain. — Il n'y a point d'esprit humain qui fût capable d'inventer les incompréhensibles Vérités que la foi nous enseigne, surtout en ce qui touche les profonds secrets qui sont cachés dans l'adorable Trinité; aussi n'est-ce pas une science conçue dans l'esprit des hommes. C'est le mystère de l'éternité qui n'a jamais eu de commencement et qui n'aura jamais de fin. C'est l'abîme inscrutable des secrets de Dieu, qu'il cachait en lui-même avant la création du monde, et qui fût pour jamais demeuré inconnu aux

hommes, si lui-même ne l'eût révélé. C'est le seul nécessaire de Dieu, où consistent toutes ses grandeurs, sa vie et sa béatitude. Otez tout le reste, et que ce seul mystère demeure, il suffit à Dieu pour être ce qu'il est.

Si vous me demandez ce que Dieu fait en lui-même durant toute l'éternité : rien d'autre chose que d'accomplir le mystère de la Trinité. Mais il se donne si bien tout entier à cette unique application que toute la vertu infinie de son esprit et toutes les forces infinies de sa volonté y sont épuisées ; et s'il avait moins qu'une vertu infinie en lui-même, il serait incapable de l'accomplir. Je vous laisse à penser si l'esprit d'un homme, qui n'est que faiblesse, serait capable d'un chef-d'œuvre qui demande toute la puissance infinie de Dieu.

Je ne suis pas surpris que les hommes n'aient pu inventer ce très grand mystère qui n'est possible qu'à Dieu seul ; mais j'admire que Dieu ait bien voulu honorer l'âme raisonnable jusque-là, que de la rendre participante des plus admirables secrets qu'il renfermait éternellement en lui-même, et qu'il nous ait envoyé exprès du ciel, pour nous l'enseigner, une des trois Personnes divines, qui est comme la dépositaire de tous les secrets divins... J'admire que le propre Fils de Dieu, après avoir daigné venir nous instruire, ait donné mission à ses apôtres d'aller par toute la terre y répandre les mêmes trésors de lumière.

V. Le mystère de la sainte Trinité est le triomphe de la foi sur l'esprit humain. — Quel conseil profond de la sagesse de Dieu de vouloir que les Apôtres commencent à instruire le monde en enseignant le mystère adorable de la Trinité, quoiqu'il soit le plus incompréhensible des mystères, le plus capable d'éton-

ner et même de rebuter tout esprit humain! La science qui vient du ciel va d'un pas tout contraire à la science des hommes; elle ne se produit pas en nous par la force des raisonnements; elle vient pour éclipser nos lumières naturelles, et pour régner en souveraine. Elle ne se présente pas au jugement de l'homme pour être examinée comme par son juge, mais elle vient pour l'instruire comme son disciple... Mais, Seigneur, les hommes consentiront-ils à être les disciples de simples pêcheurs? Pourront-ils les écouter, les croire? — Vous verrez la force invincible de la foi divine. Ce que la science, l'éloquence, la puissance n'auraient pu gagner sur l'esprit humain, la foi divine l'obtiendra doucement, sitôt qu'elle paraîtra au monde toute éclatante des lumières éternelles de cette grande vérité : Il y a un seul Dieu en trois Personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Eh! ne voyons-nous pas que tant de millions des plus beaux esprits, des plus savants, des plus nobles qui fussent au monde, se sont soumis à croire avec une profonde humilité, mais avec une très ferme foi, des vérités si profondes et si obscures qu'ils n'y voyaient goutte, seulement parce que la foi les a enseignées. Et d'où vient que la foi divine gagne plus d'esprits par ses ténèbres que la science humaine par son évidence, sinon parce qu'elle porte en tête le mystère de la sainte Trinité? Et comme c'est le tout-puissant mystère qui opère tout au dedans de Dieu, c'est aussi lui qui opère tout en dehors de Dieu sur les âmes. C'est lui qui fait naître des enfants adoptifs de Dieu au sein du baptême, et préside à la naissance de tous les fidèles. C'est lui qui est la force et la défense des chrétiens. Nous ne faisons pas une seule pratique, que

cet adorable mystère ne soit partout en tête, comme celui qui doit occuper toutes nos pensées et recevoir tous nos hommages.

VI. Le mystère de la sainte Trinité nous est proposé pour être le vrai modèle de notre conduite. — L'homme est fait à l'image de Dieu, pour être imitateur de Dieu. N'ayant laissé que les vestiges de ses pieds dans le reste des créatures, Dieu a bien voulu se dépeindre en l'âme de l'homme, la formant à sa ressemblance. Dieu est un pur esprit, et l'âme aussi est un esprit. Dieu a un entendement par lequel il se connaît, et une volonté par laquelle il s'aime, et l'âme a un entendement et une volonté pour connaître et aimer Dieu. Dieu est éternel, l'âme est éternelle. Dieu ne peut être rempli ni content que de lui-même, et l'âme ne peut être contente ni remplie que de Dieu seul : « Reconnaissez, ô mon âme, s'écrie le grand saint Léon, pape, la noblesse de votre naissance et les grands desseins de Dieu sur vous! comprenez que, s'il a voulu vous rendre si semblable à lui en son être, c'est pour vous obliger de l'imiter dans ses actions! »

Il y a deux sortes d'actions de Dieu, les unes intérieures et toutes cachées au dedans de Dieu, les autres sont extérieures, et nous les voyons. Les intérieures sont l'ouvrage de Dieu en Dieu même, elles sont éternelles et nécessaires; elles ne sont et ne peuvent être qu'au nombre de deux seulement; par la première, il produit son Fils, et par la seconde, le Saint-Esprit; elles épuisent toute sa vertu, quoiqu'elle soit infinie, tandis que les œuvres extérieures de Dieu ne peuvent épuiser sa toute-puissance; enfin les actions intérieures de Dieu font toute sa gloire, toute sa grandeur et toute sa béati-

tude, tandis que les extérieures, quoique magnifiques, ne sont de nulle conséquence pour sa gloire essentielle.

Puis donc que notre âme a été créée tout exprès à la ressemblance de l'être de Dieu pour l'imiter dans ses actions; puisque Jésus-Christ nous prescrit lui-même cette imitation : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », c'est donc le mystère adorable de la Trinité qui est le véritable modèle de tous les chrétiens. Notre âme peut faire, comme Dieu, deux sortes d'actions, les unes intérieures, les autres extérieures. Elle peut, dans son intérieur, appliquer son esprit et sa volonté à connaître et à aimer Dieu; elle peut à l'extérieur, pratiquer beaucoup de bonnes œuvres pour la gloire de Dieu et pour le service du prochain. Mais comme les œuvres intérieures sont infiniment plus importantes et plus nobles, il faut aussi qu'une âme mette son étude et son application principale à cultiver son intérieur.

Pourquoi faut-il que nous soyons si déréglés dans notre conduite et si opposés à Dieu? Nous passons tout le cours de notre vie à nous embarrasser dans une infinité d'actions extérieures qui souvent ne sont pas nécessaires, et s'il faut donner quelque heure par jour à l'intérieur, pour nous entretenir avec Dieu cœur à cœur, nous ne le faisons souvent qu'avec dégoût et avec beaucoup d'infidélité. Oh! que nous sommes différents de Dieu, et que nous travaillons peu à nous conformer à cet adorable exemplaire!

CHAPITRE XI

De la Personne du Père.

I. Le Soleil, qui nous fait voir Dieu dans tous les êtres, est une excellente image de Dieu le Père en particulier : il nous fait voir sa fécondité, sa puissance et sa bonté. — Dieu est le maître-architecte qui a bâti ce grand univers, comme un palais très magnifique, et, pour éclairer toute la maison, il tient le flambeau du soleil allumé tout en haut; attaché au lambris, qui est la voûte azurée des cieux, afin que tous ceux qui entrent dans ce grand palais voient la beauté de son ouvrage, qu'en le voyant, ils admirent l'Ouvrier, et qu'en l'admirant, ils désirent le connaître afin de l'aimer.

N'avez-vous pas remarqué qu'il y a dans le soleil trois choses, qui sont inséparables, et qui néanmoins sont fort différentes : sa propre substance, sa lumière et sa chaleur? De sa substance procède sa lumière: sa substance et sa lumière produisent ensemble sa chaleur. Mais, de cet objet sensible, élevez votre esprit plus haut, et concevez qu'il y a un autre soleil infiniment plus beau, invisible à nos yeux corporels : c'est Dieu, qui a voulu se représenter en ce soleil matériel pour nous faire connaître que, bien qu'il soit un seul Dieu, nous devons considérer en lui une substance, une lumière et une chaleur qui sont distinguées réellement l'une de l'autre, quoiqu'elles ne soient qu'une chose très simple. Toutefois, dans le soleil, la substance n'est

pas la lumière, et la lumière n'est pas la chaleur: en Dieu, tout est substance, tout est lumière et tout est chaleur : toutes les trois ne sont qu'une chose très simple, un seul Dieu. Dans le soleil, vous voyez un corps limité; en Dieu, ni corps, ni figure. Le soleil n'a ni vie, ni sentiment, ni intelligence, ni liberté, il n'est pas souverain et indépendant: en Dieu tout est vie, intelligence, liberté, indépendance, souveraineté. Tout ce que vous avez considéré dans le soleil n'est donc rien, en comparaison de ce qu'il faut concevoir en Dieu. Et toutefois il n'y a pas une des créatures corporelles qui porte des traits plus éclatants de la ressemblance avec Dieu que ce bel astre qui nous montre tout ce qui est visible dans les ouvrages de son auteur, qui est porté en triomphe, couronné de ses propres rayons par tout l'univers, sur qui tous les êtres ont les yeux, qui fait naître les fleurs et les fruits, et des bénignes influences duquel toutes choses semblent recevoir la vie, la vigueur et la joie : ce qui le fait considérer de la plupart des hommes comme le *père commun de toute la nature*. Le soleil néanmoins n'est qu'un crayon très imparfait et très obscur de la majesté infinie de Dieu, qui est son auteur. C'est Dieu seul qui tient le premier rang sur tous les êtres: lui qui triomphe de tout, couronné d'une gloire infinie qu'il n'a reçue de personne; lui seul qui domine en souverain sur tous les êtres; lui seul, en un mot, qui porte avec dignité le nom de Père; mais de Père éternel, de Père tout-puissant et de Père de miséricorde.

II. Dieu est le Père éternel, — le Père tout-puissant, — le Père de miséricorde. — Dieu est le Père éternel, d'autant qu'il produit éternellement un Fils de sa propre substance, qui est un Dieu éternel

comme lui. La fécondité du soleil n'est rien auprès de celle de son Créateur. Dieu est un soleil immense en sa grandeur; il verse sa propre substance dans un autre soleil qui est le même en nature, il s'épanche tout lui-même, il donne infiniment, et Celui qui reçoit est aussi riche que celui qui donne... Quelle est l'abondance du trésor de la fécondité du Père, qui trouve en lui-même de quoi produire un Dieu qui lui est égal en tout!... O puissance admirable du Père, qui a la vertu de produire un Dieu! O excellence admirable du Fils qui est tout ce que peut produire un Dieu tout-puissant! Quand il aurait produit cent millions de monde, et après ceux-là, autant de millions d'autres, tout cela serait moins qu'une paille en comparaison de ce Fils unique... Dieu le Père a cet avantage qui lui est particulier, qu'il n'a pas même de Principe, qu'il est par lui-même, qu'il est l'origine et le premier Principe de l'être divin. De plus, il est éternellement dans l'acte de sa paternité, qui n'a jamais commencé, jamais ne cesse et jamais ne finira; sa divine fécondité, infinie dans son abondance, l'est aussi dans sa durée... C'est donc avec grande raison que nous l'appelons le Père éternel.

O mon âme, dès cette vie, pourquoi vous laissez-vous attrister par des riens? « Entrez dans la joie du Seigneur »; contemplez des yeux de la foi ce que vous verrez un jour dans la gloire.

III. Quand nous disons que Dieu est un Père éternel, ce n'est qu'à l'égard de son Fils unique. Mais quand nous disons qu'il est PÈRE TOUT-PUISSANT, ce n'est que par rapport aux créatures qu'il a tirées du sein du néant. Cette espèce de paternité de Dieu à l'égard des créatures, auxquelles il donne quelque petite ressem-

blance de son être, n'est qu'une simple image ou une imitation de cette vraie paternité qui constitue la première Personne de la sainte Trinité. Celle-ci est simple et indivisible, mais l'autre paternité a son étendue, sa latitude et ses degrés de perfection. Dieu est un Père tout-puissant à l'égard de certaines créatures, plus noblement qu'il ne l'est des autres, à proportion qu'elles participent davantage de la ressemblance de l'être de Dieu. Il y a certaines créatures qui n'ont pour ressemblance avec lui que certains vestiges de ses pieds; il est néanmoins appelé leur Père dans le livre de Job (38, 21) : « Qui est le Père de la pluie, ou qui a engendré les gouttes de la rosée du ciel? » Il en est d'autres qui ont une ressemblance d'image selon la nature, comme les créatures raisonnables; d'autres qui ont une ressemblance plus expresse et plus relevée, selon la grâce, qui les fait enfants adoptifs de Dieu; d'autres enfin qui semblent toutes transformées en lui, pénétrées qu'elles sont de l'éclat de sa gloire, lorsqu'elles possèdent le ciel. Mais on ne sait lequel admirer davantage dans la dignité de Père qu'il prend à l'égard de ses créatures, ou sa puissance, qui a fait sortir du néant tant de créatures diverses, — ou sa fécondité, qui a rendu sa créature capable de produire, comme les plantes, les animaux, — ou son autorité suprême qui donna des lois à toutes les créatures, qui, pour avoir été commandées une seule fois, n'ont jamais manqué d'accomplir ses ordres (Ps. 118, v. 91)... L'homme seul est assez aveugle et insensé, pour ne pas respecter l'autorité de son Père céleste...

IV. Du moins l'homme ne changerait-il pas, s'il considérait Dieu comme un Père de miséricorde? —

Etre un Père de miséricorde, c'est faire d'un pécheur et d'un grand ennemi de Dieu un enfant bien-aimé de Dieu et un héritier de sa gloire. C'est là un si grand prodige qu'on peut le regarder comme un chef-d'œuvre d'une puissance toute miraculeuse, car le Père de miséricorde ne trouve rien dans le pécheur pour faire un si bel ouvrage... Il ne faut pas faire de comparaison entre les ouvrages du Père tout-puissant, qui sont tous les êtres créés, et tous les ouvrages du Père de miséricorde, que sont les enfants adoptifs de Dieu; car le Père tout-puissant donne aux créatures un être naturel, mais le Père de miséricorde, dans la justification du pécheur, lui donne un être surnaturel; toutes les créatures sont moins qu'un seul enfant adoptif de Dieu. Bien plus, le Père tout-puissant a tiré du néant toutes les créatures avec tant de facilité qu'il ne lui en a coûté qu'une simple parole; le néant est si souple et si obéissant qu'il ne peut pas faire la plus petite résistance à la volonté créatrice; mais quand le Père de miséricorde tire les enfants adoptifs de Dieu du fond du néant où le péché les a réduits, c'est avec tant de difficultés que, non seulement il lui en coûte une infinité de paroles, de recherches et de pressantes sollicitations, mais il y emploie souvent plusieurs mois et plusieurs années; il y fait des efforts redoublés, il appelle à son aide les anges et les hommes, il se sert de promesses, de menaces et de châtiments; et quelquefois après tant de poursuites qui lasseraient toute autre patience que celle d'un Dieu de miséricorde, il ne réussit pas dans son dessein. La raison en est que le péché est un néant rebelle à ses volontés; il enchaîne la volonté du pécheur, la tient captive, l'aveugle, l'endurcit et la rend insensible. Le Père tout-puissant aurait plus tôt fait de créer cent

mondes que le Père de miséricorde de tirer un seul homme de ses péchés pour en faire un enfant bien-aime de Dieu. Que je vous ai coûté de peines, ô mon divin Père! Oh! que vous êtes aimable dans le triomphe de vos miséricordes! Malheur à moi si j'en perds le souvenir!« Quelle charité nous a montrée le Père pour que nous ayons reçu le nom et la réalité de fils de Dieu (I Jean, III, 1)! »

CHAPITRE XII

De la Personne du Père *(suite)*.

V. Réalité de la paternité de Dieu vis-a-vis de nous dans l'ordre de la grace. — Il est bien vrai que nous ne sommes pas les enfants de Dieu en ce sens que nous ne sommes pas de sa propre substance : cela n'appartient qu'à son Fils unique. Mais il ne faut pas croire que nous ne soyons ses enfants que de nom seulement; car nous le sommes en effet et en vérité.

Les hommes, pour adopter quelqu'un, se contentent de le déclarer leur enfant, sans rien mettre en lui qui change sa disposition naturelle. Mais Dieu nous adopte pour ses enfants d'une autre façon, car il met réellement en nous une certaine qualité divine que nous n'avons pas naturellement; il nous communique une beauté surnaturelle qui ne paraît pas à l'extérieur, et qui ne peut être vue des yeux du corps, mais qu'il insinue jusque dans le plus intime de notre âme. C'est

un certain rayon de sa face, un écoulement de sa sainteté infinie, une admirable participation de sa propre divinité, que nous appelons la grâce sanctifiante. Celui qui pourrait voir la beauté d'une âme ornée de la grâce sanctifiante et adoptée comme enfant de Dieu, la prendrait pour quelque divinité, et avouerait que toutes les plus rares beautés de la nature n'en approchent pas... Tous les dons qui accompagnent la grâce sanctifiante ne paraissent pas plus auprès d'elle que les étoiles en présence du soleil, car c'est en elle et par elle que Dieu se plaît à établir son trône au dehors de lui-même, et, après la gloire infinie dont il jouit dans sa propre essence, il n'a point de paradis plus délicieux que de régner en souverain dans l'âme du juste. Quelle peut être la beauté de cette âme, puisqu'elle contente les yeux de Dieu même? Quel peut-être le comble de son bonheur, puisque, jouissant de Dieu, elle ne porte pas seulement son paradis en elle; mais, Dieu la possédant aussi avec plaisir, on peut dire qu'elle porte le paradis de Dieu même. Il est vrai que cette âme ne devient pas Dieu et que Dieu ne devient pas cette âme, mais il se fait néanmoins entre eux une union si forte et si intense, que l'on jugerait que ce n'est qu'une même chose. Il n'appartient qu'à Dieu d'adopter ainsi ses enfants, en les transformant admirablement en sa propre nature, comme il n'appartient qu'au feu, dit saint Thomas, d'embraser le fer, qu'il fait paraître comme du feu.

VI. Dieu désire ardemment que nous soyons tous ses enfants; il prend pour nous les sentiments d'un Père afin que nous ayons pour lui des sentiments de vrais enfants. — Il n'est rien d'égal à l'amour du

Père céleste pour ses enfants. Dieu le Père n'a qu'un seul Fils au dedans de lui-même, qui lui est consubstantiel, un même Dieu avec lui, qu'il aime d'un amour infini, et qui est le cher objet de ses complaisances éternelles; mais il a plusieurs enfants adoptifs au dehors de lui, qui ne sont pas nés de sa propre substance : ce sont des créatures qu'il a tirées du néant, et qui ne sont rien, comparées à son Fils unique; ils n'ont rien d'aimable en eux-mêmes, parce qu'ils naissent tous pécheurs. Cependant il les aime avec tant d'excès, qu'il donne son propre Fils pour eux. C'est trop peu dire qu'il l'a donné, il l'a sacrifié pour eux; il l'a lui-même dévoué à la mort, afin que ses enfants adoptifs reçussent la vie éternelle par la mort de son propre Fils. N'est-ce point là l'hyperbole de l'amour d'un Père? S'il avait condamné tous ses enfants adoptifs à la mort pour sauver son Fils unique, cela ne serait pas si étonnant; s'il avait sacrifié pour lui le ciel et la terre, et tous les êtres créés, cela serait juste. Mais que l'excès de l'amour l'ait transporté jusque-là que, n'ayant qu'un seul Fils qu'il aime comme lui-même, il l'ait sacrifié pour nos intérêts, pour nous, petits vermisseaux de la terre, pour nous, esclaves du péché, pour nous, qui n'étions dignes que de sa haine, c'est ce qui confond tout esprit, c'est ce qui rend toutes les langues muettes, c'est ce qui passe toute admiration. N'est-ce pas là vraiment une hyperbole de l'amour d'un Père?

Et toutefois il ne s'arrête pas encore là; il nous prépare un plus grand bonheur, et un royaume éternel comme récompense; mais quel royaume? C'est un bien infini, c'est lui-même, c'est la participation de sa propre gloire.

Et afin de nous préparer à ce grand bonheur par un

autre qui lui est tout semblable, il nous élève ici comme des princes de son sang; il nous porte toujours dans le sein de sa Providence paternelle, il nous fait servir par des anges, qui sont les princes de sa cour céleste; il nous nourrit de sa propre substance bien mieux qu'une mère qui nourrit son enfant de son propre lait, car il nous donne le propre Corps et le Sang adorable de son Fils, afin que nous devenions tout divins, étant ainsi nourris de la propre substance de Dieu... N'est-ce pas là, encore une fois, l'hyperbole de l'amour d'un Père?

Notre Père! Qui est-ce qui, prononçant cette parole si amoureuse qu'il nous met à la bouche, n'y remarque pas, outre la grandeur de la charité d'un Dieu, un amour ingénieux à exciter une tendresse réciproque dans le cœur du Père et des enfants?... O bonté infinie, que je sens de cuisants regrets de vous avoir connue si tard! Je regarde comme perdu tout le temps que j'ai passé sans vous connaître et sans vous aimer... Hélas! quand j'aurais moi seul tous les cœurs des hommes et des anges, je ne serais pas encore assez riche pour vous aimer autant que vous êtes aimable!!

CHAPITRE XIII

De la Personne du Fils.

I. La génération éternelle du Fils dépasse toute intelligence et toute parole humaine. — Saint Grégoire de Nazianze réprime admirablement la témérité de ceux qui ne voudraient pas croire la génération éter-

nelle du Fils de Dieu au sein de son Père, parce qu'ils ne pourraient la comprendre : « Connaissez-vous bien, leur dit-il, ce qui vous regarde vous-même? Comprenez-vous bien votre propre génération dans le sein de votre mère?... Vous souvenez-vous quand votre âme vous fut donnée et de quelle façon elle fut appliquée à l'information de votre corps? Quand vous croissiez peu à peu, était-ce par votre industrie? Y consentiez-vous? Vous en aperceviez-vous? Que l'on vous fasse cent questions sur votre propre naissance, pourrez-vous répondre à une seule, quoique vous y fussiez présent?... Faut-il vous étonner si la génération éternelle du Fils de Dieu dans le sein de son Père vous est inconnue? S'il ne faut croire que ce que vous comprenez bien, ne croyez donc pas que vous avez été formé dans le sein de votre mère, ni que vous en soyez sorti, parce que vous ne le comprenez pas. »

Mais ne voyez-vous pas que Dieu est si admirable dans le moindre de ses ouvrages, qu'il a voulu que les choses qui nous sont les plus familières nous fussent incompréhensibles, afin d'abaisser l'orgueil de notre esprit et de le réduire à confesser lui-même, par l'expérience de sa faiblesse, qu'il ne doit point avoir la présomption de pouvoir comprendre les grandeurs de Dieu? Vous voyez, par exemple, la facilité que vous avez de vous reproduire vous-même dans un *miroir*. C'est un effet si commun et si ordinaire, qu'il n'est admiré de personne, parce qu'il se voit tous les jours. Cependant, qui peut comprendre comment se fait cette merveille? Quelle est la main qui fait cet ouvrage? car ce n'est pas la mienne. Il faut que ce soit quelque autre main que je ne vois pas. Où est le pinceau dont elle se sert?

Où sont les couleurs qu'elle emploie? Quel est ce grand peintre qui achève son tableau avant qu'on l'ait vu commencer? Quel est le génie de ce peintre qui donne de l'action et des mouvements à sa peinture, sans lui donner la vie, ni le sentiment?... Ce n'est pas merveille si, en regardant un Dieu, Dieu le Père produit un Dieu, puisqu'en me regardant moi-même, je me reproduis. Mais je me regarde dans une glace qui est hors de moi; c'est pourquoi je produis mon image hors de moi; et Dieu le Père se regarde en lui-même dans sa propre essence; c'est pourquoi il produit son image au-dedans de lui-même. J'envoie simplement mon espèce, qui n'est qu'un accident léger, dans cette glace; aussi ne produit-elle qu'un effet qui lui est semblable, une image morte et accidentelle. Mais Dieu verse et communique immédiatement sa propre substance dans son image : c'est pourquoi c'est une image vivante et substantielle et qui a la même puissance que lui. Je ne suis pas toujours devant cette glace; mais Dieu le Père est toujours présent à lui-même, et c'est pourquoi il produit toujours son image, qui est éternelle comme lui. Enfin, je ne suis qu'une créature limitée et fort petite; aussi je ne produis qu'une image qui n'a pas plus de grandeur que moi. Mais Dieu est immense, infini; et alors il produit une image qui lui est semblable, immense en grandeur comme lui, et infinie en perfections comme lui. Ainsi, ce que je vois dans le miroir ne peut me faire comprendre exactement la naissance éternelle du Fils de Dieu, puisqu'il y a infiniment plus de différence que de ressemblance; mais il y a quelque chose qui en fait bien concevoir l'idée.

Autre comparaison. En quelque point que vous placiez votre œil, des images invisibles vous représentent

tous les objets qui peuvent y venir en ligne directe. Chose étonnante qu'elles soient une infinité ensemble, toutes différentes, et elles ne se confondent point... Il n'y a point d'esprit au monde qui connaisse parfaitement toutes ces merveilles... Notre esprit oserait-il bien avoir la présomption de comprendre les profonds mystères de la naissance du Verbe éternel, qui sont tout cachés dans le sein de Dieu et ne trouvent point d'esprit digne d'eux, si ce n'est l'esprit de Dieu même? Et en cela ils sont vraiment divins, parce qu'ils sont incompréhensibles et ineffables. Cependant Dieu a voulu, par la plume de saint Jean, nous dire ce que jamais n'aurait su dire un homme mortel : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, tout a été fait par lui. » Dans ce peu de paroles, il nous fait concevoir trois grandes idées de la Personne du Fils de Dieu naissant du sein de son Père : la première qu'il est une conception de l'esprit du Père; la seconde, qu'il est une parole qui exprime parfaitement toute la conception de Dieu le Père, quand il dit que le Verbe était en Dieu; la troisième, qu'il est la force et la vertu infinie de son divin Père, quand il dit que toutes choses ont été faites par lui. Considérons bien ces trois choses.

II. Le Fils de Dieu est une conception de l'esprit du Père éternel; cette conception est immense et éternelle; elle est vie, et toutes choses ont la vie en elle. — 1° S'il se trouvait un esprit au monde qui pût concevoir lui seul toute la multitude des pensées qui font, ou qui ont fait, ou qui feront l'occupation de tous les esprits des hommes, ne serait-ce pas un esprit admirable? Et toutefois ce ne serait rien à

l'égard de l'esprit de Dieu le Père et de sa très simple pensée: ce serait moins qu'une étincelle comparée au soleil. Au reste, toutes les pensées des hommes qui sont, ou qui ont été, ou qui seront, ou qui pourraient être, sont connues de Dieu dans son unique Pensée...

Or, un esprit qui pense à Dieu imite admirablement la divine contemplation de Dieu le Père, qui ne forme qu'une simple Pensée. Oh! si une âme connaissait le grand ouvrage qu'elle fait en elle-même quand elle s'applique à penser à Dieu! C'est alors que son esprit, fait à la ressemblance de l'esprit de Dieu, imite le plus noblement ce divin Prototype dont il est l'image... Si j'ai Dieu seul dans mon esprit, je puis dire que j'ai tout.

2° Ce qui est bien admirable, dans cette unique pensée qui remplit tout l'esprit de Dieu, c'est qu'elle est immense dans sa grandeur et infinie dans sa durée; car c'est une pensée éternelle, qui n'a jamais commencé et qui ne finira jamais; qui n'a pas de durée successive, mais une présence toujours actuelle; qui non seulement renferme en soi tous les temps, mais qui s'étend infiniment au-delà de toute la durée des siècles. Rien n'est passé, rien n'est futur à son égard; tout lui est présent; elle n'oublie rien, elle n'apprend rien de nouveau, elle ne perd jamais rien de vue. O grande éternité de la pensée de Dieu, que vous êtes admirable! Que sommes-nous en votre présence, pauvres petits grains de poussière?... Quelle différence entre un esprit qui se laisse accabler par une foule de vaines pensées, et celui qui s'occupe autant qu'il peut de la seule pensée de Dieu.

3° J'ajoute une autre merveille de la pensée de Dieu, qui n'est pas moins admirable, c'est qu'elle est vivante et toute Vie, et tout ce qui est en elle est Vie. C'est

ainsi que l'Evangile nous en parle : « En lui était la Vie. » Non seulement tout était Vie en ses idées éternelles; mais tout ce qui s'est passé dans le Verbe fait chair était Vie : ses maximes, ses exemples, ses souffrances, sa croix, sa mort, tout était Vie, et nous ne pouvons trouver la Vie qu'en lui, car il est « la Voie et la Vie. » O mon âme, si tu veux la Vie, c'est dans cette source qu'il faut la puiser; et ce qui fait mourir en apparence, fait vivre en effet... Suivons seulement Jésus-Christ, notre divin Exemplaire, nous trouverons que tout ce qui est en lui est une vraie Vie.

III. Le Verbe est l'admirable Parole de Dieu, exprimant toute sa pensée. — Nous n'admirons point le moyen que le Créateur a donné à l'homme d'enfanter par la parole ce qu'il a conçu dans sa pensée, et de manifester aux autres les secrets de son intérieur par ce moyen-là, parce qu'il n'y a rien de plus commun et de plus familier que le langage. Mais c'est une chose si admirable et si étonnante que, si elle n'arrivait qu'une fois dans la vie, quiconque la verrait serait hors de lui-même... Je pousse une voix du milieu de moi-même, qui vient de je ne sais où et qui se forme je ne sais comment, et à l'instant où je parle, tout ce que j'ai dans mon esprit va se peindre dans l'esprit de celui qui m'écoute, dans toutes les oreilles disposées à recevoir ma parole, sans que personne en voie rien... Qui n'admirerait cette merveille?... O tout-puissant Créateur du monde, que vous êtes admirable dans le moindre de vos ouvrages!... — Et quand nous ne parlons qu'à nous-mêmes intérieurement, nos paroles sont toutes spirituelles, parce que c'est un esprit qui parle à un esprit; et c'est un autre grand prodige qu'un esprit se parle à lui-

même, comme s'ils étaient deux, celui qui parle et celui qui écoute... Oh! qu'il est vrai que cela seul nous fait voir manifestement que notre âme est faite à l'image de Dieu!

Dieu est un pur esprit, et le souverain plaisir de cet esprit adorable est de se parler à lui-même. Et que peut-il se dire, sinon ce qu'il sait? Et s'il sait tout ce qu'il dit, comment trouve-t-il un plaisir infini à se dire éternellement ce qu'il sait si bien, puisqu'il ne s'apprend rien de nouveau? Dieu ne conçoit qu'une seule Pensée et ne se dit qu'une seule Parole. O miracle de cette Parole que Dieu seul peut prononcer et que Dieu seul aussi peut entendre! Nous multiplions nos pensées à l'infini, et personne n'a jamais dit tout ce qu'il a pensé. Il n'y a que Dieu qui dit tout ce qu'il pense... Que diriez-vous d'une parole si simple qui énoncerait clairement tout ce que les hommes auront jamais dit? Ne trouveriez-vous pas cette parole bien admirable? Et toutefois ce ne serait rien en la comparant à la Parole de Dieu, qui lui exprime très distinctement tout ce que Dieu peut savoir dans toute l'étendue de sa connaissance infinie.

Tandis que Dieu ne se parlait qu'à lui-même intérieurement, sa divine Parole était purement spirituelle, toute renfermée dans son sein. Mais quand il a voulu nous faire part des secrets de son cœur et nous envoyer sa Parole, à nous qui sommes corporels, il l'a enveloppée dans notre chair mortelle : « Le Verbe s'est fait chair (Jean. I, 14) », il l'a voilée sous des voix sensibles et sous des paroles semblables aux nôtres, pour nous la faire entendre; puis il l'a cachée sous une apparence de pain, pour nous la donner à manger, dans l'Eucharistie. Et c'est partout la même Parole qui, pour

insinuer en nous les merveilles qu'elle énonce au cœur de son divin Père, se déguise et se travestit en plusieurs manières, comme pour entrer en nous par plusieurs portes, par les yeux, par les oreilles, par la bouche. Mais outre cela, elle nous parle encore très souvent à l'oreille du cœur par les divines inspirations de ses grâces.

O Verbe adorable, ô divine Parole du Père, instruisez-nous!... O Parole admirable, qui tarissez toutes les paroles des hommes quand ils veulent parler de vous! O grande Parole, qui exprimez si parfaitement toute l'infinité des connaissances infinies de Dieu votre Père! quelle langue des anges ou des hommes pourrait parler de vous! Je vous adore dans un respectueux silence! Hélas! je ne vous comprends pas; mais comprenez-moi vous-même, submergez-moi dans vos profonds abîmes! Otez-moi toutes mes paroles humaines, surtout celles qui sont inutiles, et soyez vous seul toute ma parole.

IV. Le Verbe est la vertu infinie de son Père. — 1° *Il est notre parole auprès de son Père.* — Quand nous parlons à Dieu, il faut lui parler son propre langage; il n'y a que sa seule divine Parole qui lui fait entendre toutes choses; il n'entend point d'autre langage. O consolation d'une âme chrétienne! nous serions incapables de parler de Dieu à Dieu-même, ne sachant pas quel langage il faut employer pour se faire entendre de lui. Mais il a eu tant de bonté pour nous qu'il nous a donné sa propre Parole, ce même Verbe qu'il se dit à lui-même éternellement et qui énonce toutes ses grandeurs. Il a voulu que cette divine Parole devînt la nôtre, qu'elle fût vraiment à nous! Oh! que je puis donc bien parler dignement à Dieu par cette Parole! Je

dirai comme le Roi-Prophète : Mon cœur a exhalé un bon verbe, une bonne parole (Ps. 44). Si le Verbe adorable que le Père m'a donné règne en mon cœur, je ne parlerai plus à Dieu que par lui, j'aurai la sainte intention de dire à Dieu tout ce que lui dit son Verbe adorable.

2° *La Parole de Dieu est toute-puissante.* — A l'égard des hommes, il y a bien loin entre dire et faire les choses; ils ne pourraient même pas transporter, en parlant, un grain de sable d'un lieu à l'autre. La raison en est que les paroles ne sont pas données à l'homme pour faire les choses, mais pour les dire, comme ses mains lui ont été données pour les faire, et non pour les dire. Mais la divine Parole est si admirable en sa puissance que, pour elle, dire et faire n'est qu'une même chose; sa Parole n'est point distincte de sa main, ni sa main de sa Parole. Il dit : Que la lumière soit! et aussitôt elle paraît. Que le firmament soit! et à l'instant il est produit. Et ce qui fait mieux éclater la puissance infinie de cette Parole, c'est qu'elle fait toutes choses de rien, sans qu'il lui en coûte : « Il a parlé, et tout a été fait (Ps. 32)! »

3° *Il n'y a que le cœur de l'homme où elle paraît impuissante.* — Qui donc peut résister à la puissance infinie de la divine Parole? Rien, si ce n'est un cœur opiniâtre qui ne veut pas se rendre à son Dieu. Il appelle toutes les créatures du fond du néant, et aussitôt elles obéissent; s'il voulait encore appeler cent mille mondes, ils obéiraient à l'instant même. Il appelle ce cœur, de l'abîme de ses iniquités, et il n'obéit pas. S'il l'appelle cent fois, il fait la sourde oreille. Qu'est-ce donc, ô mon Dieu? Une seule parole de vous a eu la

force de faire sortir du néant tant de créatures; et moi, il y a longtemps que vous me parlez et je languis encore dans mes misères. Ne suis-je pas votre créature?... Parlez, Seigneur, et faites-vous obéir en dépit de mes résistances. N'ayez point égard à ma liberté; je vous la rends et n'en veux plus avoir pour me révolter contre vous... O Verbe adorable du Père, ô toute-puissante Parole qui m'avez donné l'être, achevez votre ouvrage; touchez fortement, attirez efficacement, gagnez absolument ce cœur que vous m'avez donné, et triomphez-en par votre grâce toute-puissante!

CHAPITRE XIV

De la Personne du Saint-Esprit.

I. Qu'est-ce que le Saint-Esprit? — 1° *Pourquoi la troisième Personne de l'adorable Trinité est-elle appelée Saint-Esprit?* — Le Père n'est-il pas un pur esprit infiniment saint? D'où vient donc qu'il n'y a que la troisième Personne qu'on appelle Esprit par excellence? Est-ce qu'il a quelque sainteté particulière que n'ont pas les deux Personnes divines? Non. Et cependant il n'y a que la troisième Personne qui porte cet auguste nom de Saint-Esprit, pour trois raisons principales : 1° il n'y a que lui seul qui soit produit par voie de *spiration*, c'est-à-dire que lui seul est un soupir

amoureux de la Volonté du Père et du Fils; 2° c'est à lui particulièrement qu'on attribue la justification des pécheurs, lui qui, de pécheurs les rend spirituels, et de criminels, saints, et qui, de plus, les rend enfants de Dieu par une filiation spirituelle et toute sainte; 3° les deux autres Personnes ont leurs noms propres et particuliers de Père et de Fils qui ne conviennent qu'à elles seules; mais la troisième Personne, qui n'a pas d'autre nom particulier la distinguant des autres, porte le nom qui est propre à Dieu, qui est d'être un esprit saint, et pour lui approprier ce nom, on n'en fait qu'un mot, et on dit : **le Saint-Esprit.**

2° *Mais quelle idée puis-je me former du Saint-Esprit, qui me le fasse distinguer du Père et du Fils?* — Car le Père est tout esprit, et le Fils est tout esprit; le Père est tout saint, et le Fils est tout saint, et quand je conçois le Saint-Esprit, je ne conçois pas autre chose sinon le Père et le Fils. Il n'y a point en Dieu d'autre esprit que leur seul esprit, ni d'autre sainteté que leur sainteté. Il n'est pas malaisé de comprendre que, comme le Père, contemplant son essence et ses perfections infinies, s'en forme une parfaite image, qui est le terme de sa connaissance et son Fils unique; de même, le Père et le Fils aimant leur beauté et leur bonté infinies d'un amour réciproque et d'un amour infini, produisent un terme de leur amour, que nous appelons le Saint-Esprit. Il est encore facile de comprendre que, comme le Fils, qui est le terme de la connaissance du Père, est une personne distinguée réellement du Père, de même le Saint-Esprit, qui est le terme de l'amour du Père et du Fils, est une Personne distinguée réellement du Père et du Fils. De plus, il est facile de concevoir

que, comme le Père et le Fils, quoiqu'étant deux Personnes distinguées réellement, ne sont pourtant qu'un même Dieu, de même, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, quoique trois Personnes réellement distinguées, ne sont pourtant qu'un seul et même Dieu; parce que toute la Divinité du Père est communiquée au Fils, et que toute la Divinité du Père et du Fils est communiquée au Saint-Esprit.

Si le Saint-Esprit est le produit de la substance de Dieu aussi bien que le Fils, et s'il est de même nature, pourquoi n'est-il pas le fils du Père et du Fils? C'est parce que le Fils est produit par l'entendement du Père, et le Saint-Esprit par la volonté du Père et du Fils. La volonté ne conçoit pas, comme l'entendement, et ce qu'elle produit n'apporte pas en naissant la ressemblance avec son principe. Aussi le Saint-Esprit n'appelle point Dieu son Père, bien qu'il reçoive son être de Dieu; il n'est pas l'objet de l'amour du Père et du Fils, mais il en est l'amour-même. Cependant, cet esprit d'amour qui ne saurait appeler Dieu son Père, dans la divinité, appelle Dieu son Père, en nous, lorsqu'il vient prendre possession de nos cœurs; et c'est par sa vertu que nous crions : « Père, Père (Rom., VIII, 15)! »; et ce même amour nous fait naître comme de véritables enfants de Dieu, bien qu'il ne soit point père au dedans de Dieu.

3° *Le Saint-Esprit est un précieux Don qui nous enrichit pour l'éternité.* — Je vous dois tout, ô Père céleste, parce que c'est vous qui m'avez envoyé votre Fils unique et votre Saint-Esprit... Je vous dois tout, ô Fils unique de mon Père céleste, parce que c'est vous qui êtes venu prendre mes misères sur votre Personne ado-

rable pour m'en délivrer, et que vous avez bien voulu donner votre propre vie pour m'acquérir la vie éternelle. Mais je vous dois aussi tout, ô adorable Saint-Esprit, parce que c'est vous qui m'élevez à la dignité d'enfant de Dieu, et que la Passion de mon Rédempteur me serait inutile, si elle ne m'était appliquée par la grâce de l'adoption des enfants de Dieu, qui vous est attribuée plus particulièrement qu'aux autres Personnes divines. Oh! que nous avons de puissantes liaisons qui nous attachent inséparablement aux trois Personnes adorables de l'adorable Trinité! Mais il semble que le Saint-Esprit, qui est le nœud sacré du Père et du Fils dans la divinité, fait aussi l'aimable liaison des enfants adoptifs avec leur Père céleste.

Qui est-ce qui ne sent son cœur dilaté de joie, quand il entend l'Eglise chanter : *Qui diceris Paraclitus, altissimi Donum Dei?* Il est vrai que le Saint-Esprit est un Don d'un prix infini... C'est à nous pauvres mortels, que le Père et le Fils font ce grand Don. Quel est ce prodige? Qui pourrait comprendre où va l'excès de la douceur et de la bonté avec laquelle Dieu nous traite! Il n'est pas en liberté de me refuser son Saint-Esprit, et s'il me l'a une fois donné, il n'est plus libre de me l'ôter jamais. Mais moi, quoique je sache qu'il m'aime et qu'il désire que je l'aime aussi, je suis toujours libre de lui refuser mon amour ou de rompre mon amitié avec lui quand je le voudrai, lors même qu'il ne le voulût pas. O Dieu d'amour! quelle étrange liberté me laissez-vous-là? Changeons, Seigneur, changeons! je ne veux point avoir cette liberté... Je ne veux jamais d'autre liberté que celle de vous aimer de toute l'étendue de ma volonté. Oh! que ne puis-je la dilater, afin que je puisse vous aimer autant que vous êtes aimable!

II. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.— Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils; mais les uns disent qu'il procède du Père par le Fils; d'autres, du Fils par le Père. Les uns et les autres disent la vérité. Dans les deux sens, il procède du Père et du Fils, comme l'enseigne la foi : *Qui ex Patre Filioque procedit.* On peut, pour prouver qu'il est nécessaire que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père, donner cette raison solide : c'est qu'il est distingué réellement du Fils aussi bien que du Père. Or, il est certain que la distinction réelle entre les Personnes divines ne consiste que dans l'opposition relative et nécessaire entre la Personne qui produit et celle qui est produite. Si donc le Saint-Esprit était produit seulement par le Père, il ne serait distingué réellement que du seul Père; s'il n'était pas produit par le Fils, il ne serait nullement distingué du Fils. Et dire qu'il n'est pas aussi distingué du Fils que du Père serait une grande hérésie. Il faut donc dire, et c'est un article de foi, qu'il procède également du Père et du Fils comme d'un seul principe.

III. Le Saint-Esprit procède du cœur du Père et du Fils pour régner dans nos cœurs. — Ce n'est pas assez de savoir d'où vient le Saint-Esprit; il faut savoir encore où il va; il ne suffit pas de savoir quel est son principe; mais il faut savoir quel est son terme. Il procède du cœur du Père et du Fils, voilà son principe; il vient reposer dans nos cœurs comme dans le plus sacré des tabernacles qu'il ait hors de Dieu, voilà son terme. Notre corps est préparé par la main de Dieu pour être le palais de notre âme, qui est tout esprit; mais la disposition de la grâce le destine à un usage

infiniment plus noble, pour être le palais, le temple, du Saint-Esprit. Non seulement le Saint-Esprit demeure dans l'âme des justes qu'il sanctifie par ses grâces, mais il demeure dans leur corps qu'il honore de sa présence. O Dieu! si nous pouvions comprendre le souverain bonheur où nous élève la présence d'un si grand Hôte, nous serions saisis d'une sainte horreur... Nous aurions une vigilance continuelle sur nous-mêmes de peur de souiller en la moindre chose le temple de Dieu, et la joie dont nous serions comblés nous ferait aisément mépriser toutes les vaines joies du monde. Car c'est le sentiment commun de tous les théologiens, d'accord en cela avec saint Thomas, que la Personne du Saint-Esprit est aussi vraiment donnée à une âme par la grâce sanctifiante que la Personne du Fils fut donnée à Marie dans le mystère de l'Incarnation. Le don emporte avec lui le Donateur lui-même. O Dieu d'amour! quelle révérence faut-il donc avoir pour une âme qui est ainsi remplie de l'Esprit de Dieu! Ne faut-il pas lui rendre autant de respect qu'au tabernacle où repose le Corps adorable de Jésus-Christ, ou qu'à la Sainte Vierge, tandis qu'elle portait le propre Fils de Dieu dans son chaste sein, puisque cette âme est toute remplie de la Personne du Saint-Esprit, qui est un même Dieu avec son Fils?

Mais il faut que l'âme soit embellie de plusieurs vertus; si elle désire être assez heureuse pour recevoir et pour conserver la Personne du Saint-Esprit. Il faut qu'elle s'étudie à avoir principalement l'*humilité*, la *pureté*, et aussi la *paix intérieure*, qui est moins une vertu que la pureté de plusieurs vertus! « Sur qui reposera mon Esprit, dit Dieu dans l'Ecriture, si ce n'est sur les *humbles?* » Et ailleurs Dieu dit « qu'il résiste

aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles. » Tous les maîtres de la vie spirituelle donnent pour règle générale que nous ne possédons l'Esprit de Dieu qu'autant que nous avons de vraie humilité.

Mais il faut aussi que l'âme soit *très pure*. Hélas! comment est-ce que nos corps seraient le temple du Saint-Esprit, si notre chair ne cesse, en quelque façon, d'être chair, pour devenir toute spirituelle. « Mon esprit ne demeurera jamais dans l'homme charnel (Gen., VI, 3) », dit le Seigneur. Enfin il faut que l'âme soit *paisible et tranquille*. Une âme agitée par le trouble de ses passions, bouleversée par les inquiétudes de son amour-propre, comment serait-elle le trône de l'Esprit de Dieu? Sa propre raison humaine n'y règne pas, son propre esprit n'y est pas le maître. « Dieu ne se plaît pas dans le tumulte (S. Aug.). » Mais qui pourrait dire les merveilles que le Saint-Esprit opère dans la profonde paix d'une âme qui lui a donné une pleine possession d'elle-même?... O mille fois heureuse l'âme bien humble, bien pure et bien tranquille! elle devient la plus chère habitation de l'Esprit de Dieu; il opère en elle de grandes merveilles.

IV. L'ame qui est la demeure de l'Esprit-Saint possède en elle-même la source de ses graces. — Heureuse une âme qui porte en son cœur cette source de vie éternelle! Le prophète Isaïe nous dit « qu'il en sort tout d'un coup : l'esprit de sagesse, l'esprit d'intelligence, l'esprit de conseil, l'esprit de force, l'esprit de science, l'esprit de piété, l'esprit de crainte du Seigneur... » Il suffit de dire que jamais l'Esprit-Saint ne vient demeurer dans une âme qu'il ne l'enrichisse de trois faveurs très rares et très précieu-

ses : 1° il la couronne comme une reine et la rend souveraine; 2° il la sanctifie comme un enfant de Dieu et lui donne un droit légitime à l'héritage du Père céleste; 3° il l'embrase d'un feu tout divin comme un séraphin.

CHAPITRE XV

De la demeure réciproque des trois Personnes divines l'une dans l'autre, appelée Circumincession.

I. Les divines Personnes demeurent l'une dans l'autre. — Dieu est partout parce qu'il est immense; mais étant immense, il ne peut être logé dans ce grand univers comme dans sa maison, parce que cet univers est petit, il est un atôme, comparé avec la grandeur infinie de Dieu. L'univers est un palais magnifique; mais Dieu ne l'a pas bâti pour lui-même; il l'a bâti seulement pour y loger ses serviteurs. Oh! si nous avions vu le palais auguste où cette Majesté adorable demeure éternellement au-dessus d'elle-même!... Montrez-moi vos bontés ravissantes, délectable séjour de mon Dieu. Attirez-moi à vous, enseignez-moi, ô le bien-aimé de mon âme, où vous demeurez, où vous reposez dans le sein de votre gloire!...

Ne pensons pas que tout ce qui est créé puisse être la véritable maison de Dieu. Car n'était-il pas logé aussi

magnifiquement qu'il l'est à présent, avant la création du monde, quand il n'y avait que lui seul? Où est-ce donc qu'il demeurait, si ce n'était pas dans lui-même, où il habite encore aujourd'hui, et qui est la seule demeure éternelle de sa Majesté?

Si vous me demandez quel est l'architecte qui a bâti ce palais? Personne n'y a jamais mis la main; il est par lui-même, il est nécessairement, il est aussi ancien que l'éternité. Si vous me demandez de quelle matière il est fait, et quelle est sa figure? Il n'a ni matière, ni forme; c'est un pur esprit en son être, c'est un acte pur et très simple en sa propre essence, un océan inépuisable de perfection infinies, c'est, en un mot, ce que lui seul connaît parfaitement.

Et néanmoins, il ne demeure que trois Personnes dans cet auguste palais, et il ne peut jamais y en avoir davantage. Ce sont trois monarques qui n'ont qu'une seule couronne, un même royaume et une même autorité. Chacun d'eux est si grand, qu'il remplit tout le palais immense; et néanmoins, les deux autres, qui sont aussi grands que lui, y demeurent avec lui. Il faut donc nécessairement qu'ils demeurent tous trois l'un dans l'autre. Mais ce qui est bien admirable, c'est sans se confondre l'un dans l'autre comme feraient plusieurs lumières; car ils demeurent toujours si réellement distincts l'un de l'autre, que l'un n'est point l'autre; et toutefois ils sont non seulement très intimement unis, mais ils sont une très simple Unité, en sorte que tous trois ne sont qu'une même chose; et c'est ici que l'esprit humain demeure interdit, accablé sous la majesté de ce mystère incompréhensible. Un seul Dieu est réellement trois Personnes, et trois Personnes, très réellement distinctes l'une de l'autre, sont un seul Dieu :

« Comment, dit saint Bernard, s'accorde cette pluralité avec cette unité, ou cette unité avec cette pluralité? vouloir le comprendre, c'est témérité; le croire fermement, c'est un devoir de piété; le connaître, c'est la vie éternelle. »

II. L'essence divine est le palais où demeurent les trois Personnes divines. — Du moins, si nous osions nous présenter à la porte du palais, pour en voir de loin quelque chose? Nous le pouvons; car ce n'est pas comme les palais des rois de la terre; celui-ci est toujours ouvert, et il n'y a point de gardes qui refusent la porte à personne; et les trois divines Personnes qui remplissent la grandeur immense de ce beau palais invitent chacun à s'y rendre avec elles. Entrons avec confiance.

Vous verrez dans cette essence adorable une toute-puissance telle, que, sans sa vertu infinie, toutes choses ne sont rien, et que, par sa vertu, le rien est toutes choses. Dieu est tout ce qui est ineffable et incompréhensible, mais il n'est rien de tout ce que nous pouvons dire ou concevoir.

Vous verrez par la foi, dans cette unique et très simple essence, une immensité telle, qu'elle ne peut être renfermée dans l'étendue de ce vaste univers; et toutefois elle se trouve tout entière dans la plus petite créature; enfin, elle tient en sa main tous les êtres créés, comme si ce n'était qu'un atome.

Vous verrez dans cette essence les splendeurs d'une gloire si éclatante, qu'on peut dire qu'elle est la plus invisible de toutes les choses invisibles; toutefois, elle est la plus visible de toutes les choses visibles; et dans toutes les choses visibles, on la voit invisiblement.

Enfin, vous verrez par la foi, dans l'essence divine, ou en Dieu, des richesses si abondantes qu'il n'a besoin d'aucune chose, que toutes choses ont besoin de lui, et que sa seule volonté suffit pour lui-même et pour les êtres... Vous y verrez une justice qui fait justement du bien aux plus impies et justement du mal aux plus gens de bien... Vous y verrez une miséricorde qui n'est touchée d'aucun sentiment des misères humaines, parce que sa nature est impossible, et toutefois une miséricorde qui s'est réduite pour l'amour de nous à la dernière misère, d'autant qu'elle a obligé Dieu à venir se faire homme afin de souffrir et de mourir pour nous sur une croix. Quelle idée faut-il donc se former de cette mer sans fond, de cet océan sans rivage, de cet abîme de grandeurs où disparaissent toutes les grandeurs!

Combien une bonne âme n'est-elle pas attristée de voir qu'un si grand Dieu soit méprisé par ses créatures!

III. On peut dire qu'il y a trois palais dans l'essence divine pour les trois Personnes de l'adorable Trinité. — Cette essence suradorable est bien le palais qui nous est préparé, mais elle n'est pas et ne peut pas être le palais des trois Personnes de l'adorable Trinité; non pas qu'elles soient hors de l'essence divine, mais elles n'y demeurent pas, à proprement parler, comme dans leur palais; car l'hôte est réellement distinct de la maison, où il demeure, tandis que les Personnes divines ne sont ni dehors, ni au dedans de l'essence divine, mais sont l'essence divine elle-même. L'essence divine est infiniment féconde; néanmoins, ce n'est pas elle qui produit les Personnes divines; mais ce sont les Personnes divines qui se produi-

sent l'une l'autre par la fécondité de l'essence qui leur est commune.

Quel est donc l'auguste palais où demeurent les divines Personnes? Il faut bien dire qu'elles sont toutes la demeure réciproque les unes des autres. Chacune des trois est le magnifique palais des deux autres. Le Père est le palais du Fils et du Saint-Esprit. Le Fils est le palais du Père et du Saint-Esprit; et le Saint-Esprit est le palais du Père et du Fils. Chacune trouve dans les autres une demeure digne de la recevoir... On ne dit pas toutes ces grandes vérités pour les comprendre, mais pour les adorer!

IV. Les trois Personnes divines ont voulu avoir un palais en dehors d'elles-mêmes : c'est notre âme, qu'elles ont choisie pour venir y prendre leurs délices avec nous et nous faire part de leurs richesses; comme un prince qui, tout rempli des délices et des grandeurs de sa cour royale bâtirait exprès un petit lieu de plaisance à la campagne pour son divertissement. Qui jamais eût osé prétendre à une faveur si particulière? Qui aurait pu y croire avant sa réalisation? Qui aurait pu se persuader que Dieu, ne demandant à sa créature que de l'adorer et de l'aimer, n'eût dû recevoir d'elle que mépris et ingratitude? Et toutefois la chose est ainsi. C'est vous-même qui êtes cette indigne et ingrate créature, quand vous offensez ce très aimable bienfaiteur, qui vous a tiré du fond du néant tout exprès pour vous combler de biens infinis pour le temps et pour l'éternité!

CHAPITRE XVI

De nos rapports avec les Personnes divines, et des rapports des Personnes divines entre elles.

I. Nos rapports avec les trois Personnes de l'adorable Trinité. — Saint Paul nous dit que « notre conversation doit être dans le ciel ». Comment pouvoir converser où je ne suis pas? Le ciel visible, qui est comme le toit de ce grand univers, n'est que le ciel de mon corps. Mon âme a un autre ciel où Dieu habite et dans lequel elle peut converser avec Dieu, et ce ciel n'est pas loin d'elle, il est au milieu d'elle, dans le plus intime de son être. C'est le ciel que Dieu a créé pour lui-même et pour l'âme, et dans lequel il se plaît à converser familièrement avec l'âme, de sorte que, quand elle est toute recueillie en elle-même, s'entretenant familièrement avec Dieu, qui est là très présent, elle est dans le ciel.

C'est là que je trouve aisément les trois Personnes de l'adorable Trinité, et, quoiqu'elles soient d'une grandeur immense, néanmoins elles sont tout entières dans mon âme, puisqu'elles sont un tout indivisible et qui n'a pas de partie. Elles se plaisent à se familiariser avec les hommes, et plus ils sont simples et pauvres, plus elles les aiment et leur font meilleur accueil.

J'ai trouvé par expérience que Dieu donne un accès si facile à quiconque veut venir à lui, qu'il n'est pas si aisé d'aborder le moindre des hommes qu'il n'est fa-

cile de s'approcher de Dieu et de lui parler avec confiance, et même avec familiarité. Je vois que, non seulement il ne rebute personne, mais qu'il nous prévient et nous recherche tout le premier; et si nous étions bien attentifs et dans un profond silence intérieur, nous entendrions qu'il parle sans cesse à nos cœurs. O mon Dieu! quelle douceur et quelles charmantes délices pour celui qui s'est habitué à converser ordinairement dans le ciel de son âme avec les trois Personnes divines qui sont toujours là, toujours prêtes à le recevoir et à le faire entrer jusque dans le plus intime de leur auguste palais, pour l'y entretenir familièrement!

L'entretien d'une seule personne qui nous aime et que nous aimons, nous contente. Mais voici trois Personnes d'une excellence infinie, qui toutes nous aiment plus que nous ne saurions le penser, et que nous devons aussi aimer de tout notre cœur; comment ne serions-nous pas comblés de joie dans leur entretien? Elles sont trois, mais elles n'ont toutes qu'un même esprit et une même volonté. Il m'est libre de leur parler à toutes ensemble, si je le veux, ou de converser seulement avec une en particulier. Quelquefois je parlerai au Père seulement, quelquefois seulement au Fils et d'autres fois au Saint-Esprit... M'entretenant avec Dieu le Père, je lui parle du grand bienfait de ma création... D'autres fois, je m'adresse au Fils, et je l'entretiens en particulier du bienfait incomparable de ma rédemption... Enfin je parle quelquefois au Saint-Esprit seulement; mais quand je veux ouvrir la bouche pour lui rendre grâces, je ne sais par où commencer; je suis sans paroles. Je ne fais que lui ouvrir mon cœur, et je vois qu'il a encore plus d'empressement à me donner que je n'en ai à lui demander. Mais ne pouvant assez

lui exprimer l'ardeur de mes désirs, je m'unis à ceux de toute l'Eglise, qui le prie sans cesse : *Veni, Sancte Spiritus...* Oh! heureuse l'âme qui sait abandonner son cœur sans réserve à la puissance de l'Esprit de Dieu! Il y fait son ouvrage comme il lui plaît...; il y sème la vie éternelle par autant de précieux germes qu'il lui donne de grâces particulières; elle en verra quelques jours les fruits, au grand soleil de l'éternité... On peut passer ainsi sa vie dans une si douce et si agréable conversation avec les trois divines Personnes, de l'adorable Trinité, que l'on ne s'y ennuie jamais.

II. La société des trois divines Personnes entre elles. — 1° *Dieu est seul, mais il n'est pas solitaire.* — Dans le sanctuaire de la Divinité, vous remarquerez trois merveillles incompréhensibles. *La première, que Dieu est seul, mais qu'il est néanmoins dans une compagnie infiniment grande et belle.* Il ne peut y avoir qu'un seul premier Etre, un seul Tout, qui possède en lui-même et par lui-même toute la plénitude de l'être infini...; et quoique la multitude des créatures qu'il a tirée du néant lui soit très présente, il est toujours dans une très profonde solitude, parce qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. — Mais quoique Dieu soit très seul, il jouit éternellement de l'aimable société des trois Personnes divines : leur union va jusqu'à l'unité parfaite; leur concorde est telle qu'ils n'ont tous trois qu'une parfaite intelligence, un seul cœur et une même volonté; leur amitié n'est pas seulement intime, mais elle leur est essentielle, en sorte qu'ils n'ont tous trois que le même amour; enfin, leur correspondance est si admirable que l'un ne sait rien que les deux autres ne le sachent aussi; l'un ne veut rien que ce que veulent

les deux autres; le plaisir infini de l'un est le même plaisir infini des deux autres. En un mot, vous ne verrez rien dans l'un que ce que vous verrez dans les trois. O divine solitude d'un seul Dieu, que vous êtes adorable! O divine Société des trois Personnes divines, que vous êtes ineffable! O belle union de ces deux choses, la solitude et la compagnie de Dieu, que vous êtes incomparables!

La seconde merveille, c'est que Dieu garde un très profond silence, et que néanmoins il ne cesse de parler. Il n'y a qu'une seule Personne qui parle, et elle parle sans bruit, elle ne dit qu'une parole durant l'éternité, et il n'y a que les trois Personnes divines qui puissent l'entendre, parce qu'elles sont toutes l'une dans l'autre. Et toutefois, dans ce grand silence, c'est une science si sublime, une éloquence si admirable, un entretien si continuel, qu'elles ne sont jamais sans parole, et que leur conversation si charmante ne s'interrompt jamais un seul moment. Ce qui est bien plus étonnant, celui qui parle ne peut dire qu'une parole, parce qu'il est trop éloquent pour en dire deux. O éloquence infiniment silencieuse! O silence infiniment éloquent, qui pourrait comprendre vos merveilles, sinon vous seul?

La troisième merveille, c'est que Dieu est dans un très parfait repos, et que néanmoins il agit perpétuellement. C'est un repos si tranquille qu'il n'y a jamais eu le moindre mouvement en Dieu et qu'il n'y en peut avoir à cause de sa plénitude infinie. Et toutefois, dans ce parfait repos, il entretient toujours en lui-même des actions telles, que non seulement il y emploie toutes ses forces infinies, mais il les épuise absolument, quoiqu'elles demeurent toujours inépuisables : action infinie de

l'entendement divin, qui se termine à produire un Dieu d'une majesté infinie; — action infiniment puissante de la volonté, par laquelle le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit.

O Dieu, que de merveilles on découvre quand on s'applique à considérer attentivement ce qui se traite dans l'auguste palais de la divinité, entre les trois Personnes divines! Oh! qu'une âme habituée à s'occuper souvent de ces sublimes opérations de Dieu en lui-même se trouve comblée de joie, d'admiration et de bonheur! qu'aisément elle conçoit un grand dégoût de tout ce qui n'est pas Dieu!

O mon Dieu, imprimez fortement dans mon esprit cette noble idée de votre solitude si profonde et de votre société si pleine de charmes, et qu'à votre exemple, j'aime surtout la retraite, où j'aurai toute liberté de converser avec vous seul! Je ne veux point de cette solitude qui est sans compagnie et sans entretien; mais je veux que ma solitude soit, comme la vôtre, toujours dans la compagnie et dans l'entretien des mêmes Personnes adorables! Imprimez dans mon cœur l'amour de votre silence éternel et de votre divine parole, et faites-moi goûter les charmantes douceurs de cet éloquent silence qui ne parle qu'à vous et qui sait épancher toute l'âme devant vous dans une seule parole!

Enfin, mon Dieu, consolez mon cœur dans l'ardent désir qu'il ressent de trouver en vous seul son parfait repos, mais un repos accompagné de ces puissantes activités de vous-même en vous-même, qui n'interrompent pas le silence, mais qui l'entretiennent plutôt.

Allez, vains amusements de la terre; allez, créatures, éloignez-vous de mon esprit, et ne m'empêchez pas de

m'appliquer avec liberté à la contemplation de Dieu!... On apprend à goûter Dieu en le goûtant, mais on apprend en même temps à ne goûter que lui seul, quand on l'a goûté.

CHAPITRE XVII

De l'éternité de Dieu.

I. Ce que nous pouvons concevoir de l'éternité de Dieu. — Nous sommes engagés trop avant dans le temps, pour voir de près l'éternité de Dieu... Le temps nous visite en passant, sans s'arrêter jamais, un moment, comme l'eau d'un fleuve qui coule toujours; l'éternité demeure immobile, comme la terre qui porte le fleuve en son sein. Rien n'est présent dans le temps qu'un seul moment indivisible; l'éternité n'a point de parties, elle est toute ensemble et indivisible; elle n'a rien de passé ni de futur, tout lui est présent. Le temps et l'éternité n'ont rien de semblable, et bien loin de pouvoir comparer l'un à l'autre ou mesurer l'un par l'autre, il y a plutôt entre les deux une très grande opposition.

Nous savons trop ce que c'est que le temps pour pouvoir bien savoir ce que c'est que l'éternité; car nous sommes si accoutumés à concevoir la durée d'une chose comme une longue suite d'années, que nous ne pouvons

comprendre la durée d'une autre façon. Et de là vient que, quand nous voulons nous représenter l'éternité, nous multiplions les millions de millions de siècles; mais ce n'est pas par le temps que l'on mesure l'éternité; au contraire, sitôt que vous mettez le temps, il n'y a plus d'éternité; plus vous mettez de temps, moins il y a d'éternité, et sitôt que vous mettez l'éternité, il n'y a plus de temps.

Mais qu'est-ce que cette éternité de Dieu? Ce n'est autre chose que son être divin, permanent et invariable, qui n'a jamais commencé et ne finira jamais. Ne vous efforcez pas de concevoir cette éternité, elle est infiniment plus grande que votre esprit; ni vos pensées, ni vos paroles n'y arriveront jamais. Si, voulant exprimer sa grandeur infinie, vous dites qu'il a cent mille millions d'années, vous n'avez rien dit. Si, croyant mieux réussir, vous reprenez qu'il a donc autant de cent mille millions de siècles qu'il y a d'atômes dans l'air, de brins d'herbe sur la terre, de grains de sable dans la mer, vous dites encore moins; car bien loin d'avoir tant de siècles, il n'a pas seulement une année, ni un seul jour; il n'a rien que l'instant présent. Jamais il n'a eu, et jamais il n'aura que l'instant présent de son être. C'est pour cela que le divin Aréopagite a dit cette grande parole qui scandaliserait les simples, mais qui fait l'admiration des savants : « Ni Dieu n'était, ni il ne sera; bien plus, il n'est pas. » C'est qu'il n'y a rien de passé en Dieu, ni rien de futur; il est même vrai que Dieu n'est pas dans le temps présent, parce que ce n'est qu'un moment qui coule si vite qu'il est aussitôt passé qu'il est arrivé; mais il est dans un autre moment éternellement présent, qui n'est pas celui de notre temps, mais celui de son éternité.

Et néanmoins il est vrai de dire, dans un autre sens, selon notre façon de parler, que Dieu a été et qu'il sera toujours; car nous voulons exprimer par là que Dieu était dès la création et avant la création du monde, qu'il est toujours actuellement durant tous les siècles, et qu'il sera toujours le même jusqu'à la fin des siècles. Non pas qu'il y ait rien de passé ni de futur en Dieu, mais parce que l'instant présent de son éternité est si étendu, quoiqu'il soit indivisible, qu'il renferme en soi et surpasse infiniment notre passé, notre présent et notre futur.

II. Saint usage que nous pouvons tirer de l'éternité de Dieu. — L'éternité de Dieu renferme trois grandes perfections que vous pouvez donner à toutes vos œuvres : 1° elle renferme toutes les différences des temps dans le moment présent; 2° elle est toujours la même, et ne peut souffrir aucun changement; 3° elle répond tout entière à chaque moment de nos vies.

1° Si vous portiez dans votre vie une forte impression de cette grande éternité de Dieu, ne pourriez-vous pas renfermer toutes les différences des temps dans le moment présent? Mon Dieu, je ne veux point qu'il y ait rien de passé ni de futur dans la constante volonté que j'ai d'être tout à vous! Toutes les bonnes volontés que j'ai eues, je les ai encore, et toutes celles que je pourrai avoir jusqu'au dernier instant de ma vie, je les ai déjà. Je ne veux pas que les affections de mon cœur s'écoulent peu à peu, comme les instants du temps s'écoulent l'un après l'autre; mais je désire qu'elles soient toutes réunies et toutes présentes à mon cœur comme elles le sont pour vous! O mon Dieu, puisque vous avez créé mon âme éternelle, qu'elle n'ait donc,

comme votre éternité, rien de passé, ni rien de futur!

2° Ne pourriez-vous pas vous rendre invariable et toujours le même, comme l'éternité de Dieu, par une constante résolution de ne changer jamais? Si vous désirez vivre, non selon le temps, qui change, mais selon l'éternité, qui ne change pas, pour vivre enfin dans l'éternité, souvenez-vous que l'éternité est invariable. Une âme qui aspire généreusement à l'éternité de son Dieu doit toujours vivre dans cette constante résolution et dire : « Je suis éternelle, et je veux être uniquement à Dieu durant toute l'éternité. »

3° Enfin, ne pourriez-vous pas, si vous étiez fidèle, faire répondre tous les instants de votre temps à l'éternité de Dieu, comme l'éternité de Dieu répond à tous vos instants? Car le grand apôtre saint Paul nous assure qu'il n'y a pas un seul moment de notre vie qui ne soit rempli d'une éternité! O moment! ô éternité! que vous avez de liaison ensemble! Autant d'instants saintement employés de ma vie, autant d'éternité en sortiront nécessairement. Nous trafiquons ainsi de l'éternité, bienheureuse ou malheureuse, pendant tous les moments de notre vie, et nous n'y pensons point! Où sont nos yeux? Que fait notre foi? Notre raison est-elle endormie?... Quelle surprise, à la mort, quand nous verrons tant de précieux moments de notre vie perdus et vides, faute d'avoir bien porté l'éternité de Dieu dans notre tête durant le petit moment de la vie : « J'ai occupé ma pensée des années éternelles (Ps. 76)! »

CHAPITRE XVIII

De l'éternité de Dieu *(Suite).*

III. L'ÉTERNITÉ DE DIEU EST PARFAITE, SANS COMMENCEMENT. — Il est de l'essence de la parfaite éternité de n'avoir ni commencement, ni fin, ni succession, ni aucune altération, comme il est de l'essence du temps d'avoir un commencement, une fin, une durée successive, et de n'être jamais dans le même état. Si, par impossible, l'être de Dieu n'était pas sans commencement et sans fin, il ne serait pas Dieu. En effet, si Dieu avait commencé d'être, après n'avoir pas été, il faudrait donc nécessairement qu'il eût reçu l'être de quelque autre qui l'eût avant lui, car aucune chose ne peut se produire elle-même, puisque autrement il faudrait qu'elle fût avant que d'avoir été, ce qui est contradictoire et tout à fait impossible. S'il a reçu l'être de quelque autre, je demanderai si cet autre a son être par lui-même, et alors c'est lui qui est Dieu, ou s'il l'a reçu aussi d'un autre; et, en ce cas, la même question reviendra toujours, jusqu'à ce que le plus opiniâtre soit forcé de confesser enfin qu'il faut nécessairement un premier être qui n'a reçu l'être d'aucun autre.

A cette première démonstration joignez-en une seconde, encore plus convaincante. Il faut bien dire, par nécessité, ou qu'il y a un premier être nécessaire, infini, éternel, et qui est par lui-même, — ou qu'il y a un non-être nécessaire, infini, éternel, qui exclut le premier être. Eh! que serait-ce, si vous admettiez un non-être

nécessaire, infini, éternel? Il s'ensuivrait qu'il n'y aurait rien, ni Dieu, ni monde, ni Créateur, ni créature, ni aucune chose qui eût l'être, car il est certain que l'être et le non-être sont incompatibles. Or, l'expérience nous fait voir qu'il y a des êtres positifs, et, par conséquent, pas de non-être nécessaire, infini, éternel. Il faut donc conclure qu'il y a, au contraire, un être nécessaire, infini, éternel, qui est par lui-même et n'a point de commencement. Et c'est là l'éternité de Dieu. Quelle gloire, pour une âme, de savoir que Dieu l'a conçue éternellement dans ses idées, qu'il pensait à elle! Quelle joie pour elle de pouvoir dire : Dieu m'a aimée de toute éternité et aussitôt qu'il s'est aimé lui-même!... Cependant, ô mon Dieu, quel amour vous ai-je rendu pour ce grand amour de toute votre éternité? Combien d'années de ma vie se sont écoulées sans vous connaître, sans vous aimer, sans penser seulement à vous!... Enfin, vous m'avez éclairé; mais je vous ai connu trop tard, bonté éternelle que je voudrais avoir connue dès l'éternité!

IV. — L'éternité de Dieu est parfaite, sans fin. — Puisqu'il est vrai que l'éternité de Dieu est un instant indivisible, et que son commencement, sa durée, sa fin, et tout ce que nous pouvons imaginer en elle n'est qu'une très simple chose, avoir prouvé qu'elle n'a point de commencement, c'est avoir dit aussi qu'elle n'a point de fin. Mais nous ne saurions concevoir cela, à cause de la faiblesse de nos esprits. Aussi saint Grégoire a dit qu'un homme engagé dans le temps, qui veut se mêler de parler de l'éternité de Dieu, est un aveugle dans les ténèbres, qui s'efforce de voir la lumière : Son aveuglement naturel et les ténèbres qui l'environnent

sont pour lui un double empêchement. A l'égard de la connaissance de l'éternité de Dieu, nous avons aussi un double empêchement; car, d'un côté, notre esprit fini est incapable de comprendre cet infini, et, d'un autre côté, nous sommes si remplis des idées du temps que nous ne saurions penser à l'éternité sans l'accommoder à notre temps. Voilà pourquoi nous nous imaginons comme deux parties dans l'éternité de Dieu, l'une qui a précédé la création du monde, comme si elle était déjà passée, l'autre qui suivra la durée du monde comme si celle-là était future. Et entre ces deux parties de l'éternité, nous concevons l'être de Dieu comme jouissant d'une durée intermédiaire qui s'étend d'un bout à l'autre de nos siècles. Mais c'est la petitesse de notre esprit qui nous réduit à ne pouvoir concevoir les choses d'une autre façon; car, dans la vérité, l'éternité de Dieu est infiniment élevée au-dessus de notre passé, de notre présent, de notre futur et de tout ce qui peut tomber dans nos pensées. Néanmoins, puisqu'il nous faut concevoir les choses selon notre façon d'entendre, il reste impossible, en réalité, que l'être de Dieu ait jamais eu un commencement, et j'ajoute qu'il est bien plus impossible qu'il ait jamais de fin.

Que serait un Dieu qui pourrait finir, et cesser d'être Dieu? Il vaudrait bien mieux qu'il eût commencé d'être Dieu pour ne cesser jamais de l'être : tellement c'est une chose misérable de perdre son être. Si, par impossible, Dieu pouvait cesser d'être Dieu, il serait, d'un côté, infiniment heureux par la possession présente de sa divinité, mais aussi tout ensemble infiniment malheureux, comme devant finir un jour et perdre un si grand bonheur. Dieu ne serait pas Dieu, s'il pouvait finir quelque jour. Comme personne n'a pu lui donner son être, per-

sonne aussi ne peut le lui ôter. Puisqu'il est un être par lui-même et nécessaire dès l'éternité, il sera toujours un être nécessaire par lui-même dans cette même éternité; et, par conséquent, il faut nécessairement que son éternité soit sans fin, comme elle est sans commencement.

V. Cette éternité qui ne doit jamais finir nous charme plus que l'éternité qui n'a jamais eu de commencement. — Quand nous aspirons à la bienheureuse éternité de Dieu, ce n'est pas à celle qui a précédé la création du monde, et que nous regardons comme déjà passée; mais c'est à celle qui suit la durée du monde, selon notre façon d'entendre. C'est celle-ci qui nous charme; c'est pour elle que nous soupirons; car nous voulons une béatitude qui ne nous soit jamais ôtée; et si nous pensions qu'elle dût finir, nous n'aurions plus le courage de travailler à l'acquérir. Si Dieu avait mis à mon choix ou de posséder sa propre divinité pendant cent mille ans, pour la perdre ensuite à jamais, ou de posséder une seule de ses grâces à condition de ne jamais la perdre, je préférerais cette grâce éternelle à cette divinité passagère.

Mais s'il en est ainsi, comment est-il possible que des hommes, qui ont la lumière de la raison, que des chrétiens qui ont la lumière de la foi, se crucifient jour et nuit pour toutes les choses de la terre, puisqu'elles devaient sitôt finir? Ayez tout ce que vous pouvez souhaiter; possédez, vous seul, tous les biens du monde; ayez, vous seul, tous les honneurs; nagez dans un grand océan de toutes les voluptés que votre cœur peut désirer; si ce temps-là doit finir, que vous restera-t-il? Rien de tout cela, mais une privation générale de tout

et un pur néant... Mais si cette vue vous afflige, pourquoi vous mettre à la torture pour tant de choses périssables, qui ne devaient vous laisser qu'un rien éternel, tandis que les biens éternels se présentaient à vous et que vous pouviez les avoir éternellement? Voyez et admirez votre folie?... La vertu, la grâce de Dieu, son divin amour, voilà la très bonne part qui ne vous sera jamais ôtée!

Pensez à cela, repensez-y à loisir, et vous avouerez qu'ayant une âme immortelle, votre seule importante affaire est de lui procurer un bonheur qui ne puisse jamais finir.

CHAPITRE XIX

De l'éternité de Dieu (*fin*).

VI. Dieu a son éternité tout entière dans le moment présent. — Je reporte mes yeux sur la grande éternité de Dieu, et je vois qu'on n'en saurait parler et qu'on ne saurait néanmoins s'en taire. On n'en saurait parler, parce qu'elle rend toutes les langues muettes; on ne saurait s'en taire; car, y a-t-il moyen de ne pas parler d'une chose qui nous touche de si près, et à laquelle nous avons si grand intérêt, qu'il nous faut nécessairement entrer, en sortant de ce monde, dans l'une de ces deux éternités, la bienheureuse ou la malheureuse?

Ce qui est étonnant et inconcevable, c'est que nous n'entrerons pas dans une partie de l'éternité, mais dans l'éternité tout entière, parce que c'est un tout très indivisible et qui n'a aucune partie. Une âme bienheureuse ne possèdera pas une partie de l'éternité de Dieu et des joies ineffables qu'elle renferme, mais elle la possédera aussi entière si elle avait été créée dès l'éternité, qu'elle n'en fût jamais sortie et qu'elle fût seule à la posséder; et une âme damnée ne portera pas une partie de l'éternité malheureuse, mais elle sera plongée dans le grand abîme des maux éternels comme si elle avait été damnée dès l'éternité... S'efforcer de comprendre cela, c'est tenter l'impossible. Hélas! les malheureux damnés ne comprennent pas eux-mêmes leur éternité; mais l'éternité les comprend et les engloutit dans ses abîmes... Ils la comprennent néanmoins en quelque façon, puisqu'ils sont assurés qu'ils y sont pour n'en plus sortir jamais, mais ils ne savent pas ce que c'est que ce grand jamais.

C'est vous, ô toute aimable éternité de mon Dieu, que je voudrais comprendre! Mais comment pourrais-je vous comprendre, puisque je sais que vous êtes infinie, et qu'il n'y a que l'infinité de Dieu même qui vous comprenne?... Tout l'être infini de Dieu, tout l'océan sans fond de ses ineffables délices réunis dans un seul instant éternel qui n'a jamais commencé et ne finira jamais : qui pourrait comprendre cela, si ce n'est Dieu seul?... A l'égard de Dieu, qui ne sort pas de son éternité, tout est également présent; il n'a rien fait, il ne fera rien...; il enveloppe tout dans son éternité invariable, à laquelle tout est présent... Nous n'avons garde de concevoir ce que c'est que l'éternité de Dieu, parce **que c'est Dieu même.**

VII. Nous n'avons que de très petites parcelles de l'être et du temps. — Quel est notre âge, et quelle est la durée de cet être? Nous n'avons qu'un très petit atome d'être, environné d'une infinité de néants, qui voudrait dire tout ce que nous ne sommes point n'aurait pas fini en un siècle, et un moment suffit pour dire tout ce que nous sommes.

Notre durée est semblable à notre être, car nous n'en avons qu'un seul instant présent. Repassez dans votre esprit tous les siècles qui ont précédé votre naissance; citez devant vous tous les siècles qui suivront votre mort; vous ne trouverez rien qui vous appartienne dans toute cette longue durée. Encore si vous aviez toute votre vie! Mais que sont devenues vos années passées? Toute leur durée s'est évanouie pour vous, sans qu'elle revienne jamais. Où sont donc les années qui vous restent à vivre? Vous ne sauriez vous en promettre seulement une heure. Vous avez l'instant présent, vous n'aurez jamais qu'un instant; votre durée est comme votre être; vous n'avez qu'un atome d'être, environné d'une infinité de non-être, et vous n'avez aussi qu'un instant de durée, environnée d'une infinité de privations de durée qui précèdent ou qui suivent le moment présent... Voilà ce qu'est la créature : un atome d'être et un instant de durée. Comment ne pas concevoir pour elle un grand mépris?

Mais si, de là, vous portez vos pensées sur la grandeur infinie et sur la durée éternelle de l'être de Dieu, ce sont des abîmes où l'esprit se perd comme une seule goutte d'eau serait abîmée dans l'océan. L'être divin est si grand, qu'il exclut toute sorte de non-être, et qu'il n'y a pas un seul atome de néant en lui, de manière

qu'il est tout, qu'il est partout, qu'il est toujours et qu'il serait impossible de dire ce qu'il n'est point... Comme il n'y a point d'être actuel ou possible qui ne soit d'une façon très éminente dans l'être de Dieu, il n'y a point de durée actuelle ou possible qui ne soit très éminemment dans l'éternité de Dieu. O grande éternité de Dieu, que vous êtes incompréhensible! Qu'est-ce que ce petit atome de mon être en comparaison de votre être infini? et qu'est-ce que ce petit moment de ma durée auprès de votre éternité?...

VIII. Dieu daigne abaisser son infinité et son éternité jusqu'a notre néant. — O mon Dieu, vous souffrez que ce petit rien de l'homme lève les yeux vers vous pour contempler votre être, vous lui permettez d'envisager votre éternité, de parler de vous et même de parler à vous. Ce qui est un excès incompréhensible de votre bonté, vous voulez bien humilier votre être infini jusqu'à notre petit néant, comme si nous étions vos égaux. Plus que tout cela, vous avez assez de bonté pour nous aimer et pour nous commander de vous aimer réciproquement. Quoi! majesté infinie, oubliez-vous jusque-là votre grandeur? Ne savez-vous pas que par les lois de la véritable amitié, les amis sont égaux et que tous leurs biens sont communs? Voulez-vous donc devenir égal à moi, ou que je devienne égal à vous? Vous aurez donc ce petit atome de mon être, et je prendrai possession de votre être infini? Vous aurez mon instant de durée, et votre éternité sera mon éternité, et tous vos biens seront communs? Quel excès de bonté! Qui peut y penser et n'être pas hors de lui-même? Pourquoi faut-il qu'il y ait une seule âme sur la terre qui fasse autre chose que d'aimer son Dieu?

IX. La seule éternité de Dieu peut nous contenter. — O grande éternité, qui vous ouvrez à moi pour me recevoir dans votre sein, imprimez-vous bien avant dans mes pensées! Venez, éternité! venez, éternité! gravez-vous fortement dans mon esprit!

La mère des Macchabées disait à son plus jeune fils : « Mon fils, je t'en prie, regarde le ciel! » Une autre mère bien plus excellente ne cesse de nous redire ces mêmes paroles. Cette mère, c'est la Jérusalem d'en-haut (Galat., IV, 26). C'est elle ou plutôt c'est Dieu même qui nous crie du haut des cieux : « Mes enfants, je vous en prie, regardez le ciel. Je ne vous demande autre chose, sinon que vous regardiez le ciel, d'où vous êtes venu et où vous devez retourner pour l'éternité! N'abaissez pas vos yeux sur la terre; elle n'est pas digne de vos regards; elle n'est faite que pour vos pieds, pour être foulée avec mépris. Mais portez vos regards sur cette immensité de gloire, sur ces grand abîmes des délices éternelles, qui vous sont préparées et qui vous attendent après le moment de cette vie passagère. Si les faux plaisirs vous caressent pour vous tromper, regardez le ciel et dites en vous-même : « Il y a là-haut de bien autres délices qui m'attendent dans l'éternité, si je veux mépriser celles-ci. » Si les traverses de la vie vous affligent et vous font gémir, regardez le ciel, et dites en vous-même : « Ce que j'endure ici n'est qu'un moment de tribulation légère; mais nous irons enfin dans la maison de Dieu. » Si vos passions se révoltent, si les tentations du démon vous attaquent, si le monde vous fait la guerre, regardez le ciel, et dites en vous-même : « Il faut souffrir un peu durant cet exil, mais

enfin nous jouirons d'une paix assurée dans le grand jour de l'éternité. »

O belle éternité, c'est à vous seule que j'aspire; vous possédez déjà mon cœur et tous mes désirs. Quand sera-ce que vous les remplirez? Quand serai-je pleinement satisfait par la vue de vos ineffables beautés?

CHAPITRE XX

De l'éternité de la créature.

I. Nous sommes entre deux éternités. — Je reviens à vous, grande éternité; vous avez des charmes qui me ravissent, et je veux vous considérer dans la créature. Je sais bien que ce n'est pas une éternité absolue, qui n'appartient qu'à Dieu seul, mais comme une demi-éternité qui a eu son commencement et qui pourrait avoir sa fin; et c'est pourtant une éternité, puisqu'elle ne finira jamais.

Où logez-vous donc, grande éternité? Il vous faut quelque demeure en dehors du temps, où vous demeuriez à jamais immobile et inaltérable, soit au-dessus des cieux, soit dans le profond des abîmes. Voilà deux palais préparés pour deux éternités. Elles sont semblables en durée; mais, hélas! qu'elles sont différentes dans leurs conditions! Dans l'une, un grand jour de lumières qui ne finit jamais; dans l'autre, une profonde

nuit de ténèbres pleines d'horreur qui ne se termine jamais. L'une est au-dessus de nos têtes, et l'autre sous nos pieds. Il faut nécessairement que notre âme entre dans l'une ou l'autre de ces éternités en quittant ce monde, pour n'en sortir jamais. Mais dans laquelle des deux sera-t-elle reçue? Hélas! nous n'en savons rien; nous vivons dans cette incertitude et ce péril, qui devrait glacer le sang dans nos veines. Que notre état est lamentable! Nous voir toujours comme suspendus entre ces deux grands abîmes, et ne tenir qu'à un fil! Car qu'est-ce donc que notre vie, sinon un petit filet de fumée que le moindre souffle peut dissiper en un moment. Chose étonnante que les hommes, qui se voient dans ce grand péril, le plus grand de tous les périls, ne s'en mettent pas en peine et n'y pensent pas!...

II. Ce que c'est que l'éternité bienheureuse. — Dites-moi donc, ô âme sainte qui voyez clairement la face de Dieu, qu'est-ce que cette éternité bienheureuse dont vous jouissez? — C'est une admirable participation de celle de Dieu même. Cette majesté souveraine porte en son sein les sources de sa propre béatitude. Dieu suffit lui seul à lui-même, parce qu'il trouve toute la plénitude des joies dans sa propre essence, qu'il contemple et qu'il aime éternellement; et quand il lui plaît de faire boire une âme à la même source, en lui faisant contempler et aimer les mêmes beautés qu'il contemple et qu'il aime lui-même, c'est alors qu'il la rend participante de son éternité bienheureuse, parce qu'il la fait vivre de sa propre vie et qu'il lui fait goûter ses mêmes délices.

Mais comment une âme est-elle capable de recevoir cette ineffable participation de la bienheureuse éternité

de Dieu? Rien ne me paraît plus admirable dans toutes les œuvres de Dieu que cette vaste capacité qu'il a donnée à notre âme; car il semble qu'il a mis en elle un vide assez grand pour être trois fois infini, infini en son étendue, — infini en sa durée, — infini en sa profondeur; et c'est ce grand vide qui, ne pouvant jamais être rempli par ce qui n'est pas Dieu, la rend capable de participer à l'éternité de Dieu même, et qui, en même temps, la réduit à une heureuse nécessité de ne pouvoir être contente que par une vraie participation de l'éternité de son Dieu, laquelle seule peut remplir ce grand vide trois fois infini...

L'éternité bienheureuse de l'âme raisonnable consiste en ce qu'elle est remplie selon les trois grandes dimensions de son vide, sa latitude, sa longueur et sa profondeur. Jusqu'à ce qu'elle soit ainsi remplie, elle s'agite, elle s'empresse, elle court après ce qu'elle croit capable de la contenter ici-bas. Mais quand il plaît à Dieu de remplir tout ce grand vide par la possession de lui-même, elle passe à l'instant dans l'éternité et jouit paisiblement des conditions de l'éternité, sans pouvoir plus rechercher d'autre bien. Car, que pourrait-elle vouloir? Son étendue immense est remplie par la jouissance de l'être de Dieu; sa durée, éternelle dans sa longueur, est remplie par l'éternité du bien infini qu'elle est assurée de ne perdre jamais; et sa profondeur infinie est toute remplie par la jouissance parfaite de ce grand océan des perfections infinies dans lequel elle se trouve plongée et heureusement abîmée. C'est ainsi qu'elle est absolument fixée par cette triple plénitude. Car où irait-elle? ou que ferait-elle? ou que pourrait-elle désirer que ce qu'elle possède? Et voilà ce qui fait l'essentiel de son éternité bienheureuse... O mon aimable éternité,

quand viendra l'heureux jour où je me reposerai enfin dans votre sein? car jamais je ne trouverai de repos en dehors de vous!

III. Le chemin de l'éternité bienheureuse est plus facile que celui de la malheureuse. — Les apparences sont contraires. Il est écrit : « La voie qui mène à la vie est étroite, et petit est le nombre de ceux qui la trouvent (Matth., VII, 14). » Jésus-Christ nous déclare qu'il faut porter la croix toute sa vie, si on veut le suivre. L'Apôtre nous avertit que « ce n'est que par un grand nombre de tribulations que nous pouvons entrer dans le royaume de Dieu.. », etc.

J'avoue qu'il faut souffrir, si on veut marcher par la voie du ciel; mais par quel autre chemin les hommes peuvent-ils marcher durant cette vie, sans être contraints de souffrir beaucoup davantage? N'y a-t-il pas des croix pour les pécheurs aussi bien que pour les justes? Mais celles des pécheurs ont trois conditions qui les rendent très malheureux : 1° Ils sont seuls à les porter, car Dieu n'y met pas la main, ou s'il y met la main, c'est pour les aggraver; — 2° leur croix n'est pas seulement sur leurs épaules; elle va les tourmenter jusque dans leur cœur, jusque dans le plus secret de leur conscience : le péché est le bourreau des bourreaux, le supplice des supplices, le plus cruel enfin de l'enfer même; — 3° leurs croix sont sans consolation, parce qu'ils ne savent en tirer aucun profit. Mais les croix des justes ont trois avantages contraires, qui les rendent douces et heureuses : 1° Dieu les porte avec eux, car il l'a promis : « Je suis avec le juste dans la tribulation (Ps. 90 »; — 2° au lieu de la croix du péché, qui tourmente les autres, ils ont la grâce, qui les console intérieurement; —

3° ils savent que leurs croix leur sont plus utiles que toutes les consolations du monde, parce qu'elles satisfont pour les peines dues à leurs péchés, parce qu'elles leur méritent des couronnes pour l'éternité, parce qu'elles exercent et purifient leur vertu. Si donc il faut souffrir nécessairement, par quelque chemin que l'on suive, ne vaut-il pas mieux porter la croix des justes que celle des pécheurs? Puisqu'on n'entre que par la croix dans le royaume de Dieu, qui n'aimerait mieux ressembler à celui qui marche tout un jour à travers les épines pour monter ensuite sur un trône, qu'à celui qui marche par un pré émaillé de fleurs pour subir ensuite le supplice de la roue et y finir sa vie malheureusement? Il est bien vrai que les saints ont pratiqué des austérités qui semblent terribles; mais ils y trouvaient beaucoup plus de consolations que les pécheurs dans leurs voluptés. — De plus, à quoi se passe la vie des justes, si ce n'est à faire du bien? et comment se consume celle des pécheurs, si ce n'est à faire du mal?

Or, qui n'avouera qu'il en coûte plus de produire les actions honteuses du péché que de pratiquer les actions honnêtes et glorieuses de la vertu? Ah! qu'il faut souffrir de reproches de la conscience pour former dans son cœur le dessein d'une action criminelle? Que de frayeurs, de répugnances, d'inquiétudes! A-t-on commis l'action coupable? Voici où commence l'enfer, car c'est un ver rongeur qui s'attache à la conscience et la dévore; c'est un bourreau toujours menaçant; c'est un spectre qui poursuit le pécheur en tout lieu... Mais poussons la chose plus avant. Je veux qu'il soit vrai que le chemin de l'éternité malheureuse soit tout jonché de roses sans épines... Je veux même que le pécheur soit assuré de marcher par cette voie-là pendant mille

ans, cent mille ans... Je veux qu'au contraire le chemin qui conduit au ciel soit tout parsemé d'épines sans roses, qu'un homme y doive souffrir tous les supplices que tous les martyrs ont jamais souffert et qu'il soit obligé de marcher toujours par ce chemin pendant cent mille ans : lequel de ces deux chemins devrait encore vous sembler le plus doux? Voyez le terme de tous les deux, et dites-moi votre sentiment. Ce sont les deux éternités : comment peut-on balancer encore entre le chemin de la perdition et le chemin du ciel? D'où vient donc cette manie des hommes, qu'ils aiment mieux acheter bien cher la mort éternelle que d'avoir à meilleur marché la vie éternelle?

CHAPITRE XXI

De l'éternité de la créature *(suite)* : L'enfer.

IV. Dialogue entre un vivant et une ame damnée. — 1° Où es-tu donc maintenant? Quelle est ta demeure pour l'éternité? — Je suis dans le fond des abîmes d'une éternité malheureuse, d'où je ne sortirai jamais, jamais, jamais.

2° Et quel est ce lieu? En quelle partie de l'univers se trouve-t-il? — Au plus bas lieu du monde, dans le centre de la terre, sous les pieds de tous les êtres, dans

l'égoût de cette grande maison de la nature, dans le cloaque de toutes les immondices des créatures : voilà où mon orgueil m'a précipitée pour y demeurer durant toute l'éternité!

3° Que fais-tu là? Quelle est ton occupation dans ce cachot affreux? — Je brûle dans les fournaises d'un feu dévorant, où je suis comme les charbons d'une grosse forge, toujours embrasée par le souffle de la colère de Dieu, sans pouvoir jamais être réduite en cendres... Feu éternel, éternel, éternel!...

4° Mais n'as-tu pas au moins un peu d'air pour te rafraîchir? — Point d'autre que la fumée et les flammes du feu infernal, qui ne sont pas un air que je respire, mais qui me sont comme une grande mer de soufre, de plomb fondu, dans laquelle je suis abîmé. J'y flotte, j'y nage, et de quelques côtés que je me tourne et me retourne, je ne trouve partout que le même feu.

5° Quelle est ta nourriture, dans cette vie malheureuse? — « Le fiel des dragons est mon vin, et le venin mortel des aspics ma nourriture (Deuter., XXXII, 33). Et si je veux changer de mets, je mange de rage ma propre chair, et je me dévore moi-même. »

6° Mais du moins n'as-tu pas quelque satisfaction à te souvenir des plaisirs passés, où tu t'es plongée tant de fois, tandis que tu étais sur la terre? — Hélas! plût à Dieu que je ne m'en pusse jamais souvenir! C'est ce fantôme trompeur de mes vanités passées, c'est ce cruel souvenir qui fait le plus fort de ma rage. Ah! faut-il donc que je paie le plaisir d'un moment par une éternité de supplices épouvantables qui ne passera jamais? Justice du grand Dieu vivant, que vous êtes impitoyable!

7° Quel est donc, à présent, ton divertissement? Quelle est ta musique, ta compagnie? Quels sont tes entretiens? — Mon divertissement est d'être le jouet du démon, la moquerie de tous les damnés, le mépris de toutes les créatures, dont aucune ne compatit à ma misère. Ma musique, ce sont des voix horribles, des cris lamentables, des hurlements affreux, des soupirs, des regrets, des rages, des désespoirs, que la cruauté de mes peines arrache de mon cœur. Ma compagnie est celle d'une multitude de scélérats, qui sont tous les ennemis de Dieu, qui me haïssent mortellement, que je hais de la même façon; et l'excès de ma douleur est que je ne puis m'en séparer. Mes entretiens avec eux sont des imprécations, des fureurs, des blasphèmes contre le ciel, des malédictions contre Dieu.

8° Et que voudrais-tu à présent? Quels sont tes désirs? — C'est tantôt d'être anéantie pour trouver dans mon néant la fin de mes peines; tantôt de n'avoir plus cet être que je tiens de Dieu, pour ne plus dépendre de lui; tantôt de pouvoir me venger de ce Dieu tout-puissant qui m'écrase sous la pesanteur de son bras, et de l'anéantir, s'il était possible. Mais devant l'impossible, je décharge ma fureur sur moi-même et sur mes semblables.

9° Mais dis-moi, âme infortunée, qui t'a contrainte de tomber dans ce labyrinthe de malheurs? — Hélas! personne ne m'y a forcée, et personne n'a pu m'y forcer. Au contraire, on a fait mille efforts pour m'en empêcher; on m'a avertie, on m'a exhortée, on m'a souvent représenté mon malheur, mais moi-même je l'ai bien voulu, et je ne me suis perdue pour jamais que par ma propre volonté.

10° Eh! qui a pu te résoudre à prendre une si sanglante résolution? Quoi! tu as consenti à être privée éternellement de la possession de Dieu; tu as consenti à brûler éternellement dans les enfers? Je ne puis le concevoir! — Ah! ne cherchez pas de raison où il n'y en a point. J'ai perdu Dieu, le bien infini, pour des bagatelles ridicules et méprisables; j'ai perdu la gloire éternelle pour une fumée d'honneurs imaginaires; j'ai perdu les joies de l'éternité pour une volupté passagère, basse, honteuse... Le comble de mon malheur, c'est que j'y ai consenti, et cela pour une ombre, un rien, moins que rien... Hélas! Où étiez-vous, ma raison? Il n'y a que ceux qui n'ont point de raison qui se damnent, il n'y a que des fous, et « le nombre des fous est infini (Eccl., I, 15). » ...Mais on pardonne à un fou : pourquoi donc suis-je punie si sévèrement? Juste Dieu, que vos vengeances sont terribles! Quoi! pour un moment si léger, *une éternité, une éternité, une éternité!...* Vous autres, mortels, vous dites bien cette parole : *éternité;* mais vous ne savez pas ce qu'elle signifie. Hélas! vous la prononcez sans trembler; mais si, en la prononçant, vous aviez vu de vos propres yeux ce qu'elle signifie, à l'instant, vous en mourriez tous de frayeur.

V. Réflexions sur l'éternité. Continuation du dialogue. — Dis-moi, misérable damné, si la justice de Dieu te faisait la proposition suivante, l'accepterais-tu? « Je remplis tout ce grand univers de petits grains de sable, depuis le centre de la terre jusqu'au firmament. Je veux que tu transportes tout ce sable dans un autre monde; tu n'en prendras qu'un seul grain à la fois, et tu les porteras ainsi tous l'un après l'autre, non pas chaque jour, ni chaque année, ni de siècle en siècle,

mais après cent mille ans de souffrances; puis tu retourneras souffrir tous les supplices de l'enfer pendant cent autre mille ans, et tu reviendras prendre un second grain de sable que tu porteras comme le premier. Ainsi, de cent mille ans en cent mille ans, tu transporteras tous ces grains de sable l'un après l'autre, sans qu'il en reste un seul dans ce monde, et quand tu auras porté le dernier, tu verras la fin de tes peines. — Ah! je serais transporté de joie; je rendrais à Dieu des actions de grâces éternelles, s'il me faisait paraître ce rayon de miséricorde; car je croirais voir déjà la fin de mes peines. — Comment! la fin de tes peines! Mais vois-tu bien où te conduirait cette durée si exorbitante de supplices? Pense un peu en toi-même ce que c'est de souffrir cent mille ans toutes les peines de l'enfer pour transporter un seul petit grain de sable, et de ne pouvoir en transporter un second qu'après avoir souffert cent autres mille ans les mêmes supplices, et ainsi de suite jusqu'à vider tout le monde rempli de grains de sable, depuis le centre de la terre jusqu'au firmament!... Quand donc aurais-tu achevé cet ouvrage? Ne faudrait-il pas plus que l'éternité? — Il est vrai que cette longueur de temps est si étonnante que l'esprit humain ne la conçoit pas. Mais après tout, cette durée aurait une fin, et tout ce qui peut avoir une fin n'est pas éternel. Ajoutez encore mille fois autant à cette durée, vous ne sauriez la faire si longue que je ne la choisisse plutôt que l'éternité.

— Tu crois donc qu'il n'y a point de durée si longue qui ne te semblât courte, comparée à celle de l'éternité? Mais si la justice de Dieu te promettait la fin de tes supplices lorsque, chacun de ces grains de sable étant devenu un monde, tu auras, de cent mille ans en

cent mille ans, transporté grain par grain ces innombrables mondes de grains de sable, consentirais-tu à entreprendre ce travail? — Je dirais : Ah! justice de Dieu, je vous remercie. Que vous m'accordez-là une grande miséricorde! Quoi! je puis donc espérer voir la fin de mes peines. Oui, j'accepte de grand cœur, car la longueur est effroyable, mais elle n'est pas éternelle; elle ne serait encore que l'entrée, le commencement, le premier pas de l'éternité.

O épouvantable durée de l'éternité, ô terreur de tous les mortels qui te considèrent, ô tonnerre dont la voix formidable ébranle toutes les montagnes, est-il donc vrai qu'on ne t'entend point, qu'on ne pense pas plus à toi que si tu n'étais rien?

CHAPITRE XXII

De l'éternité de la créature — L'enfer.

(*suite*).

VI. Aucun esprit créé ne peut considérer attentivement les misères de l'éternité malheureuse sans en être ému. — Te voilà donc, ô éternité! On m'avait tant parlé de toi; mais je ne te connaissais pas : je ne m'arrêtais pas à penser à toi, je ne t'avais pas regardée en face. Mais te voilà présente, je te vois tout proche de moi, je suis à ta porte. Te voilà ouverte de-

vant moi; je vois ton entrée; mais, hélas! je ne vois pas ta sortie. J'avance dans tes abîmes, et je ne vois que des profondeurs qui n'ont point de fin. Je tâche d'aller plus avant, et je ne vois que des éternités dans des éternités qui engloutissent ma pensée. Où est donc ta fin, ô éternité? Tu n'en as point; tu es interminable, et je me perds quand je pense à toi. Oh! que ta vue m'épouvante! Encore ce n'est rien de te voir seulement; personne ne peut bien te connaître, s'il n'est dans ton sein.

La terreur de la mort ressentie par un prisonnier dans une seule nuit fit en lui un changement si étrange qu'il se trouva, le matin, tout blanc, comme s'il y eût passé cinquante ans. O nuit, que tu as été longue d'avoir fait toi seule, un vieillard! Donnez-moi une âme toute noire de crimes; il faut qu'elle blanchisse et qu'elle devienne innocente, si elle s'enferme par la pensée durant une seule nuit, dans le cachot épouvantable d'une éternité malheureuse. Si elle vient à concevoir la frayeur que cause la mort éternelle à quiconque la considère, il est impossible qu'elle ne brise pas son cœur de contrition et ne la fasse entrer dans les véritables sentiments de la pénitence. Car, ô Dieu, souffrir pour une éternité la pesanteur de votre bras tout-puissant; être écrasé tout vivant sous la puissance de votre colère, qui comprendrait ce que c'est, devrait non seulement blanchir, mais sécher, mais glacer, mais mourir d'épouvante.

VII. L'esprit de Dieu voit le tourment des damnés sans compassion. — « Dieu tient les clés de la mort et de l'enfer (Apoc., I, 18). » Et pourquoi lui-même? C'est pour nous dire que, tant qu'il sera Dieu, il sera toujours pour les damnés un Dieu vengeur... — Eh quoi! mon Dieu; oubliez-vous ainsi vos ancien-

nes miséricordes (Ps. 88)? » Où est le temps qu'une larme vous attendrissait? Où sont les jours où le gémissement du cœur d'un pécheur désarmait votre colère? Et voilà des torrents de larmes, voilà des gémissements éternels, et vous n'êtes point attendri par le spectacle si affreux des calamités de vos créatures! Non seulement vous ne les regardez pas avec pitié, mais vous riez de leur infortunes : « Je rirai et me moquerai de votre perte (Prov., 1, 26). » O Dieu d'amour! vous qu'on a représenté comme une bonté infinie, eh! comment riez-vous parmi tant de larmes, qui sortent de mes yeux comme des torrents? — Et toi, ingrat, comment riais-tu à la vue des torrents de mon sang, que j'ai répandu pour toi sur la croix? Je t'ai tant de fois appelé, je t'ai conjuré, prié, exhorté; tu n'as pas voulu me répondre; tu m'appelleras inutilement durant toute l'éternité, je ne te répondrai jamais.

Voyez, Seigneur, quel ravage fait votre impitoyable justice : à tout moment, les âmes tombent en enfer comme les flocons de neige tombent sur la terre au plus fort de l'hiver... Vous le voyez, ô Dieu vengeur, et vous vous en moquez!... Ah! pauvres victimes de la colère de Dieu, que ne pleuriez-vous dans le temps de la miséricorde? Quand vos larmes eussent été si efficaces pour laver les taches de vos crimes, c'est alors qu'il fallait pleurer. Mais maintenant, vos larmes sont inutiles; elles vous sont même fatales, car elles ne servent en rien qu'à vous brûler.

« Pleurons, mes frères, hélas! pleurons, s'écriait le grand saint Macaire, faisons de nos yeux deux fontaines de larmes, avant que nous passions dans cette région infortunée où les larmes brûleront les corps. Regardons au travers de nos larmes le précipice épouvan-

table sur le bord duquel nous marchons, et souvenons-nous bien que notre vie ne tient qu'à un seul fil. » ...Attendrons-nous donc que Dieu châtie nos péchés dans l'éternité? O Dieu vivant, n'attendez pas à l'éternité, punissez-nous pendant cette vie tant qu'il vous plaira, mais faites-nous miséricorde dans l'éternité.

VIII. Les tourments de l'éternité malheureuse n'auront jamais de relache ni de diminution. — Interrogeons encore une fois notre damné, afin qu'il achève, s'il peut, de nous raconter ses tourments et nous porte à les éviter.

Dis-nous, malheureux, du moins n'auras-tu point quelques moments de trève? Il n'y a pas d'esclave enchaîné aux galères, auquel on n'accorde un peu de repos. Si c'est trop d'un jour, n'auras-tu point une quart d'heure, au moins une fois en mille ans? — Non, jamais de repos, même durant un moment. Le temps coule sans s'arrêter jamais, et l'éternité demeure toujours la même, sans changer ni cesser jamais un instant.

Mais tu verras peut-être tes maux devenir plus supportables, par l'habitude que tu contracteras de les endurer. Il n'y a vie si dure à laquelle on ne s'accoutume, avec le temps. — Non, jamais je ne prendrai l'habitude de supporter les maux que j'endure; jamais je ne les sentirai moins cruels; c'est une des conditions de l'éternité d'être à jamais invariable.

Eh quoi? du moins n'y aura-t-il pas un peu de diminution dans leur violence? Les fournaises les plus embrasées se ralentissent avec le temps; les bourreaux les plus acharnés se lassent, ou la victime n'a plus la force de souffrir. — Non, jamais je n'aurai la moindre diminution dans mes peines, car si elles pouvaient di-

minuer la cent millième partie après cent millions d'années, elles pourraient cesser tout à fait, et elles ne seraient pas éternelles. D'ailleurs les instruments de la justice du grand Dieu ne s'usent et ne se fatiguent pas plus que Dieu même; enfin la malheureuse victime ne faillira pas, mais restera éternellement immortelle pour souffrir toujours et ne mourir jamais.

Mais enfin, il faut donc bien que le feu de l'enfer soit d'une autre nature que le nôtre et qu'il ne soit pas dévorant comme celui que nous avons sur la terre. Comment serait-il possible à des créatures vivantes et sensibles d'y être des millions de millions d'années sans être converties en feu liquide? — Esprit humain que vous êtes faible, que vous avez peu de lumières! Que vous êtes éloigné de comprendre où va l'excès des vengeances divines contre le péché! Il est nécessaire que la justice de Dieu le châtie d'une peine qui ait de la proportion avec sa malice. Si cette peine est si cruelle, c'est que la malice du péché est épouvantable. O péché, maudit péché, si les hommes te connaissaient!...

— Oh! la sainte pratique de se condamner soi-même pour ne pas encourir la condamnation de Dieu! Entrons souvent dans l'éternité, puisque c'est là qu'il nous faut demeurer pour jamais : tantôt dans la bienheureuse, pour nous encourager à imiter les saints, tantôt dans la malheureuse, pour nous porter à faire à présent une sérieuse pénitence. O mon Dieu! je ne vous demande que cette seule grâce, de porter toujours l'éternité dans ma mémoire, de penser incessamment à l'éternité.

CHAPITRE XXIII

De l'Immensité et de la Présence de Dieu.

I. Dieu est partout et il n'est dans aucun lieu. — Dieu a caché dans un petit grain de blé une vertu si admirable, qu'au bout de quelques années, jeté en terre et se multipliant, il couvrirait la terre de moissons si riches et si abondantes, que tous les hommes et les animaux en vivraient aisément.

Passez plus avant, vous découvrirez une autre vertu infiniment plus grande, mais plus inconnue aux hommes : c'est Dieu lui-même, qui se tient caché tout entier dans cette vertu cachée. Mais comme il est impossible à nos yeux corporels de voir cette vertu secrète d'un grain de blé, de même notre esprit naturel est incapable de voir Dieu caché dans cette vertu. Il faut les yeux de la foi pour l'y regarder; quiconque les a bien ouverts et bien éclairés voit et admire la grandeur de Dieu tout entière dans la moindre de ses créatures.

Comment la grandeur de Dieu peut-elle être renfermée dans un espace si étroit? N'est-il pas immense? Ne remplit-il pas le ciel et la terre? N'est-il pas même infiniment plus grand que les cieux? — Sans doute; mais tout immense qu'il est, il faut nécessairement dire qu'il est tout entier dans la moindre de ses créatures, ou bien qu'il n'y est nullement. Dire qu'il n'y est nullement, ce serait nier son immensité, qui le rend présent à tous les êtres; dire qu'il n'y est qu'en partie, ce se-

rait dire qu'il y aurait des parties qui le composent, qu'il serait divisible et périssable, et par conséquent qu'il ne serait pas Dieu. Il faut donc dire qu'il y est tout entier; car c'est un grand tout, qui est très simple, très un, très indivisible.

Il ne faut pas juger de la grandeur de Dieu par l'espace des lieux, non plus que de sa durée par la longueur des temps. Ce qu'est l'éternité à l'égard du temps, l'immensité de Dieu l'est à l'égard des lieux. Vous ne sauriez mesurer la longueur de l'éternité de Dieu en ajoutant des millions de siècles les uns aux autres; de même vous ne sauriez jamais mesurer la grandeur immense de l'être de Dieu en ajoutant une grandeur de lieu à une autre grandeur, ni un très grand espace à un autre plus grand, parce que tout lieu a son terme comme tout temps a sa fin, et l'immensité de Dieu est essentiellement sans fin et sans terme. Il n'y a donc aucun lieu qui soit capable de le contenir, parce qu'il est infiniment grand, et que sa grandeur infiniment simple est absolument indivisible. On peut donc dire que Dieu est partout, et que pourtant il n'est nulle part. Il est partout, d'autant qu'il n'y a aucune créature, si petite qu'elle soit, dans laquelle il ne soit tout entier; il n'est nulle part, parce qu'il n'y a point de lieu qui le renferme.

II. Dieu nous est très présent, et il est très éloigné de nous.— Il est donc vrai de dire que Dieu est infiniment près de nous, et qu'il est infiniment loin de nous. Il est infiniment loin de nous par son immensité, car le fini est infiniment loin de l'infini; mais ile est infiniment près de nous par son immensité, si on considère sa présence; car il nous renferme en lui-même, nous en-

vironne. nous pénètre. nous remplit, et il est plus intime à nous que nous-mêmes; « nous sommes en lui, nous vivons en lui et nous faisons toutes nos actions en lui », selon la parole de saint Paul à l'Aréopage d'Athènes (Act., XVII, 28)... Quoi, mon Dieu! vous êtes en moi et je suis en vous, et rien ne peut me faire sortir de vous! Pourquoi donc ne suis-je pas tout embrasé par « le feu consumant (Is. XXXIII, 14) » de votre divine présence?... Que puis-je désirer de plus au monde, puisque je possède le souverain Bien?... Je l'ai tout entier présent; mais, si je l'aime, je le possède; il est à moi et je suis à lui... On peut m'ôter tout le reste, mais je ne cesserai pas pour cela d'être toujours parfaitement heureux, si Dieu me reste... Hélas! je n'ai pas connu mon bonheur jusqu'à présent, car je ne suis jamais entré comme il faut dans ce précieux trésor que je porte en moi-même... Entrons-y, mon âme, et voyons le prix et l'abondance de tes richesses. Cet amour par lequel Dieu s'aime est présent à ton cœur; tout ce qui est sorti du néant ou en peut sortir, n'est rien en comparaison, et tu es plus riche en possédant le seul amour infini de Dieu dans ton cœur que si tu avais tout cela ensemble... Mais sais-tu bien qu'il t'a fait ce précieux don dès l'éternité? Tu n'étais pas encore, et il t'aimait déjà (Jérém., XXXI, 3). Tu étais infiniment riche dès l'éternité, puisque tu étais déjà dans ton trésor, c'est-à-dire dans l'amour infini de ton Dieu... Oh! que tu es riche, mon âme! Si tu connaissais ta richesse!... — Cependant ce n'est là qu'une des parties de mon trésor. J'en vois une infinité d'autres d'égale valeur qui m'appartiennent toutes également : sa toute-puissance qui fait tout et soutient tout; sa sagesse qui gouverne tout; sa bonté qui attire tout; sa providence qui pourvoit à tout, et tout le

reste de ses perfections infinies, qui sont inséparables et ne sont qu'une même chose avec son essence. Une éternité tout entière ne me suffirait pas pour compter une seule pièce de mon trésor. Puisque je vous ai trouvé, mon Dieu, c'est assez; retirez-vous, créatures! O mon cher trésor, je ne vous quitterai plus jamais.

III. Combien nous devons admirer qu'un si grand Dieu s'abaisse a nous, qui ne sommes rien. — Comparez-vous avec toute la grandeur du monde? N'êtes-vous pas moins que la centième partie d'un atome? Mais comparez-vous avec la grandeur de Dieu, que serez-vous? Un pur néant, un archi-néant, une chétive ombre du néant et moins encore, si on pouvait le dire.

Mais si vous concevez tant soit peu quel est votre néant devant l'immensité de Dieu, ne serez-vous point dans une admiration profonde, en considérant les immenses bontés d'un si grand Dieu pour vous, chétive créature qui l'offensez?... Est-il donc vrai, mon Dieu, que, tout immense que vous êtes, vous ne méprisez pas ce petit néant qui vous oublie et qui vous méprise?... Quoi! vous qui trouvez des charmes infinis à contempler vos grandeurs divines, vous ouvrez sur lui des yeux de bonté, comme s'il était digne de vos regards! Vous en faites état; vous le recherchez, vous y attachez votre cœur, vous venez habiter chez lui; vous l'aimez et vous voulez qu'il vous aime! Vous faites plus, et vous le traitez comme s'il était votre égal! O excès d'amour et de miséricorde incompréhensible!...

Eh quoi, mon Dieu! qu'est-ce donc que mon âme pour que vous ayez daigné vous porter à un tel excès de bonté que de vous être humilié, dépouillé de vos grandeurs et comme anéanti pour elle; que vous ayez

daigné souffrir pour elle, mourir et vous perdre vous-même pour la sauver? O miracle de charité qui n'était possible qu'à un Dieu! Je vois que le Verbe s'est fait chair et que votre grandeur immense s'est « abrégée » dans la petitesse d'un berceau. Je vois que le Verbe incarné se donne tout entier à moi dans la sainte Eucharistie. Je vois même qu'il se raccourcit sous le moindre fragment de la sainte hostie. Que de miracles de sa puissance et de sa bonté pour se donner tout entier à moi! Bonté infinie, vous confondez tout; je n'y connais plus rien; je ne me reconnais plus moi-même! Est-ce vous-même, grandeur immense, que je vois dans cette crèche, que je contemple sur cette croix, que j'adore sous ces faibles espèces du pain? Qui vous a réduit là, majesté infinie, si ce n'est la puissance d'un amour infini qui a triomphé de votre grandeur? Oh! que c'est là plus que jamais que vous êtes bien reconnaissable; car, en me cachant votre immensité, vous me découvrez votre amour immense! Je ne reconnais plus mon âme. Je pensais qu'elle n'était rien, et je la méprisais. Mais, à voir la grande estime que vous en faites, il faut nécessairement qu'elle vaille autant que ce que vous avez donné pour l'avoir... O mon Dieu, pardonnez à mes ignorances passées. Que je ne fasse plus d'état que de vous-même et de mon âme! *Dieu et mon âme!* Otez-moi tout le reste; ce ne sont que des bagatelles!...

—

CHAPITRE XXIV

De l'Immensité de Dieu (*suite*).

IV. La différence entre l'immensité de Dieu et la présence de Dieu. — Est-ce une même chose de dire que Dieu est immense et qu'il est présent en tout lieu? Non. L'immensité est une perfection absolue, essentielle et nécessaire en Dieu; mais la présence de Dieu est relative aux créatures : elle n'est pas une perfection éternelle, ni nécessaire; elle n'est pas tant une perfection de Dieu qu'elle n'est la source et le principe de toute la perfection des créatures.

Quand on parle de la présence de Dieu, on peut la concevoir de deux manières : la première, que *Dieu nous est présent*, c'est-à-dire que nous pensons à lui et que nous regaredons, avec les yeux de la foi, son être divin comme très présent au lieu où nous sommes; — la seconde, que *nous sommes présents à Dieu*, c'est-à-dire qu'il nous regarde éternellement de ses yeux divins. Il est à souhaiter que Dieu nous soit toujours présent, et que notre âme soit continuellement appliquée à lui, si nous désirons avancer dans la perfection; mais il est si nécessaire que nous soyons toujours présents à Dieu, que s'il en était autrement, nous serions tous anéantis à l'instant même. Le monde est une pensée de l'esprit de Dieu, et il ne subsiste que par la persistance de cette pensée... Quoi donc! mon Dieu, c'est ainsi que je dépends de votre auguste majesté; je n'ai l'être et la vie que parce que vous me regardez continuellement.

Oh! qu'il vous serait aisé de m'anéantir, si vous vouliez, lorsque je suis assez impie pour vous offenser! Il ne vous faudrait que cesser un moment de penser à moi! Si les hommes comprenaient bien cette grande et admirable vérité, oseraient-ils commettre le péché? Ne vivraient-ils pas toujours dans la soumission et dans le respect, devant des yeux si perçants qui les regardent toujours?

Le petit enfant que la mère porte dans son sein est formé de sa substance, nourri de ses aliments; il respire de sa respiration, il semble ne vivre que de sa vie. Mais cela n'est rien auprès de la dépendance infiniment plus grande où nous sommes vis-à-vis de Dieu; car si l'enfant est dans la mère, la mère n'est pas dans l'enfant; tandis qu'il faut que l'être de Dieu soit très intimement uni à notre être, le pénètre, l'anime, le soutienne, lui donne la vie et l'opération et tout ce qu'il a. « Il place, il fonde, il renferme tous les êtres créés en lui-même », dit saint Denys l'Aréopagite. Si vous marchez, vous marchez en Dieu; si vous regardez, vos regards passent au travers de Dieu; si vous respirez, vous attirez Dieu vers la région de votre cœur; en un mot, Dieu est votre centre et votre élément, hors duquel vous ne sauriez vivre. Votre corps se passerait plutôt de toutes les parties du monde sensible que votre âme ne pourrait se passer de Dieu : toutes les perfections divines s'emploient de concert à la conservation et à la perfection de son être; l'immensité de Dieu est le ciel qui l'environne, sa sagesse est le soleil qui l'éclaire, son amour est le feu qui l'échauffe; sa bonté est l'air qu'elle respire, sa toute-puissance est la terre qui la soutient, sa providence est la mère qui la nourrit, ses grâces et ses consolations sont les fruits dont il la fait vivre. De

là ce reproche amoureux qu'il fait par le prophète Isaïe (XLVI, 3) aux hommes qui l'oublient : « Ecoutez-moi, vous que je porte dans mon sein! »

O Dieu infiniment bon, ne faut-il pas avoir un cœur plus dur que le bronze et plus féroce que les tigres, s'il n'est pas gagné par vos bontés paternelles? Oui, mon Dieu, je veux retirer mon esprit de tous les embarras inutiles des créatures, qui sont cause que je vous oublie... Au cœur de mon Père je veux vivre et mourir : « Voici mon repos pour le temps et pour l'éternité, j'y veux demeurer parce que j'en ai fait le choix (Ps. 131).»

V. L'immensité et la présence de Dieu sont visibles dans les êtres créés. — Il n'y a que la foi qui conçoive Dieu. Cependant il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir Dieu dans ses créatures. Il n'y a rien de si visible au monde; tout nous parle de lui, tout nous sert à nous élever à sa connaissance; nos sens nous servent à le chercher, notre esprit à l'entrevoir déjà un peu; mais la foi nous en donne la plus parfaite connaissance que nous puissions avoir ici-bas.

J'envoie mes yeux le chercher partout, et ils me rapportent qu'ils ont vu une lumière, des couleurs, des beautés répandues partout; là-dessus, mon esprit raisonne, il découvre quelque rayon d'une lumière et d'une beauté supérieure, qui est Dieu même; la foi lui dévoile tous les éclats de la lumière et de la beauté infinies de Dieu, qui est « lumière sans ténèbres (I Jean, 1, 5). » J'envoie mes oreilles chercher mon Dieu dans toutes les harmonies; là-dessus mon esprit s'élève au grand maître de musique qui a su composer cette harmonie universelle; la foi vient perfectionner cette lumière et me montrer Dieu clairement. J'envoie aussi mes autres sens,

mon odorat, ma langue et mes mains chercher mon Dieu dans les créatures; il n'y en a pas une qui ne me fasse voir quelque vestige de ses grandeurs... Ne paraît-il pas quelque rayon de sa gloire dans les splendeurs si éclatantes du soleil? Ne voit-on pas quelque image de son immensité dans la vaste étendue des cieux? Ne voit-on pas quelque vestige de son éternité dans la longueur du temps et dans le cours perpétuel des rivières? N'aperçoit-on pas quelque linéament de sa beauté sur l'émail des fleurs, sur le brillant des pierreries, sur la majesté du visage de l'homme?... Enfin il n'y a pas une créature qui ne porte en quelque façon les caractères de son Créateur, et toutes ont autant de voix qui nous crient : « C'est lui qui nous a faites, et non pas nous-mêmes (Ps. 99). » Il est bien vrai qu'il n'y a rien de plus invisible que Dieu à ceux qui n'ont que les yeux du corps; mais il n'y a rien de plus visible à ceux qui s'élèvent au-dessus des sens et qui s'appliquent à le considérer avec les yeux de la foi.

Mais cette vue ne sert qu'à faire languir mon âme. Bien loin d'être satisfaite de voir Dieu si imparfaitement elle sent augmenter son désir de voir clairement cette beauté éternelle dont la parfaite jouissance est le seul bien qui peut la rendre heureuse.

Si je vois le soleil se levant le matin du sein de l'aurore, mon cœur lui dirait volontiers : Bel astre, allez dire à Celui qui vous a créé que c'est après la splendeur de sa beauté que mon âme aspire. — Si j'écoute le gazouillement des oiseaux, cette musique de la terre ne fait qu'allumer mes désirs pour la douceur de cette harmonie éternelle que les bienheureux feront résonner dans le ciel. — Quand je contemple le cours paisible et perpétuel des fleuves, je leur demande : Où allez-

vous si vite, courant jour et nuit sans vous reposer un moment?... Et moi, je n'aurai pas cette liberté de m'envoler dans le sein de mon Dieu, qui est le centre de mon bonheur et de mon repos éternel!...

Oh! que c'est une grâce particulière pour une âme de s'être habituée à contempler l'immensité de Dieu! Heureuse et mille fois heureuse une âme qui s'est fortement établie dans cette foi vive d'un Dieu immense et présent partout! Encore plus heureuse si elle sait s'abandonner avec confiance à la conduite de sa providence paternelle! Sa paix est si profonde, et sa consolation si solide, qu'elle commence à goûter les félicités éternelles dès la vie présente.

CHAPITRE XXV

De la toute puissance de Dieu dans la création.

I. Dieu a bati tout ce grand univers avec cinq néants qui font éclater admirablement sa toute-puissance. — Aux plus habiles architectes, pour bâtir quelques beaux palais, il faut cinq choses : 1° une belle situation et un fonds solide pour en jeter les fondements; 2° une abondance suffisante de matériaux bien choisis; 3° une quantité d'instruments et d'artisans habiles; 4° un temps suffisant pour le travail; 5° beaucoup de fatigues.

Mais venez voir, venez admirer la toute-puissance du grand Architecte du monde, qui a su bâtir toute cette machine si énorme en grandeur, si solide dans sa force et dans sa durée, si admirable en ses richesses et en sa beauté, sans avoir eu aucun besoin ni d'espace pour le placer, ni de matériaux pour le composer, ni d'instruments et d'artisans pour le bâtir, ni de temps pour y travailler, sans fatigue pour le conduire à la dernière perfection.

1° Je cherche où était l'espace, et je ne vois rien. Je demande où était un fonds solide, et je ne vois rien; car il est certain qu'avant la création du monde, il n'y avait qu'un pur néant au dehors de Dieu : Sur quoi avez-vous le dessein d'appuyer toute la pesanteur de ce grand édifice, ô divine Sagesse? — Je saurai bien, nous dit-elle, le bâtir sur rien; je commanderai au néant de le soutenir. — Mais en quel lieu le placerez-vous, car il n'y a ni espace, ni lieu, ni rien au dehors de vous, même pour placer un atome? — Je n'ai que faire d'aucun lieu; le grand corps du monde sera enveloppé tout entier dans le néant... O puissance admirable de l'auteur du monde, faut-il que personne ne vous considère, ne vous adore et ne vous aime!

2° Je demande ensuite à cette divine Sagesse : Où prendrez-vous tous les matériaux qui vous seront nécessaires pour bâtir un si grand palais, pour former des uns la terre, des autres l'air, des autres la mer, des autres les astres, des autres les plantes, les fleurs et les fruits, des autres les poissons, les oiseaux et tous les animaux qui seront sur la terre? Où irez-vous prendre tout cela? — Je le prendrai, nous dit-elle, où il n'y a rien. Je commanderai aux profonds abîmes du néant, et à

l'instant ils me fourniront tout ce que je voudrai... Je saurai bâtir le monde sans bruit, sans remuer aucuns matériaux, sans avoir besoin d'en tailler et d'en ajuster les pièces, et tout se trouvera fait dans sa perfection quand je le voudrai... Alors que tous les anges, toutes les créatures ensemble, sont incapables de tirer du néant un grain de poussière, vous eussiez entendu une voix qui dit seulement FIAT, et à l'instant même vous eussiez vu paraître toute cette grosse masse de la terre, couverte de plantes, d'arbres et d'animaux divers; un air subtil et transparent qui l'environne de tous côtés, avec des escadrons d'oiseaux qui se promènent dans le vaste sein de ces plaines fluides, une mer écumante et roulant ses flots avec un bruit continuel; des cieux qui s'arrondissent en pavillon royal pour couvrir la terre: ce beau soleil, source intarissable de lumière... A cette vue, quel eut été votre étonnement? O souverain Créateur du monde, que votre puissance s'étend bien infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer! Oh! qu'elle nous est incompréhensible! Vous seul savez faire de rien toutes choses!

3° J'aurais demandé en troisième lieu : O divine Sagesse, quel nombre d'artisans et quelle prodigieuse multitude d'instruments vous étaient nécessaires? Et puis, quel est l'artisan qui aurait pu porter ses mains jusque dans le ciel pour arrondir ses voûtes? quel est le peintre qui aurait pu donner une couleur si vive au soleil et aux astres? quel est l'ingénieur qui aurait pu mettre des digues à la mer pour l'empêcher d'envahir toute la surface de la terre?... Vous avez fait, ô mon Dieu, sans aucun secours étranger, toutes ces merveilles!... Que dis-je? La merveille est que la toute-puissance de Dieu consiste absolument dans sa volonté, et

que c'est assez pour produire un monde de rien, d'avoir dit seulement : Je le veux... Bien plus, un seul acte de sa volonté suffirait pour en produire cent mille, et après ceux-là, cent mille millions d'autres plus grands, plus riches et plus beaux, car sa puissance est infinie. Plus un esprit tâchera de la pénétrer, plus il se perdra dans ses grands abîmes...

4° Une quatrième merveille de la toute-puissance de Dieu dans la création du monde, c'est qu'il a produit en un moment ce grand ouvrage dont les hommes ne pourraient considérer toutes les merveilles pendant des siècles entiers. L'Ecriture, il est vrai, marque que Dieu employa six jours à la création du monde, mais c'est pour s'accommoder à notre façon d'entendre, car elle nous dit ailleurs qu'il créa « toutes choses ensemble ».

5° Enfin, la cinquième et dernière merveille de la toute-puissance de Dieu, dans la création du monde, est une suite de toutes les autres : c'est qu'il a fait ce grand ouvrage sans fatigue et sans aucun travail : c'est qu'il le soutient et le conserve sans effort; c'est qu'il le gouverne avec une sagesse si admirable, qu'il ne tomberait pas une goutte de pluie du ciel, que le moindre atome ne ferait pas le moindre mouvement, sans une conduite particulière de sa providence. Tout le gouvernement de ce grand univers, tout le poids des êtres créés, lui coûte aussi peu à porter que s'il n'avait rien, et tout cela n'a rien diminué de la profonde paix de son éternité.

Qui pourra jamais assez admirer la force de ce grand Architecte du monde, qui ne s'est servi que de cinq néants pour ce grand ouvrage? Il a tout tiré du néant, — tout placé dans le néant; — il ne s'est aidé que du seul néant. — n'a pris du temps qu'un néant pour ce

grand chef-d'œuvre, et — n'y a employé qu'un néant de fatigue et de travail...

Mais notre admiration serait plus grande encore, si nous venions à considérer trois autres néants qui viennent se joindre à ceux-ci. Le premier est que toutes les créatures qu'il a tirées du néant ne sont rien en comparaison de ce qu'il en peut tirer; le second, que toutes les créatures qu'il pourrait, à l'infini, tirer du néant, ne sont rien en comparaison de sa toute-puissance; le troisième est que, quand même vous auriez acquis tout ce que Dieu a créé ou peut créer, vous n'auriez rien dans vos mains que des choses de néant qui ne pourraient vous rendre content ni heureux, si vous ne possédez pas Dieu même. Hélas! pourquoi courir après tant de petits néants que nous ne pouvons avoir, et qui ne nous satisferaient pas, si nous les avions?... Dieu s'offre à nous : pourquoi donc ne voulons-nous point ce Bien infini qui seul peut nous rendre heureux? O mon Dieu, coure qui voudra après le néant des créatures, c'est vous seul que mon âme désire et recherche; c'est vous seul que je veux, et non vos ouvrages!

CHAPITRE XXVI

De la toute puissance de Dieu dans la création (*suite*).

II. Le monde a été créé pour être le palais de l'homme. — Si vous eussiez pu, au moment de la création, demander à la Sagesse infinie pour qui elle préparait ce grand ouvrage, elle vous eût répondu : « Je bâtis un palais auguste, je l'embellis de tous les ornements les plus riches, je veux que rien n'y manque pour qu'il soit d'une magnificence et d'une beauté sans égale. Et tout cela, non pas pour moi-même, car il n'y a point de demeure digne de moi que ma propre essence; mais je veux y loger une créature que je médite dans mon esprit et que je produirai de mes propres mains quand sa maison sera préparée pour la recevoir.» — Dites-moi, quelle haute idée auriez-vous conçue de cette excellente créature dont vous eussiez vu Dieu faire tant d'état? N'eussiez-vous pas dit : « O Dieu, quel doit être le prince pour lequel on prépare un si beau palais? Il faut que toutes les autres créatures n'aient reçu l'être que pour le servir... »

Votre étonnement eût encore été plus grand, si la divine Sagesse vous eût dit : « Vous admirez la pompe et la beauté du grand palais que je prépare à cette créature; cependant je ne lui bâtis tout cela que pour lui servir comme d'une hôtellerie de passage, ainsi qu'on bâtirait une chaumière sur quatre fourches, près d'un grand chemin, à un prince, pour y passer seulement une

nuit incommode, avant qu'il n'arrive en son vrai palais. La créature pour laquelle je bâtis ce grand univers est d'une telle condition, que tout cela n'est pas digne d'elle; car elle aura l'honneur d'être faite à mon image. Tout ce monde matériel sera pour elle si peu de chose qu'il ne lui sera pas possible de s'en contenter: elle souffrira une faim continuelle de quelque chose de plus grand; ses désirs seront si vastes, qu'elle ne cessera d'aspirer à un bien infini, et qu'elle ne sera jamais satisfaite qu'elle ne me possède moi-même. Aussi n'est-ce pas ici « la maison de son éternité »: ce n'est qu'en passant que je lui ai bâti ce monde visible; c'est une pauvre hôtellerie qui n'est que pour le temps de son pèlerinage. Là-haut je lui prépare des palais qui sont dignes d'elle; c'est là qu'elle verra des magnificences que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur humain ne peut concevoir. Elle n'aura point d'autre maison de son éternité que ma propre essence, point d'autres cieux de son palais que mon immensité, point d'autre terre que mon immutabilité éternelle, point d'autre soleil que la lumière de ma gloire, point d'autre feu que celui de mon amour divin, point d'autre air que celui de mon Saint-Esprit, point d'autre mer que le vaste océan de mes perfections infinies, point d'autre pain que celui de ma vie divine, point d'autre science que celle de mon Verbe adorable, point d'autre exercice que celui de me contempler et de m'aimer éternellement, enfin point d'autre terme que celui de mon éternité... Et c'est vous, ô homme, qui êtes cette créature pour laquelle je fais tout cela... » Ne fussiez-vous pas demeuré tout confus de joie, d'admiration et d'amour?

Quoi! mon Dieu, du néant où j'avais langui de toute éternité, me voir élevé à un tel comble de grandeur et

de félicité par un pur excès de vos bontés? Pourquoi tant de bontés pour moi?... Que vos conseils sont profonds, Seigneur: je ne les comprends pas. Mais pourrait-on avoir un cœur et ne pas le sentir brûler d'amour! Quelle glace serait assez dure pour ne pas se fondre au milieu des flammes de l'amour d'un Dieu?

III. Les merveilles de la terre publient la toute-puissance de Dieu. — Entrez dans le premier étage du palais de l'homme; vous verrez la terre, qui semble être comme la base immobile de cette grande machine du monde. Son admirable Architecte la fait toute subsister sur rien (Job, XXVI, 7). Appelez-moi les plus ingénieux architectes qui soient au monde, et qu'ils s'efforcent de bâtir seulement le nid d'un petit oiseau en l'air, sans aucun appui?... Et nous voyons cette lourde masse de la terre soutenue sur rien, et inébranlable, parce qu'elle est appuyée sur la toute-puissance du Créateur.

Quel beau spectacle de voir que, la terre étant ronde, il y a des hommes dans l'autre hémisphère opposé au nôtre, qui ont leurs pieds contre nos pieds, et sont néanmoins dans une situation naturelle aussi bien que nous, parce qu'ils ont la tête droite vers le ciel et les pieds sur la terre. Une même terre nous porte, un même ciel nous couvre, un même soleil nous éclaire les uns et les autres...

Quel spectacle de voir comment la sagesse infinie du Créateur a su faire de cet élément grossier le plus riche de tous les éléments! La terre renferme en son sein l'or, l'argent, les pierreries; toutes les richesses sont arrachées par force de ses entrailles; elle n'a pas la vie, et elle la donne à une infinité d'herbes, de plantes et d'insectes; elle n'a point de goût, et elle produit

une infinité de fruits de goûts différents; elle n'a point d'esprit, et elle fait des ouvrages que toute l'industrie des hommes ne parvient pas à imiter dans toute leur perfection; elle est le plus fécond des éléments; on la dépouille de ses produits, elle en donne toujours de nouveaux sans s'épuiser jamais.

Prenez en main une simple fleur, et voyez de combien de sortes d'embellissements elle se montre ornée par la sagesse infinie de son auteur. Quel nombre réglé de feuilles, quelles couleurs vives et agréables, quelle figure, quelle grandeur proportionnée, quelle odeur, quelle vertu, quel éclat! Vous n'en verrez pas une autre dans la multitude innombrable des fleurs qui lui soit tout à fait semblable.

Considérons encore une autre merveille; c'est cette multitude innombrable d'animaux que la sagesse du Créateur a fait sortir du sein du néant comme autant d'escadrons dont chacun a ses armes, les uns aux pieds, les autres aux dents, à la tête, au front, au dos, sur tout le corps, et qui sont tous si bien instruits à la guerre, qu'ils savent tous, livrer combat à leurs ennemis. Quelle belle diversité dans leurs livrées! Les uns vêtus de poil, d'autres de laine, et d'autres d'une simple peau, qui d'une couleur, qui d'une autre, qui de plusieurs mêlées ensemble, qui de plusieurs distinctes, mais éparses et jetées comme négligemment sur diverses parties de leur corps... Mais ce qui doit nous toucher plus sensiblement, c'est que l'auteur de toutes choses a destiné tous les animaux à nos usages, comme pour être, dit saint Augustin, « les auxiliaires de notre faiblesse » : les uns servent à nous nourrir, d'autres à nous vêtir, d'autres à nous défendre, d'autres à faire notre travail, d'autres à porter nos fardeaux, d'autres à nous divertir,

tous à nous faire connaître les obligations que nous avons envers une si magnifique libéralité de notre commun Créateur...

L'Ecriture Sainte dit en termes exprès que tout l'univers s'élèvera contre les insensés pour les combattre. Comment as-tu été assez lâche pour ne pas rendre au moins chaque jour quelque action de grâces à ton Dieu pour mille bienfaits dont il te comblait à toute heure?... Va, ingrat, on t'avait élevé au-dessus de toutes les créatures, que l'on avait mises à tes pieds pour t'obéir et te servir; mais tu t'en es rendu indigne, et tu as mérité d'être humilié sous les pieds de tous les êtres durant toute l'éternité.

CHAPITRE XXVII

De la toute puissance de Dieu dans la création (*fin*).

IV. Les merveilles de la mer font paraitre la toute-puissance de Dieu. — Passons de ce premier appartement du grand palais de la nature, qui est la terre, dans un autre, qui est la mer... Qui est-ce qui ne sentira pas son esprit rempli d'admiration profonde pour les grandeurs de Dieu, lorsqu'il jettera les yeux sur la vaste étendue de ces plaines azurées dont il ne verra pas d'autre terme que le ciel même... Que faut-il penser de

ce tout-puissant Créateur qui tire du sein du néant. par une parole, ce grand élément des eaux?... Donnez-moi quelqu'un qui s'arrête à considérer avec attention les quatre merveilles qui sont dans la mer, il faudra que son esprit soit comme accablé de tant de grandeurs, qu'il ne pourra jamais comprendre.

1° Quelle sagesse admirable de la part du Créateur, d'avoir su faire ce grand corps d'une matière toute liquide, sans lui avoir donné aucun vase solide pour le contenir! Car il ne faut pas penser que la mer soit renfermée dans la terre, puisqu'elle est plus grande de beaucoup que la terre entière; c'est plutôt la terre qui est renfermée dans la mer et devait en être couverte dans toute sa surface. Mais le souverain Créateur a bien voulu « donner des lois à la mer pour qu'elle ne dépasse pas les bornes qu'il lui assignait (Prov., VIII-29). » Les astres ne sont pas plus ponctuels dans leur course que l'élément liquide dans son flux et dans son reflux. Quelquefois il entre en moins de rien dans de si furieuses colères, qu'il écume de rage; vous diriez qu'il va engloutir la terre; et puis, un peu après, il est si calme, qu'un doux zéphir venant effleurer ses ondes, il semble rire lui-même de son emportement... — Et où prendre cette grande abondance de sel nécessaire pour saler tant d'eaux? Il n'a pas eu besoin d'autre sel que de celui de la divine Sagesse.

2° C'est une autre merveille de la providence du Créateur d'avoir voulu donner tant de bras à ce grand élément pour embrasser toute la terre et faciliter le commerce aux hommes d'un bout du monde jusqu'à l'autre; de lui avoir fourni des vents comme des postillons de l'air, qui savent conduire plus vite qu'en poste

les navires, ces maisons flottantes, partout où ils veulent; de l'avoir parsemé de tant de petites îles qui sont comme autant d'hôtelleries disposées par la Providence pour ceux qui voyagent sur mer, ou comme autant d'arbres plantés de distance en distance, sur ces vastes plaines, dont le trajet est trop fatigant, pour servir de retraites et de refuges aux oiseaux qui font tous les ans leur passage d'un climat à l'autre...

3° Quelle autre merveille d'avoir disposé ce grand corps comme un alambic renversé, pour distiller les pluies sur toute la terre; et d'avoir voulu qu'il fût échauffé en haut, par le soleil, et non par le bas, comme nos alambics artificiels!... Quel jardinier la Providence divine tient-elle à des gages, pour venir à point nommé arroser nos jardins et nos campagnes sans que nous ayons besoin d'y mettre la main? O sagesse, ô bonté admirable du Créateur, parce que vous nous donnez souvent ces faveurs, nous n'y prenons garde et nous ne pensons pas à vous en rendre grâces.

Mais non content de nous distiller ainsi ses faveurs goutte à goutte et de temps en temps par les pluies, il nous les fait couler continuellement et avec abondance dans ces grands fleuves qui sortent du sein de la mer, serpentant de tous côtés comme de grosses veines dispersées dans le corps de la terre pour l'humecter et le rafraîchir, et pour communiquer la vie aux plantes et aux animaux par la douceur de leurs ondes. Et où le Créateur prend-il de quoi adoucir toutes ces eaux qui sortent d'une source pleine d'amertume? C'est vous seul, ô sagesse infinie, qui avez su opérer toutes ces merveilles.

4° Si vous portez vos pensées jusqu'au fond des abî-

mes des mers, que de merveilles bien plus admirables qui vous raviront et vous feront adorer la grandeur de Dieu : ces légions innombrables de créatures dont ils sont remplis, cette confusion si prodigieuse de poissons qui rendent les mers beaucoup plus riches que la terre. Quelle sagesse merveilleuse leur a donné le moyen de vivre sans respirer, de voler sans ailes, de courir sans pieds, de s'entendre sans parole, de trouver tant de nourritures différentes dans un élément où le laboureur ne jette aucune semence? Ensuite, peut-on voir sans étonnement cette fécondité si prodigieuse, qu'un seul poisson en produira quelquefois dix mille... — Mais avant de quitter la mer, écoutons le reproche qu'elle nous fait par le prophète Isaïe : « Rougis, Sidon, dit la mer. » O homme, n'as-tu pas honte de ne pas obéir à ton Dieu?... Je m'apaise au moindre signe de sa Volonté, je m'arrête au grain de sable qu'il m'a prescrit pour limite. Considère bien cela et meurs de honte!

V. Les merveilles de l'air font éclater la toute-puissance de Dieu. — Montez de ce premier étage dans un autre plus élevé, et, de là, vous découvrirez des merveilles bien plus charmantes que les précédentes, et qui vous feront admirer davantage les grandeurs de Dieu. L'air est un troisième élément, plus grand lui seul et plus étendu que ne sont les deux autres; mais la sagesse du Créateur l'a fait d'une matière si subtile et si délicate qu'il semble approcher, en quelque façon, des esprits; car, bien qu'il soit un corps, vous ne le voyez pas, parce qu'il n'a aucune couleur; vous ne le touchez pas, parce qu'il n'a rien de solide; vous ne le goûtez ni ne le sentez point, parce qu'il n'a ni saveur, ni odeur; vous ne l'entendez point, parce qu'il ne fait aucun bruit. Il est dans tous vos sens et n'est aperçu d'aucun.

De tous les éléments, c'est l'air qui vous est le plus nécessaire : vous ne sauriez vivre sans lui; c'est un ami si fidèle et si secourable qu'il ne vous abandonne jamais. C'est pour cela que vous l'invitez sans cesse dans votre maison; vous le respirez à chaque moment, veillant et dormant; travaillant et vous reposant; vous ne cessez de rechercher partout sa présence, et lui ne cesse de visiter votre cœur. de le rafraîchir, quoiqu'il soit chassé au dehors à chaque fois qu'il y entre. O Dieu d'amour, n'êtes-vous pas aussi nécessaire à mon âme que l'air l'est à mon cœur pour le faire vivre? Je veux, ô mon Dieu, qu'elle ne respire que pour vous!

Il n'y a rien de plus nu, en apparence, ni de plus vide que l'élément de l'air, et néanmoins c'est le grand théâtre où la providence du Créateur se plaît à faire éclater les plus surprenantes merveilles de sa puissance. C'est elle qui se sert des vapeurs de l'air pour former tant de météores différents, tantôt des nuées volantes, tantôt des pluies, tantôt des neiges ou des grêles, tantôt des tonnerres et des foudres, tantôt des trésors de rosée.

Quel esprit pourrait pénétrer dans les secrets de cette divine sagesse qui tient les vents enchaînés dans ses trésors? Dieu les lâche quand il lui plaît, et puis, au fort de leur colère, il les arrête et les renferme, on ne saurait dire en quelle prison. Tantôt ils soufflent agréablement comme des zéphirs; ils se mêlent parmi les feuilles des forêts et font un doux murmure, qui est comme un entretien des arbres... Qui peut dire quel est le berceau de la naissance de tant de postillons invisibles qui courent par les airs? Vous les sentez, vous entendez leur voix, mais vous ne savez ni d'où ils viennent, ni où ils vont...

Ce qui achève de publier ici les richesses de la puis-

sance de Dieu, c'est qu'il a voulu meubler cet étage du grand palais de la nature d'une manière encore plus belle et plus gaie que les deux autres... L'air est rempli d'une multitude innombrable d'oiseaux de diverse nature, qui tous sont vêtus d'une façon si pompeuse et si riche, que leurs habits paraissent plus magnifiques que ceux des rois de la terre... Que votre sagesse, ô Dieu de bonté, se montre admirable dans les moindres choses!

Qui est-ce qui n'est pas charmé d'entendre la douce harmonie des petits musiciens de l'air? Chacun d'eux n'a pour instrument de musique que ses petits poumons, sa gorge, son bec et sa langue, et aucun d'eux n'a été à l'école pour apprendre à donner les tons, à connaître les notes, à faire les passages, les soupirs, les pauses, l'accord et la consonance de la mélodie; tous néanmoins tiennent leur partie différente, et l'un ne chante point comme l'autre; et tous ensemble forment une harmonie si belle, que les plus savants musiciens n'en sauraient composer une si délicieuse et si douce. Qui êtes-vous, grand maître de musique qui conduisez tous ces petits chantres, qui battez la mesure, qui leur donnez le ton et qui réglez si bien leur chant?... Faut-il que nous seuls ne chantions pas vos louanges selon les règles que vous nous donnez!... O mon Dieu, que sommes-nous, sinon stupidité, glace et pure insensibilité, en comparaison des saints, qui vous connaissaient et qui vous aimaient?

CHAPITRE XXVIII

De la toute puissance de Dieu dans la création (*fin*).

VI. Les merveilles du ciel racontent la gloire de Dieu et font éclater sa puissance. — C'est ici qu'il faut quitter la terre et perdre de vue toutes les choses de ce bas monde; mais nous aurions besoin des ailes de la colombe pour nous élever au-dessus de nous-mêmes et visiter le plus haut étage de notre palais. Nous n'avons rien vu dans les autres, qui soit comparable aux beautés dont le souverain Créateur a pris soin d'enrichir ce toit si auguste de l'édifice... Afin de nous en montrer les richesses et les beautés, il nous tient exprès deux grands flambeaux toujours allumés, pour nous éclairer jour et nuit.

C'est à la faveur de ces deux grandes lumières que nous pouvons regarder le ciel; mais qu'y pouvons-nous connaître en regardant de si loin? Voyez ces voûtes magnifiques du monde : tout y est admirable et tout à fait incompréhensible...

Quand nous apercevons dans le firmament ces innombrables étoiles d'une grandeur si différente et d'une clarté si inégale, qui nous paraissent jetées là confusément, mais que la sagesse du Créateur a disposées dans un ordre qui nous est inconnu, c'est un grand livre écrit en lettres dorées par le doigt de Dieu qu'il expose à nos yeux, et où nous lirions des vérités sublimes si nous pouvions les comprendre!... Mais toutes ces belles créa-

tures, qui nous paraissent si petites à cause de leur prodigieuse élévation, sont si grandes, que celles de la première grandeur sont cent fois plus grandes que toute la terre... Elles sont seulement là pour être comme les yeux du ciel, toujours ouverts pour regarder la terre et n'avoir autre chose à faire, sinon de la favoriser continuellement de quelques bénignes influences en la regardant. Qui sait si ces vastes régions de lumière n'ont pas leurs habitants aussi bien que la terre, comme semble l'insinuer le livre de Job : « Lorsque les astres du matin me louaient ensemble... »; et le psaume dix-huitième : « Les cieux racontent la gloire de Dieu... »

Arrêtez-vous à considérer la moindre étoile, elle ne vous paraîtra pas plus grosse que le bout du doigt... Qui vous dirait que, dans ce petit point de lumière, il y a des royaumes, des provinces et des villes, une infinité d'hommes, quel sentiment auriez-vous?... Mais que diriez-vous donc, si vous aviez changé de poste, et qu'étant vous-même placé dans ce petit point de lumière, vous regardiez la terre, qui est plus petite trente-neuf fois que la moindre étoile? Posé que vous puissiez l'apercevoir peut-être comme un petit grain de sable, que diriez-vous de voir les fatigues et les tourments que se donnent les hommes pour la diviser en royaumes et en provinces, en domaines et en champs, et négliger la possession de tout le ciel, qu'ils pourraient acquérir plus facilement? O vains amusements! ô folie! ô aveuglement des humains!

Levons les yeux au ciel, nous verrons principalement trois choses qui sont tout à fait admirables : la première, son élévation si prodigieuse et sa si vaste étendue; la seconde, ses mouvements si précipités, si différents, si contraires, et néanmoins si justes, la troisième,

que cette vitesse des cieux fait les mouvements les plus lents que nous ayons ici-bas.

1° Les plus savants astronomes nous disent que le firmament où sont les étoiles, qui n'est pas le plus grand des cieux, ne peut pas avoir moins de quatre cent millions de lieues de circuit; et tout cela néanmoins doit faire tout le tour du monde en vingt-quatre heures. D'après leurs calculs, l'élévation du firmament au-dessus de la terre est si considérable, que si une grosse pierre pesante comme la meule d'un moulin était jetée du haut du firmament jusque sur la terre, elle mettrait, avec sa vitesse incroyable, environ quarante-cinq ans à tomber sur la terre. Qui peut concevoir quelle doit être la distance depuis le point de départ de cette pierre jusqu'à son terme? O grand Architecte du monde, quelle élévation avez-vous donnée à votre édifice! Et toutefois ce n'est encore rien, car vous avez posé le trône de votre gloire bien plus haut, jusque dans le ciel empyrée, qui est encore bien plus élevé au-dessus du ciel et des étoiles que celui-ci n'est élevé au-dessus de tout ce bas monde. Eh quoi! majesté adorable, est-ce donc jusque-là qu'il faut monter pour voir votre face? Hélas! quand est-ce, et comment pourrons-nous y arriver? Le vrai moyen, c'est de nous humilier de cœur et d'âme jusque dans le plus profond abîme de notre néant...

2° L'autre chose qui ne paraît pas moins admirable, c'est le mouvement des cieux. Quel esprit ne demeurera pas confondu, s'il considère attentivement tous les mouvements de ces grandes machines des globes célestes : les uns si rapides, que leur vitesse dépasse l'imagination; les autres plus lents; les uns qui vont de l'orient

à l'occident, les autres à l'opposite, sans que les uns empêchent la liberté des autres; tous enchâssés par la Sagesse infinie comme les roues d'une grande horloge pour mesurer nos années, nos jours et nos heures; tous agissant avec tant de précision que jamais rien ne s'est dérangé ni déconcerté dans leur mouvement depuis tant de siècles? O mon aimable Créateur, que mon âme serait heureuse si elle non plus ne s'écartait jamais de vos divines volontés!

3° La troisième chose qui paraît admirable dans les cieux est que leurs mouvements si précipités nous fassent venir les saisons avec tant de lenteur, qu'on ne s'aperçoit pas qu'elles avancent?... Ce sont ces mêmes mouvements qui mesurent la vie des hommes et qui la conduisent insensiblement au tombeau par les différents âges, quoiqu'ils ne changent jamais eux-mêmes et qu'ils soient toujours d'un même âge et dans la même force...

Nous avons conclu par le ciel la visite de tous les appartements de ce grand univers. Que pouvons-nous faire davantage? Demeurons dans le ciel et n'en sortons jamais, puisqu'il doit être notre demeure pendant toute l'éternité. De là, nous pourrons contempler aisément ce grand ouvrage de la toute-puissante main de Dieu; nous verrons partout ses grandeurs; nous verrons partout ses bienfaits, puisque tout cela est créé pour nous, et que cent mille millions de voix dans la création, nous publient les obligations infinies que nous avons d'être uniquement à celui qui a tout fait pour nous.

CHAPITRE XXIX

De la bonté infinie de Dieu dans la création du petit monde qui est l'homme.

I. De la bonté infinie de Dieu en général. — La bonté a des charmes si doux qu'il suffit qu'elle se montre pour se faire aimer. Il ne faut point exhorter les yeux à voir la lumière, l'esprit à aimer la vérité, le cœur à aimer la bonté. Sitôt que le cœur aperçoit la bonté, il s'élance vers elle, il s'épanche, il se donne tout entier à elle, il se fond en douceur et se sent tout embrasé d'amour. O bonté infinie de Dieu, montrez-vous donc seulement et vous enlèverez tous nos cœurs!

Voyez ces profusions infinies de bonté qui font toute l'application de Dieu au-dedans de lui-même. Là, le Père, tout plein et regorgeant, si on peut parler ainsi, de perfections infinies, s'épanche tout entier dans son Fils unique; et à l'instant même de cette même bonté communiquée, procède un Amour infini, l'Esprit-Saint.

Quand, après les profusions éternelles, la bonté infinie de Dieu veut s'épancher au dehors d'elle-même sur les créatures, son grand dessein est de se montrer à nous pour se faire aimer. C'est pour cela que Dieu fait éclater autant de rayons de sa bonté qu'il expose de créatures à nos yeux. Regardez-les toutes; il n'y en a pas une seule qui n'ait sa bonté (Gen., I, 31). Mais d'où ont-elles tiré cette bonté, à laquelle elles participent, sinon de la source intarissable de bonté, qui est

Dieu même? Dieu travaille incessamment à tout ce grand ouvrage du monde jusqu'à ce qu'il eût trouvé un cœur qui l'aimât... Il vient donc à produire l'homme, il forme son corps, il lui crée une âme douée d'intelligence et de volonté, il l'établit dans son divin amour, et c'est alors qu'il se repose. C'est assez; son dessein est accompli...

O Dieu d'amour, Bonté infinie, est-il donc vrai que vous ayez fait tant de choses exprès pour vous faire aimer par mon cœur?... O mon âme, sera-t-il dit qu'il ne pourra gagner ton amour? Comment voir sa bonté s'épancher largement sur tous les êtres, et ne pas l'aimer?

II. Bonté de Dieu de nous avoir donné l'être, et le plus noble des êtres. — 1° Où étiez-vous, il y a cent ans? Dieu s'était passé de vous durant toute l'éternité qui a précédé votre être, et il pouvait s'en passer éternellement... Il a laissé dans le néant une infinité de créatures possibles, et il a bien voulu vous choisir, vous en particulier. Pourquoi vous plutôt que d'autres?... Qu'avez-vous fait pour mériter d'être, lorsque vous n'étiez pas? Qui donc vous a tiré de ce profond abîme, quand vous ne pouviez ni le mériter, ni le demander, ni en former seulement la pensée?... O mon Dieu, c'est à vous seul que j'en suis redevable; cela ne peut être qu'un effet de votre très pure bonté sur moi. Je tiens tout de vous, je vous dois tout; aussi je ne veux être qu'à vous seul.

2° Quand Dieu ne vous aurait donné que la plus simple condition de l'être; quand il ne vous aurait fait qu'un atome de l'air, un grain de sable de la mer, c'eût été toujours un très grand honneur pour vous. Mais

vous avoir donné le plus noble des êtres, en vous faisant homme; avoir réuni en vous tout ce qu'il avait partagé entre les autres créatures; l'être, qui était tout le partage des éléments, la vie qui était le partage des plantes, le sentiment, qui était le partage des animaux, et par dessus tout cela, une âme spirituelle et immortelle, honorée de la ressemblance de Dieu, qui vous donne l'empire sur les êtres créés et la maîtrise de vous-même : c'est ce qui passe au-delà de toute intelligence... Ce n'est pas encore tout, il vous a donné cette âme tout exprès pour prendre ses délices avec elle, pour être le centre de ses faveurs, l'objet principal de sa providence paternelle, enfin pour vous faire vivre de sa propre vie et vous destiner à la posséder éternellement. Qui peut concevoir cela?... Ah! il faudrait mourir d'amour, si nous pouvions le comprendre!... On passerait les jours et les nuits à dire comme saint Bruno, tout transporté hors de lui-même : *O bonté! ô bonté! ô bonté!*

III. Dignité du corps humain. — 1° *Le corps humain élève l'homme au-dessus de tous les animaux.* — Quand vous n'auriez d'autre livre que le corps humain pour lire les riches profusions de la bonté de Dieu, ne serait-ce pas assez pour vous faire voir que vous lui êtes plus obligé que tout le reste des créatures?... Ce qui montre bien l'excellence de cet ouvrage et les grands desseins de l'autre, c'est qu'il « l'a fait à son image et à sa ressemblance ». Aussi tout y est admirable et digne de la main d'un si grand maître. Quelle beauté sur ce visage! quelle majesté sur ce front! quelle vivacité dans ces yeux! quelle grâce sur ces lèvres! quelle douceur dans ce coloris!...

Mais ce n'est rien de voir seulement l'extérieur de ce

bel ouvrage de la main de Dieu; il faudrait en voir l'intérieur, et en considérer la composition, la multitude innombrable des parties différentes qui concourent à en former toute l'économie, leur disposition, leur usage, leur délicatesse, leur liaison, leur correspondance, la ponctualité de chacune à remplir son office... Qui êtes-vous, sagesse incompréhensible qui avez su faire un si bel ouvrage? Où habitez-vous, grand Architecte, qui êtes l'auteur de tant de merveilles?...

Non seulement le corps humain a l'insigne honneur d'avoir été formé par la main de Dieu, mais Dieu a voulu accompagner cet insigne avantage par un autre non moins précieux : au lieu que tous les animaux ont le corps penché vers la terre, l'homme seul à un corps tout droit, et dans sa tête, élevée bien haut vers le ciel, il porte comme en triomphe et comme dans son trône cette raison qui lui est donnée pour se conduire lui-même et pour dominer sur tout ce qui est dans le bas monde...

Mais un troisième avantage qui passe de beaucoup tout cela, c'est que les corps de tous les animaux sont détruits par la mort sans espérance d'être jamais rétablis dans leur premier état. Il n'y a que le seul corps humain qui jouira de ce privilège incomparable d'être un jour arraché des mains de la mort et de se voir rétabli dans son intégrité, devenu immortel, impassible et éternel, aussi bien que son âme qui est un esprit.

Ce serait peu de chose de dire seulement que ce corps humain, que Dieu nous a donné, nous élève bien haut par-dessus la condition des bêtes. Ce qui nous fait voir un grand excès de bonté de la part de Dieu sur nous, c'est que l'homme, tout chargé qu'il est de cette chair corruptible, n'est pas inférieur aux anges, et même qu'il

les surpasse en quelque façon. Combien de vertus héroïques, de combats généreux, de victoires signalées, un homme fidèle à Dieu peut remporter par son corps, et dont les anges ne sont pas capables! Peuvent-ils souffrir, verser leur sang, donner leur vie pour la gloire de leur Créateur? L'homme peut tout cela et mille autres biens qui rendent de la gloire à Dieu, parce qu'il a un corps humain... Il est vrai toutefois qu'il demeure inférieur aux bêtes s'il suit les inclinations de la chair et asservit son âme à son corps.

Mais ce n'est pas assez dire que le corps humain nous élève à une condition meilleure, en quelque sorte, que celle des anges. La bonté du Créateur a voulu que l'homme, par le moyen de son corps, ait avec Dieu même un commerce particulier dont les anges ne sont pas capables. Ce ne sont pas les anges qui ont cette gloire admirable d'avoir Dieu pour frère. O miracle des bontés divines d'avoir voulu préférer ma chair à toute la nature des anges! Le Verbe prend cette même chair qu'il m'a donnée et n'en fait qu'une même Personne divine avec lui! Que dites-vous de cela, anges du ciel? Honneur infini que votre nature angélique ne recevra jamais!

Enfin, non content d'avoir exalté l'homme en lui par son Incarnation, il veut étendre ce grand honneur à chacun de nous. Il nous nourrit de cette même chair, il la mêle avec la nôtre, il la sème, pour ainsi dire, sur notre terre, comme un germe d'immortalité : « Si quelqu'un, dit-il, mange de ce pain, il vivra éternellement. » O Dieu d'amour, pourquoi me traitez-vous avec plus d'amour que tout le monde ensemble, sinon pour m'obliger à vous adorer, à vous louer, à vous aimer de toutes les forces de mon âme?

CHAPITRE XXX

De la bonté infinie de Dieu dans la création de l'homme *(suite)*.

IV. Noblesse de l'ame de l'homme. — Mais pourquoi s'arrêter à la considération du corps, qui n'est que la moindre partie de l'homme, et presque rien comparé à l'âme? Si le corps humain est si élevé au-dessus du reste des créatures, son âme est tellement élevée au-dessus de la condition du corps, que vous diriez qu'elle approche plus de Dieu qui l'a créée, que de ce corps auquel il l'a attachée.

Il n'y a que l'âme seule, de toutes les créatures qui sont dans ce bas monde, dans laquelle on puisse remarquer quelques traits visibles des perfections infinies de Dieu. Elle est spirituelle comme Dieu, incorruptible et éternelle comme Dieu, intelligente comme Dieu; elle est libre, elle a une providence, elle a sa volonté dont elle dispose. Ne dirait-on pas qu'elle a quelque chose de l'éternité et de l'immensité de Dieu?... Mais jamais elle ne paraît plus semblable à Dieu que lorsque, s'élevant au-dessus de tout ce qui est créé, elle va se perdre dans le vaste abîme de ses perfections infinies, et que, voyant qu'elle ne peut les comprendre, elle les admire et les adore... Quand elle revient de là, elle ne cherche plus que Dieu dans tous les êtres; tout l'ennuie et tout lui déplaît, parce qu'elle ne voit rien qui soit digne de ses yeux, depuis qu'elle a une fois envisagé Dieu. Enfin,

cette âme est quelque chose de si grand et de si admirable, qu'elle ne se connaît pas elle-même : « C'est, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin, un prodige que vous seul connaissez; personne ne peut le comprendre, et si je pouvais le concevoir, je verrais qu'après vous il n'y a rien de plus grand ni de plus précieux pour moi que mon âme. »

Dieu n'a pas produit notre âme de ses mains, comme notre corps; elle a été produite avec le souffle de Dieu, dit l'Ecriture, pour s'accommoder à notre manière de concevoir les choses... Oh! si nous savions ce que notre âme est au cœur de Dieu! elle ne saurait vivre sans lui, et il n'est pas content lui-même sans elle; elle n'est sortie de Dieu que pour y rentrer; il ne l'a respirée que pour l'aspirer de nouveau.

Dieu, en dehors de lui, comme au dedans par la production du Fils et du Saint-Esprit, n'a voulu produire les créatures que par deux voies : en parlant et en soupirant, et cette dernière production fut, en dehors de lui-même, la clôture de toutes ses œuvres, comme l'Esprit-Saint a été le terme de tout ce qu'il a fait en lui-même... Une âme tant soit peu éclairée ne sera-t-elle pas transportée de joie, si elle considère ici la convenance et la liaison que Dieu a voulu mettre entre son Esprit et notre esprit?... O Dieu d'amour, à quel ravissement nous emporterait cette vérité, si elle entrait bien avant dans notre esprit et si nous pouvions la comprendre! Qui est-ce qui ne répéterait pas après saint Augustin : « O mon âme, marquée de l'image de Dieu, honorée de sa ressemblance, dotée de son Esprit, aime celui par qui tu as été aimée à ce point! » — « Celui qui est né de Dieu, dit saint Jean (1 Jean, III, 9), porte en lui la semence de Dieu. » On peut donc dire, ô âme, que

vous êtes un Dieu en semence. Conservez cette divine semence et laissez-la agir en vous, et on pourra dire que vous êtes un Dieu sur terre. Persévérez et qu'elle se perfectionne, vous deviendrez comme un Dieu en fleur, et finalement, au temps de la moisson, vous vous trouverez un Dieu en fruit, et du nombre de ceux dont le saint Prophète a dit : « Vous êtes des dieux (Ps. 81) ! » Tandis que le grain est en herbe ou en fleur, il ne paraît pas être du grain; mais lorsqu'il est moissonné, il sort de l'épi, se dépouille de la paille et paraît tel qu'il est. Ainsi un bon serviteur de Dieu ne paraît pas encore être un Dieu, parce qu'il n'est que dans son ébauche; c'est un Dieu caché, jusqu'à ce qu'il atteigne son entière maturité et que la mort le moissonne. Alors, il jettera cette écorce de la chair mortelle, et on verra que c'est un Dieu en fruit : « Quand Dieu apparaîtra, nous serons semblables à lui (1 Jean, III, 9). »

V. De la conservation de notre être par le Créateur. — 1° Ce n'est pas tout que Dieu nous ait donné un être si noble, un corps si excellent et une âme de si grand prix; mais *il nous conserve tout cela*, ce qui est comme s'il nous le donnait à chaque moment. Nous ne sommes pas comme un tableau qui, une fois sorti des mains du peintre, n'a plus besoin de son auteur. Si le grand œil de la Providence qui nous donne l'être et la vie par ses regards détournait sa vue pour un moment de dessus nous, nous retomberions à l'instant même dans le néant de notre première origine. Quoi donc! mon Dieu, j'ai toujours également besoin de vous dans tous les moments de ma vie, comme j'en ai eu besoin au premier instant que vous m'avez donné l'être... Ce sont autant de nouvelles obligations entassées les unes sur

les autres, qui m'engagent toujours plus fortement à vous reconnaître, à vous remercier, à vous louer et à vous aimer; et, ingrat que je suis, le plus souvent je n'y pense pas... Cela vient de ce que les choses qui nous sont ordinaires ne nous font pas des impressions sensibles... Hélas! que nous sommes stupides et que notre ignorance est digne de larmes! Voudrions-nous donc obliger Dieu à nous faire du mal, pour nous faire comprendre qu'il nous fait du bien? Si nous avions perdu l'usage d'un bras, que de regrets, que de recours aux remèdes! et si, à force de remèdes, de douleurs et de patience, on le conserve, on se tient obligé à ceux qui nous l'ont fait acheter si cher. Mais que Dieu nous conserve les deux bras et toutes les autres parties du corps en bonne santé et sans qu'il nous en coûte rien, nous ne sentons pas que nous lui en soyons obligés; nous n'ouvrons pas la bouche pour l'en remercier, parce que c'est un bienfait ordinaire. Quelle prodigieuse ingratitude! Il faut donc, ô Dieu de bonté, que vous suspendiez vos bienfaits pour les faire enfin reconnaître!

2° Mais ce qui est plus sensible et plus capable d'amollir le cœur le plus dur, c'est de voir *de quelle manière Dieu nous conserve.* Après nous avoir tirés par sa puissance du fond du néant, qui est infiniment éloigné de lui, il nous conserve par sa bonté dans son propre sein, où il nous porte incessamment, avec des tendresses plus grandes que la mère la plus affectionnée ne porterait son fils unique entre ses bras. Du moins, cet enfant caresse sa mère et reconnaît le mieux qu'il peut l'amour qu'elle lui porte. Mais nous, pendant des journées entières, nous oublions un Dieu qui a tant de bontés pour nous, nous le traitons avec la dernière indifférence; nous faisons pire, car nous l'offensons tous

les jours. Or, pour chaque péché, même véniel, nous mériterions justement qu'il nous laissât retomber dans le profond abîme du néant; et néanmoins, il nous soutient toujours par un grand excès de bonté. Quel miracle de patience et de miséricorde qui nous ravirait tous, si nous pouvions le comprendre!... Où est notre raison? Où sont nos yeux? Où est notre cœur?

VII. Du concours de Dieu a toutes nos actions et des leçons qu'il nous donne. — 1° Vous ne pourriez pas faire la moindre action sans le concours actuel de Dieu. Il ne vous doit rien, et sa pure bonté le sollicite à vous donner tout. Non content de vous avoir donné un être si noble et de vous le conserver avec tant d'amour, il s'impose à lui-même, par les lois de sa paternelle providence, l'obligation d'être toujours prêt à vous aider à faire tout ce qu'il vous plaira et à concourir avec vous à toutes vos œuvres. Il vous laisse la liberté entière de vous déterminer vous-même et de faire tout ce que vous voudrez; et lui, comme cause première, s'oblige à vous aider en tout comme s'il avait voulu se rendre le serviteur à gage de votre volonté...

Qu'est-ce que ceci, mon Dieu? A quoi vous engagez-vous? A faire tout ce qu'il me plaira? Vous me laissez donc la liberté de faire le bien ou le mal, et je vous oblige de faire toutes mes actions avec moi parce que je veux les faire?... Et lors même que je vous offense, m'aiderez-vous à vous offenser?... Mais ne dira-t-on point, Seigneur, que vous êtes le complice de tous mes péchés, puisque vous m'aidez à les faire? — Non, car je ne concours qu'à ce qui est de réel, de positif dans votre action, ce qui n'est pas un mal, puisque c'est un être et que tout être a sa bonté. S'il est vrai que le so-

leil ne salit pas la pureté de sa lumière pour éclairer la boue, de même je suis infiniment éloigné de salir mes mains en donnant mon concours physique aux actions morales les plus basses que les créatures pourront faire.

2° Mais quelle justice y a-t-il à ce que votre concours dépende ainsi de ma volonté? Je ne suis pas votre souverain, vous êtes le mien. Changeons, Seigneur; que je dépende plutôt en toutes choses de votre concours; que ma volonté suive en tout la vôtre, et me fasse faire tout ce qui vous plaira, car cela est juste.

Il est vrai que cela est juste. Aussi toutes les bonnes âmes qui font profession d'être à Dieu font tellement leurs efforts pour dépendre de Dieu dans toutes leurs actions, qu'elles se rendent attentives à suivre en tout et partout les mouvements de son divin Esprit. Elles se confient à son aide, sachant qu'elles sont appuyées sur un bras tout puissant qui les soutient et qui les fait agir; elles avouent qu'elles ne peuvent rien, mais elles savent aussi que rien n'est impossible à Dieu... Une âme deviendrait comme impeccable, si elle portait imprimée dans son esprit cette grande vérité, que non seulement Dieu lui est présent, mais qu'elle ne fait pas une seule action à laquelle Dieu ne concoure avec elle.

Peut-être direz-vous : Mais il ne s'agit en tout cela que du concours de Dieu dans l'œuvre de la nature: et Dieu n'est pas seulement mon Créateur; il est mon Rédempteur. Il y a là des motifs plus puissants pour m'exciter à l'amour de Dieu. — J'accorde volontiers que les dons de la grâce surpassent ceux de la nature, mais Dieu est l'auteur de l'une et de l'autre; et de quoi serviraient les dons de la grâce, si vous n'aviez reçu d'abord ceux de la nature? Par un grand bonheur pour

moi, le Dieu Créateur et le Dieu Rédempteur ne sont qu'un seul et même Dieu, et toutes mes obligations se réunissent pour l'aimer lui seul et lui donner tout mon cœur. O mon Dieu, si je savais qu'il y eût seulement un atome dans mon cœur qui ne fût pas à vous, je l'arracherais de ma poitrine, car je veux qu'en moi tout soit à vous.

CHAPITRE XXXI

De la Providence de Dieu.

I. Importance de la question de la Providence. — Je voudrais appeler ici tout le monde, mais principalement quatre sortes de personnes auxquelles la connaissance de la Providence serait tout à fait nécessaire pour établir la paix dans leurs âmes. Les premiers sont ceux qui vivent toujours dans la *crainte*, comme s'ils étaient assiégés d'une armée d'accidents fâcheux et imprévus, et qui, à force de s'imaginer des maux dont ils ne souffrent pas, ne sauraient jouir d'aucune paix. — Les seconds sont ceux qui, au contraire, se repaissent de mille *vaines espérances*, qui font de grands projets et se promettent de les faire réussir quand il leur plaira, comme si tout dépendait de leur industrie et qu'il n'y eût aucune puissance au-dessus d'eux qui pût arrêter leurs desseins. — Les troisièmes sont les *critiques*, qui trouvent à redire à tout, comme si toutes

choses devaient être gouvernées par leur caprice. — Et les quatrièmes sont ces esprits faux qui s'imaginent un *destin*, un certain *sort* qui conduit toutes choses avec une telle fatalité qu'elles ne peuvent aller autrement.

Tous ces gens-là ne sont dans l'erreur que parce qu'ils ignorent la vérité de la Providence de Dieu. Ceux qui tremblent de crainte à la vue de tant de fantômes verront qu'ils sont en assurance sous la conduite de cette Providence paternelle qui veille sur eux. Ceux qui se repaissent de tant de vaines prétentions verront qu'ils se flattent en vain, et que « si le Seigneur n'édifie la maison, ceux qui s'efforcent de la bâtir travaillent en vain (Ps. 126). » Ceux qui se mêlent de censurer le gouvernement de cette grande république du monde seront forcés d'avouer que leur prudence n'est que folie, et qu'une sagesse infiniment plus éclairée que la leur en prend la conduite. Ceux enfin qui attribuent tout au destin ou à une fatalité nécessaire verront clairement qu'il n'y a point d'autre nécessité que les décrets éternels et très libres de Dieu, ni d'autre destin que sa providence, qui conduit toutes choses avec une sagesse infinie.

II. Existence de la Providence. — Ne reconnaissez-vous pas qu'aucune créature n'a reçu l'être sinon de la toute-puissance de Dieu? N'avouerez-vous pas encore qu'il est impossible à une créature de conserver son être ou d'agir sans le concours actuel de Dieu? N'est-il pas toujours présent?... Or, je demande maintenant : Ce tout-puissant Créateur qui produit et conserve tous les êtres, cette Cause première qui concourt à toutes leurs opérations et à tous leurs mouvements, jusqu'aux moindres, n'est-elle pas une intelligence qui sait bien

ce qu'elle fait? N'est-elle pas une puissance souveraine qui conduit toutes choses à ses fins, selon ses desseins? Et voilà ce que nous appelons la providence de Dieu. Quoi! aucune des créatures ne pourrait être, ni se conserver sans la toute-puissance divine, aucune ne pourrait faire la moindre action sans le concours actuel de Dieu, et elles pourraient se conduire sans dépendre de sa providence pour atteindre leur fin? Qui ne voit que cela ne peut ni être dit, ni pensé, et qu'il est nécessaire de dire que la toute-puissance de Dieu et sa providence s'étendent à tout également? Ou il ne faut point reconnaître de Dieu, ou il faut nécessairement reconnaître sa providence.

III. Mais en quoi consiste cette Providence? Trois perfections adorables concourent pour en composer l'économie : la sagesse, la bonté, la justice : la sagesse qui connaît tout, la bonté qui fournit à tout, la justice qui règle tout, et il est difficile de dire laquelle de ces trois grandes perfections éclate davantage dans la providence de Dieu.

1° Si je regarde la *sagesse*, elle est admirable, soit dans son étendue, soit dans son exactitude, soit dans la constance de ses regards. — Elle est admirable dans son *étendue*, parce qu'elle connaît tous les êtres créés, depuis le plus haut séraphin du ciel jusqu'au dernier atome de l'air. Elle sait distinctement combien il y a d'anges dans le ciel, combien de conceptions dans leur esprit et d'affections dans leur volonté; combien d'hommes existeront sur toute la terre durant la longueur des siècles, toutes leurs pensées, actions, paroles; combien il y a de brins d'herbe sur la terre, de feuilles dans toutes les forêts, de grains de sable dans toutes les mers.

de gouttes d'eau, d'atomes, etc. La divine Sagesse connaît toutes ces choses aussi distinctement que s'il n'y en avait qu'une seule; et en supposant qu'elle crée encore cent mille autres mondes comme celui-ci et qu'elle les gouverne, elle n'en sera pas plus occupée que si elle n'avait rien à faire au dehors d'elle. Cela nous semble incompréhensible, à nous faibles créatures, qui ne saurions penser attentivement à deux choses en même temps, qui finissons un acte pour en commencer un autre, et qui oublions une chose pour penser à l'autre. Mais Dieu voit tout par un acte seul et très simple, parce qu'il est un esprit infini, et qu'il voit tout également en soi-même. Cet acte est le même par lequel, se contemplant en lui-même, il produit son Verbe et voit distinctement en lui toutes les créatures. Ajoutez ou ôtez cent mille mondes, vous n'avez rien ajouté ou diminué à sa connaissance, parce que cela n'est rien à l'égard de la connaissance infinie qu'il a dans son Verbe. — Admirable dans son étendue, voyez si la sagesse de Dieu l'est moins dans son *exactitude;* car non seulement il connaît en général et en particulier toutes les créatures, mais il connaît en détail toutes les circonstances de chacune comme s'il n'y avait qu'elle seule au monde; non seulement toutes les choses qui arrivent en l'état où elles sont, mais celles qui pouvaient arriver dans toutes les autres positions où elles pouvaient être. — Pour ce qui touche la *constance de ses regards,* sa connaissance est toujours actuelle, toujours la même et toujours invariable dès le point de son éternité. On ne peut pas dire qu'il a connu ou connaîtra ses créatures, parce qu'il n'y a rien de passé ni de futur dans sa connaissance, mais il faut dire qu'il les connaît par une connaissance actuelle, par un acte très

simple, par un regard toujours fixe et si constant qu'il ne détourne jamais les yeux de dessus elles un seul moment.

2° A la sagesse de la Providence se joint sa *bonté*, qui pourvoit à tout ce qu'il sait être nécessaire ou convenable à ses créatures. C'est vers elle que « tous les êtres tournent les yeux, et elle leur donne à tous la nourriture et l'entretien en temps convenable; elle ouvre sa main et remplit tout animal de bénédiction (Ps. 144). » C'est elle qui tire tous les ans, des magasins inépuisables de sa toute-puissance, ce qui est nécessaire pour nourrir toutes les plantes, tous les animaux, tous les hommes, tout ce qui vit dans ce grand monde. C'est elle qui couvre toutes nos campagnes de tant de riches moissons, qui charge nos vignes de cette abondance de bon vin qui fait pendre aux branches de nos arbres tant de fruits délicieux. C'est elle, en un mot, qui fournit à toutes ses créatures, en temps et lieu, toutes les provisions nécessaires, selon leur nature différente, comme un sage économe, sans qu'elles aient seulement besoin de les lui demander. Et ce qui est admirable, c'est que Dieu fait tout cela immédiatement par lui-même... Quelle est donc la sagesse et la bonté de la providence de ce grand père de famille, qui veut bien prendre soin elle-même, aussi bien des petits vers de terre que des monarques qui sont sur le trône; non pas qu'elle traite tous les êtres créés de la même façon, mais elle fait tout *justement* pour chaque chose, selon sa nature, sa capacité et ses besoins.

3° C'est cette grande *justice* qui est la troisième perfection, dans la belle économie de la providence de

Dieu. Tout ce que fait cette souveraine intelligence dans le gouvernement du monde ne peut être qu'infiniment juste, parce que Dieu est la justice même. Si vous demandez où est la loi qui l'oblige à cette justice, je répondrai qu'il est lui-même sa propre loi, parce qu'il est sa propre justice. Il fait et il veut tout ce qui est juste; et cela suffirait bien pour arrêter toutes les plaintes que nous pourrions faire quand nous pensons voir du désordre dans la conduite de cette grande Providence qui prend soin de tout. Taisez-vous, prudence de la chair, captivez-vous, pauvre petite raison humaine; vous ne comprenez rien aux desseins de cette raison infinie qui gouverne l'univers. Adorez humblement ce que vous ne sauriez comprendre.

Cependant, ne remarquez-vous point avec quelle justice la Providence conduit tous les êtres. Il est juste que les créatures privées de raison soient gouvernées par une raison qui supplée au défaut de la leur et qui les conduit à leur fin. Il est juste aussi que l'homme, jouissant du privilège de sa liberté, ne soit nécessité à rien, puisse se déterminer au bien et au mal, tout en recevant de Dieu les moyens de pratiquer l'un et d'éviter l'autre. Il est juste enfin que les êtres naturels reçoivent des moyens naturels pour arriver à leur fin naturelle; il est juste que l'homme, créé à l'image de Dieu pour une fin surnaturelle, reçoive les moyens surnaturels nécessaires pour y arriver. Dieu aime tous les ouvrages de ses mains, parce qu'ils sont bons, mais l'homme lui est plus cher lui seul sans comparaison que tout le reste de ses œuvres, aussi est-il l'objet principal de sa providence. S'il donne l'être aux autres créatures, s'il les conserve, les conduit, les fait agir, ce n'est pas pour elles, c'est pour le service de l'homme. Ce n'est

pas assez : il ordonne à ses anges d'avoir soin de lui. O très aimable providence de mon Créateur, pourrais-je être insensible à tant de bontés jusqu'à ce point de ne pas vous aimer et m'abandonner de cœur et d'esprit à votre conduite!

CHAPITRE

De la Providence de Dieu (*suite*).

IV. Leçon aux ames craintives. — Que dites-vous à cela, âmes craintives et inquiètes? Qui craignez-vous? Est-ce qu'il n'y a point de Dieu pour vous? Qui vous a donné l'être? Qui vous conserve et concourt à toutes vos œuvres? Pensez-vous qu'il ignore ce qui vous arrive ou peut vous arriver? Où seraient sa sagesse, sa bonté et sa justice infinie? — Je sais tout cela; mais Dieu ne fait pas tous les jours des miracles pour empêcher le cours ordinaire et naturel des choses humaines; il n'arrête pas toujours les mauvaises volontés des hommes qui peuvent me faire du mal; il m'arrive souvent de funestes accidents et il peut m'en arriver sans cesse. — Je l'accorde. Dieu vous a fait maître de vous-même, mais non des événements des choses humaines; il vous a donné votre liberté, mais ne vous a pas rendu maître de la liberté des autres, qui peuvent vous faire du mal, et lui-même ne les contraint pas à s'en

abstenir. Mais il a laissé en votre puissance une chose inestimable, c'est de faire un bon usage de tous les accidents de la vie présente, et, par conséquent, de vivre heureux au milieu de ce que le monde appelle des malheurs. En vain vous vous tourmenteriez pour vous garantir de toutes les disgrâces, vous tenteriez une chose impossible. En vain vous vous inquiétez par l'appréhension qu'elles n'arrivent, car cela ne vous sert de rien qu'à vous affliger avant que d'autres ne vous affligent. Voulez-vous vivre content et heureux? Tenez les yeux de votre foi arrêtés sur la providence de votre Père céleste. Il vous aime plus que vous ne vous aimez vous-même; il sait mieux que vous tout ce qui vous est nécessaire; il n'arrivera jamais que ce qu'il plaît à Dieu; il est juste que sa créature se soumette à lui; jamais personne n'a trouvé son repos et sa paix à lui résister. Etablissez solidement cette foi dans votre âme; recevez tout avec soumission de sa main paternelle, et vous serez tranquille au milieu des plus amères désolations. Je sais bien que cela n'empêchera pas que les sens ne s'affligent, que la nature ne se plaigne, et que, peut-être, la raison ne se révolte; mais malgré cela, votre âme, qui veut être soumise aux ordres de la divine Providence, demeurera contente et heureuse. La raison en est que le bonheur d'une âme chrétienne ne consiste pas à ne souffrir rien, mais il consiste à jouir d'un parfait repos dans son centre, qui est la volonté de Dieu. N'est-ce pas une parfaite béatitude quand tous les désirs d'une âme sont remplis? Or, l'âme éclairée par la foi voit tant de beautés dans les dispositions de la divine Providence, qu'elle en fait son paradis et y trouve ses délices; elle se repose sur cette vérité très indubitable : Rien ne saurait m'arriver que par la conduite

de la providence de mon Père céleste... Demandez à cette âme ce qu'elle désire, elle vous dira : Rien que ce qu'il plaira à Dieu! Elle est toute contente, puisque tous ses désirs sont remplis; par conséquent, elle est très heureuse; même sa croix est un repos pour elle, et les amertumes ne sont pas sans une douceur qui est fort loin des sens, mais qui la soutient et la console. Représentez-vous un cadran qui, sans se remuer de sa place, suit ponctuellement tous les mouvements du soleil et vous les marque par ses ombres : telle serait l'âme toujours constante à consentir aux dispositions de la Providence sur elle.

V. Leçon aux ames présomptueuses. — Je viens maintenant à vous qui, bien loin de trembler par défiance envers la providence de Dieu, êtes, au contraire, remplis d'une présomptueuse assurance, comme si vous n'aviez pas besoin d'elle et que votre seule prudence humaine suffirait pour réussir dans vos desseins...

Pauvres petits vers de terre, que sauriez-vous faire, si vous n'étiez soutenus par une main toute-puissante qui vous conserve dans votre être et qui concourt à toutes vos œuvres? Et où prendriez-vous une étincelle de lumière, si vous n'étiez pas éclairés par ce grand soleil de la divine sagesse, source infinie de toutes les intelligences?... Ne serait-ce pas une chose ridicule, si les cordes d'un luth se vantaient de faire une belle harmonie sans avoir besoin de la science, ni des doigts du maître qui les pince? — Mais, direz-vous, cela est bon pour les créatures privées de raison; quant à l'homme, que lui servent son esprit et sa liberté, si ce n'est pour se conduire comme il lui plaira? — Je réponds d'abord que notre liberté ne nous est pas donnée pour faire

tout ce qu'il nous plaira, mais bien tout ce qui plaira à Dieu; et quand nous nous écartons tant soit peu des règles prescrites par la Providence, nous n'usons pas de notre liberté, nous en abusons. - En second lieu, nous sommes toujours en danger de nous égarer, quand nous suivons notre génie et notre propre volonté sans consulter celle de Dieu... Combien avons-nous vu de fortunes toutes formées et s'élevant en fort peu de temps, comme un champignon d'une nuit, et peu après nous les avons vues dissipées comme une vapeur... Si vous étiez aux gages d'un maître, vous ne feriez rien dans sa maison sans avoir demandé ses ordres. Vous êtes dans la maison de Dieu et à ses gages, est-ce à vous de faire tout ce qu'il vous plaira? ou bien devez-vous vous étudier à faire tout ce qu'il voudra?... Quelle pitié de voir de quelle façon presque tous les hommes qui sont sur la terre se conduisent durant tout le cours de leur vie!... Si vous pouviez les voir tous ensemble, d'un lieu élevé, ne diriez-vous pas que c'est un tas de petites fourmis qui se remuent incessamment, qui vont et qui viennent, qui s'agitent et qui travaillent autour des choses de la terre?... Ils sont si occupés à ce qu'ils entreprennent, qu'ils ne pensent à autre chose et ne croient pas qu'il y ait au monde de plus grande affaire pour eux que celle qu'ils traitent. Ils ne s'informent point de ce que font les anges du ciel ou les saints qui sont dans la gloire; ils ne se donnent point de souci de ce que deviendra leur âme après cette vie; ils laissent aux contemplatifs à considérer ce que c'est que Dieu et ce qu'il faut penser de ses perfections adorables... Dieu, qui les regarde du haut des cieux se demande : « Sont-ce là ces âmes immortelles que j'ai créées à mon image pour les rendre capables des grandeurs du ciel? Sont-ce là ces

âmes spirituelles auxquelles j'ai donné la raison, la foi et tant de lumières divines pour les conduire à la recherche des biens éternels? Sont-ce là ces excellentes créatures pour l'amour desquelles je me suis fait homme, j'ai donné mon sang et je suis mort en croix? Sont-ce là ceux sur lesquels je veille sans cesse et qui sont l'objet principal de ma providence? Pas un d'entre eux ne pense à moi, ni à son âme, ni à son éternité, et tous rampent sur la terre comme des animaux qui n'ont pas de prétention au ciel. »

Gens sans raison et sans intelligence, ne savez-vous donc pas que vous n'êtes pas nés d'une condition si approchante de celle des anges pour mener la vie des bêtes? Jusqu'à quand ne chercherez-vous que le mensonge et la vanité?... Gens sans foi et sans religion, ne croyez-vous donc point que vous avez un Père céleste qui connaît vos besoins et veille sur votre conduite? Quoi! vous voyez devant vos yeux qu'il pourvoit aux besoins des plus viles créatures, et vous agissez comme s'il n'y avait point d'autre providence que la vôtre, qui eût soin de vous?... On sait bien qu'il faut prendre un soin raisonnable de vos affaires; mais si vous voulez que tout réussisse heureusement, « cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste ne vous manquera pas (Matth., VI, 33). » Voulez-vous être assurés de ne manquer de rien de ce qui vous est nécessaire? Ne manquez à rien de ce que Dieu vous ordonne... Une seule pensée de Dieu, un acte de son amour, un quart d'heure employé au soin de notre salut vaut mieux incomparablement que tout ce que les hommes du monde ensemble pourraient faire durant tout le cours de leur vie, sans avoir nulle vue de Dieu.

CHAPITRE XXXIII

De la Providence de Dieu (*fin*).

VI. Leçon a ceux qui s'érigent en juges et en censeurs de la Providence. — Ceux qui traitent plus injustement encore l'adorable providence de Dieu, ce sont des insensés qui se croient assez sages pour s'ériger en juges et pour censurer sa conduite. Ils n'ont jamais achevé de faire des questions sur tout ce qu'ils voient arriver dans le monde et qui ne tombe pas dans leurs sens. Ils demandent sans cesse : Pourquoi ceci? pourquoi cela? — Oui, c'est bien fait à vous, grand esprit. Je vous conseille de disposer le monde d'une autre façon plus belle; entreprenez de le conduire plus sagement; faites rouler les cieux plus ponctuellement; disposez mieux toutes les saisons de l'année; fournissez avec plus de soin tout ce qui est nécessaire pour la conservation et pour l'entretien de tous les êtres; défendez aux maladies de venir altérer votre tempérament; défendez à l'âge de marquer ses rides sur votre visage, à la vieillesse de blanchir vos cheveux... Que ne faites-vous tout cela, puisque vous pensez avoir droit de censurer la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde? Vous demandez pourquoi tant de choses inutiles, tant de choses mauvaises, pourquoi tant d'imparfaites. Vous ne voudriez pas qu'il y eût des ombres dans ce grand tableau de la nature, comme si les ombres n'étaient pas une des plus grandes beautés de la

peinture. Vous jugez une chose inutile parce que vous ne savez pas à quoi elle sert; vous pensez qu'elle est mauvaise parce que vous ne savez pas à quoi elle est bonne. Est-ce à vous de savoir toutes les intentions de ce grand Architecte du monde? Et si vous ne comprenez pas pourquoi il emploie cette pièce dans sa machine, que faut-il accuser : sa sagesse ou votre ignorance?

Vous demandez pourquoi Dieu fait naître celui-ci pauvre et cet autre riche; pourquoi il permet qu'il arrive tant d'afflictions aux uns et tant de prospérités aux autres? Je n'ai qu'une réponse à vous faire : c'est une sagesse et une justice infinies qui disposent ainsi toutes choses. Mais vous n'en savez pas les raisons parce que vous n'êtes pas entré dans les secrets conseils de Dieu.

Si quelque ignorant, qui ne connaîtrait pas une seule lettre, ouvrait un grand livre, et que, voyant tant de caractères qui lui seraient inconnus, rangés dans tel ou tel ordre pour composer les mots, les lignes, les feuillets, il demandait pourquoi on a mis cette lettre en cette place et non dans une autre, pourquoi la ligne du commencement n'est pas la dernière, pourquoi le vingtième feuillet n'est pas le cinquième, on lui dirait : « Mon ami, si les choses étaient autrement, il y aurait du désordre dans l'ouvrage; une intelligence plus grande sans comparaison que la vôtre a tout disposé ainsi sagement, et si vous n'en savez pas la raison, ne vous en prenez qu'à votre ignorance. — Le monde est le grand livre de Dieu; tous les siècles sont comme les pages, qui se suivent l'une l'autre; toutes les années en sont comme les lignes, et toutes les créatures différentes en sont comme les lettres, qui sont placées par la savante main de ce grand compositeur, dans l'ordre, le lieu et la suite qu'elles doivent tenir pour servir aux desseins

de sa sagesse. Qui êtes-vous pour oser entreprendre de corriger son ouvrage ou pour vouloir vous mêler de changer un seul mot ou une lettre de l'ordre où il les a placées? Etes-vous entré dans ses conseils éternels, pour connaître ses pensées et pour savoir mieux les exprimer? Ne vous en prenez qu'à votre ignorance si vous ne comprenez pas ses desseins.

Vous ne voudriez pas que Dieu permît tant de péchés; c'est-à-dire que vous ne voudriez pas que Dieu eût fait les hommes libres; ou bien vous voudriez qu'il les châtiât aussitôt très sévèrement, c'est-à-dire que vous ne voudriez pas qu'il fît éclater sa miséricorde et sa patience. — Mais ce qui vous choque le plus, c'est qu'il comble souvent les méchants de prospérité et qu'il permet que les gens de bien soient ordinairement affligés, en quoi ne paraît pas sa justice. Je vous réponds que la providence de Dieu en use ainsi parce qu'elle est juste. Oui, parce que Dieu est juste, et qu'étant juste il ne peut laisser aucun mal sans punition, ni aucun bien sans récompense, il punit dans cette vie le mal que le juste a pu commettre, mais lui prépare des biens sans mélange. Au contraire, il n'y a pas si méchant homme qui n'ait fait quelque sorte de bien méritant sa récompense; il est juste que la Providence lui accorde les biens de la vie présente, tout en lui réservant des châtiments terribles dans l'autre vie. Il ne faut donc pas censurer la conduite de la providence de Dieu dans la prospérité des méchants et dans l'adversité des bons, puisque c'est là qu'elle paraît plus juste et plus admirable. Qui est-ce qui, considérant cette vérité, ne tremblera pas, s'il est pécheur et heureux? Mais quelle consolation pour vous, âmes fidèles à Dieu! vos épreuves sont une marque assurée qu'il vous réserve les biens de l'éternité.

VII. Leçon a ceux qui attribuent tout au destin ou a la fortune. — Il reste une sorte de gens qui déshonorent la providence de Dieu plus indignement que tous les autres, parce que, ne pouvant la nier tout à fait, comme ils le voudraient, ils la déguisent sous les noms profanes de destin, de fortune ou de fatalité. Après tout, disent-ils, il n'y a que bonheur et malheur en ce monde; il faut que chacun, bon gré, mal gré, suive la fatalité de sa destinée, dont nous ne sommes pas les maîtres. La fortune rit aux uns et tourne le dos aux autres; on n'en saurait dire la raison, sinon que c'est un bon ou un mauvais destin.

Ceux qui parlent de la sorte sont premièrement très *ignorants;* car, si on leur demande ce qu'ils entendent par ce destin, cette fortune ou cette fatalité, ils ne sauraient répondre sinon que c'est un je ne sais quoi qui nous conduit comme il veut. Mais de dire ce que c'est, il y a là un secret qui ne se conçoit pas. Voilà donc l'aveu de leur ignorance. Mais leur *malice*, en second lieu, est encore bien plus grande; car si vous les pressez de répondre, vous les obligerez d'accorder trois choses qui équivalent à la reconnaissance de la providence de Dieu. Ce je ne sais quoi qui a plein pouvoir sur nous, ne doit-il pas être une puissance souveraine et indépendante? C'est donc le vrai Dieu. Cette puissance souveraine n'est-elle pas intelligente et sage? Il le faut bien nécessairement, puisqu'elle gouverne tout. Enfin cette puissance souveraine et intelligente n'a-t-elle pas une liberté entière de faire tout ce qu'elle voudra? On n'en peut douter, puisqu'elle dispose de tout comme il lui plaît; mais il n'y a que Dieu dont la volonté a un empire si absolu que rien ne peut lui résister. Puis

donc que vous reconnaissez une puissance absolue, intelligente et libre, vous confessez la vérité de la providence de Dieu, mais vous la nommez méchamment destin, injurieusement fatalité, ignoramment fortune. Mais consultez mieux votre raison, et vous verrez manifestement que, dans la conduite admirable de la providence de Dieu, il n'y a ni nécessité, ni fatalité, ni hasard. Si vous étiez entraîné par un *destin*, d'où vient que le reste des hommes ne sont pas entraînés de la même façon, comme les pierres qui tendent toutes en bas, les fleuves qui courent à la mer?... Si la providence de Dieu était un destin, souffrirait-elle que vous fissiez quelque chose contre sa volonté?... Mais il y a encore moins de raison de s'imaginer une *fatalité* qui fait tout le bonheur de ce monde... Il ne faut pas davantage parler de *hasard*, car ce que nous estimons un accident inopiné, un coup de bonne et de mauvaise fortune, peut être, en effet, pour nous, un cas fortuit, mais c'est une conduite de la providence de Dieu, qui sait tout et qui le veut dès l'éternité... O mon Dieu, conduisez-moi où il vous plaire; je vous suivrai partout à l'aveugle, et je ne veux avoir d'autre liberté que celle de dépendre en tout et partout de votre conduite.

CHAPITRE XXXIV

De la Prédestination, qui est la partie principale de la Providence.

I. La prédestination est le secret des secrets de Dieu. — Voici le secret des secrets : c'est la grande curiosité qui, de tout temps, a mis les esprits à la torture. Savoir ce que Dieu a déterminé de nous dans les décrets éternels de sa providence; s'il a écrit nos noms au Livre de vie, ou s'il nous a laissés dans une funeste exclusion de ce bonheur éternel qu'il ne prépare que pour les élus. Que ne ferions-nous pas pour savoir au vrai si nous sommes du nombre des prédestinés ou des réprouvés? Mais c'est le grand secret de Dieu, qu'il s'est réservé à lui seul. Tout ce qu'il nous permet de connaître touchant la prédestination, le voici. Nous savons que c'est un décret éternel de la divine volonté, par lequel elle a déterminé avant tous les siècles d'en choisir quelques-uns pour être du nombre de ses élus, tandis qu'elle a laissé les autres exclus de ce nombre. Ceux que Dieu a choisis pour être du nombre des prédestinés sont ses bien-aimés; il leur fournit tous les moyens nécessaires pour arriver à la fin bienheureuse pour laquelle il les a élus; et ceux qui ne sont pas de ce nombre prennent eux-mêmes, contre sa volonté, les moyens de leur damnation éternelle.

Dans l'état présent des choses, où, la nature humaine entière étant souillée par le péché du premier homme,

tous ses enfants naissent enfants de colère; pas un seul ne mériterait d'être écrit au Livre de Vie, sans le bienfait inestimable de la prédestination. C'est cette prédestination qui en choisit un certain nombre qu'elle sépare de cette masse corrompue pour les appeller à la connaissance de Dieu pour les justifier par sa grâce et pour les conduire enfin au salut par les soins de sa providence paternelle. Ne demandez pas pourquoi Dieu a choisi ceux-ci plutôt que ceux-là, puisqu'ils étaient tous d'une misère égale. Gardez-vous bien de vouloir sonder cet abîme, si vous ne voulez y périr. Il faut adorer les décrets de la divine volonté et dire comme le grand Apôtre : *O altitudo!* Qui êtes-vous pour oser demander à Dieu la raison de ce qu'il veut faire?

Savoir si Dieu a considéré les œuvres de ceux qu'il a choisis et si, prévoyant leur persévérance, il a déterminé pour cette raison de leur préparer des couronnes de gloire dans l'éternité; ou si, sans avoir aucun égard à leurs bonnes œuvres, il a choisi ceux qu'il a voulu, par sa pure miséricorde, pour leur réserver la vie éternelle après qu'ils l'auraient méritée par leurs bonnes œuvres : c'est une question sur laquelle les théologiens ne s'accordent pas. Après saint Augustin, saint Thomas, suivi d'un grand nombre, pense que Dieu n'a point d'autres motifs que sa pure miséricorde dans l'élection des prédestinés, et que la prévision des bonnes œuvres n'est pas une cause, mais un effet et une suite de cette prédestination. Les autres, comme saint Bonaventure et un grand nombre de théologiens célèbres, tiennent pour constant que la prédestination, étant un acte de justice aussi bien que de miséricorde, Dieu a eu égard au mérite de ceux qu'il a prédestinés, comme il a regardé le démérite de ceux qu'il a réprouvés. Il n'est pas aisé

de dire laquelle des deux opinions est la plus véritable; mais on ne saurait se tromper à suivre celle qu'on voudra, puisqu'elles s'accordent en ce point de foi, qu'il est impossible à un chrétien, depuis qu'il a l'âge de raison, d'être sauvé sans les bonnes œuvres, qu'elles soient des motifs ou simplement des moyens de prédestination.

Ne peut-on pas, après tout, concilier ces auteurs, et trouver qu'ils ont tous raison, en disant que la béatitude à laquelle tous les élus sont prédestinés se peut considérer en trois manières : ou comme leur fin dernière, ou comme leur récompense, ou comme leur héritage. Si nous la considérons comme leur fin dernière, il est certain que Dieu a voulu premièrement leur faire atteindre cette fin bienheureuse, et qu'il a déterminé leurs bonnes œuvres comme des moyens pour y conduire. Si on la regarde comme leur récompense, il est certain que Dieu a eu premièrement égard à leurs mérites. Si enfin on la regarde comme leur héritage, il est certain que Dieu n'a pas égard à leur propre mérite, mais seulement à l'honneur qu'ils ont d'être ses enfants.

II. L'INCERTITUDE DE NOTRE PRÉDESTINATION NE DOIT INQUIÉTER PERSONNE, PARCE QU'IL EST CERTAIN QUE NOUS SERONS SAUVÉS SI NOUS LE VOULONS. — 1° *Notre ignorance du décret de Dieu sur nous ne nous permet pas de regarder notre salut ou notre damnation comme une chose fatale et inévitable.* — Il est rapporté dans la Vie des Pères que deux ermites s'étaient associés ensemble; l'un était fort âgé, et l'autre fort jeune. Celui-ci souffrît, au commencement, de grands assauts de la part du démon, principalement au sujet de la prédestination. Il alla, tout découragé, trouver le bon vieillard : « Mon Père, que faisons-nous ici? lui dit-il.

Pensons-nous changer les décrets de Dieu? Si nous sommes prédestinés, pourquoi travaillons-nous tant pour obtenir des couronnes qui nous sont assurées par le décret divin? Si nous sommes réprouvés, pourquoi avancer notre enfer par cette vie si dure et par les cruautés que nous exerçons contre nous-mêmes, puisque toutes nos pénitences ne changeront rien aux décrets de Dieu? — Mon fils, répondit le vieillard en l'embrassant, moquez-vous de cet artifice du père du mensonge, et percez-le de ses propres armes. Demandez-lui : « Que fais-tu donc ici toi-même, ô monstre infernal? Si je suis prédestiné, tu as beau faire; malgré toi, je serai sauvé, et tu perds ta peine en t'efforçant de me faire périr contre les décrets de Dieu. Si je suis réprouvé, tu n'as que faire de t'en mettre en peine; car sans effort de ta part, le décret de Dieu sera accompli. Qu'as-tu à répondre à cela? Pourquoi tentes-tu les hommes, puisqu'avec tous tes artifices tu ne changeras rien aux décrets de Dieu? » Après l'avoir ainsi confondu par lui-même, vous lui demanderez : « Pourquoi donc le propre Fils de Dieu est-il venu du ciel sur la terre nous enseigner la voie du ciel par ses exemples? Qu'avons-nous à faire de son Evangile? Qu'était-il besoin qu'il envoyât ses apôtres à travers le monde pour le convertir?... Tout cela était inutile, puisque les décrets de Dieu sont invariables... N'as-tu pas honte, maudit esprit d'enfer, de vouloir établir une maxime d'où l'on verrait suivre des conséquences si abominables?... Quoiqu'il en soit des décrets éternels, je les adore sans les connaître... Mais voici sur quoi s'appuie ma confiance : si je fais pénitence et si je garde les commandements de Dieu, je serai sauvé. Or, il est certain que si je le veux, je ferai pénitence et garderai les commandements,

parce que la grâce de Dieu ne me manquera pas. Donc la conclusion est infaillible : si je veux, je serai sauvé; qu'ai-je à faire de m'inquiéter des décrets éternels de Dieu, que je ne connais point? Je n'ai qu'à me reposer sur ces vérités de ma foi : si je le veux, je serai sauvé, parce que Dieu le veut avec moi, et qu'il ne m'a tiré du néant que pour me donner sa possession éternelle.

2° *Dieu veut notre salut d'une vraie volonté.* — Ici le jeune anachorète interrompit le vieillard : « Mais qui vous a dit, mon Père, que Dieu veut notre salut d'une vraie volonté? Avez-vous lu dans les secrets de son cœur? — C'est lui-même qui me l'a dit, répondit le vieil ermite; il me le confirme et me le répète cent et cent fois. Tantôt il dit « qu'il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la connaissance de la vérité; que ce n'est point sa volonté que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (Ezéch., XXIII, 11-12). Tantôt son Apôtre nous dit qu'il est mort pour tous et qu'il veut que tous soient sauvés (1 Tim., I, 15), etc. » Pourquoi donc a-t-il donné sa loi à tous les hommes en leur disant : « Faites ceci et vous vivrez? » Pourquoi a-t-il enseigné aux hommes à l'appeler leur Père et à lui demander son royaume en héritage (Matth., XI, 28)?... C'est pour mon salut que le Verbe éternel s'est incarné; il m'a déclaré sa volonté par toutes les actions de sa vie, par tous ses travaux, par toutes ses souffrances, par toutes les larmes qu'il a fait couler de ses yeux, par toutes les gouttes de son sang, qu'il a versé dans sa Passion, par toutes ses plaies, par son Cœur ouvert, qui me dit qu'il m'aime et veut mon salut... Après cela, Dieu d'amour, pourrais-je encore douter si vous voulez mon salut d'une vraie volonté? Obligé de croire comme un article de foi que

vous avez fait et souffert tout cela pour moi, pourrais-je encore douter si vous désirez mon salut? Et que pourriez-vous faire de plus, tout-puissant que vous êtes, pour me montrer que le désir de mon salut est le plus grand désir de votre Cœur?... — Ainsi je puis dire avec certitude que, si je veux, je serai sauvé. Vous le voulez, mon Dieu, et moi aussi, je le veux. Oui, je le veux fortement; c'est le plus ardent de tous mes désirs. »

Le bon vieillard ajouta : « Allez, mon fils, vivez en paix; laissez à Dieu la connaissance de ses décrets, dont personne ne peut rien savoir; contentez-vous d'être assuré que Dieu veut notre salut, et que, si vous le voulez vous-même d'une vraie volonté, vous serez sauvé infailliblement. » Le jeune homme, qui était venu tout affligé, s'en retourna tout encouragé et tout consolé.

CHAPITRE XXXV

De la Prédestination (*suite*).

III. Nous pouvons avoir des assurances comme infaillibles de notre prédestination. — A quelques jours de là, le jeune ermite vint de nouveau trouver le bon vieillard, non plus inquiété et découragé, mais empressé comme un homme fort désireux de savoir : « Mon Père, lui dit-il, je suis tourmenté du désir de savoir si mon nom est écrit au Livre de Vie. Oh! si je

le savais! — Eh! que feriez-vous, mon fils, si vous le saviez? — Oh! mon Père, il me semble que je vivrais sur la terre comme si j'étais dans le ciel; je ne voudrais plus faire autre chose dans ma vie que d'aimer Dieu; je ne serais plus sensible à rien d'autre chose. — Eh bien! faites maintenant ce que vous feriez si vous étiez certain d'être du nombre des élus, et je vous promets, de la part de Dieu, que vous en êtes; car il est impossible que celui qui vivrait sur la terre comme s'il était dans le ciel et ne ferait plus que d'aimer Dieu sans être sensible à autre chose, ne fût pas du nombre des élus. C'est justement ce que le Prince des Apôtres vous ordonne : « Efforcez-vous, dit-il, d'assurer votre prédestination par vos bonnes œuvres. » Vous ne pouvez pas en avoir une assurance plus certaine, soit que vous regardiez ces bonnes œuvres comme un moyen par lequel Dieu veut nous conduire au salut, soit que vous les regardiez comme le motif même pour lequel il vous a élu. Ne soyez pas de ces lâches qui disent : « Pourvu que j'en fasse assez pour être sauvé, c'est assez pour moi. » Je trouve que ceux-là risquent beaucoup; car, quand on vise à ne faire que le nécessaire, il peut arriver qu'on fasse encore moins et qu'on ne soit pas sauvé. Mais puisqu'on assure sa prédestination par les bonnes œuvres, plus on en fait, plus on a d'assurance. Donc, pour augmenter votre assurance, il faut augmenter la pratique des bonnes œuvres; et si vous avez un aussi grand désir que vous dites d'avoir une entière assurance de votre prédestination, soyez infatigable dans les pratiques de la vertu.

IV. Dieu ne veut pas que nous sachions le secret de sa providence concernant notre prédestination.

Le jeune serviteur de Dieu recevait ces belles instructions comme des oracles du ciel, mais sentait croître en son cœur un plus grand désir que jamais d'apprendre des nouvelles certaines de son éternité : « O mon Père, dit-il, vous avez tant de charité pour moi, assurez-moi une bonne fois que je suis du nombre des prédestinés! — Mon fils, reprit le saint homme, *Dieu ne veut pas que nous sachions le profond secret de sa Providence*, parce que cela n'est pas expédient pour notre salut. Pouvez-vous douter que, nous aimant plus que sa propre vie, qu'il a sacrifiée pour nous, et qu'ayant bien voulu, par une bonté infinie, nous révéler les plus sublimes mystères de la Trinité et des perfections divines, il ne nous aurait pas révélé aussi celui de notre prédestination, s'il n'avait jugé plus avantageux pour nous de l'ignorer que de le savoir? Comment pourriez-vous souffrir la vie présente, sachant qu'elle retarde le bonheur auquel vous seriez prédestiné? Comment vous défendre du mépris des autres et de l'estime de vous-même, et de la tentation de négliger votre sanctification? Pourriez-vous aimer et souffrir ceux que vous sauriez réprouvés? Et ceux-ci ne vivraient-ils pas dans un désespoir continuel durant tout le cours de leur vie? Combien d'autres inconvénients s'ensuivraient de cette connaissance? Mais Dieu nous laisse dans l'incertitude de notre prédestination par une grande miséricorde, afin de nous conserver toujours dans la crainte et dans l'humilité, afin que personne ne présume de soi-même, quelque bien qu'il fasse, ne sachant pas s'il est digne d'amour ou de haine, s'il persévérera jusqu'à la fin,

ou s'il tombera; afin aussi que personne ne conçoive de mépris pour son prochain, quelque méchant qu'il paraisse, ne sachant pas s'il ne se convertira point et ne deviendra pas un grand saint; afin également que nous soyons toujours vigilants et attentifs sur notre conduite; afin, en un mot, que nous vivions toujours ici-bas entre la crainte et l'espérance, et que l'une nous empêche de nous porter au mal, tandis que l'autre nous anime au bien.

Toutefois, *Dieu veut bien condescendre à notre faiblesse en donnant aux élus certains pressentiments de leur bonheur éternel.* Quelle certitude plus grande auriez-vous pu vous donner à vous-même de votre prédestination que celle que vous recevez de Dieu?... Comment pouvez-vous douter que votre nom soit écrit au Livre de Vie, puisque vous voyez Dieu prévenir vos désirs particulièrement par quatre excès de sa bonté : — il vous a créé à son image, vous donnant une âme immortelle, capable de le posséder éternellement; — il vous a donné la foi pour marcher à sa lumière dans la profession de la seule vraie religion qui soit sur la terre; — il vous a inspiré d'abandonner tout pour le suivre; — enfin il vous donne le désir de vivre de son divin Esprit et de mourir à l'esprit du monde. Pourquoi tant de marques si sensibles et manifestes d'un amour particulier, sinon pour vous assurer que vous êtes du petit nombre des prédestinés? Oseriez-vous penser que Dieu fût infidèle jusqu'à vous montrer des apparences contraires aux secrets desseins de sa providence? Serait-il possible qu'il se moquât d'une âme en lui donnant tant de preuves évidentes qu'il veut la sauver, sans qu'il en eût vraiment le dessein? Tenez-vous donc pour assuré que vous êtes du nombre des prédestinés! »

Le jeune homme se retira encouragé par ces consolantes paroles, et se mit à marcher à grands pas dans la voie de la perfection.

V. Quand nous serions certains d'être réprouvés, il ne faudrait pas cesser de servir Dieu et de l'aimer de tout notre cœur. — Le démon, se transformant en ange de lumière, dirigea alors sa tentation sur le vieil anachorète lui-même, en lui persuadant qu'il s'était trompé, et que le jeune moine perdait son temps, puisque malheureusement il devait être du nombre des réprouvés. Il en devint tout triste; le jeune homme s'en étant aperçu, le contraignit de lui dire la cause de son chagrin. Loin de s'affliger de cette révélation, le jeune serviteur de Dieu s'écria, joyeux : « Dieu soit béni, mon Père, qu'il n'y ait pas un plus grand mal. Je mourais de la crainte d'avoir commis quelque péché qui eût déplu à Dieu et vous eût contristé; mais puisqu'il n'y a autre chose que la nouvelle de ma réprobation et de mon exclusion du ciel, qu'elle soit vraie ou fausse, je n'en puis concevoir aucune tristesse. Eclairé par vos bons avis, j'ai bien compris que je ne devais pas servir Dieu comme un mercenaire, mais comme un enfant qui sert son père par amour. Ainsi ce n'est point pour gagner le ciel, mais pour le très pur amour de Dieu que je veux lui être fidèle jusqu'au dernier soupir de ma vie... Je sais fort bien que si mon Dieu, mon Rédempteur, a voulu se dévouer le premier à mon service jusqu'à la mort, sans y chercher ses intérêts, mais seulement les miens, il est trop juste que je quitte les miens pour lui et que je le serve sans aucune espérance de salaire. Je suis trop payé par avance, et quand je lui aurais sacrifié ma vie, je confesse que je n'aurais jamais pu m'ac-

quitter de toutes mes dettes... Du reste. je vois tant d'avantages et tant de gloire dans l'honneur qu'il me fait d'être à lui et de pouvoir l'aimer, fût-ce un seul jour de ma vie, que je me tiendrais encore trop récompensé de mille années de fatigues et d'austérités... Bien plus, quand la gloire de pouvoir l'aimer parfaitement durant une heure de ma vie devrait me coûter une éternité de supplices dans les enfers, je voudrais la souffrir de grand cœur plutôt que de me voir privé d'un si grand bonheur. Pourquoi me mettre en peine si je dois passer mon éternité au ciel ou en enfer? C'est assez de bonheur pour moi d'avoir la liberté de servir mon Dieu et de l'aimer de tout mon cœur durant tout le cours de ma vie. Je veux le faire très fidèlement et je mets en cela tout mon paradis : après cela, qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra. Autrefois, je m'en mettais en peine, mais c'était un effet de mon ignorance; maintenant que Dieu m'a donné plus de lumières, je conçois que mon souverain bien est de le servir et de l'aimer. »

Le bon vieillard était tellement ravi de voir de si nobles sentiments dans le cœur de ce digne serviteur de Dieu, qu'il sentit à l'instant toute sa tristesse se dissiper, et il jugea bien qu'il était impossible qu'une telle âme fût du nombre des réprouvés. Le vrai caractère des élus, c'est l'amour de Dieu, et surtout l'amour désintéressé qui s'oublie lui-même pour n'aimer que les seuls intérêts de Dieu.

O Dieu d'amour qui avez créé l'homme pour le bonheur infini, ce n'est pas vous qui le privez par vous-même de ce bonheur; car vous seriez contraire à vous-même, en ne voulant pas ce que vous voulez, en ayant tant d'amour et tant de haine pour l'homme que de vouloir lui donner et lui ôter le bien infini. Cela est impos-

sible. C'est la malice des hommes qui leur ôte ce que votre bonté voulait leur donner... Je n'ai qu'à quitter ma propre malice et à m'attacher à votre bonté infinie, ô le Dieu de mon âme. et je suis assuré de ma prédestination. Il ne faut pas tant philosopher : quittons nos péchés. quittons les créatures. quittons-nous nous-mêmes et nous attachons par amour à Dieu, nous sommes assurés de le posséder éternellement.

CHAPITRE XXXVI

De la science infinie de Dieu.

I. Petitesse de la science de l'homme. — Le meilleur remède à l'orgueil de l'esprit, à l'ivresse de la science humaine. c'est la connaissance de la science de Dieu.

L'esprit humain est capable de toutes les sciences, mais le plus savant homme ignore plus de choses qu'il n'en sait; il n'y a que la science de Dieu qui soit infinie.

Si je trouvais un prodige vivant qui prétendrait ne rien ignorer, pourrait-il bien répondre à une des mille questions que je pourrais lui faire, avec une science médiocre? — 1° Si je le conduisais dans une grande bibliothèque et si je lui demandais combien il y a de pensées dans deux ou trois mille gros volumes, quelles sont les pensées vraies et les pensées fausses, combien

il y a de paroles et combien de lettres dans chaque volume, quel bien et quel mal ont fait tous ces livres dans le monde, pourrait-il répondre à une seule de ces questions? — 2° Si je le faisais monter au sommet d'une tour, et si, lui faisant voir d'un seul coup d'œil tout le peuple d'une grande ville, je lui demandais : quelles sont les pensées particulières de tous ces hommes que vous voyez là? Quelles sont leurs intentions, leurs affaires, les affections de leur cœur? Quelle est leur naissance, leur capacité, leur humeur? quels sont leurs noms? Combien de fois chacun d'eux a-t-il respiré depuis qu'il a commencé à vivre? Combien de pas feront-ils encore sur la terre?... Serait-il assez savant pour me satisfaire sur une seule de ces demandes? — 3° Si je le menais au bord de la mer et que je lui posasse cette question : Pourriez-vous me dire, vous qui savez toutes choses, combien il y a de gouttes d'eau dans cet élément? Combien chaque goutte a eu de mouvements dans le flux et reflux perpétuel? Quel est le nombre des poissons cachés dans ses abîmes; quelles sont leur nature, leur figure, leurs industries, leurs propriétés, les routes que chacun d'eux a tenues en nageant?... Si tous ces secrets sont trop profonds pour vos connaissances, dites-moi au moins le nombre des grains de sable que vous voyez au bord de la mer, la différence numérique et spécifique de chacun, l'histoire de ses aventures depuis la création du monde?... Ce savant ne serait-il pas obligé d'avouer son ignorance sur toutes ces choses? — 4° Si enfin je lui faisais mille autres questions sur les moindres créatures qui sont dans l'air ou sur la terre, sur les feuilles des arbres, sur les fleurs des prairies, sur les industries des animaux, sur le chant ou le vol des oiseaux, en un mot sur tout ce qui tombe sous nos sens..., satisferait-il bien à une seule de ces demandes?

Vous me direz que ces petites choses ne font pas le sujet des sciences, et qu'un homme ne laisse pas d'être savant quoiqu'il les ignore. Toutefois, ce sont des vérités qui pourraient se savoir, et les ignorer, ce n'est pas savoir toutes choses. Et ce grand homme ne sera-t-il pas forcé d'avouer qu'il ignore mille fois plus de choses qu'il n'en sait? Que dis-je mille fois? Ce qu'il sait n'est pas la cent millième partie des choses qu'il ignore... Allons plus loin : il n'y a pas un seul des animaux qui ne sache beaucoup de choses que ce savant ignore, et il sera contraint d'admirer les industries que le Créateur leur a données pour se conserver et pour se défendre. Qu'il les étudie tant qu'il voudra, il ne les comprendra jamais. Qu'il étudie le travail merveilleux de l'araignée? S'il y a tant d'intelligence dans ce petit animal, combien dans tous les autres, que jamais nous ne comprendrons mieux? Croirons-nous, après cela, savoir tout?... Ce que le savant sait n'est pas plus en comparaison de ce qu'il ignore qu'un grain de sable en comparaison de tout le globe; et le pire, c'est qu'ignorant sa propre ignorance, il s'enfle d'orgueil et se persuade qu'il sait tout, quand il ne sait rien.

II. Etendue de la science de Dieu. — Oh! si nous osions lever les yeux pour envisager l'éclatant soleil de la science infinie de Dieu, que notre ignorance nous paraîtrait hideuse en comparaison! La première chose admirable, dans la science de Dieu, c'est son étendue infinie. Il n'y a nulle vérité actuelle ou possible qu'il ne connaisse autant qu'elle est connaissable, depuis les moindres, que nous négligeons, jusqu'aux plus grandes, en détail et jusqu'aux plus minutieuses circonstances. Et en effet, s'il n'y a pas une seule des créatures de cet uni-

vers qui ne soit son ouvrage, comment pourrait-il ignorer ce qu'elles sont et ce qu'elles font?... Ce qu'il y aurait à savoir d'une seule créature suffirait pour abîmer l'esprit d'un ange, et il n'aurait pas assez de capacité pour le comprendre. Qu'est-ce donc de tout ce qui serait à savoir de toutes les créatures ensemble? Et quand vous considérerez que la science de Dieu s'étend à tout cela, que sauriez-vous faire sinon de demeurer comme hors de vous-même, dans l'admiration de la grandeur infinie de la science de Dieu que vous adorez, et de dire comme le grand Apôtre : « O hauteur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! (Rom. XI, 33). »

Cela nous paraît extraordinaire, à cause de la petitesse de notre esprit. Cependant, ce ne serait rien de dire que la science de Dieu s'étend à tout ce qui est connaissable dans ce monde qu'il a créé. Si elle se terminait là, elle ne serait pas infinie, puisque tout ce grand monde, bien loin d'être infini, n'est pas autant, comparé à la grandeur de Dieu, qu'un grain de sable à l'égard de tout l'univers. Elle s'étend donc au-delà jusqu'à l'infini; car Dieu connaît très distinctement toute la multitude innombrable des choses possibles, autant qu'elle est connaissable. Il sait combien de millions de mondes il pourrait tirer du néant; il connaît toutes les actions, paroles, pensées, que formeraient tous les hommes dont il remplirait ces mondes, toutes les créatures différentes qui en composeraient l'économie, toutes leurs vertus, leurs propriétés, leurs dispositions, etc. Il faut bien, nécessairement, que sa science s'étende à tout cela; car s'il ignorait quelque chose, il ne serait pas Dieu. Etudiez pendant un siècle entier : plus votre esprit voudra considérer cette merveilleuse étendue de la science de Dieu, moins il pourra la comprendre.

Toutefois, c'est encore peu que tout cela, et ce n'est pas là où se termine la grandeur de la science de Dieu; elle se termine dans la connaissance très parfaite qu'il a de lui-même et de toutes les perfections infinies de son être divin. C'est cette science éternelle qui épuise toute l'infinité de l'esprit infini de Dieu. Mais qui peut le comprendre si ce n'est lui seul?

Oh! que je sens une grande joie dans mon cœur quand je considère cette étendue infinie de votre science, ô mon Dieu, d'abord parce qu'elle vous contente souverainement, et ensuite parce qu'elle me fait l'honneur de s'étendre jusqu'à moi!... C'est bien de la gloire pour un homme d'être connu particulièrement de son roi. Qu'est-ce donc pour moi qui puis dire : « J'ai l'honneur d'être connu de Dieu si particulièrement qu'il n'y a rien en moi qu'il ne sache mieux que moi-même! »

O Dieu! quelle retenue pour le mal et quel encouragement pour le bien, si je pensais bien à cette grande vérité : *Dieu sait tout!* En vain je voudrais feindre la vertu : *Dieu sait tout!* S'il m'arrive quelque adversité, je n'ai qu'à dire, pour me consoler : *Dieu sait tout!* Si je fais du bien en secret, si mes bonnes intentions sont condamnées, n'est-il pas consolant pour moi de pouvoir me dire : *Dieu sait tout!* » « Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime (Jean, XXI, 15)! »

III. Simplicité de la science de Dieu. — *Il connaît toutes choses dans une seule science.* — Un ignorant dira : « O Dieu! quelle est admirable cette académie de l'enseignement divin qui renferme en soi cette plénitude de connaissances! Si Dieu connaît cette multitude prodigieuse de sciences qui dépasse infiniment celles de tous les êtres créés, quel embarras dans sa tête! Qu'il

lui faut d'efforts d'esprit et de mémoire pour avoir toutes les sciences! Comment concilier cette multiplicité et cette variété innombrable de connaissances avec la simplicité de l'esprit de Dieu?... » — La science de Dieu n'a rien de semblable à celle des créatures. C'est un grand abîme de lumières qui se fait jour par un seul regard de ses yeux. Il n'a point plusieurs sciences pour connaître toute l'infinité des choses connaissables; il n'en a qu'une très simple; il ne fait point plusieurs actes de son esprit pour les connaître; il n'en fait qu'un seul. Cela nous semble incompréhensible, à cause de la petitesse de notre esprit. Mais si le soleil éclaire dans un instant ce que nos yeux ne pourraient voir en cent ans, en multipliant leurs regards à l'infini, faut-il s'étonner que Dieu, infiniment élevé au-dessus de tous les êtres créés, voie d'un seul regard infiniment plus que toutes les intelligences créées en multipliant leurs efforts?... Dieu puise sa science en lui-même, ou, pour mieux dire, il est lui-même sa propre science, car il est tout esprit, tout lumière, tout intelligence. Ce ne sont pas les choses qu'il fait qui le rendent savant, il l'est par lui-même... O grand Dieu, que vous êtes admirable, et que votre science divine nous est incompréhensible!... Quel est notre petit esprit pour présumer de vous connaître? Du moins qu'il me soit permis de vous adorer, de vous aimer et de vous dire, avec votre saint prophète : « Que votre science me paraît admirable! quelle est élevée au-dessus de moi! j'ai beau m'efforcer de la connaître, je n'y arriverai jamais (Ps. 138)! »

Il est vrai que les théologiens disent qu'il y a plusieurs sciences en Dieu, une science d'intelligence, une science de vision, une science d'approbation, une science conditionnelle... Mais il ne faut pas prendre les noms

pour les choses. Ce ne sont là qu'une seule et même science de Dieu très unique et simple, à laquelle les docteurs ont donné plusieurs noms en tant qu'elle se termine à des objets différents... Quand je considère que Dieu n'a qu'une simple pensée dans laquelle il renferme tout ce qu'il connaît, je ressens de la joie dans mon cœur de voir que je suis renfermé dans cette simple pensée avec tous les saints et tous les anges, avec les divines Personnes, et avec toutes les perfections adorables. Il pense à moi par la même pensée qui le fait penser à lui-même... Pourrais-je être mieux occupé que de ce qui l'occupe lui-même? Pourquoi faut-il que je pense si peu à lui? Que me sert de savoir tant de choses inutiles et vaines, mais d'ignorer Dieu et de l'oublier pendant des heures entières?... O mon Dieu, que vous êtes aimable! Pourquoi faut-il que tous les cœurs des hommes ne vous aiment pas?...

CHAPITRE XXXVII

De la science infinie de Dieu (*suite*).

IV. Facilité de la science de Dieu. — 1° La science des hommes et des anges ne peut être comparée à celle de Dieu. *Les hommes* vont puiser leurs connaissances au dehors d'eux, au moyen des images formées par les objets qui tombent sous leurs sens. Encore ne

connaissons-nous presque que l'extérieur et la superficie des choses, peu à peu et avec travail; c'est pour cela que toutes nos connaissances ont toujours trois défauts : elles sont multipliées, imparfaites, laborieuses. — *Les anges* connaissent d'une manière plus noble que nous; ils trouvent les objets de leurs connaissances en eux-mêmes où le Créateur en a imprimé les images. — Mais la science infinie *de Dieu* est tout autre : elle n'est point multipliée comme celle des hommes, elle est très simple; elle n'est point puisée dans les objets; il l'a toute en lui-même; elle n'est point reçue d'un autre comme celle des anges, il l'a par lui-même; elle n'est point limitée, mais elle est infinie et s'étend à tout ce qui est connaissable; les petites lumières de ses créatures ne sont qu'un léger rayon de ses divines clartés.

Il y a, dans ce grand abîme de lumières de l'intelligence divine, trois infinités. La première est que Dieu se connaît lui-même très parfaitement dès le point de son éternité, et cette contemplation éternelle est si forte, qu'elle produit une parfaite Image de lui-même, qui est un Dieu égal à lui. La seconde infinité de la science de Dieu, c'est qu'Il connaît une infinité de choses qui ne sont pas lui, c'est-à-dire tous les êtres créés et tous les mondes possibles. La troisième infinité est encore plus admirable, c'est que Dieu est aussi peu occupé de la vue et de la connaissance très distincte de tant de créatures que s'il ne pensait à aucune, et qu'il n'en est nullement distrait de la contemplation de sa divine essence. Mais la première infinité de la science de Dieu suffit pour les autres, car, dans la seule contemplation de sa divine essence, il voit toute l'infinité de ses perfections divines; il voit toute l'étendue de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice; enfin,

il voit toutes choses dans sa divine essence par une très simple vue à laquelle rien n'est caché. Par conséquent, il n'y a, en réalité, dans la science de Dieu qu'une seule infinité, qui suffit à tout, et un seul acte très pur, très simple.

V. Certitude et constance de la science de Dieu. — Jugeant de la science de Dieu comme de nos petites connaissances, quelqu'un pourrait dire : « Mais comment pouvons-nous concevoir que la science de Dieu soit éternelle, puisqu'il apprend tous les jours des choses qui se passent dans le temps? — Il ne faut pas oublier que nous ne pouvons pas concevoir l'éternité, l'étendue, la constance invariable de la science de Dieu. Nous sommes réduits à connaître de manière différente les choses présentes et les absentes, les passées et les futures, parce que nous n'avons rien d'actuel que le moment présent, qui passe et qui meurt aussitôt qu'il est né; presque toutes choses sont pour nous ou passées ou futures, et nos connaissances sont variables comme leur objet. Mais la science infinie de Dieu est toujours actuelle et toujours présente, éternelle et invariable; elle ne se ressouvient de rien, parce que rien n'est passé par rapport à elle; elle n'apprend rien de nouveau, parce que rien n'est futur à son égard; tout lui est présent; elle est invariable parce qu'Il sait toujours toutes les choses telles qu'elles sont. La science de Dieu est un grand soleil dans son plein midi, qui n'a jamais eu d'aurore et n'aura jamais de couchant.

Mais l'invariabilité et l'infaillibilité de la science de Dieu peut-elle s'accorder avec notre liberté? — Nonobstant la liberté entière que Dieu nous laisse de faire tout ce que nous voulons, même contre ses volontés,

jamais cette science éternelle ne sera fausse en la moindre chose. Comme celui qui regarde jouer tous les personnages d'une tragédie leur laisse faire avec liberté tout ce qu'ils veulent; ainsi Dieu voit tout le cours de nos vies, tantôt nos chutes dans le péché, tantôt nos recours à lui par la pénitence. Il voit tout cela d'un même regard; il le voit dès l'éternité et il le verra éternellement, non pas comme des choses futures ou passées, mais comme des choses toujours présentes à ses yeux, sans que la moindre chose arrive de nouveau ou se perde jamais à sa connaissance... Ne serions-nous pas bien abusés, si nous pensions pouvoir vous cacher quelque chose, ô abîme d'intelligence! ô immensité de lumière?

VI. Conclusion des deux chapitres sur la science de Dieu. — Réunissez maintenant, si vous le pouvez, ces quatre rayons de l'éclatant soleil de la science divine qui ont frappé vos yeux : 1° cette grandeur qui vous a paru dans l'infinité des objets qui embrasse son étendue; 2° cette simplicité qui ne consiste que dans un seul acte et dans un seul regard de ses yeux; 3° cette facilité admirable de connaître une infinité d'objets différents, sans en être plus occupé que s'il ne connaissait rien; 4° cette éternité invariable qui voit tout présent, et cette certitude infaillible qui connaît, sans se tromper jamais, tant de millions de choses qui sont libres et incertaines. Et après que vous aurez formé dans votre esprit la plus haute idée que vous aurez pu de la science infinie de Dieu, dites hardiment que vous n'y connaissez rien, et qu'il y a plus loin de votre idée grossière et si imparfaite à la réalité de la science qui est dans l'esprit de Dieu, qu'il n'y a des ténèbres de la nuit à la lumière

du midi. Adorez seulement, admirez en silence, et écriez-vous comme le grand Apôtre : « O hauteur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu (Rom., XI, 33)! »

Ah! je sais bien, ô mon Dieu, que vous ne m'oubliez jamais! Pourquoi faut-il, ingrat que je suis, que je vous oublie sans cesse? Vous me connaissez, et je ne vous connais pas, parce que vous êtes tout lumières et que je ne suis que ténèbres. Je ne puis pas vous connaître tel que vous êtes; mais je puis vous aimer tel que vous êtes. Aussi, mon Dieu, pour ma consolation, vous ne m'avez pas commandé de vous connaître de tout mon esprit, mais de vous aimer de tout mon cœur.

CHAPITRE XXXVIII

De la justice de Dieu.

I. La justice de Dieu triomphe de la malice des pécheurs. — Il n'y a rien de si aimable ni de si adorable que Dieu : l'excellence infinie de son être, les bienfaits innombrables dont il nous comble, les biens éternels qu'il nous promet, devraient lui soumettre tous les esprits et lui attacher tous les cœurs des hommes; et néanmoins personne n'est si méprisé ni si offensé que Dieu. Est-il un seul de tous les hommes qui ne l'offense tous les jours? S'est-il écoulé une heure ou un

seul moment dans toute la durée des siècles où il n'ait été outragé? Jamais personne n'a été si malheureux que d'être l'ennemi public de tout le monde et d'un être universellement maltraité. Il n'y a que Dieu qui soit ainsi offensé!

Il voit de ses yeux toutes les injures qu'on lui fait; il entend de ses oreilles tous les blasphèmes que l'on profère contre lui; il voit toutes ses lois méprisées, toutes ses volontés contrariées, tous ses bienfaits payés d'ingratitude, et il ne voit devant ses yeux que le péché dont il a une extrême horreur. Comment pourrait-il être heureux au milieu de tout cela, si sa justice ne rétablissait pour sa gloire ce que la malice des hommes dérègle ainsi continuellement, au mépris de sa majesté? Mais malgré l'insolent attentat de ses créatures ingrates, toutes ses volontés seront accomplies, en sorte qu'il tire toujours sa gloire de tout ce qu'elles sauraient faire. C'est sa volonté que l'homme soit libre de se porter au bien ou au mal; mais c'est aussi sa volonté que tous les biens soient récompensés et tous les maux punis. La justice de Dieu poursuit les méchants partout, dans le ciel, sur la terre et jusqu'au fond des abîmes :

1° Il y a *les maux sensibles et corporels* par lesquels la main vengeresse de Dieu humilie sans cesse la vanité humaine : les pestes, les guerres, les famines, les incendies, les déluges, les tremblements de terre, les foudres du ciel, les pertes des biens, les maladies, les morts tragiques et funestes, et les autres calamités innombrables qui font gémir tous les mortels. Quelle langue pourrait suffire à les raconter? quel esprit peut les considérer sans frémir d'horreur? Cependant nous

avons encore l'audace de nous révolter contre ce bras tout-puissant qui nous écrase de sa pesanteur.

2° Il y a aussi *les peines de l'esprit*, plus cruelles que celles du corps, parce qu'elles sont imprimées dans l'âme, qui est plus noble que le corps : comme les soustractions des grâces en tant de personnes qui les ont méprisées ou qui en ont abusé longtemps; l'aveuglement d'esprit en tant d'autres qui se précipitent dans le mal : la dureté du cœur en ceux qui sont insensibles à tout, et incapables de conversion; les tristesses, les ennuis, les inquiétudes, les jalousies; les craintes, les désespoirs et mille autres supplices intérieurs que souffrent tant de misérables, portant comme un enfer vivant sur la terre. Hélas! loin de s'humilier sous la main de Dieu, ils s'enfoncent davantage dans le péché.

3° Enfin il y a *les peines de l'autre vie;* mais elles ne sont pas de même rigueur. D'abord, ce sont les tourments dont la très sévère justice de Dieu châtie les âmes dans le purgatoire; ensuite ce sont les supplices épouvantables de l'enfer. Ces peines sont également composées de flammes dévorantes. Qu'est-ce que le purgatoire, sinon un enfer temporel? Qu'est-ce que l'enfer, sinon un purgatoire éternel? Dans l'un et l'autre, les âmes sont privées de la vue de Dieu; dans l'un et l'autre elles souffrent le tourment du feu, selon la grandeur des injures qu'elles ont faites à Dieu. O Dieu! que cette vision est terrible, et que les paroles du prophète sont véritables : « Qui ne vous craindra pas, ô grand Dieu vivant? Qui ne tremblera pas à l'aspect de votre justice (Is. XXXIV, 5) ? » ...O Dieu formidable dans les arrêts de votre justice! si vous punissez si sévèrement une simple pensée de vanité dans les anges, que dois-je attendre, misérable petit ver de terre, si toutes mes pen-

sées, mes paroles, mes actions, toute ma vie, ne sont qu'orgueil et ambition? Je tremble sous votre main, ô divine justice! je pâlis, je sèche d'effroi!

II. Dieu est juste envers tous les êtres créés, et néanmoins il n'est juste envers personne et il est juste envers tous. — *Il fait très justement du mal aux bons, et très justement du bien aux méchants.* — 1° *Dieu n'est juste envers personne et il est juste envers tous.* — Quelle sorte de justice pouvons-nous concevoir de Dieu? Ce ne peut être *une justice commutative*, qui consiste à rendre un bienfait pour un autre reçu. Ce ne pourrait être qu'une *justice distributive* qui consiste à départir à chacun ce qui lui convient, selon son état et sa dignité. Et, en effet, l'Aréopagite dit que la justice de Dieu paraît admirable dans l'univers, en ce qu'il a *distribué* à chacun des êtres ce qui lui est propre selon sa nature, son ordre et sa vertu particulière.

Mais puisque la justice consiste ainsi à rendre à chacun ce qui lui appartient, je ne vois pas que Dieu fasse justice à aucun des êtres créés; car pour leur faire justice, il faut leur donner ce qui leur appartient. Or, qu'est-ce qui leur appartient, sinon le néant? Voilà tout ce qu'ils ont en propre, puisqu'ils n'ont rien reçu que comme par emprunt, de la pure libéralité de leur souverain Créateur. Donc, si Dieu leur faisait justice, il les renverrait tous dans le néant de leur propre origine, et principalement les hommes qui, commettant plusieurs péchés, tombent incessamment d'un néant dans un autre, puisque le péché est un misérable néant. Comme je ne vois pas que Dieu anéantisse aucune créature, ni même les plus grands pécheurs, je ne vois pas qu'il fasse justice à aucun des êtres créés.

On peut dire, il est vrai, à un autre point de vue, que Dieu rend justice à ses créatures; car ayant voulu leur donner l'être par pure libéralité, c'est une justice de leur distribuer ce qui appartient à leur être selon leur rang et leur dignité. S'il voulait les réduire au néant, ce serait juste, il est vrai, parce qu'elles n'ont droit à l'existence que par la volonté de Dieu; mais s'il les conserve ou perfectionne leur être, ce sera juste aussi, parce que cela convient à son infinie bonté. De même, quand il veut punir les pécheurs, il est juste, parce que les pécheurs l'ont mérité; et quand il veut leur pardonner, il est juste aussi, parce qu'il glorifie sa bonté. Ainsi, soit que Dieu détruise ou conserve, châtie ou pardonne, il fait toujours justice à ses créatures.

2° *Dieu fait très justement du mal aux bons et très justement du bien aux méchants.* — Cela est vrai, d'abord parce que la divine volonté de Dieu est la règle de toute justice, qu'il est le suprême de tous les êtres et que personne n'a le droit de lui demander : Pourquoi faites-vous ainsi? — Mais de plus, il observe une très grande justice en faisant du bien aux plus méchants, parce qu'il n'y a point d'homme si méchant au monde qui n'ait fait quelque bien digne de récompense; et puisqu'ils ne doivent pas en avoir dans l'éternité, étant du nombre des réprouvés, n'est-il pas juste que Dieu les récompense par des biens et des consolations sensibles dans cette vie? Au contraire, il n'y a point d'hommes si justes sur la terre qui n'aient commis quelque péché digne de punition; puis donc qu'ils ne doivent pas être punis dans l'éternité étant du nombre des prédestinés, n'est-il pas juste que Dieu les châtie et qu'il les charge d'afflictions durant cette vie?

Que nos lumières humaines sont courtes et faibles!

Nous portons quelquefois envie à la prospérité des plus grands pécheurs, et quand il nous semble que Dieu n'a de bénédictions temporelles que pour eux, nous voudrions presque disputer avec la Providence. Nous ne voyons pas que cette apparente douceur est le coup le plus formidable de sa très sévère justice... Trop cruelle miséricorde qui endurcit le pécheur! Malheureux bonheur qui le prive des biens éternels! « Seigneur, s'écrie saint Bernard, ne me donnez jamais de telles bénédictions! »

Mais nous devons porter une sainte envie à la miséricordieuse sévérité que la justice divine a coutume d'exercer sur les plus justes. En les châtiant dans ce monde pour quelques légères fautes de fragilité, ne semble-t-il pas qu'elle les purifie dans un purgatoire d'amour, pour les disposer à entrer sans retard dans la cité sainte où rien de souillé ne peut être admis? Bienheureux sont-ils déjà, tant de fois canonisés par la propre bouche du Fils de Dieu, dans l'Evangile : « Bienheureux les pauvres!... Bienheureux ceux qui pleurent!... Bienheureux ceux qui endurent persécutions!... » Ainsi les traitements les plus rudes sont les caresses dont la justice de Dieu favorise les prédestinés. O Dieu de bonté, ayez pitié de notre aveuglement, qui prend ainsi les biens pour des maux, et les plus grands maux pour des biens! O divine justice, ne nous donnez pas ce que nous désirons le plus ardemment... Je ne veux pas de vos prospérités; je désire plutôt vos adversités. Ne me flattez pas pour me perdre, mais châtiez-moi pour me pardonner!

CHAPITRE XXXIX

De la justice de Dieu (*suite*).

III. Dieu n'est pas toujours rigoureux pour les bons et ne favorise pas toujours les méchants. — Si la justice de Dieu traitait *toujours* les justes avec dureté et n'avait de consolations que pour les méchants, on ne la prendrait pas pour une justice, mais pour une cruelle injustice, et les âmes simples en demeureraient quelquefois scandalisées, au point de prendre le parti du vice plutôt que celui de la vertu. Aussi voyons-nous que la Providence, par pitié pour notre faiblesse, en use autrement; car il y a beaucoup de gens de bien que Dieu comble de bénédictions temporelles, et beaucoup de méchants qu'il châtie très sévèrement même durant cette vie. Sur ce sujet, faisons les considérations suivantes :

1° *La justice de Dieu ne laisse jamais aucun bien sans récompense, ni aucun mal sans punition.* Dieu est justice et vérité, il voit tout et sait tout; et c'est en cela que sa justice est infiniment élevée au-dessus de celle des hommes, dont la connaissance est limitée en son objet et imparfaite en elle-même. — Il ne faut pas s'étonner si la justice de Dieu accorde quelquefois des bénédictions temporelles aux justes, car parmi les bonnes actions qu'ils font, il en est qui ne sont pas dignes des récompenses éternelles, ou parce qu'elles ne procèdent pas d'un motif surnaturel, ou parce qu'elles ne sont pas faites purement pour la gloire de Dieu. Ce-

pendant elles méritent quelque salaire, qui consiste en bénédictions temporelles. — Quand la justice de Dieu châtie aussi par des punitions temporelles les plus grands pécheurs, auxquels elle prépare de plus celles de l'éternité, c'est pour les toucher, les obliger à rentrer en eux-mêmes, et à faire pénitence, ou bien pour mettre obstacle au cours de leurs vices, ou bien encore pour servir d'exemple aux autres, ou enfin pour leur faire commencer leur enfer dès la vie présente. Mais après tout, il faut confesser avec saint Augustin qu'il y a là des secrets incompréhensibles de la justice de Dieu...

2° *Dieu n'exerce jamais sur ses créatures une pure justice sans miséricorde* (Ps. 76). Soit qu'il récompense le bien naturel en ce monde ou le surnaturel dans l'autre, c'est toujours au delà du mérite; soit qu'il punisse les péchés, c'est toujours moins qu'ils n'ont mérité. — Nous ne pouvons douter que Dieu ne récompense au delà du mérite sur la terre, puisqu'il a promis le centuple dès cette vie (Marc, X, 30) ; mais, s'il s'agit des récompenses, que pouvons-nous faire pour mériter la possession du Bien infini? Ne faudrait-il pas un mérite infini dont nous ne sommes pas capables? Car « toutes les souffrances de cette vie, nous dit le grand Apôtre, ne sont pas comparables à la gloire future (Rom., VIII, 18). » — De même, quand la justice de Dieu punit les péchés des hommes, c'est toujours moins qu'ils ne l'ont mérité, lors même qu'il ne s'agit que des fautes légères. Quand nous n'aurions jamais commis qu'un seul péché véniel dans toute notre vie, toutes les adversités que tous les hommes peuvent souffrir sur la terre ne suffiraient pas pour le punir autant qu'il le mérite. Si l'on considère même les punitions éternelles

des réprouvés. leurs tourments si épouvantables n'égalent pas leur démérite, car, infinies dans leur durée, elles ne le sont pas dans leur intensité. La miséricorde de Dieu l'emporte de beaucoup sur sa justice, jusque dans l'enfer.

3° *Si nous pensions que notre Juge voit tout, n'oublie rien, et que rien ne sera sans récompense ou sans punition*, combien nous serions pressés de vivre saintement!... Pensez-y ou n'y pensez pas, la chose est ainsi : « Un verre d'eau donné aux pauvres ne perdra pas sa récompense, une parole inutile sera jugée, les dettes devront être payées jusqu'au dernier denier », nous dit l'Evangile... Je pèse à loisir ces trois choses : un Bien infini, une éternité, une action d'un moment, et j'admire mon aveuglement. A quoi pensez-vous, mon âme, à quoi vous amusez-vous? Oh! qu'une bonne œuvre coûte peu à faire, mais que les conséquences en sont admirables!... D'autre part, il est impossible qu'un péché une fois commis demeure impuni. O Dieu, de quelle somme de punitions seront redevables devant votre justice ceux qui passent leur vie entière dans le péché!

IV. La justice de Dieu est adorée dans le ciel, blasphémée dans les enfers, méprisée communément sur la terre, crainte de peu de personnes, aimée seulement par les ames parfaites. — 1° O justice infinie, justice éternelle, justice adorable de mon Dieu, vous régnez sur tout, vous triomphez sur tout, excepté sur le cœur des hommes pécheurs. Je vous vois, *dans le ciel*, triomphante; car c'est vous qui avez mis ces éclatantes couronnes sur les têtes de ces rois de l'éternité; c'est vous qui leur avez assigné leurs trônes plus ou

moins élevés, selon leurs mérites, et tous vous adorent, vous bénissent et vous remercient, confessant que vous les avez récompensés au delà de ce qu'ils avaient mérité.

2° Vous triomphez *dans l'enfer* aussi bien que dans le ciel, ô toute-puissante justice, mais d'une manière bien différente; vous y distribuez des chaînes au lieu de couronnes, vous enfoncez les réprouvés dans les abîmes, au lieu de les élever sur des trônes. Aussi, ils vomissent contre vous le blasphème. Régnez, triomphez, divine justice, au milieu de vos ennemis! Oh! que votre empire me semble glorieux dans les enfers aussi bien que dans le ciel!

3° Mais d'où vient, justice adorable, que, triomphant ainsi en souveraine dans les deux éternités, la bienheureuse et la malheureuse, vous vous laissez mépriser si indignement par de faibles créatures qui rampent ici-bas *sur la terre?* Mais je me trompe, ce n'est pas vous qui dormez, divine justice; ce sont *les pécheurs*, pour leur grand malheur; s'ils ouvraient les yeux, ils verraient les épouvantables rigueurs que vous exercez, même durant cette vie, contre le péché!

4° Je vois bien quelques hommes *qui vous craignent;* mais les uns ne craignent pas tant de vous déplaire que de subir vos châtiments; les autres vous craignent avec excès, comme si vous, votre justice, cherchait l'occasion de les perdre et leur faisait des crimes de rien. Mais qu'il en est peu qui vous craignent d'une crainte filiale, qui les rende attentifs à ne pas vous déplaire et les tienne soumis à vos volontés! et c'est cependant la seule crainte qui vous plaît dans vos fidèles serviteurs.

5° Il faut avoir un *amour pur et désintéressé*, pour

aimer autant la justice de Dieu punissante que sa miséricorde caressante. Nous n'avons guère de pur amour ni de pure haine, sur la terre; le pur amour n'est dû qu'à Dieu, la pure haine est due au péché; mais nous mêlons toujours à notre amour et à notre haine, nos intérêts. Hélas! que nous sommes remplis de notre amour propre! *Aimer la justice de Dieu* est l'effet d'une dévotion rare qui n'appartient qu'aux âmes mortes à leur amour propre et remplies du pur amour de Dieu.

V. Les décrets de la divine justice sont des abimes impénétrables a nos esprits pendant cette vie. — Oh! que le grand Apôtre a eu raison de s'écrier : « Que les jugements de Dieu sont impénétrables et que ses voies nous sont inconnues! Qui sait ses desseins, et à qui a-t-il demandé conseil (Rom., XXXIII, 34)? » Qui est-ce qui pourrait donner des raisons des dispositions divines qui ne dépendent que de sa volonté? Qui oserait les censurer parce qu'il ne peut les comprendre?... Pour arrêter nos *pourquoi,* il suffit de penser que Dieu l'a voulu ainsi : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit (Ps. 118). » Notre curiosité, qui voudrait entrer dans les secrets de Dieu, se trouve gênée de ne voir goutte dans les ressorts de cette conduite admirable de la Providence!... Si les princes de la terre tiennent leurs desseins cachés, faut-il s'étonner que le ciel voile aux hommes le sanctuaire des profonds secrets de la majesté de Dieu? Cela nous tient dans l'humilité, dans la crainte et dans le respect... Ne demandons point à connaître; mais admirons en silence tous les arrêts de la justice divine sur ses créatures.

Un jour viendra, mais un jour bienheureux, où Dieu, nous dévoilant les beautés de sa face divine, nous fera

voir aussi toutes les raisons des dispositions de sa Providence sur nous et sur le reste des créatures; nous les verrons si pleines de bonté, de justice et de miséricorde, que l'éternité tout entière ne suffira pas pour les admirer et pour les bénir!... En attendant, la foi ne doit-elle pas nous combler de paix et de contentement? Je suis dans vos mains, divine justice; c'est vous qui disposez de moi comme il vous plaît, pour le temps et pour l'éternité... J'adore vos décrets infiniment justes, infiniment saints et souverainement aimables; et, quand j'aurais la liberté de les choisir tels que je voudrais, je n'en voudrais pas d'autres que les vôtres. Mais en quittant mes intérêts pour vous, je ne les quitte pas; car pourrais-je mieux les établir qu'en vous aimant plus que moi-même?

CHAPITRE XL

De la miséricorde de Dieu.

I. Impuissance de l'homme a parler de Dieu. — Je voudrais ne cesser jamais de parler ici-bas des miséricordes de mon Dieu, puisque ma plus douce espérance est de ne cesser jamais de les chanter, là-haut, dans le ciel, durant toute l'éternité (Ps. 88).

Je sais que toutes les perfections de Dieu, non seulement sont égales en tout ce que nous pouvons dire ou

penser d'elles; mais je sais de plus qu'elles ne sont toutes qu'une même chose. Sa miséricorde est sa justice, et sa justice est son éternité; son éternité est sa toute-puissance, et enfin, toutes ses perfections adorables ne sont qu'une très simple perfection; et cette perfection est son essence divine, qui est tout cela par elle-même, sans qu'elle ait besoin d'aucune autre perfection pour être infiniment parfaite. Encore, est-ce parler de Dieu d'une manière trop basse, que de le reconnaître infiniment parfait. « Quand nous disons *parfait*, nous ne parlons pas exactement; car, ce qui n'a pas été *fait* ne peut pas être dit *parfait* », dit saint Grégoire.

Dieu seul se connaît très parfaitement par une très simple connaissance, et lui seul s'énonce ou s'exprime lui-même à lui-même par une très simple Parole... Nous autres, pauvres mortels, dont l'esprit est bien plus petit qu'un atome auprès de cette haute majesté, nous faisons mille efforts pour concevoir quelque chose de ses grandeurs; et il souffre, par bonté, que nous en pensions et que nous en parlions, non pas comme elles sont en elles-mêmes, car cela nous est impossible, mais selon notre faible raison. Nous concevons son immensité comme remplissant tout, sa toute-puissance, comme un bras qui fait tout et qui soutient tout, sa justice comme rigoureuse, sa miséricorde comme bienfaisante, sa Providence comme gouvernant tous les êtres et pourvoyant à tous leurs besoins; enfin, nous nous formons des idées différentes les unes des autres. Notre ignorance et notre faiblesse vont encore plus loin; car nous les comparons les unes aux autres comme si elles étaient plusieurs choses, et même nous osons préférer l'une à l'autre dans notre estime et nos affections, comme si elles étaient inégales. Pardon, Seigneur! Hélas! vous savez bien que

ce n'est pas par irrévérence, mais par un effet nécessaire de notre impuissance, qui pense et parle de vous non pas comme elle doit, mais comme elle peut, non pas pour vous déplaire, mais à dessein de vous honorer, avouant toujours que tout ce qu'elle peut dire est infiniment éloigné de ce que vous êtes.

II. Attrait spécial envers la miséricorde de Dieu. — Hymne a la miséricorde de Dieu. — Nous ne devons donc jamais faire de comparaison, ni beaucoup moins aucune préférence entre une des perfections de Dieu et une autre, puisqu'elles ne sont toutes qu'une très simple chose. Mais le moyen d'empêcher nos cœurs de ressentir je ne sais quel attrait plus puissant, quelque respect plus profond, quelque tendresse plus cordiale, quelque amour plus ardent pour la bonté et pour la miséricorde de Dieu que pour aucune autre de ses perfections adorables?... Hélas! c'est vers elles que tous les pauvres pécheurs tendent les mains incessamment, et elle leur tend toujours ses bras et son sein ouverts pour les recevoir amoureusement. C'est elle qui n'a jamais rebuté personne, quelque misérable qu'il puisse être. Au contraire, c'est pour ceux qu'elle voit plongés dans un grand excès de misère qu'elle se montre plus bénigne et plus libérale; car elle se plaît à faire surabonder la grâce où avait abondé le péché, pour être, comme dit saint Ambroise, « le naufrage de tous les péchés et le port assuré de tous les pécheurs. »

C'est elle qui semble avoir abandonné le ciel, où elle ne voit aucun misérable, pour venir demeurer ici-bas avec nous, parce qu'elle nous voit tous misérables. Portant des trésors de bontés pour nous, son seul désir est de les épancher tous pour nous délivrer de toutes les

misères qui nous font gémir.. Elle fait plus encore; car, afin de nous épargner la peine de la chercher bien loin, elle remplit toute la terre de son immensité (Ps. 32). C'est comme un grand temple bâti à sa gloire, où elle ne veut point d'autres autels que les cœurs des hommes, ni d'autres victimes pour lui être immolées que leurs péchés, ni d'autre feu pour les consoler que celui de l'amour sacré qu'elle fournit elle-même. Les prêtres qu'elle admet dans son temple pour le desservir sont tous les mortels, qui ne trouvent pas trop de victimes en eux-mêmes pour leurs sacrifices; et le seul mot de musique qu'elles sont obligées de lui chanter perpétuellement, c'est ce verset du psaume quatre-vingt-huitième : « Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur! »

C'est elle qui casse en notre faveur tous les arrêts de la justice de Dieu par une seule parole qu'elle tire de nos lèvres : *Peccavi, J'ai péché.* C'est elle qui éteint toutes les flammes de l'enfer où nous devions brûler éternellement, par une seule goutte d'eau qu'elle fait couler de nos yeux. C'est elle qui brise en un moment toutes les chaînes les plus pesantes qui nous faisaient gémir sous la captivité du démon et du péché, par un seul mouvement de notre cœur, qu'elle touche par sa grâce pour le briser par la contrition. C'est elle, en un mot, qui nous présente le remède général et efficace à nos misères humaines, et qui, non contente de nous délivrer de tous nos maux, nous ouvre encore largement ses trésors pour nous enrichir des biens éternels. O excès ineffable de vos bontés pour nous, mon Dieu! Vous prenez tous nos maux, et vous nous donnez tous vos biens. O commerce incompréhensible de vos divines libéralités! Au lieu des punitions que nous méritons,

vous nous donnez des récompenses éternelles que nous n'avons jamais méritées. Oh! que le misérable pécheur qui, trop attaché à ses misères, ne voudra point goûter les douceurs de la divine miséricorde, mérite bien d'être abandonné pour jamais aux rigueurs de la divine et très sévère justice!

Que je sens de consolations, ô divine miséricorde, à vous considérer et à m'entretenir de vous! Oh! si je pouvais pénétrer si avant dans l'abîme de vos grandeurs, que mon cœur s'y perdît pour n'en sortir jamais!...

CHAPITRE XLI

De la divine miséricorde (*suite*).

III. La miséricorde de Dieu éclate admirablement dans le pardon des péchés des hommes. — Hélas! qui sommes-nous, petits vers de terre, pour sentir si vivement, une légère offense qui nous est faite par un de nos semblables?... Et qu'est-ce donc de voir la majesté infinie de Dieu offensée par un homme qui n'est qu'un peu de boue animée, le Tout-Puissant insulté par une poussière, le Créateur méprisé par sa créature?... Qui n'avouera qu'une telle offense ne peut être qu'infiniment sensible à cette haute majesté et mériterait d'être vengée sur l'heure?... Mais, ô miracle des bontés de Dieu! ô triomphe éclatant de ses miséricordes! Ce Tout-Puis-

sant insulté supporte cette poussière insolente et n'exerce point sur elle sa juste colère! Ce bienfaiteur outragé ne se venge point de l'ingrat, mais il lui continue ses faveurs; il lui pardonne une si grande injure, il l'embrasse, il l'aime plus qu'auparavant, à l'instant même où il demande pardon, d'un cœur contrit et humilié!

Tout le monde sait cela, mais tout le monde n'est pas touché de cette merveille, qui devrait tenir tout le monde suspendu dans une admiration éternelle... Saint Augustin pose la question de savoir si c'est un moindre prodige de la toute-puissance de Dieu de pardonner un seul péché à l'homme que de créer tout l'univers, et il répond : « Oui, c'est une plus grande merveille que le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. » Saint Thomas en donne la raison : C'est que la création du monde ne se termine qu'aux ouvrages de la nature, tandis que pardonner est un ouvrage de la grâce; d'où il suit qu'autant la grâce est au-dessus de la nature, autant le pardon d'un péché l'emporte sur la création de l'univers. Lorsque Dieu a créé le monde, il ne l'a tiré que du néant naturel, sans résistance; quand il retire un pécheur du profond abîme de son crime, il faut qu'il détruise un néant rebelle. Aussi, pour donner l'être à toutes les créatures, il n'a fallu qu'un *Fiat*, mais pour le pardon d'un seul péché, que de paroles, que de prières, que de fatigues, que de larmes, que de douleurs, que de plaies reçues, que de sang répandu!...

O homme, rentre ici en toi-même! Si, lorsque tu as commis un péché, il était nécessaire que Dieu créât un monde, n'est-il pas vrai que tu en serais épouvanté?... Mais ne vois-tu pas que Dieu fait bien davantage quand il te pardonne ton péché? D'où vient donc que tu y es

insensible, sinon parce que tu n'as jamais considéré la profondeur infinie de cette merveille?

Saint Augustin passe encore plus avant. Il se demande si ce n'est pas un plus grand chef-d'œuvre de la main de Dieu d'avoir pardonné un seul péché à un homme que d'avoir créé tous les anges en état de grâce... Et il répond : « S'il faut pour l'un et l'autre une égale puissance, le pardon du péché est l'effet d'une plus grande miséricorde... » O Dieu de bonté, puisque c'est une plus grande gloire pour vous de me pardonner mes péchés que d'avoir créé tant de millions de millions d'anges qui chanteront vos louanges pendant toute l'éternité, glorifiez-vous dans mes misères; pardonnez, Seigneur, pour l'amour de vous-même!

Mais je vais plus avant, et sans m'arrêter aux créatures, je m'élève jusqu'au Créateur, et je reconnais que, pour faire naître un Dieu d'un Dieu, il faut une puissance infiniment plus grande que pour produire tous les êtres créés; puis, abaissant mes yeux sur l'indignité du pécheur dont Dieu se fait un fils adoptif par la grâce, je demande quelle puissance, quelle profusion de ses miséricordes lui est nécessaire pour cela. Sans oser faire de comparaison entre Celui qui est tout et celui qui n'est rien, je vois cependant que le Père produit son Fils de l'abondance infinie de son être, au lieu qu'il produit ce fils adoptif d'un détestable néant opposé à ses volontés. Ce dernier, en quelque façon, me paraît plus étonnant que le premier. Qu'un Dieu produise un Dieu de sa propre substance, cela se conçoit plus facilement, puisque nous voyons que chacun produit son semblable; mais que d'un néant criminel il produise un enfant de Dieu, que celui qui était un démon et un ennemi de Dieu soit appelé et soit vraiment fils de Dieu

(1 Jean. III. 1), qu'il ait un droit légitime à son royaume éternel, et qu'il participe en quelque manière à la nature divine, cela nous paraît beaucoup plus incompréhensible. O Dieu, quel aveuglement dans les hommes, de connaître et d'estimer si peu le prodige de vos infinies bontés!

Faut-il ajouter quelque chose de plus, pour nous imprimer davantage dans l'esprit une haute estime des grandeurs de la miséricorde de Dieu, et pour nous arracher du cœur les justes sentiments de la reconnaissance quand elle nous pardonne nos péchés? J'ose dire que j'y remarque quelque chose de plus étonnant et de plus incompréhensible que dans la production éternelle du Saint-Esprit en Dieu, exclusion faite de toute comparaison entre cette Personne adorable et le pécheur converti. Faut-il s'étonner que le Père et le Fils s'aiment infiniment et produisent cet amour infini qui est une troisième Personne divine, et que le Saint-Esprit soit le Lien sacré qui unit à jamais le Père et le Fils dans un même Amour? C'est un mystère incompréhensible; toutefois, je n'y vois rien qui me paraisse impossible. Mais que ce même Esprit vienne demeurer, par la grâce sanctifiante, en vous, qui étiez un cloaque immonde et une hideuse caverne du démon, tandis que vous étiez dans le péché, quel hôte dans une telle demeure! Que Dieu vous aime du même amour dont il s'aime lui-même! Que le Saint-Esprit devienne le lien qui unit le fils adoptif avec son Père céleste, c'est ce qui paraîtrait impossible aux lumières de notre petit esprit. Quelle puissance a donc été assez forte pour vaincre la haine éternelle et toute-puissante de Dieu pour le péché et pour la changer en amour? O triomphe admirable des divines miséricordes!

IV. La miséricorde de Dieu éclate encore davantage dans la manière dont elle pardonne les péchés. — Quand Dieu nous demanderait un torrent de larmes; quand il nous ferait acheter par les travaux de toute notre vie le pardon d'un seul de nos péchés, nous serions souverainement obligés envers son infinie bonté... Mais sa miséricorde, qui n'a point de bornes, n'en met point à sa libéralité :

1° Elle est si prompte à accorder le pardon au pécheur, qu'à l'instant même où il le demande, elle lui a déjà pardonné...

2° Ce n'est pas assez, elle prévient le pécheur et va s'offrir à lui avant qu'il ait seulement pensé à demander son pardon. La bonté de Dieu va jusque-là, que, quoiqu'elle soit offensée très injustement par le pécheur, elle le recherche la première et va lui demander la paix. C'est elle qui envoie incessamment partout une infinité d'ambassadeurs pour avertir, appeler, solliciter, presser amoureusement le pécheur de vouloir bien consentir à se réconcilier avec son Dieu qu'il a offensé. C'est pour ce ministère qu'elle députe ses anges, ses prophètes, ses apôtres, une infinité d'hommes apostoliques; c'est la commission qu'elle donne à une infinité de grâces intérieures et extérieures, qui vont à tout moment toucher le pécheur.

3° Ce qui fait mieux paraître encore les richesses de la bonté de Dieu, c'est qu'elle pardonne si absolument, qu'elle ne veut pas se souvenir de l'offense reçue; et si le pécheur ingrat recommence à faire à Dieu quelque nouvelle offense, après qu'il en a déjà pardonné dix mille, pas une de celles qu'il a pardonnées ne revient

à sa mémoire. O trop aimable miséricorde de mon Dieu, vous oubliez tant de maux infinis, et vous n'oubliez jamais les biens si légers qu'a faits le pécheur!

4° Mais la divine miséricorde va encore plus loin; non seulement elle pardonne au pécheur, elle lui donne encore des grâces nouvelles et l'aime plus qu'avant son péché. Son pardon n'est pas une simple rémission sèche et stérile, mais une amitié nouvelle et plus forte qu'auparavant, une alliance si intime que, de son côté, elle voudrait la rendre éternelle.

5° Et toutefois ce n'est pas là que la miséricorde de Dieu termine ses largesses; car, non contente de donner au pécheur, en lui pardonnant, elle lui donne beaucoup plus qu'il ne demande : témoins l'enfant prodigue, le bon larron...

6° Qui pourrait croire que la miséricorde de Dieu ajoutât encore quelque chose à tout cela? Pour comble de tout, Dieu fait paraître une si grande joie, quand il traite ainsi le pécheur, qui était son grand ennemi, que, comme s'il était ravi de son bonheur, il appelle à lui tous les êtres pour le féliciter (Luc, XV, 6). — ...Mais, Seigneur, c'est cette âme qu'il faut féliciter et non pas vous, qui ne recevez rien de nouveau. Et quel tort en recevriez-vous, si elle était perdue pour jamais? — Non, non, dit Dieu, ce n'est pas à moi que je veux que l'on applaudisse; ma joie est plus grande que la sienne; car, comme je l'aime infiniment plus qu'elle ne s'aime elle-même, je goûte de son salut une joie plus grande, sans comparaison, que celle qu'elle peut ressentir. — O bonté, que vous êtes aimable de nous aimer tant!

CHAPITRE XLII

De la miséricorde de Dieu (*fin*).

V. Le trésor des miséricordes divines est inépuisable. — « Il est aussi aisé, dit saint Jérôme, de pénétrer dans la profondeur de l'essence divine que de concevoir toute l'immensité des richesses de sa miséricorde. »

Venez, pécheur, puisez tant que vous pourrez dans ce grand océan, et soyez certain qu'il ne sera jamais épuisé. Ne craignez pas que *la multitude ni l'énormité de vos péchés* soit trop grande pour être abîmée dans son vaste sein. Quand vous auriez commis vous seul tous les crimes qui peuvent être commis par toutes les créatures qui sont capables de pécher, plongez-les tous dans le grand océan des miséricordes de Dieu, et soyez certain que c'est comme si vous aviez jeté une petite étincelle de feu dans la mer; pas plus que cette étincelle ne peut sécher la mer, tous vos péchés ne pourront épuiser les trésors de la miséricorde de Dieu.

Mais si elle n'a point de bornes pour la multitude et l'énormité des péchés, elle n'en a point non plus pour *le temps;* car, si elle pardonne tout, elle pardonne aussi toujours, tous les jours, à toutes les heures, jusqu'au dernier moment de la vie; elle n'a point non plus de bornes pour *les lieux*, en quelque endroit du monde que le pécheur soupire vers elle, quand ce serait chez les sauvages et dans l'enfer même, et si les misérables

damnés pouvaient se repentir, elle écouterait leurs gémissements et leur ferait grâce. Elle n'a point de bornes pour *les différentes sortes de pécheurs;* qu'ils ne l'aient offensé qu'une fois ou cent millions de fois, et qu'autant de fois ils aient eu recours à elle, elle les écoute, les excuse et leur pardonne à l'instant même. Une larme des yeux du plus grand pécheur. une parole de sa bouche, suffisent pour la contenter.

La merveille de ce grand trésor des miséricordes de Dieu, c'est qu'il ne diminue pas, mais qu'au contraire. plus la miséricorde y prend, plus elle y met; plus elle en tire, plus elle devient abondante. Les trésors des riches du monde diminuent toujours peu à peu, et à la fin ils s'épuisent; mais le trésor de Dieu est bien différent, en l'ouvrant largement, il nous enrichit et en devient lui-même plus riche; ce qu'il distribue abondamment est à nous sans cesser d'être à lui, parce qu'il en tire sa gloire... Ouvrez la main, Seigneur, puisez largement, donnez sans cesse, enrichissez-vous en nous faisant riches de vos libéralités!... Que font donc, ô Dieu de bonté, toutes ces richesses immenses dans vos trésors, tandis que nous languissons tous ici-bas au milieu de tant de misères dont vous pourriez nous délivrer si facilement?... Trente-trois années de la vie d'un Dieu-Homme, les douleurs de votre Passion, votre sang répandu à torrents pour nous sur la croix : que de richesses, de grâces et de mérites vous avez amassés! Tous vos trésors non seulement sont pleins, mais ils regorgent avec une telle abondance que vous avez plus qu'il ne faut pour enrichir cent mille millions de mondes, et quand vous les feriez couler incessamment comme de grands fleuves, durant tous les siècles, vous-même, tout-puissant que vous êtes, ne sauriez jamais les épuiser...

Si nous avions la moindre partie du désir qui brûle dans le cœur de Dieu pour notre sanctification. tous les hommes seraient des Séraphins en amour. et toute la terre deviendrait un ciel... « O Dieu de bonté, je vois manifestement que vous m'avez aimé plus que vous-même, puisque vous avez voulu vous livrer à la mort pour moi! »

VI. Le plus grand des crimes. c'est d'être méchant parce que Dieu est bon. et de s'enhardir a l'offenser a cause de l'assurance que ses miséricordes sont infinies. — Mais s'il faut entièrement se confier dans la miséricorde de Dieu, il ne faut pas en présumer : ce serait mettre son salut dans le dernier péril. Les terreurs de la justice de Dieu ne conduisent en enfer que ceux qui les méprisent par une aveugle opiniâtreté, ou qui s'abandonnent au désespoir en croyant la miséricorde de Dieu moindre que leur crime. La justice divine, en montrant les flammes de l'enfer à tous les pécheurs, en retire une infinité qui s'y fussent précipités, sans cette menace. Mais peut-être les douceurs de la miséricorde de Dieu, au lieu de les gagner par leurs charmes, en précipitent un grand nombre dans l'abîme éternel. Combien, en effet, disent en eux-mêmes : « Dieu est bon; il ne nous a point faits pour nous perdre; il veut notre salut d'une vraie volonté... Jouissons de la vie tandis qu'elle dure, et puis nous rendrons nos âmes entre les mains de sa miséricorde, qui sera toujours prête à nous recevoir. »

Je dis que cette confiance excessive dans les miséricordes de Dieu, qui est une vraie présomption, est un crime énorme, qui en fait périr un grand nombre, parce qu'elle marque un mépris de Dieu et une grande atta-

che au péché. Quoi! sa miséricorde vous ouvre les bras, et vous assure qu'elle est toujours prête à vous pardonner; et au lieu de vous laisser gagner par ses charmes, vous en prenez occasion de courir à de nouveaux crimes? Quoi! elle ne cesse de vous inviter amoureusement, elle vous suit partout, elle vous poursuit, et c'est pour cela que vous vous attachez davantage au péché? Est-ce ainsi que vous insultez avec mépris les tendresses de la miséricorde divine? En quelle école et sous quel maître avez-vous appris cette sorte de raisonnement : Dieu est bon, je puis bien l'offenser sans crainte; sa miséricorde est infinie et toujours prête à me pardonner! Ne faut-il pas être déjà précipité dans l'abîme de l'aveuglement et être plus endurci que les démons, pour n'avoir pas horreur d'un raisonnement si impie? Sans doute, car les démons eux-mêmes ni tous les damnés n'oseraient pas faire un raisonnement semblable, dont ils sont épouvantés. Ils diront bien : Je ne veux pas quitter mes péchés, parce que Dieu n'a plus de miséricorde pour moi; mais ils ne diront pas : Je veux persévérer dans mes péchés parce que la miséricorde de Dieu est prête à me pardonner. Ah! disent-ils, si nous avions encore un seul moment de cette précieuse miséricorde que tu méprises si indignement!

Saint Jérôme disait à Dieu : « Je sais bien, mon Dieu, que votre miséricorde est infinie; et c'est ce qui me fait trembler de peur; je crains plus, en quelque façon, la grandeur de votre miséricorde que la grandeur de votre justice; car si j'ai offensé votre justice, j'aurai recours à votre miséricorde, qui m'ouvrira un asile assuré; mais si j'offense votre miséricorde, si je la méprise, si je la fatigue, si je l'irrite contre moi, qui me défendra contre elle? »

Vous ne saurez jamais concevoir une assez haute estime de la miséricorde de Dieu dans votre esprit; mais vous ne sauriez aussi jamais entretenir un assez grand amour pour elle dans votre cœur. Oh! qui nous donnera la grâce de contempler sans cesse ses grandeurs, pour nous abandonner à elle, pour l'adorer, la louer, l'aimer, et chanter ses magnificences durant tous les siècles des siècles : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. 138).

CHAPITRE XLIII

De la patience de Dieu.

I. La patience de Dieu est une perfection. — Devous-nous mettre parmi les perfections de Dieu cette longue patience qu'il fait paraître à supporter le pécheur dans les désordres de sa vie? Est-ce une perfection en Dieu d'endurer tout d'un méchant homme sans punir ses crimes? Il y a longtemps que Tertullien a dit qu'il semble que la patience de Dieu lui fait tort. Il se discrédite en quelque façon et perd, en apparence, quelque chose de son autorité, quand il souffre une longue suite de mépris de la part d'une insolente créature, sans en faire paraître aucun ressentiment. Car n'est-il pas à craindre qu'elle ne vienne à se persuader, avec le temps, qu'il n'y a point de Dieu, ou qu'il est aveugle, ou sourd, ou insensible, ou impuissant? Quelle perfec-

tion peut-on remarquer en cela? Au contraire, c'est obscurcir l'éclat de plusieurs de ses perfections. Car où est sa sagesse, s'il ne connaît pas les crimes que cet homme multiplie depuis tant d'années? S'il les connaît, où est sa justice? S'il les souffre, où est sa sainteté? Ou est sa puissance? où est le zèle de sa gloire?...

Mais nous devons croire le contraire; car, de toutes les perfections de Dieu, il n'y en a peut-être pas qui nous paraisse plus incompréhensible que sa patience. Il est vrai que sa miséricorde surpasse toutes ses œuvres; mais sa patience surpasse encore sa miséricorde. Pourquoi? parce que l'une pardonne le péché et l'autre le supporte. J'admire que la miséricorde de Dieu pardonne, mais je vois quelque chose qui l'invite à pardonner : le pécheur se repent, et la bonté de Dieu se paie d'une larme qui sort de ses yeux. Mais quand sa patience supporte un pécheur opiniâtre, qui ne fait qu'irriter de nouveau et provoquer sa juste colère, qui peut comprendre où est la puissance qui retient son bras tout-puissant? où est la digue assez forte pour arrêter le torrent de la haine infinie qu'il porte au péché? Si le pécheur n'est pas sauvé par l'amour, ne faut-il pas qu'il soit perdu par la haine? Non : c'est le triomphe de la patience de Dieu!

Il n'y a point de patience humaine qui résiste à l'épreuve d'un mal qui dure et augmente toujours. Or, le seul mal qui peut exercer la patience de Dieu, c'est le péché. Il semble donc qu'un seul péché, mal infini, devrait épuiser la patience de Dieu. Cependant, j'en vois deux, dix, cent..., autant de maux infinis... Et la patience de Dieu demeure inébranlable. Quelle doit être sa grandeur et sa force! O patience de Dieu, que vous êtes incompréhensible!

II. La longue patience de Dieu fait mieux voir sa grandeur et vaut [illegible]. — Quelque pécheur pourra dire : Me forcez-vous à croire que Dieu, jouissant en paix de sa gloire, souffre de mes péchés ? Ne savons-nous pas que sa Divinité est immortelle et invulnérable ? Si Dieu pouvait être offensé ou blessé par tous les péchés des hommes, il y a longtemps qu'il ne serait plus Dieu. — Je vous le dis, mon frère, que vous ne croyez pas offenser Dieu aussi grièvement que vous le faites ; car vous n'auriez pu vous résoudre à persévérer si longtemps dans vos péchés. Vous dites vrai : la Divinité est immortelle et inaltérable, mais afin de nous faire voir de vos propres yeux combien elle se trouve offensée par nos péchés, elle a voulu se rendre sensible, qu'a-t-elle n'a pas voulu ? La Divinité s'est dérobée sous l'Humanité sainte du Sauveur. Or, voyez-vous comment ce Dieu-homme est traité par nos péchés sur le Calvaire, et reconnaissez par là les outrages qu'ils font invisiblement à sa Divinité ! Je n'ai plus de peine à croire que mon cruel outrage Dieu sur le trône de sa majesté, quand je vois avec quelle barbarie cruauté il le traite sur le trône de sa croix. Il le charge de bonte, il l'accable de verges, il le perce d'épines, il le couvre de plaies, le crucifie, lui arrache la vie avec son sang. Voyez, mes yeux, si le péché excède et fatigue la patience de Dieu, et si une autre patience que celle d'un Dieu pourrait souffrir cette barbarie ! Mais qu'il souffre par nos péchés ! La Passion de Jésus-Christ fut un spectacle si étonnant, que la nature en fut étonnée. La terre en trembla d'horreur, le mur du temple se fendit, le soleil se cacha de honte, les rochers se fendirent de douleur, tous les êtres se remuèrent de [illegible]. Le démon même et tout l'en-

fer en furent épouvantés... Dites encore que le Dieu tout-puissant ne peut pas être offensé par les péchés des hommes?

Et toutefois, il est vrai de dire que ce n'est pas là où il reçoit les plus grandes injures. Vous le savez. Seigneur, vous êtes plus outragé sans comparaison dans le cœur de l'homme qui commet un péché mortel que vous ne le fûtes au Calvaire!... C'est là que la patience infinie de Dieu a besoin de toute sa force pour supporter les cruautés que le pécheur exerce contre lui. C'est une vérité positive que la foi nous enseigne par l'apôtre saint Paul : O homme, quand tu commets un péché mortel, « tu crucifies de nouveau Jésus-Christ en toi-même et tu en fais un sujet de risée. » Il est vrai, je ne vois pas de mes yeux que je crucifie Jésus-Christ en moi-même, lorsque je commets un péché; je n'en sais pas la manière ni ne pourrais l'expliquer, mais je sais bien que la chose est vraie, et je ne crois pas mieux qu'il a été crucifié par la main des bourreaux sur le Calvaire, que je ne crois qu'il est crucifié de nouveau dans un cœur souillé du péché mortel. Voyez-vous donc bien, à présent, mon frère, avec quelle cruauté vous avez traité Jésus-Christ, votre Dieu et votre aimable Rédempteur! Vous l'avez traité comme il le fut dans sa Passion; vous l'avez flagellé, vous avez percé ses pieds et ses mains avec des clous, vous avez ensanglanté sa tête avec de piquantes épines; de nouveau vous avez répandu son sang et vous lui avez ôté la vie; croyez-en la parole de Dieu même. Si vous avez horreur des Juifs déicides, ayez donc horreur de vous-même, qui vous êtes rendu complice d'une si grande abomination.

Mais plût à Dieu que vous n'ayez pas crucifié Jésus-Christ d'une manière plus criminelle que les Juifs. —

Premièrement, les Juifs l'ont crucifié sans le connaître, car jamais, dit saint Paul, ils n'auraient osé commettre un tel crime, s'ils avaient su que c'était leur Dieu; mais vous, chrétien, vous l'avez crucifié avec une ferme foi qu'il est votre Dieu. — Secondement, les Juifs l'ont attaché sur la croix en se déclarant ses ennemis jurés; mais vous, chrétien, vous le crucifiez en faisant profession d'être son ami, son disciple, son serviteur et son propre enfant! — En troisième lieu, les Juifs ne l'ont crucifié qu'une seule fois; mais vous, chrétien, vous l'avez crucifié autant de fois que vous avez commis de péchés mortels. Comptez-en le nombre? Vous m'avouerez que si vos yeux voyaient, si vos mains touchaient une telle abomination, ou si votre raison pouvait la comprendre, il est impossible que votre cœur ne se brisât pas de regret d'avoir persévéré si longtemps dans vos péchés.

Faut-il vous presser davantage et vous faire toucher du doigt cette vérité? Ce n'est pas tout de dire que vous crucifiez en vous de nouveau Jésus-Christ, toutes les fois que vous péchez; mais lorsque vous conservez volontairement le péché dans votre cœur, oh! que vos abominations sont encore plus grandes! Pourquoi cela? Parce qu'étant vrai que le péché est le bourreau qui crucifie Jésus-Christ, tant que ce bourreau subsiste actuellement en vous, la cruauté qu'il exerce subsiste toujours actuellement. C'est donc avoir toujours les verges à la main pour le flageller; les clous et le marteau toujours en main pour le percer; la couronne d'épines appliquée sur sa tête pour l'ensanglanter. C'est ainsi que vous avez fait, mon frère, lorsque vous avez conservé volontairement le péché dans votre âme pendant des semaines, des mois et des années entières!

C'est un très grand mal de commettre un péché sous le coup d'une passion aveugle, sous l'influence de la tentation ou de l'occasion. Mais lorsque, la passion apaisée, la tentation ou l'occasion passée, étant revenu à soi-même, on voit ce monstre abominable dans sa conscience, et qu'au lieu d'en concevoir de l'horreur et de s'en défaire aussitôt, on le conserve volontairement, n'est-ce pas là tenir toujours le poignard dans le sein de Jésus-Christ et continuer le déicide que ce péché, régnant dans l'âme, commet toujours actuellement? Avez-vous pu vivre content en cet état? Après tous les outrages que vous avez faits à Jésus-Christ, vous semblez, comme dit saint Paul, en triompher insolemment. C'est par là que, depuis tant d'années, vous avez lassé la patience de Dieu. Voulez-vous donc la pousser à bout? Attendez-vous pour mettre fin à votre endurcissement, que Dieu ait mis fin à sa patience, et qu'il n'y ait plus de salut pour vous? Sans délai, mon frère, il est temps de se rendre à Dieu.

CHAPITRE XLIV

De la patience de Dieu *(suite)*.

III. La longue patience de Dieu doit épouvanter le pécheur plus que ses châtiments. — Il n'y a rien qui doive vous donner, ô pécheur, une plus grande crainte des châtiments de Dieu que la longueur de sa

patience. — Il est certain d'abord que Dieu hait le péché d'une haine infinie, parce que c'est un mal infini; et c'est un mal infini, parce qu'il est opposé à la bonté de Dieu, qui est infinie. Or, une haine infinie, veut un mal infini à l'objet de sa haine. Représentez-vous donc qu'une âme en péché mortel a excité en Dieu une haine infinie, qui renferme un mal infini prêt à tomber sur elle. Elle serait frappée à l'instant, comme les anges rebelles, si la patience de Dieu n'arrêtait pas la haine du péché. Si l'âme commet un second péché, ce sont deux haines infinies qu'elle excite dans le cœur de Dieu. La patience de Dieu redouble ses efforts pour arrêter ce second mal infini. Si elle vient à commettre un vingtième, un centième péché, le torrent des haines infinies et des maux infinis s'enfle et se grossit toujours à mesure que les péchés se multiplient davantage; la patience de Dieu est la seule digue qui retient cet épouvantable torrent prêt à engloutir à l'instant le pécheur. Or, je demande si ce torrent, pour avoir attendu longtemps à déborder, en est moins formidable, et si cette longue patience de Dieu, qui retient le torrent depuis si longtemps, m'est un sujet de croire que je suis fort en sûreté? N'est-ce pas plutôt ce qui devrait me faire mourir de frayeur à tous les moments de ma vie? Car enfin, cela n'ira pas à l'infini, et, le torrent grossissant toujours, il est indubitable qu'il est plus près que jamais de renverser la digue. Je n'en sais ni l'heure, ni le moment; je sais seulement que, plus il y a de temps qu'il est retenu par violence, plus je dois craindre qu'il ne déborde à l'heure où j'y penserai le moins, si je ne l'empêche au plus tôt par une prompte et sérieuse pénitence. O patience de Dieu, que vous m'effrayez! Plus vous êtes longue, plus vous m'épouvantez!... Quand

j'entends saint Jean, dans l'Apocalypse, s'écrier : « Qui ne vous craindrait pas, Seigneur (XV, 4) ? » je me rappelle cette autre parole du grand Apôtre : « Tu ignores, pécheur, que la bonté de Dieu veut t'amener à la pénitence; mais ton endurcissement et l'impénitence de ton cœur amasse contre toi des trésors de colère, au jour de la vengeance (Rom., II, 4-5). » Les péchés que tu commets sont autant d'enfers que tu entasses les uns sur les autres : voilà ton misérable trésor. Mais Dieu aussi a son trésor qui s'accroît à proportion du tien; ton trésor se remplit de péchés, et le trésor de Dieu se remplit de vengeances. « L'enfer, dit Tertullien, est le trésor souterrain de la colère divine. » Qui peut savoir les funestes richesses renfermées dans ton trésor? Les as-tu comptées? En connais-tu la valeur, le poids, le nombre, la qualité? En as-tu nombré à loisir toutes les pièces l'une après l'autre? Tu saurais ainsi la quantité et la qualité du trésor de la colère de Dieu, car il est égal au tien. Mais non, tu ne le sais pas; car tu en serais si touché que tu mourrais sur l'heure, ou de regret de tes péchés, ou de crainte des épouvantables châtiments que Dieu te prépare. Cependant tu mènes une vie paisible et contente, parce que tu ne sais ni ce que tu portes dans ton trésor, ni ce qui est caché dans le trésor de la colère de Dieu... Faudra-t-il enfin que tu portes ton abominable trésor de péchés, ainsi fermé et inconnu à toi-même, dans l'épouvantable « trésor souterrain » de la colère de Dieu? Veux-tu attendre que ces deux trésors se heurtent et se brisent l'un contre l'autre, et que tous deux, brisés, se mêlent et se confondent l'un dans l'autre, lorsque la longue patience de Dieu se sera changée en des fureurs implacables? O Dieu immortel, Dieu tout-puissant, Dieu sévère, vengeur des crimes

d'un cœur endurci qui s'est moqué de votre patience, ce sera pour lors que le pécheur verra malgré lui la confusion des richesses de ces deux trésors confondus!

Compte à présent, cœur endurci, compte en détail, maintenant que tu en es à même, toutes ces richesses! Pour un tel péché que tu as commis à tel instant de ta vie, un tel enfer pour l'éternité! Mais c'est une grosse pièce que cette éternité. Pèseras-tu bien cette pièce? Pourras-tu bien dire combien elle vaut de journées, de mois, d'années, de siècles, de millions de siècles, de mille millions de siècles? Une éternité ne sera pas trop pour compter cette seule pièce. Mais ce n'est encore qu'une pièce de ton trésor; quand est-ce que tu viendras à bout de les compter toutes? Et comment est-ce que tu as pu faire un si grand amas de richesses durant un si petit nombre d'années? C'est que la patience de Dieu, qui ne châtiait pas tes péchés, t'a inspiré une confiance criminelle pour les multiplier sans cesse. Ah! patience de Dieu, dira alors le pécheur, que vous avez été sévère lorsque vous m'avez épargné; vous m'avez laissé faire tout ce que j'ai voulu, et je pensais que vous me traitiez avec douceur! Vous avez été plus cruelle envers moi en me supportant que si vous m'aviez écrasé par un coup de foudre quand je péchais... Que j'étais aveugle! O trop longue patience divine, je ne voyais pas que vous êtes vous-même la plus effroyable de toutes les vengeances de la juste colère de Dieu... O patience de Dieu, plus terrible que tous ses châtiments, je ne vous connaissais pas, et je m'appuyais sur vous. Mais maintenant je vous connais, je tremble en vous regardant; plus vous êtes longue, plus je vous crains. Cessez de me punir avec tant de sévérité en différant

de me punir. Châtiez-moi sitôt que je vous offense, afin que je ne persévère pas plus longtemps à vous offenser.

IV. La patience de Dieu est un miracle, et ce miracle est un problème. — 1° Nous sommes si accoutumés à voir la patience de Dieu supporter toujours les péchés des hommes sans joindre, sinon très rarement, la punition à la faute, que nous y voyons une chose naturelle. Cependant, cette patience de Dieu à l'égard des pécheurs est un grand *miracle*. Toute chose qui agit naturellement produit toujours son propre effet; l'effet naturel du péché est de mériter un châtiment. Qu'est-ce qui empêche le péché de produire son effet? Pourquoi n'est-il pas abîmé à l'instant même au fond des enfers, puisque c'est l'effet naturel et nécessaire du péché? Qui n'avouera que c'est un triomphe admirable de la patience infinie de Dieu? Oh! quel miracle continuel, plus grand que si Dieu avait employé toutes les forces de son bras pour tirer du néant tous les mondes possibles, de le voir supporter une âme qui a commis un péché mortel!... Que Dieu fasse du bien à tous les êtres, c'est une chose qui lui est propre et ne lui coûte rien; mais souffrir du mal, défendre le criminel, de peur qu'il ne périsse à l'instant même, écrasé sous le poids de son propre péché; porter dans son sein tous les péchés des hommes, qui lui déplaisent infiniment, il semble que c'est contre sa nature!

Et qui vous oblige à cela, Bonté infinie? Pourquoi faites-vous un miracle continuel de vos miséricordes, pour empêcher ainsi la ruine de vos ennemis? Que ne ne laissez-vous aller le cours naturel du péché? Votre injure serait vengée, votre justice glorifiée, la terre purgée du monstre du péché... Je vois des raisons infinies

qui vous sollicitent de châtier les péchés des hommes; mais je n'en trouve pas une qui puisse vous obliger à les supporter... Si je voyais le péché pardonné par votre miséricorde, ou le péché puni par votre justice, je n'en serais pas étonné; mais ne faire ni l'un, ni l'autre, supporter si longtemps le péché avec une patience invincible, sans le pardonner ni le punir; ne laisser agir ni votre miséricorde, ni votre justice, ni votre amour, ni votre haine, pourquoi cela? que veut dire cette longue patience de Dieu sur les pécheurs?

2° *C'est un grand problème.* Savoir si c'est un effet de la miséricorde de Dieu ou un arrêt de sa justice; si c'est sa bonté ou si c'est sa rigueur qui l'oblige à user envers nous d'une si longue patience : c'est un problème sur lequel il nous est permis de raisonner sérieusement, et nous pouvons toujours, si nous voulons, le conclure en notre faveur. — Car, si je pense que c'est un terrible coup de la justice de Dieu, qui ne me supporte avec une si longue patience que pour m'abandonner en proie au péché, c'est un châtiment plus cruel que l'enfer même, et saint Ambroise a raison de dire que la condition de celui qui vit paisible dans ses péchés et qui les multiplie chaque jour en pleine liberté est plus à plaindre et plus misérable que celle d'un damné qui brûle déjà dans les flammes éternelles. La raison en est qu'en multipliant chaque jour ses péchés, il accumule et entasse sans fin enfer sur enfer; tandis que le damné est assuré de n'augmenter plus ni ses péchés, ni ses enfers. Ne dois-je pas alors concevoir les sentiments d'une juste crainte et hâter ma conversion? — Si, au contraire, je suis persuadé que la longue patience de Dieu à me supporter dans mes péchés est

un effet de sa pure miséricorde, qui diffère de me punir parce qu'elle ne veut pas me perdre, mais me gagner par ses bontés, comment mon cœur pourrait-il n'être pas touché des sentiments d'un amour très tendre pour une si grande bonté? Quoi! mon Dieu, je vous offense continuellement, et vous m'aimez toujours?... Je fais mille efforts pour avancer ma perte, et, vous seul, vous vous y opposez et m'attendez à la pénitence?... O Bonté infiniment aimable, puis-je vous regarder et ne pas vous aimer?... Que les bons vous aiment pour vos bienfaits innombrables, qu'est-ce que cela à l'égard de tant d'enfers où je serais déjà abîmé depuis longtemps, si vous ne m'en aviez préservé?... Oui, je cède, je suis à vous. — En expliquant ainsi le problème du côté de la miséricorde, vous sentirez votre âme animée d'un grand amour.

Il est donc vrai que la longue patience de Dieu est un problème qui laisse à douter si c'est une douceur de sa miséricorde ou une rigueur de sa justice. Mais, de quelque manière que vous expliquiez le problème, il vous presse de vous convertir au plus tôt. Eh! que faut-il à une âme pour opérer en elle une conversion véritable, sinon la crainte et l'amour? La crainte la commence, l'amour l'achève. Je conçois l'un et l'autre sentiment à la vue de la longue patience de Dieu.

CHAPITRE XLV

De la patience de Dieu *(fin)*.

V. Elévation d'une ame pécheresse touchée par la patience de Dieu. — Eh quoi! mon Dieu, serait-il bien possible que votre longue patience fût surpassée par ma plus longue opiniâtreté? O patience incompréhensible de mon Dieu! vous m'avez laissé dormir tant d'années dans mes péchés parce que je ne vous regardais pas, mais maintenant que vous m'éveillez et que je vous considère, il m'est impossible de ne pas vous craindre et de ne pas vous aimer. Je tremble quand je viens à penser qu'il y a si longtemps que vous me supportez dans mes péchés... Mais comment ne pas vous aimer, ô miséricordieuse patience de mon Dieu, en voyant avec combien de bontés vous m'avez défendu jusqu'à présent des dents des bêtes féroces qu'étaient mes péchés dans ma conscience criminelle?

Qui êtes-vous donc, mon Dieu, qui m'avez traité avec tant d'indulgence, tandis que je vous offensais? Et qui suis-je, moi, qui ai bien osé fatiguer votre patience depuis tant d'années? Vous, Dieu tout-puissant, Dieu éternel, Dieu immense; vous, majesté infinie devant qui tout ce grand univers est moins qu'un atome, vous avez souffert patiemment d'être méprisé, injurié, outragé par moi, par moi, poussière vile et abjecte, que vous avez tiré du néant, conservé par votre providence, comblé de tant de bienfaits! Ingrat que j'étais! Tandis

que vous ne cessiez de me faire du bien, je n'ai cessé de vous offenser...

O grandeur immense, majesté infinie, qu'avez-vous à faire de ce petit rien que vous recherchez avec tant d'amour, tandis qu'il vous méprise avec tant d'insolence? Votre gloire dépend-elle de lui? Qu'auriez-vous perdu si vous l'eussiez laissé périr? N'eût-il pas toujours glorifié votre justice au fond des enfers?... Ne faut-il pas qu'un cœur soit plus insensible que le marbre ou plus endurci dans sa malice que tous les démons, s'il ne se laisse gagner par vos charmes, ô Dieu d'amour?

Quand je porte les yeux sur le cours de ma vie, je me fais frayeur à moi-même, car je ne vois que des abîmes où je me suis incessamment précipité; et la patience de mon Dieu me soutenait toujours dans ses mains pour m'empêcher d'être englouti. Combien de fois m'a-t-il touché intérieurement par ses grâces? Combien de fois m'a-t-il fait avertir par la bouche de ses serviteurs? Combien de fois m'a-t-il fait sentir le remords de ma conscience? Combien de fois m'a-t-il excité par de bons exemples?... Et, insensé que j'étais, je me faisais gloire de ne céder à rien, d'être inflexible à tout; il me semblait que j'étais au-dessus de tout, voyant que je péchais impunément... O Dieu de bonté, quel trésor inépuisable de patience il vous a fallu pour fournir à tout cela sans vous lasser jamais!... Hélas! si on me fait la moindre injure, j'entre d'abord en fureur, et je voudrais me venger aussitôt... Si la même personne m'offense encore et souvent, je regarderais comme une injure nouvelle qu'on me proposât seulement de la supporter. Cependant qui est-ce qui m'a offensé? Mon semblable. Et quelle offense m'a-t-il fait? Bien souvent en des cho-

ses de rien; et je ne puis supporter ce petit rien; dès la première offense, ma patience est épuisée, en sorte que je pense avoir raison de n'en pas souffrir davantage. Et vous, ô grande majesté, vous avez souffert de moi, petit ver de terre, des millions d'offenses mortelles, sans que jamais votre patience ait fait paraître la moindre rigueur contre moi. Bien plus, c'est vous qui vous abaissez à prier un misérable petit néant de faire la paix avec vous et de vouloir être votre ami! A moi, misérable, me voyant ainsi recherché par mon Roi, qu'ai-je fait? J'ai refusé durant tant d'années de faire la paix avec vous; j'ai méprisé vos ambassadeurs, vos grâces, vos avertissements, toutes vos recherches, je n'ai fait nul état de votre amitité; je me suis raillé de vos promesses, je me suis moqué de vos aimables sollicitations; j'ai mieux aimé vivre esclave du démon que d'avoir l'honneur d'être votre enfant adoptif. Votre patience l'a souffert depuis tant d'années! O bonté infinie, quand j'aurais un million de cœurs, je n'en aurais pas assez pour vous aimer autant que je le dois!

Je n'aurais jamais osé, sans avoir horreur de moi-même, dire que j'aimais mieux le péché que les grâces divines, l'enfer que le paradis, le démon que Dieu. Cependant je l'ai bien osé faire, lorsque j'ai persévéré si longtemps dans les désordres d'une vie criminelle, sans vouloir jamais me convertir, quoi qu'on ait pu me dire. Mes actions publiaient ce que ma langue n'aurait jamais osé proférer...

C'est trop vous résister, bonté infinie? Je pose les armes et me rends à vous; mais je me rends à discrétion, sans réserve et sans condition. Faites de moi ce qu'il vous plaira. Que vous plaît-il que je fasse, Seigneur? Quelle pénitence sera assez grande pour compenser

quelque peu tous les péchés de ma vie passée? Ouvrez-moi, ô Dieu de miséricorde, ouvrez-moi la source des larmes! Que j'en verse plus que saint Pierre et la Madeleine n'en ont versé dans leurs pénitences. Ce ne sera pas encore assez pour noyer le nombre incalculable de mes péchés dans ce déluge du sang de mon cœur. Frappez, frappez dix fois ce rocher de mon cœur, et obligez-le, à force de coups, à verser des eaux en abondance; brisez la dureté de cette pierre qui a résisté si longtemps aux mouvements si humbles de votre grâce.

O Dieu de bonté, faites-moi donc cueillir les fruits de votre longue patience, ou plutôt cueillez-les vous-même en vous rendant le maître absolu de mon cœur; je vous la donne autant de fois que je vous l'ai ôté misérablement. Détournez votre face de mes péchés, et que toutes mes iniquités soient effacées par l'abondance de vos grâces. Je tiens perdues toutes les années de ma vie passée; il ne m'en reste que le seul regret de les avoir si mal employées; c'est la seule chose que je puis vous offrir en réparation de toutes les injures que je vous ai faites par mes péchés. C'est donc aujourd'hui que je veux commencer à vous être fidèle, à vous servir et à vous aimer. Mais puisque j'ai commencé si tard, je veux doubler le pas pour regagner, autant qu'il me sera possible, ce que j'ai perdu. Je veux courir à pas de géant dans vos voies, et ne pas perdre désormais un seul petit moment de ma vie, mais la remplir tout entière de tout le bien qu'il vous plaira de me faire connaître et désirer.

CHAPITRE XLVI

De la sagesse de Dieu.

I. La sagesse de Dieu en lui-même et dans ses œuvres. — 1° La sagesse de Dieu! Voulez-vous savoir *son origine et son principe?* Ce principe est très sublime: il est éternel, très profond et tout à fait incompréhensible; car c'est Dieu le Père qui en possède toute la source intarrissable en lui-même. C'est par le soleil de son divin entendement qu'il en épanche incessamment l'éclatante et immense lumière, qui fait le grand jour de l'éternité. Sa connaissance infinie, son Verbe adorable, son Fils unique est sa divine Sagesse. C'est ainsi que le grand Apôtre le nomme : « Le Christ, vertu de Dieu, et Sagesse de Dieu (I Cor., I, 24). »

Elle est unique Sagesse, parce que Dieu le Père, versant tout d'un coup toutes les lumières de son divin entendement, ne saurait les multiplier. Elle est très simple, parce qu'elle ne consiste que dans une seule vue directe qui ne saurait souffrir ni réflexion, ni raisonnement. Elle est invariable, parce qu'elle est un acte pur qui n'a jamais commencé, qui ne finira jamais, et qui n'est jamais interrompu un seul moment. Elle suffit à Dieu pour le combler de joie, de grandeur, de gloire, et de toute la béatitude infinie qu'il possède pleinement en lui-même. Enfin, elle est son trésor incommunicable. Il est vrai qu'il permet à tous les anges et à tous les bienheureux d'étudier éternellement dans ce grand li-

vre de la divine Sagesse; ils y sont tout appliqués durant l'éternité, selon toute l'étendue de leur lumière, mais nul d'entre eux, ni tous ensemble, n'en comprendront la moindre partie, tout en la voyant clairement en elle-même et par elle-même. Que pouvons-nous donc faire, nous autres, pauvres mortels, qui rampons ici-bas sur la terre, dans l'aveuglement, l'exil et les ténèbres?

2° Du moins, nous pouvons la considérer dans certains traits merveilleux de ses *ouvrages*, où elle a bien voulu se peindre à nos yeux. Il semble, en effet, qu'elle a pris plaisir en même temps à *se produire* et à *se cacher* dans toutes les créatures, pour se laisser seulement entrevoir un peu et obliger tous nos esprits à courir après elle, gagnés par la satisfaction qu'elle leur donne, et toujours excités par une plus grande qu'elle leur promet quand ils la connaîtront davantage. Si le paradis du ciel est de voir la divine Sagesse en elle-même, celui de la terre est de la rechercher, de l'étudier et de l'adorer dans toutes ses œuvres : « Que vos œuvres sont magnifiques, s'écrie le Roi-Prophète (Ps. 103), vous avez tout fait dans votre Sagesse! » Je la vois partout, je l'adore partout, je l'admire partout; mais je n'en comprends pas toutes les merveilles... Hélas! pourquoi nous amusons-nous à chercher la satisfaction de notre esprit en mille vaines curiosités qui nous fatiguent et nous trompent, ne nous donnent jamais cette profonde paix de l'âme, ni ce solide contentement que nous désirons? Voilà que le même Dieu, la même Sagesse éternelle, qui rassasie pleinement tous les bienheureux dans le ciel, s'expose à nos yeux et se manifeste à nous suffisamment pour remplir notre esprit de consolantes lu-

mières. Le plus simple des hommes, en s'appliquant à la considérer dans ses œuvres, trouverait en tout lieu un entretien agréable pour son esprit et un exercice presque continuel de l'oraison mentale, s'il s'était une fois habitué à lire dans ce grand livre de la divine Sagesse, c'est-à-dire dans toutes les créatures.

II. Tableau des merveilles de la nature, ou brille la divine Sagesse. — « Dieu, dit Tertullien, a tiré du néant les créatures, pour l'ornement de sa majesté. » Non pas qu'elles puissent le rendre plus beau ou plus grand qu'il n'en est lui-même, mais pour qu'elles nous voilent agréablement les éclats de sa gloire infinie que nous ne pourrions envisager à découvert en elle-même. C'est pour cela que la divine Sagesse, qui est l'intendante générale des œuvres de Dieu, prend plaisir à nous changer exprès la face de la terre quatre fois l'année, et la couvre d'ornements toujours différents, pour réveiller toujours notre attention et élever nos esprits à la contempler et à l'admirer dans les merveilles toujours renaissantes qu'elle expose à nos yeux, et surtout pour nous exciter à l'aimer toujours davantage.

Comment ne pas sentir notre cœur dilaté de joie, quand nous la voyons, à la *saison du printemps*, couvrir la terre d'un tapis de pied si riche et si pompeux, que tous les palais des monarques n'ont rien de si magnifique?... Où sont les trésors dont vous tirez toutes ces richesses, adorable Sagesse de mon Dieu? Il y a peu de jours que cela n'était point; on ne voyait qu'une terre nue, sèche, froide et mélancolique. Où étaient cachées ces beautés? Les avez-vous tirées du néant par une nouvelle création? Ce ne serait pas, en apparence,

un si grand prodige. Mais, d'avoir donné à de simples petites racines d'herbes, de plantes, de fleurs, la vertu de faire de rien ou de presque rien tant de belles choses, c'est ce qui est bien plus admirable. Toute cette foule innombrable de beautés qui couvrent la face de la terre au printemps, étaient cachées dans leurs racines pendant l'hiver. Mais en quel magasin tenaient-elles cela caché? Allez chercher au cœur de cette racine, y trouverez-vous la beauté, la figure, les couleurs, l'odeur, le bel éclat de cette fleur qu'elle doit produire? Elle n'a rien de tout cela. Néanmoins elle a des mains invisibles par lesquelles elle saura bien travailler à cet ouvrage; elle trouvera un pinceau et des couleurs chez elle; elle aura l'adresse de les mélanger, et de donner à la fleur un coloris, une grâce, une odeur qui charmeront tout le monde. Qui l'a rendue si savante sans avoir appris de personne, elle qui semble morte, stupide et insensible? Ne faudrait-il pas être bien aveugle pour ne pas voir qu'il faut une intelligence admirable pour conduire un si beau chef-d'œuvre?

Quand il n'y aurait qu'un seul ouvrage de cette nature produit chaque année sur toute la terre, s'il était bien considéré, il suffirait pour tenir tous les esprits des hommes suspendus dans une profonde admiration. Mais voir cette multitude innombrable de plantes sur toute la face de la terre! que chacune semble revêtue à neuf, si richement ornée, sans qu'il paraisse d'autre artisan qu'une racine grossière! Qui êtes-vous, savante main qui travaillez en même temps à tant d'ouvrages? Qui êtes-vous, Sagesse infinie, qui avez conçu cette infinité de dessins si différents, qui nous peignez tant de beaux objets sans nulle couleur, et qui tirez tous les ans cette profusion de merveilles, pour nous les donner,

sans que nous ayons la peine de vous les demander? Oh! si l'homme n'apportait pas plus de résistance que cette racine au concours de Dieu, que vous verriez naître en vous un printemps délicieux! Que de fleurs de mille bons désirs! quelle belle variété de saintes affections! quelle abondance de fruits d'une infinité de bonnes œuvres! — Voilà le premier voile dont la Sagesse de Dieu se couvre pour se laisser voir à nos yeux avec plaisir durant la saison du printemps.

Mais après avoir récrée notre vue par cet aspect si agréable, le Créateur du monde lève tous ses ornements, et pour montrer sa magnificence, il ne veut pas qu'ils servent plus d'une seule fois. Que tout cela périsse! Je saurai en fournir d'autres aussi beaux pour l'année suivante.

Il y a d'autres objets plus beaux et plus précieux pendant *l'été*. C'est la saison où Dieu se plaît à parer la terre d'une multitude innombrable de riches moissons, où vous ne sauriez qu'admirer davantage, soit la diversité, soit le mélange, soit la fécondité prodigieuse des campagnes : c'est là que la Sagessse du Créateur paraît encore plus incompréhensible. Car, quel spectacle de voir cette grosse masse de la terre, comme une mère universelle qui nourrit une infinité d'enfants attachés à ses mamelles et qui la sucent perpétuellement sans l'épuiser jamais... De tous ces nourrissons de la terre, bien que vivant tous de la mamelle de la même mère, en est-il un seul qui n'ait un goût délicieux et une saveur exquise, ne sentant rien de la terre? Où est-ce, mon Dieu, que ce nombre incalculable de fruits si différents en nature, en figure, en grosseur, en couleur, en goût, vont prendre ce sucre, cette douceur, ce nectar, cette bonne odeur, cette délicatesse qu'ils nous font sa-

vourer? N'est-ce pas vous, divine Sagesse, qui travaillez par toute la terre, non seulement pour les nécessités mais pour le plaisir des hommes, en leur préparant tant de friandises innocentes? Les ingrats s'en repaissent comme des animaux, sans penser à vous en rendre grâces, et vous ne laissez pas de continuer une si magnifique libéralité, malgré leurs ingratitudes...

Qu'on assemble les plus ingénieux chimistes; qu'on leur donne la matière la mieux choisie, pourront-ils faire une plante de melon qui ait son tronc, ses branches, ses feuilles et ses fruits? Qu'ils y emploient tous leurs secrets, qu'ils y travaillent toute leur vie, ils n'en viendront jamais à bout: et vous, ô divine Sagesse, sans que l'on voie votre main, vous faites éclater tous les jours ces merveilles devant nos yeux, et nous n'y faisons pas réflexion pour vous reconnaître, vous admirer et vous aimer.

De peur que la continuation d'une même chose ne fasse naître en nous quelque ennui, la Sagesse de Dieu le change encore après trois mois, et veut qu'*à l'automne* la terre paraisse ornée d'un autre ameublement plus riche et plus pompeux sans comparaison. Il semble que la terre soit devenue un festin général préparé par la divine Sagesse, où elle invite tout le monde à venir prendre ses délices (Prov., IX, 5)... Dans une autre saison, les yeux peuvent se contenter par la vue d'une infinité de beautés; mais ici tous les sens peuvent trouver leur entière satisfaction. Voulez-vous le plaisir des yeux? Il n'y a pas un fruit qui n'ait sa figure, sa forme, sa grosseur différente, et chacun son coloris, si doux et si vif, qu'il n'y a rien de si beau à voir. Voulez-vous contenter l'odorat, il y a peu de fruits qui n'aient leur odeur plus agréable et plus naturelle que

tous les parfums artificiels. Cherchez-vous le plaisir du goût? C'est lui particulièrement qui non seulement est satisfait, mais surabonde de mille saveurs différentes, que chaque fruit va porter jusque dans son palais, sans qu'il puisse presque dire ce qui le charme davantage. Voulez-vous même le plaisir du toucher? Certains fruits semblent vêtus de velours, d'autres sont lisses comme un marbre poli; d'autres, par leur éclat, invitent la main à les prendre. Il n'y a donc que la seule oreille, à laquelle il semble que les fruits ne donnent pas satisfaction; mais c'est elle, en quelque manière, qu'ils flattent davantage, en invitant les oiseaux du ciel, ces petits musiciens de la nature, à s'assembler pour faire un concert agréable et prendre part aux délices préparées pour les hommes, en payant leur dépense par la douceur de leur harmonie... Est-il possible que, parmi tout cela, les hommes n'élèvent point leur esprit à Dieu pour reconnaître et admirer la sagesse de la Providence, qui dispose tout cela avec tant de magnificence.

Ce qui me paraît un grand sujet d'admirer davantage la sagesse incompréhensible de Dieu, c'est que chaque fruit porte son père dans son cœur; car qu'est-ce que cette petite semence. sinon l'arbre même qui l'a produit? La sagesse du Créateur a su renfermer là-dedans la racine, les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits d'un grand arbre... Quelle intelligence a donné à ce petit grain tant d'industrie, tant de force, qu'il peut faire lui seul ce qui est impossible à la science des plus beaux esprits réunis ensemble?... O Sagesse infinie, si vous n'aviez fait cette merveille qu'une fois durant tous les siècles, tout le monde vous admirerait; mais, parce que vous la faites partout sans cesse, on n'y pense pas; vous n'êtes plus remarquée, parce que vous êtes trop admirable en tout!...

Voici donc enfin comment la sagesse de Dieu change la face du monde une quatrième fois. *L'hiver* arrive et semble mettre le divorce entre le soleil et la terre, comme entre le mari et la femme, et toute cette grande maison de la nature en paraît désolée. Le soleil se retire, comme s'il avait conçu un grand dépit contre la terre, et il ne daigne plus la regarder que de travers. S'il lui fait encore quelques visites, elles sont si courtes qu'il ne fait presque que paraître un peu et puis disparaître: encore souvent il se tient caché sous le voile de grosses nues. La terre, de son côté, semble contribuer à cette mésintelligence, car elle montre toujours une face chagrine et triste, ne donnant plus rien à personne, toute resserrée, dure et insensible, le cœur fermé au soleil et sans complaisance pour lui, négligée et sans ornements... Tous les domestiques et tous les enfants de cette grande maison de la nature, dont le père et la mère sont si mal ensemble, en souffrent beaucoup : les arbres se trouvent dépouillés et nus; les oiseaux semblent avoir la langue coupée et demeurent dans un grand silence, et comme s'ils craignaient de déplaire à la terre, ils ne vont plus saluer le soleil à son lever; tous les animaux cherchent et ne trouvent plus les aliments que la terre leur a retirés...

Mais, ô adorable Créateur du monde, ne ferez-vous pas paraître, ici comme partout, les merveilles de votre sagesse?... Venez les voir, et vous avouerez qu'elles n'éclatent pas moins, dans ces défaillances de la nature, que dans les autres saisons de l'année. Prenant pitié de la terre dépouillée et nue, elle la couvre d'un tapis blanc, la revêt comme d'un habit de laine qu'elle fait tomber du ciel par flocons (Ps. 147), et qui s'ajuste si bien à son corps, qu'elle couvre également les monta-

gnes, les vallées, les prairies et les campagnes. D'autres fois, la Sagesse divine se plaît à lui faire porter une habit tout de cristal et de perles, si curieux à voir, que tous les artisans du monde travailleraient en vain à pareil ouvrage... Mais où les oiseaux trouveront-ils de quoi vivre? Où tous les animaux prendront-ils leur pâture? C'est votre affaire, ô Providence, économe général de tous les êtres! N'aurons-nous point confiance dans vos soins amoureux, et ne chercherons-nous pas d'abord le royaume de Dieu et sa justice, avec l'assurance que tout le reste nous sera donné par surcroît (Matth., VI, 26)?

CHAPITRE XLVII

De la sagesse de Dieu (*suite*).

III. La sagesse de Dieu est un grand peintre. — Si l'on doit admirer la sagesse de Dieu dans son agriculture, on ne doit pas moins l'admirer dans sa peinture. Quand je regarde tous les arts, je n'en vois pas un qui soit plus favorisé de Dieu.

Quele gloire pour le peintre, si on considère que Dieu lui-même est le premier peintre, et qu'il n'a point de plus sublime occupation durant l'éternité que de se peindre incessamment soi-même dans son image! Son immensité est la toile tendue, mais si au large, que lui-

même n'en voit pas le terme: la beauté qu'il veut représenter; c'est sa propre essence; ses couleurs sont ses perfections adorables, qui lui sont toutes nécessaires; son pinceau est son divin entendement; son ouvrage, qu'il n'a jamais commencé et qu'il ne finira jamais, mais qu'il produit toujours actuellement, est son Fils unique que saint Paul nomme « l'image de Dieu invisible (Col., I. 15). » Le Verbe étant la Sagesse même de Dieu, cette Sagesse incréée est tout ce qu'il peint en lui-même. C'est pourquoi l'art de la peinture est particulièrement destiné à faire éclater les merveilles de la Sagesse infinie de Dieu.

Mais pour nous faire voir plus sensiblement la haute estime qu'il fait de la peinture, Dieu a voulu que tous les êtres visibles fussent des peintres, et qu'à l'exemple de Dieu le Père, ils ne cessassent jamais de se peindre eux-mêmes. Dans l'exercice de cet art de tous les êtres visibles, nous remarquons quatre prodiges qui sont des merveilles de la sagesse de Dieu :

1° Il n'est point d'objet visible qui ne sache exprimer sa parfaite ressemblance dans son espèce ou dans son image, et l'envoyer autour de lui jusqu'au terme d'où il peut être vu... Il fait tout cela à si petit bruit, que personne ne s'en aperçoit; avec si peu de peine, qu'il ne lui en coûte aucun travail; et si peu de temps, qu'il ne lui faut qu'un seul moment, et son tableau est si parfait et si achevé qu'il est impossible à toutes les créatures de le représenter mieux; et vous ne sauriez le regarder qu'il ne soit déjà peint dans vos yeux.

2° Ces images des objets visibles n'ont aucune couleur, mais elles font voir toutes les couleurs; elles n'ont aucune grandeur, car elles sont indivisibles, et elles

font voir toutes les grandeurs; elles n'ont ni forme, ni figure, mais elles représentent parfaitement toutes les figures et toutes les formes. Quel prodige est ceci? Assemblez tous les peintres du monde, et dites-leur : « Je veux que vous me fassiez un beau tableau, mais sans vous servir de couleurs; je veux qu'il représente une pyramide haute de cinquante coudées, ornée de trophées d'armes, de festons, de fleurs, mais je veux que vous ne donniez ni grandeur, ni forme, ni figure à votre tableau. » Ne diraient-ils pas tous : « Vous demandez l'impossible! » Qui est-ce donc qui a appris au moindre objet visible à faire de soi-même dans vos yeux un parfait tableau sans couleurs, sans grandeur, ni forme, ni figure? C'est vous seule, ô admirable sagesse de Dieu.

3° Mais voici plus encore : toutes ces images des objets visibles sont si complaisantes qu'elles ne s'incommodent point les unes les autres, et quoiqu'elles soient infiniment multipliées et différentes, nulle n'empêche le travail des autres... Et tout cela est peint dans un espace aussi petit qu'est la tête d'une épingle... O adorable sagesse de mon Dieu, pourquoi ne ravissez-vous pas par tant de merveilles, tous les cœurs aussi bien que tous les esprits des hommes?

4° Je remarque encore après tout cela un quatrième prodige non moins inconcevable. Comment tous ces peintres naturels que sont les objets visibles peuvent-ils ainsi peindre toujours, sans se lasser jamais, sans cesser un seul moment et sans s'épuiser? Je ne suis pas surpris que Dieu le Père, ce premier peintre et ce peintre éternel, peigne toujours sa divine image en lui-même, s'épuisant tout entier sans s'épuiser jamais pour

la produire aussi grande en tout et aussi parfaite que lui. Mais que le moindre objet visible imite ainsi la fécondité du Père céleste, qui n'avouera que c'est une merveille au-dessus de nos intelligences? Nous l'admirerons plus encore, si nous considérons avec quelle force ces objets visibles poussent leurs images vers nos yeux, sans que l'air et les vents qui agitent les objets fassent vaciller les images elles-mêmes. Et enfin, autre merveille, il était nécessaire qu'il en fût ainsi, car que deviendrait le monde, si Dieu avait interdit à ces peintres l'exercice de leur peinture? Nous ne verrions pas un seul des objets qui nous sont maintenant visibles, puisqu'ils ne peindraient plus leurs images dans nos yeux... Qui était capable d'inventer un tel art, sinon l'esprit d'un Dieu tout-puissant?

IV. L'art des hommes n'est qu'un faible copiste de la nature. — Pour se rendre encore plus visible, la Sagesse divine a voulu que plusieurs hommes aimassent cet art de la peinture et qu'ils s'efforçassent du moins de copier ses beaux ouvrages... Il est bien vrai que leurs copies sont très éloignées de l'excellence des originaux; mais n'est-ce pas un trait admirable de la sagesse de Dieu d'avoir permis à l'esprit de l'homme d'inventer cet art ingénieux qui semble braver la mort même en rendant, comme malgré elle ,les hommes immortels, et en conservant leur mémoire dans les chefs-d'œuvre qui les tiennent toujours présents dans les galeries ou dans les salles.

Les peintres qui voient leurs ouvrages ainsi honorés ne pourraient-ils pas en concevoir de la vaine gloire?... Mais la sage providence de Dieu leur a fourni d'ailleurs mille sujets d'une grande humiliation. Quelle confu-

sion pour eux, en effet, de dire que le plus habile ne saurait parvenir à imiter parfaitement le moindre des ouvrages de Dieu!

V. La sagesse de Dieu éclate en mille merveilles dont nous ne savons pas la raison. — 1° Si je regarde *l'ensemble du monde*, je ne comprends pas comment Dieu, l'ayant fait pour sa gloire, souffre qu'il ne serve presque qu'à lui faire injure et à combattre sa gloire presque partout et presque toujours... Pour une seule bonne œuvre qui sera faite pour sa gloire, dix mille péchés énormes se commettent au même instant pour l'outrager; et il est vrai de dire qu'il y a plus de mal dans un seul péché mortel que de bien dans toutes les bonnes œuvres des justes; car le péché mortel est un mal infini, et toutes les bonnes œuvres des saints réunies ne sont pas un bien infini... Si Dieu avait créé exprès le monde pour lui faire injure, il aurait obtenu la fin qu'il se serait proposée; mais il l'a créé pour sa gloire, et voyant que le monde la combat perpétuellement, il ne laisse pas de le conserver et de combler de biens même les plus grands pécheurs... Est-ce qu'il prend plaisir à se voir offensé? Cela est impossible; car le péché lui déplaît tant, qu'il le hait d'une haine infinie. Pourquoi donc souffrir tant de millions de crimes énormes, commis à toute heure par toute la terre? Est-ce qu'il n'est pas en son pouvoir de les empêcher? Ne peut-il pas punir les hommes sévèrement à chaque péché qu'ils commettent? ou ne pourrait-il pas leur donner des grâces si fortes et si efficaces qu'ils feraient tous pénitence?... Mais plutôt, pourquoi osai-je prendre la hardiesse de lui demander des *pourquoi?* Il est vrai que je ne comprends pas; mais en cela même je com-

mence un peu à connaître Dieu. J'adore ses grandeurs, je le reconnais pour mon Dieu, parce que je vois qu'il est incompréhensible.

2° Si je descends à considérer plus *en particulier les événements extraordinaires* qui sont arrivés de temps en temps dans la suite des siècles, et qui semblaient devoir abîmer le monde, je ne comprends pas comment il demeure toujours lui-même. Tantôt un déluge universel, tantôt des tremblements de terre effroyables, tantôt des inondations de la mer, tantôt des guerres sanglantes qui semblaient devoir faire une boucherie générale de tout le genre humain, tantôt des pestes si cruelles qu'elles ravageaient tout, tantôt des famines presque universelles qui menaçaient les hommes de mourir de faim, tantôt des changements d'empires, des oppressions de peuples... Combien de fois a-t-on entendu tout le monde gémir et dire : « Tout est perdu! » Et néanmoins le monde va toujours son train. Qu'est-ce qui pourrait le comprendre? Et vous, ô divine Sagesse, vous vous jouez dans tous les bouleversements les plus épouvantables qui peuvent faire trembler les mortels... O sagesse infinie de mon Dieu, n'êtes-vous pas d'autant plus aimable que vous êtes plus incompréhensible?

3° Il est bien vrai que Dieu nous a laissé quelques vestiges de ses grandeurs et de sa divine Sagesse *dans toutes ses créatures*, jusque dans les moindres. Mais je ne vois rien où elle me paraisse plus admirable que dans les industries qu'elle donne *aux animaux*. Il en est plusieurs qui savent imiter les maximes et les raisonnements des plus sages politiques du monde. Ils savent les stratagèmes de la guerre et les ruses de la chasse; ils observent une police et une espèce de gouvernement

où les uns conduisent. et les autres obéissent; ils ont leurs lois, leurs châtiments et leurs récompenses. Qui leur a appris tout cela, si ce n'est vous, ô admirable Sagesse de Dieu, qui les conduisez?

Il en est d'autres qui font paraître beaucoup plus de sagesse et de prudence que les hommes savants. Vous diriez qu'ils sont astronômes, et qu'ils prévoient mieux le beau et le mauvais temps que ceux qui font les almanachs. Qui leur a appris cette science? Combien d'autres ont instruit les médecins, les uns à saigner, les autres à ordonner des purgations, les autres à connaître les herbes?... Tous savent le temps de leurs passages, quand ils doivent changer d'air, quel climat leur est plus favorable, quelle sorte de nourriture leur est propre, en santé ou en maladie. Ne faut-il pas être aveugle pour ne pas voir qu'il y a une Sagesse infinie qui les conduit et en fait tout ce qu'il lui plaît?

Mais tout ce que j'ai dit n'est pas ce que j'admire davantage.. Y a-t-il rien de plus petit ou de plus méprisable qu'une araignée?... Que l'homme étudie comment elle file si délicatement, qu'à peine les yeux peuvent voir son ouvrage, et que jamais on n'y remarque ni un nœud, ni la moindre irrégularité? Où tenait-elle caché ce gros peloton de soie qu'elle dévide ainsi sans le rompre ni le brouiller. Comment sait-elle attacher un bout de son fil à un arbre qui est d'un côté d'une rivière, et porter l'autre bout à un arbre de l'autre côté? Vole-t-elle en l'air? elle qui n'a point d'ailes. Va-t-elle nager sur l'eau, qu'elle craint plus que nous ne craignons le feu?... Que l'homme apprenne s'il le peut, à faire comme elle, des toiles si pressées, si unies et si délicates, que l'œil ne saurait discerner quelle en est la trame ni la tissure...

Combien d'autre animaux ont des propriétés si surprenantes qu'elles mettent tout le monde dans l'admiration!...

Si nous nous sentons transportés de joie parce que nous entrevoyons seulement quelque petit rayon de beauté dans vos créatures, que sera-ce donc, ô Dieu de bonté, quand nous verrons à découvert et dans le plein midi de votre gloire les impénétrables secrets de votre divine sagesse? Hélas! quand sera-ce? O beautés éternelles, vous cacherez-vous encore à nos yeux? Nous vous cherchons ici partout, et nous ne trouvons que de petites étincelles, qui ne font qu'allumer en nous de plus grands désirs de vous voir!

CHAPITRE XLVIII

De la sagesse de Dieu *(fin)*.

VI. La divine Sagesse parait plus admirable dans le ciel que dans tout le reste de ses œuvres. — Le ciel est le trône de la gloire de Dieu, où il se plaît à régner. C'est là surtout qu'il faut aller chercher les merveilles de la divine Sagesse. Ne nous dit-elle pas elle-même que c'est là qu'elle a fait sa demeure (Eccl., XXIV, 7)? Ne nous dit-elle pas que c'est elle qui a préparé les cieux, arrondi leurs voûtes azurées, orné les lambris célestes de tant d'astres et de lumières, et

qu'elle a présidé partout dans cet ouvrage si pompeux de la main de Dieu (Prov., VIII, 27)? Elle ne s'est point vantée du reste de ses ouvrages, comme si elle voulait nous inviter à la considérer principalement dans celui-là.

Puisque nous voyons que toute la terre n'est guère plus grosse qu'un pois, en comparaison du ciel, nous pouvons bien juger que toutes les merveilles des créatures de ce bas monde ne sont presque rien en comparaison de ce que la divine Sagesse fait éclater avec majesté dans la fabrique des cieux. Mais nous en sommes si éloignés, qu'à peine y pouvons-nous porter les yeux; et jamais nous n'eussions pu y connaître quelque chose, si les doigts de Dieu n'eussent pris plaisir à écrire ces merveilles dans ce grand livre, avec des caractères aussi gros et aussi éclatants que sont les astres. Tout le monde ne sait pas lire dans cette écriture, et il est même dangereux de vouloir l'apprendre avec trop de curiosité. Mais du moins, quiconque a des yeux pour les regarder, sans savoir même ce qu'ils signifient, a aussi un esprit pour y admirer les grandeurs de Dieu, une âme pour l'adorer et un cœur pour l'aimer : cela suffit.

Quelle sagesse admirable du grand Architecte qui a bâti cette grande machine si pompeuse et si prodigieuse, d'avoir su enchâsser tous ces globes, qui paraissent immenses, les uns parmi les autres, comme qui ajusterait les roues d'une horloge, et de les voir placés chacun dans leur lieu, avec tant de justesse et de force que, — les uns entraînant les autres par un mouvement violent, et ceux-ci ayant un mouvement contraire, quelques-uns ayant un mouvement oblique, les autres un mouvement de trépidation qui les fait aller et venir — tout cela

s'accorde si bien, que cette grande machine roulant incessamment au-dessus de nos têtes avec une vitesse qui dépasse l'imagination, néanmoins rien ne s'est brouillé, ni déconcerté, depuis six mille ans que cette immense machine court ainsi, sans s'être jamais arrêtée un seul moment. O divine Sagesse de mon Dieu, qui gouvernez tout cela, que vous êtes merveilleuse! que vous êtes juste et ponctuelle en toutes vos œuvres!

Mais voici ce qui me semble encore plus étonnant. Comment se peut-il faire que toutes les grandes roues de cette horloge céleste ne soient pas en feu, étant emportées par un mouvement si continuel et si violent? Nous voyons par expérience que le mouvement perpétuel cause la chaleur, et que, plus il est violent et de longue durée, plus il échauffe... D'où vient donc que les globes célestes, qui courent plus vite dans une heure que tous les navires de l'océan dans une année, ne sont pas, tout en feu? C'est encore là un secret de la Sagesse divine qui nous est incompréhensible.

De plus, n'est-ce pas un autre prodige qui surpasse nos intelligences, que ces grands corps courent si vite et ne travaillent point; qu'ils soient lancés dans un mouvement si continuel et qu'ils demeurent toujours à la même place; qu'ils soient toujours en action et qu'ils se reposent si paisiblement dans leur centre; qu'après une course de tant de siècles, ils ne soient pas plus fatigués qu'au premier moment où ils ont commencé? D'où vient cela, mon Dieu, sinon de ce que le repos et la béatitude de tous les êtres est de faire votre volonté? Tout nous fatigue, tout nous tourmente et nous est un supplice, quand nous sommes hors de la voie de Dieu, occupés à rechercher nos propres satisfactions; mais un grand travail est un grand repos pour une

âme qui s'étudie à ne faire en tout que la volonté de Dieu. Vous l'avez aussi ordonné, ô mon Dieu, par une conduite admirable de votre sagesse : aucune chose ne peut trouver son repos ni son contentement sinon dans son propre centre, et nous n'avons point d'autre centre que vous ; c'est pourquoi il nous est impossible, quoi que nous fassions, de trouver notre repos ni une solide satisfaction, si ce n'est en vous.

Hélas ! tout est là, et personne ne le considère assez : être dans son centre ou hors de son centre, être en Dieu par sa grâce et par une parfaite soumission à sa volonté, ou bien être hors de Dieu par le péché, par une attache à notre propre volonté. Êtes-vous hors de Dieu ? Jamais vous n'aurez de repos, quoi que vous puissiez faire. Mais êtes-vous en Dieu, uniquement attaché à son adorable volonté ? Vous ne pouvez avoir qu'un parfait repos, parce que vous êtes dans votre centre. Dans le ciel, le premier mobile entraîne par force tous ceux qui sont en dessous de lui, et tous poussent, depuis soixante siècles, d'un repos parfait, parce qu'ils sont dans leur centre. De même, si la volonté de Dieu vous mène par un chemin rempli de croix et de tribulations, lors même que la nature voudrait une vie douce et commode, vous ne laisserez pas de jouir d'un repos solide, pourvu que vous soyez fixé en Dieu, parce que vous serez dans votre centre.

VII. La Sagesse a voulu que la terre devînt un ciel, en suivant et en suivant les leçons du ciel. — O source éternelle et inépuisable de la vérité adorable Sagesse de mon Dieu, qui avez gravé cet oracle dans l'étendue des cieux avec des caractères lumineux et ineffaçables, gravez-le si avant dans ma mémoire,

que je ne l'oublie jamais; imprimez-le si profondément dans mon cœur que je n'aie plus d'autre désir que de me tenir dans mon centre, qui est vous seul, ô mon Dieu, et dans une parfaite soumission à votre volonté.

Quand je serai accablé de toutes sortes d'afflictions, de maladies, de pauvreté, de mépris, si je suis dans mon centre, je suis bien. Si parmi tout cela je puis avoir cette assurance : « Je suis en Dieu, centre de mon bonheur! » Si je goûte cette vérité, si elle emporte mon esprit et mon cœur, mes amertumes seront pour moi des douceurs, mon travail un parfait repos, toutes mes misères un si grand bonheur, que je n'en voudrais pas d'autre.

CHAPITRE XLIX

De la sainteté de Dieu.

I. Dieu est si saint qu'il est la Sainteté même. — Ce n'est pas une perfection de Dieu que la Sainteté, c'est Dieu même. Ce serait parler improprement que de dire : « Dieu a la sainteté »; mais il faut dire : « Dieu est la Sainteté. » La sainteté de Dieu n'est pas comme le reste de ses attributs. Quand nous disons : « Dieu est éternel, immense, etc., notre esprit peut trouver quelque fondement pour concevoir une légère distinction entre l'être de Dieu et son éternité, et son immensité, mais je ne conçois, dans l'idée que je me forme de Dieu,

qu'une sainteté infinie : tout son être est la Sainteté et la Sainteté est tout son être, en sorte que Dieu et la Sainteté sont deux termes synonymes disant la même chose, comme si je disais : Dieu est Dieu. Aussi le cantique de toute la cour céleste exprime toute l'essence et toutes les perfections divines dans ce seul hommage trois fois répété : *Sanctus, Sanctus, Sanctus...* Dieu est trois fois Saint. Le Père est Saint, le Fils est Saint, le Saint-Esprit est Saint; chacun d'eux possède en soi l'infinité de la sainteté, parce qu'il possède toute la divinité, qui est la Sainteté même; le Père est Saint parce qu'il est le *Père;* le Fils est Saint parce qu'il est la *Sagesse du Père;* le Saint-Esprit est Saint parce qu'il est la *Bonté par essence* et la perfection de la Sainteté. La toute-puissance du Père rend hommage à la sainteté de Dieu, parce qu'étant tout-puissant, il ne saurait pécher; il peut bien produire tout être, mais pas le néant, encore moins le néant du péché. La Sagesse infinie du Fils rend aussi un magnifique témoignage à la sainteté de Dieu, parce qu'étant infiniment sage, il ne peut produire ce qui est le manque absolu de sagesse, le péché. Enfin la Bonté infinie du Saint-Esprit rend de même un éclatant témoignage à la sainteté de Dieu, parce qu'étant la Bonté par essence, il cesserait d'être plutôt que de souffrir en soi le moindre défaut de bonté, le moindre péché.

Il n'appartient qu'à vous, Seigneur, d'être Saint par vous-même, et aucun autre ne le peut être que par vous.

Cependant Dieu nous commande d'être saints, parce qu'il est Saint. Nous n'avons l'être que par quelque petite participation de l'Etre Dieu; nous ne pouvons de même être saints que par une participation à la Sainteté de Dieu. A quoi me servirait l'être sans la sainteté, si-

non à être privé de Dieu éternellement?... Mais que pouvons-nous faire sinon la regarder de loin et l'admirer? Prétendre en approcher, ne serait-ce pas témérité? Non, puisque Dieu ne nous a donné l'être qu'en vue de la sainteté. Ce qui serait témérité, ce serait plutôt de refuser d'obéir à Dieu, qui nous dit : « Soyez saints parce que je suis Saint. » ...N'alléguez point votre faiblesse; ne vous excusez pas sur votre ignorance; ne vous découragez pas des mauvaises inclinations qui s'opposent à vous à la sainteté. Je vais m'adresser à vous, faible, pour vous faire voir la sainteté de Dieu appuyée sur sa puissance pour vous soutenir; sa sainteté appuyée sur sa Sagesse pour vous éclairer; sa sainteté appuyée sur sa Bonté infinie pour remédier à votre malice.

II. Il n'appartient qu'a Dieu d'être saint par Lui-même, parce qu'il est tout-puissant. — L'homme ne peut être saint qu'autant qu'il est appuyé sur la toute-puissance de Dieu. — 1° La sainteté a des charmes qui attirent tout après soi... Mais si nous voyons qu'un léger atome de sainteté, qui paraît dans les créatures, a des charmes si puissants pour entraîner tout après soi, qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que votre sainteté infinie, auprès de laquelle toute celle des créatures réunies est moindre qu'un grain de poussière en comparaison du soleil? O sainteté de Dieu, si vous étiez connue et considérée, qui pourrait résister à vos attraits? Pourquoi tous les êtres ne courent-ils pas après vous?...

Je m'efforce de vous connaître, ô Sainteté infinie de mon Dieu, et votre majesté m'accable... Si c'est être saint d'être bon, d'être juste, de posséder toutes les perfections, vous êtes infiniment saint. O grand abîme de

sainteté, que tout est saint en vous! Votre éternité est sainte, votre immensité est sainte, votre miséricorde est sainte! — Mais quoiqu'il soit vrai que la sainteté de Dieu éclate dans toutes ses perfections, néanmoins saint Thomas regarde sa toute-puissance comme la raison principale de sa sainteté infinie : « Dieu, dit-il, ne peut pécher (c'est-à-dire est infiniment opposé au péché, qui est le contraire de la sainteté) parce qu'il est tout-puissant. Pouvoir pécher, c'est pouvoir défaillir dans son action, ce qui est une impuissance. Or, Dieu étant tout-puissant, n'a point d'impuissance en lui et ne saurait faillir en rien. »

2° Elevons ici nos pensées. Il y a deux sortes de néant : l'un est le néant de l'être, l'autre est le néant du péché; ce sont deux abîmes infiniment profonds; mais l'un est innocent, et l'autre criminel. L'un et l'autre regardent la toute-puissance de Dieu : du néant de l'être, elle tire toutes les créatures; du néant du péché, elle tire les pécheurs et en fait des saints. Mais elle agit si différemment sur l'un et sur l'autre, qu'elle nous fait voir sensiblement qu'il est plus aisé sans comparaison de produire un monde rempli d'un infinité d'êtres naturels que de faire un saint. Portez votre bras dans l'abîme du néant de l'être, ô tout-puissant Créateur, afin que je voie l'effort que vous allez faire! — Je ne ferai pas grand effort : une Parole, mon Verbe, qui porte en lui-même les semences d'une fécondité infinie, suffira. — Mais portez aussi la main dans l'abîme du néant du péché, pour faire un saint, afin que je voie comment vous agirez. — Oh! ce n'est pas un ouvrage si aisé à faire. Ce sera bien mon même Verbe, qui le produira; mais il faut qu'il aille en Personne, qu'il descende lui-même jusqu'au fond de cet abîme, qu'il s'y plonge, qu'il

s'anéantisse parmi les pécheurs pour les en tirer; autrement, ils n'en sortiront jamais. — Et quand il sera là, Seigneur, que faudra-t-il qu'il fasse, ce Verbe tout-puissant qui, d'une simple parole, crée des mondes quand il lui plaît? — Il faudra qu'il leur ouvre ses trésors, afin qu'ils y puisent et qu'ils deviennent tous des saints, s'ils le veulent. Ils n'en voudront pas; il faudra qu'il les prie; il faudra qu'il lui en coûte les travaux de toute sa vie, qu'il y emploie ses veilles, ses sueurs, ses larmes, ses oraisons, ses jeûnes, ses prédications, ses miracles... Encore ce ne sera pas assez. Il faudra qu'il se charge lui-même de toutes leurs misères pour les en délivrer; qu'il se revête de leur humanité pour leur communiquer sa Divinité; qu'il prenne sur lui-même tous leurs péchés, pour leur donner sa sainteté; enfin, qu'il s'assujetisse à leur propre mort pour les faire jouir de sa vie. S'ils consentent à puiser au trésor de sa sainteté, ils sortiront avec joie du profond néant de leurs crimes, et deviendront tous des saints... — Eh quoi! mon Dieu, fallait-il tout cela pour tirer un homme de l'abîme du péché et en faire un saint?... O Dieu de miséricorde, que je vous ai coûté pour me tirer du néant du péché! Je vous ai coûté plus moi seul que la création de cent mille mondes! Ne serais-je pas bien misérable, si je rendais vos travaux inutiles, et si je préférais à la qualité de saint, que vous m'avez achetée si cher, l'infâme abîme du péché? Il ne faut plus que je dise que la sainteté est un état trop éminent pour moi, misérable, et que je n'ose y aspirer... Car enfin, que voudrais-je donc être, si je ne veux pas être un saint? Il faudrait donc vouloir être un réprouvé et un misérable damné; car il n'y a pas de milieu entre ces deux termes : ou être un saint ou être un réprouvé. Il ne faut

plus que je dise que j'ai trop de faiblesse pour prétendre devenir un saint. Je sais très bien que je suis, de moi-même, pure misère et fragilité; mais je sais aussi que mon Rédempteur, qui n'a rien épargné pour me faire saint, a pris sur lui mes infirmités pour me revêtir de sa force, et que « je puis tout en Celui qui me fortifie. ».

Qu'ai-je donc tant à faire pour être vraiment saint? Je n'ai qu'à « me revêtir de Jésus-Christ (Rom., XIII, 14). » Qu'y a-t-il de plus facile, pourvu que j'aie bonne volonté? Tout cet habillement divin, qu'il est venu nous apporter lui-même du ciel consiste en trois points seulement : pauvreté, mépris et souffrances. S'il était question d'amasser de grandes richesses, d'être élevé à de grands honneurs, de nager dans les plaisirs, on y trouverait beaucoup d'obstacles et de fatigues; mais négliger les richeses, aimer l'abjection et les mépris, mépriser les plaisirs, c'est se délivrer de beaucoup de sollicitudes, c'est trouver la vraie paix et la vraie liberté. Eh quoi! mon Dieu, est-ce donc si difficile d'aimer ces trois choses que Jésus-Christ a tant aimées, et en quoi consiste l'essentiel de la sainteté?... O vie chrétienne, on ne vous connaît pas; c'est pour cela que si peu de personnes vous estiment. O sainteté de la vie chrétienne, on vous regarde avec frayeur, mais c'est faute de vous avoir expérimentée. Qui vous aurait un peu goûtée et pratiquée avouerait qu'il est plus facile sans comparaison de vivre de la vie des saints que de celle des pécheurs.

CHAPITRE L

De la sainteté de Dieu (*suite*).

III. Dieu étant infiniment sage, il est nécessaire qu'il soit infiniment saint. — Les ténèbres, la folie, le péché et l'enfer sont quatre choses inséparables qui contribuent à faire le souverain malheur de la créature rebelle à son Dieu. Les ténèbres lui cachent la voie de la vérité et l'empêchent de la choisir; la folie pervertit son jugement et lui fait prendre le mal pour le bien; le péché est le monstre que la folie lui fait préférer au souverain Bien; enfin l'enfer est la prison éternelle de feux et de flammes où elle demeure pour jamais abîmée dans la profondeur de ses ténèbres, de sa folie et de ses péchés.

Au contraire, la lumière, la sagesse, la sainteté et le paradis sont inséparables de Dieu. Il est la Lumière infinie; par cette Lumière féconde, il produit la Sagesse éternelle; cette Sagesse est sa Vie, et cette Vie divine est sa Sainteté infinie. Dieu étant toute Lumière, est toute Sainteté; et de même, l'essentiel de la sainteté des saints est dans leur lumière. Combien ont-ils de sainteté? Autant que de lumière pour voir clairement l'essence de Dieu. Mais toutes les lumières de tous les saints ensemble ne sont qu'une étincelle comparée au soleil, auprès de la lumière de Dieu, et c'est pour cela que la sainteté de tous les saints ensemble n'est qu'un petit atome en comparaison de celle de Dieu.

IV. Personne ne peut être saint, s'il n'est pas conduit par les lumières de cette divine Sagesse.

Mais si la sainteté de Dieu et celle des saints dans le ciel consiste en cette lumière divine, comment nous, misérables mortels, pourrons-nous prétendre à la sainteté, si nous n'avons rien de cette divine lumière? Notre lumière, c'est la foi. Il est vrai que nous habitons dans la région de l'ombre de la mort; mais une grande lumière a paru du ciel pour nous éclairer. Le Verbe, qui est le « trésor où sont renfermés toutes les richesses de la science et de la sagese de Dieu (Col., II, 3) » n'est-il pas venu en Personne pour remplir la terre de la connaissance et de la sainteté de Dieu, et nous crier : « Je suis la Lumière du monde (Jean, VIII, 2)? » Monde aveugle, ne vous plaignez plus de vos ténèbres; vous n'aurez plus désormais ni ténèbres, ni péchés, que par votre propre malice... N'y a-t-il pas de quoi s'étonner que des hommes qui disent avoir des yeux ne voient goutte en plein midi? D'où vient qu'il y a tant de chrétiens qui font profession d'avoir la foi, et qui, dans le plein midi des grandes lumières répandues dans l'Eglise par Jésus-Christ, marchant encore comme des aveugles, ne voient ni l'horreur du péché, ni les beautés de la vertu, ni la vanité des choses temporelles, ni l'importance des choses éternelles, aiment mieux le péché que la sainteté, l'esclavage du démon que la liberté des enfants de Dieu, l'enfer que le paradis? Eh quoi! divin Soleil, adorable Jésus, Sagesse éternelle, n'êtes-vous pas la Lumière du monde?... Oui; mais de quel monde pensons-nous qu'il parle? Je conçois un monde naturel, éclairé par le soleil; un monde criminel, dont le Prince des ténèbres est toute la lumière. Jésus-Christ n'est

point la lumière de ces deux mondes; mais il est la lumière du monde chrétien. Ce monde a des droits, des maximes, des sentiments, des pratiques divines; mais pour en connaître la beauté et en goûter la bonté, il faut la lumière du divin Soleil. On a beau parler à une âme de la beauté du monde chrétien, de la sainteté de ses lois, de la sublimité de ses maximes, de l'excellence de ses pratiques, de la noblesse de ses sentiments, de la perfection éminente de la vie toute divine choisie par Jésus-Christ et suivie par les saints, ses imitateurs, comme étant l'unique voie du bonheur parfait auquel nous aspirons, elle ne goûtera pas tout cela et même n'y comprendra rien, jusqu'à ce qu'elle soit éclairée des rayons de la Lumière divine. Mais si Dieu daigne l'en favoriser, oh! qu'elle voit, en un moment, des beautés qui la charment, beautés supérieures à tout ce qui peut tomber sous les sens et à tout ce que la raison humaine peut comprendre!

A cette lumière, je regarde *les riches* comme des malheureux, et les plus riches comme les plus malheureux; car ils me paraissent comme des esclaves enchaînés avec des chaînes d'or dans une galère, où ils rament sans cesse pour arriver au port de la félicité, à laquelle ils n'arriveront jamais. Mais je ne vois pas quel avantage ils tirent de leurs grandes richesses, sinon qu'ils ont plus de chagrins, plus de fatigues, plus de soucis, plus d'inquiétudes, plus d'ennemis domestiques, qui les consument et les trahissent. Que leur sert tout cela? car ils n'ont qu'un seul corps à nourrir et à vêtir comme le reste des hommes; et après le tourment qu'ils se donnent, ne faut-il pas qu'ils rentrent pauvres et nus dans le sein de la terre, leur mère, comme le reste des hommes?

Les voluptueux, abîmés dans les plaisirs des sens, ne me semblent pas moins misérables, car ils me paraissent comme des bêtes qui ne pensent qu'à engraisser leur chair... Quelle honte d'avoir une âme spirituelle et de la rendre toute charnelle.

Ces *hommes superbes* qui se repaissent de vent et s'enivrent de fumée me semblent encore plus extravagants et plus ridicules que tous les autres; car ce qu'on appelle honneur n'est qu'une pure imagination, qui dépend de la fantaisie des autres et ne peut donner ni ôter aucun mérite.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'à cette même lumière, toutes les choses qui m'inspiraient naturellement le plus d'aversion, la pauvreté, le mépris, les souffrances d'une vie austère, ne me déplaisent plus; j'y entrevois je ne sais quelle beauté qui me charme. D'où me vient ce renversement d'esprit qui me fait juger d'une manière si différente du reste des hommes?... — Bénissez Dieu de ce qu'il vous a éclairé d'un petit rayon du grand Soleil de l'éternité, dont la divine lumière fait également voir les horreurs d'un monde criminel et les beautés du monde chrétien. Vous avez déjà un peu entrevu l'un et l'autre; mais votre lumière n'est encore qu'une aurore; elle croîtra et deviendra un plein midi dans votre âme. La joie d'un aveugle-né, qui recevrait la vue pour apercevoir tout d'un coup les beautés du monde naturel, n'approche pas de la jubilation d'une âme que le divin Soleil du monde chrétien, Jésus-Christ, daigne éclairer de quelque rayon de sa céleste lumière. Tout lui paraît si beau, si aimable, si consolant, qu'elle préfère une journée de cette vie, quoique toute crucifiée, privée de tout excepté de Dieu seul, à un siècle entier de la vie du monde la plus heureuse.

Vous donc qui vous plaignez de votre ignorance pour arriver à la sainteté, présentez-vous aux rayons de ce divin Soleil, qui enseigne en un moment ce que tous les hommes ne peuvent apprendre pendant des années. Dites-lui comme l'aveugle-né : « Seigneur, faites que je voie! » et soyez sûr que vous avancerez dans la vraie sainteté autant que vous aurez de cette divine lumière qui fait les saints.

CHAPITRE LI

De la sainteté de Dieu *(fin)*.

V. La bonté infinie de Dieu, qui est le comble de la sainteté, est la source de toute la sainteté des justes. — Parmi les Personnes divines, la troisième porte le nom de sainte par excellence. Bien qu'elles soient toutes trois également saintes d'une même sainteté infinie qui leur est commune, on ne dit point le saint Père, le saint Fils, mais on dit le Saint-Esprit. La première raison, c'est que la troisième Personne est tout Amour, et met ainsi la consommation dernière à la sainteté infinie de Dieu. La seconde raison, c'est que la Bonté, qui est comme la substance et l'âme de la sainteté, lui est attribuée spécialement. Mais une troisième raison, c'est que le Saint-Esprit, étant le comble de la sainteté de Dieu, est aussi la source féconde de la sainteté des justes.

Quelle gloire pour nous d'adorer un Dieu infiniment saint! Mais quelle consolation pour nous de voir que sa Sainteté infinie est dans sa Bonté infinie, et que ce grand océan de bonté ne demande qu'à se communiquer et à se répandre, pour faire partout autant de saints remplis de bonté qu'elle trouvera de cœurs qui s'ouvriront à elle et qui consentiront à la recevoir!

La bonté demande à se communiquer; c'est une inclination qui lui est comme essentielle, et plus elle est grande, plus elle veut être communiquée. La bonté et la sainteté infinie du Père s'épanche ainsi nécessairement dans le Fils; puis, cette bonté et cette sainteté, qui est la même dans les deux, n'ayant rien perdu de sa vertu communicative, s'épanche en l'Esprit-Saint, où elle s'épuise, tout en restant inépuisable, et elle est la même dans les trois Personnes.

Mais puisque cette communication de bonté et de sainteté s'achève dans le Saint-Esprit, faudra-t-il que la bonté et la sainteté soient éternellement stériles en cette troisième Personne? Non. Voyez ici les inventions admirables de cette bonté : elle ne peut pas se communiquer davantage au dedans de Dieu; mais elle saura bien produire un Dieu-Homme en dehors de Dieu. Ce n'est pas assez pour la contenter : elle fera naître un nombre considérable d'hommes qui auront des âmes formées à l'image de Dieu. Toutes ces âmes seront des esprits comme Dieu; ces esprits auront comme lui deux facultés, l'entendement et la volonté, et le Saint-Esprit s'épanchera par ses deux puissances dans ces âmes pour les remplir de bonté et de sainteté, satisfaisant ainsi ses plus chères inclinations avec tant de joie que, si la souveraine Joie du Père et du Fils est de communiquer toute leur bonté et leur sainteté au Saint-Esprit, de

même la souveraine Joie du Saint-Esprit est de communiquer sa bonté et sa sainteté à toutes les âmes qui ne mettront pas d'opposition à les recevoir.

VI. La bonté infinie de Dieu a plus d'envie de se communiquer a nous que nous n'avons le désir de la recevoir. — L'abondance de l'Esprit-Saint nous presse. C'est lui qui nous parle, dans le sacré Cantique, et qui sollicite nos âmes avec tant d'amour : « Ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, ouvre-moi (Cant.. V. 2). » C'est lui qui nous crie, dans l'Apocalypse : « Je me tiens à la porte, et je frappe (III, 20). »

C'est lui qui le déclare dans les Proverbes (VIII, 31) : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » Oh! si nous savions combien sa bonté lui fait désirer ardemment de s'épancher dans nos âmes pour les remplir de l'abondance de sa sainteté! Mettez ensemble tous les désirs des créatures les plus passionnées et n'en formez qu'un seul désir, ce ne sera que froideur et indifférence en comparaison.

Croirons-nous, après cela, que nous ne devons pas aspirer si haut, et que ce serait une grande témérité à nous, misérables, de prétendre à une sainteté dont nous sommes si éloignés, sans considérer que nous contristons l'Esprit-Saint en refusant un don qu'il nous présente avec tant d'amour, et sans prendre garde que renoncer à la sainteté de la vie chrétienne, c'est nous juger indignes de l'entrée du ciel, puisqu'il n'y a pas d'autre alternative que d'être un saint ou un damné?... Oh! cœur abattu, âme lâche et indigne d'avoir été honorée des glorieux caractères de la ressemblance de Dieu, pourquoi avez-vous reçu votre intelligence et votre volonté? était-ce pour traîner votre âme indignement dans

la poussière, ou pour aspirer à la possession du Bien infini? Ah! lâche chrétien, indigne du caractère d'enfant de Dieu, reçu au baptême, que répondrez-vous à la voix du Père qui vous dira : « Que de fois j'ai voulu et tu as refusé (Luc, XIII. 54)? » La Sagesse incarnée nous adressera ce reproche : « N'était-ce pas en vue de la sainteté de la vie chrétienne, que je vous ai racheté au prix de mon sang?... Je n'ai rien épargné pour vous faire devenir saint, et vous ne l'avez jamais voulu! » La Bonté infinie de l'Esprit-Saint vous dira également : « Ne vous avais-je pas sanctifié dans ce but? Ne vous avais-je pas adopté comme enfant de Dieu? Ne vous avais-je pas donné, avec les vertus, les semences de la plus haute sainteté de la vie chrétienne?... » Que répondrez-vous à ces trois illustres témoins de la Sainteté de Dieu : la Toute-Puissance du Père, la Sagesse éternelle du Fils, la Bonté infinie du Saint-Esprit? — Désavouerez-vous le bienfait de la création, où la main de Dieu ne vous a formé tel que vous êtes qu'en vue de vous faire devenir un saint? Et cependant vous osez dire : Je ne prétends pas être un saint. — Désavouerez-vous le bienfait de votre rédemption, où le sang adorable du Fils de Dieu n'a été versé pour vous, dans sa Passion, qu'afin que vous fussiez un saint? — Désavouerez-vous le bienfait inestimable de votre justification, où la Bonté du Saint-Esprit ne s'est épanchée en vous par ses grâces qu'afin que vous fussiez un saint? — Vous n'avez pas le courage de combattre les oppositions à la sainteté que vous sentez en vous-même? Et pourquoi ne regardez-vous que votre faiblesse? Voilà la toute-puissance du Père qui s'offre à vous soutenir. — Si vous êtes dans les ténèbres, ouvrez les yeux à Celui qui vous crie : « Je suis la Lumière du monde. » — Si vous sentez des

inclinations au mal. voilà les trésors de la grâce du Saint-Esprit qui ne demande qu'à s'épancher en vous pour vous remplir de l'abondance de sa bonté et de sa sainteté. Que peut-il vous manquer, si vous donnez entrée à l'Esprit de Dieu dans votre âme? C'est un Esprit de force qui soutiendra votre infirmité; c'est un Esprit de vérité qui éclairera vos ténèbres; c'est un Esprit d'amour qui purifiera votre cœur de tout ce qui peut être opposé à Dieu... Souvenez-vous de cette parole : Il faut être nécessairement ou un saint ou un damné; il n'y a point de milieu. Choisissez!

CHAPITRE LII

De la beauté infinie de Dieu.

I. La Beauté de Dieu ne saurait se concevoir. — Comment pourrions-nous parler de la Beauté de Dieu, nous qui ne l'avons jamais vue? Comment nous en former quelque idée, nous qui sommes plus éloignés des lumières du bienheureux que le minuit l'est du plein midi?... Ne laissons pas de dire en bégayant ce que nous aurons pu apprendre de la Théologie et des saints Pères. Nous n'en saurons dire si peu, que ce ne soit toujours beaucoup pour notre profit, puisque rien plus que la connaissance de l'infinie beauté de Dieu n'est capable d'insinuer son amour dans nos âmes.

Toutes les perfections de Dieu sont capables de nous faire concevoir de lui une haute estime; mais la Beauté a je ne sais quoi de particulier, qui lui donne un tel empire sur les cœurs, qu'il est impossible de la regarder et de ne pas l'aimer. Oh! si la beauté de Dieu nous était connue, il ne faudrait plus d'exhortations pour nous obliger à observer parfaitement le grand précepte de la loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Ce serait assez qu'elle se manifestât à nous; il serait impossible de se défendre de ses charmes. Si nous avions pu nous former une fois quelque idée de cette beauté si aimable et qu'elle demeurât fortement imprimée dans notre esprit, cela seul suffirait : nous n'aurions plus qu'à boucher nos oreilles à toutes les paroles humaines; nous pourrions fermer tous les livres de dévotion, et nous arrêter seulement à contempler cette Beauté suprême... Quand il plaît à Dieu de dégoûter une âme des vanités du siècle pour se l'attacher fortement, c'est souvent en lui imprimant quelque idée de son infinie Beauté...

Il y a de quoi s'étonner que le cœur humain, si affamé d'amour, qu'il languit et meurt s'il n'aime pas, aille chercher ailleurs qu'en Dieu seul de quoi contenter ses désirs; car que peut-il chercher d'aimable qu'il ne trouve en Dieu comme dans son principe... S'il désire une beauté, oh! la beauté de Dieu est la Beauté essentielle, éternelle, immense; elle tient tous les yeux du ciel attachés sur elle avec un ravissement continuel, sans qu'ils s'en puissent distraire un seul moment. Et, dès cette vie, rien ne charme ici-bas celui qui voit la Beauté infinie de Dieu. — Mais l'avez-vous vue?— Oui, et je la vois tous les jours, avec une satisfaction qui

remplit mon âme de joie. Elle me paraît admirable dans ses créatures.

II. La Beauté de Dieu paraît tracée, quoique fort imparfaitement, sur toutes les créatures qui sont exposées à nos yeux. Nous n'avons ni des pensées, ni des sentiments, ni des lumières, ni des paroles capables de peindre la Beauté infinie de la face de Dieu dans sa propre Divinité. Dieu s'est peint dans son Fils unique, « qui est la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance (Hebr., I, 3) »; mais cette image est conservée dans le temple de sa gloire, elle ne se montre qu'aux bienheureux qui demeurent dans la Cité sainte; un voile la tient cachée à notre vue.

Mais quoi! Seigneur, ne verrons-nous rien des beautés de votre feu adorable?... — La bonté de Dieu a bien voulu satisfaire en quelque chose les désirs de ceux qui l'aiment et qui brûlent de voir sa Beauté, et ç'a été en nous traçant lui-même quelques petits vestiges de cette incomparable Beauté dans *ses créatures*. Ce ne sont, il est vrai, que ses ombres ou les vestiges de ses pieds, et néanmoins elles ont tant de charmes, qu'elles enlèvent les esprits de ceux qui les considèrent, et leur font du moins conjecturer quelque chose de grand de la Beauté incompréhensible de Dieu.

Si j'arrête ma vue sur un pré émaillé de fleurs, aux premiers jours du printemps, c'est un sourire charmant de la nature, qui gagne le cœur par les yeux; mais ce sont autant d'yeux qu'il y a de fleurs différentes qui se présentent à moi, pour me faire voir la Beauté de leur Créateur, et je vois tant de merveilles à considérer, que je ne sais à laquelle je dois donner d'abord mon attention. La forme et la figure de ces fleurs est étonnante

en sa variété, et chacun a sa beauté propre qui n'est point dans l'autre; leur émail et leur coloris est surprenant dans son riche éclat; et toutes ensemble présentent un charme tel, que Salomon, dans toute la magnificence de sa gloire, n'en approche pas. Qui êtes-vous, source intarissable de beautés, qui les répandez d'une main si libérale sur de faibles créatures destinées à la pâture des animaux? Où est ce trésor inépuisable d'où vous tirez ces richesses chaque année sans les diminuer jamais? Oh! qui pourrait comprendre quelle est votre propre Beauté, puisque les seuls petits atomes dont vous parez les plus viles de vos créatures sont si admirables!

Si j'élève mes yeux vers le ciel et que je regarde sa vaste étendue dans un temps serein, que de beautés, ô mon aimable Créateur! C'est un champ d'azur enrichi d'une infinité d'astres, comme de flambeaux allumés, pour faire voir à tous les êtres la majesté de ce grand palais du souverain monarque du monde. L'habitude de le voir en diminue l'admiration; mais si un aveugle-né recevait tout d'un coup la vue, ne tomberait-il pas en extase, accablé par la majesté de ce spectacle? Principalement quand il verrait le soleil, ce grand flambeau du monde, ce miroir éclatant des beautés divines, porté avec un train si magnifique dans les cieux comme sur un char de triomphe, accompagné de tous les astres qui lui font la cour, quelle ne serait pas son admiration!... Toutefois, le soleil n'a qu'un faible rayon de la Beauté de Dieu, et sa beauté fût-elle cent et cent mille fois plus éclatante, elle ne serait rien comparée à la Beauté éternelle. La raison en est que tout ce que pouvez dire ou imaginer est fini, puisqu'on peut y ajouter; mais la Beauté de Dieu est infinie... Mon esprit se perd

dans ces grand abîmes. O Beauté par dessus toutes les beautés, mon âme languirait d'ennui, si elle n'avait l'assurance de te voir un jour!... Mais je ne sais ce que je dois admirer davantage, ou qu'un léger abîme de la beauté, qui paraît dans les créatures, ait tant d'empire sur les cœurs, ou que la Bonté infinie de Dieu fasse si peu d'impression sur beaucoup d'âmes!

Il est vrai que, quelle que soit la beauté du reste des créatures, il n'y a que *l'homme* qui ait la gloire d'être fait à l'image de Dieu. Aussi voyons-nous qu'il porte je ne sais quoi de divin sur son visage. C'est un théâtre assez raccourci dans son étendue, mais si vaste et si magnifique dans les merveilles qu'il nous représente, qu'il surpasse toutes les beautés divines semées avec tant de profusion dans toutes les autres créatures. Aussi, quelle n'est pas, parmi les hommes, la tyrannie de la beauté!... Quoi, mon Dieu! sera-t-il dit qu'une frêle beauté, qui n'est pas autant qu'un atome de l'air en comparaison de la vôtre, exerce tous les jours cet empire absolu sur le cœur humain, et que vous, ô Beauté infinie, Beauté éternelle, océan immense de toutes les beautés, vous n'enleviez pas tous les cœurs des hommes? Peut-on se plaindre qu'on ne vous voit pas? Mais vous vous produisez à nos yeux partout; vous vous montrez à nous dans tous les objets qui nous font paraître quelque étincelle de beauté; car d'où l'ont-ils reçue, si ce n'est de vous, qui en êtes la source et le trésor inépuisable? Les hommes sont si aveugles qu'ils s'arrêtent à ces petits points de lumière sans porter les yeux jusque sur ce grand Soleil de toutes les beautés, qui en est le glorieux principe... Où est votre raison, ô homme! Ne voyez-vous pas cette Beauté de Dieu décrite avec autant de caractères qu'il y a de créatures? Lisez-la,

étudiez-la partout; mais ne vous arrêtez pas aux caractères qui vous parlent d'elle. Les créatures vous disent qu'il y a une Beauté par dessus toutes les beautés, sur laquelle vous devez porter incessamment les yeux de votre âme; toutes ces créatures ne sont que les vestiges du Créateur... Si les seules impressions de vos pieds, ô mon Dieu, ont des attraits qui captivent les cœurs, qui peut concevoir ce que c'est de voir votre face? O Beauté infinie de mon Dieu, qui devez faire ma béatitude éternelle, soyez toujours présente à ma mémoire, soyez l'unique objet de tous mes désirs! Si je pense souvent à vous, je vivrai toujours élevé au-dessus du monde, et il sera impossible que mon cœur conçoive ni estime ni affection pour toutes les choses mortelles..

CHAPITRE LIII

De la beauté infinie de Dieu (*suite*).

III. La Beauté infinie de Dieu parait plus éclatante dans les êtres spirituels. — Il est bien vrai qu'il y a quelque petit trait de beauté sur les fleurs, sur les astres, et principalement sur le visage de l'homme; mais qu'est-ce que cette beauté, même d'un corps humain? Ce n'est qu'un morceau de terre animée et un peu colorée. *La beauté de tous les corps n'est rien auprès de celle des âmes*, qui sont des substances spirituelles,

plus approchantes sans comparaison de celle de Dieu. C'est de l'âme que le corps humain tire toute sa beauté, et cependant le corps cache la beauté de l'âme. Quelle humiliation pour cet esprit immortel de demeurer dans une chair corruptible, comme un roi emprisonné dans un cachot fangeux? Toutefois, sa beauté est si vive et si pénétrante, qu'il faut qu'elle se produise par les sens; elle jette des étincelles de vie et de lumière par les yeux; elle peint le vermeil du coloris sur les joues; elle répand la grâce et la majesté sur tout le visage. Qui verrait une âme séparée du corps y verrait plus de *beautés naturelles* qu'il n'y en a dans toutes les créatures matérielles, et il avouerait qu'elle est une vivante image de la première des beautés : « La lumière de votre face resplendit sur nous, Seigneur (Ps. 18)! »

Quand cette âme embrasse tous les temps, le passé, le présent, le futur, n'est-elle pas une belle image de l'éternité de Dieu qui renferme en soi et surpasse tous les temps? Quand elle raisonne sur les choses universelles, conçoit les vérités de toutes les sciences, contemple l'infini, n'est-ce pas en elle quelque trait de la souveraine Sagesse de Dieu? Quand elle invente tant de productions différentes, quand elle forme les desseins de tant d'ouvrages, n'est-ce pas quelque petite ombre de la puissance de Dieu? Enfin, quand nous voyons que cette âme unique est simple en sa substance, et qu'elle a trois facultés qui s'écoulent de son essence, la mémoire, l'entendement et la volonté, n'est-ce pas une vivante image d'un Dieu en trois Personnes?

Mais si une seule âme, séparée de la matière a tant de beauté naturelle qu'elle surpasserait toutes les beautés corporelles, que faut-il penser de la *beauté surnaturelle* qu'elle reçoit de la grâce et des vertus? La beauté

de cent mondes semblables à celui-ci ne l'égalerait pas. Mais enfin, que faut-il donc juger de cette Beauté éternelle et divine qu'elle reçoit dans la gloire, quand elle va s'abîmer dans le sein de Dieu! Elle a des éclats si charmants que, si nous voyions une âme bienheureuse dans la majesté de sa gloire, nous tomberions éblouis, et croirions avoir vu Dieu lui-même. Enfin, s'il est vrai qu'une seule âme a tant de beautés dans la nature, dans la grâce et dans la gloire, que serait-ce donc de voir ensemble la beauté de ce nombre incalculable d'âmes que Dieu a créées, qu'il sanctifie par ses grâces et qu'il glorifie dans le ciel? Oh! quel ravissement de voir ces beautés réunies ensemble! Et toutefois qu'est-ce que toute cette beauté, sinon un petit rayon de la Beauté infinie de Dieu, qu'il veut bien leur communiquer?... D'où vient que, sachant tout cela, ô mon Dieu, nous ne soupirons pas sans cesse après vous? D'où vient, en un mot, que nous ne brûlons pas d'amour pour vous?...

Mais c'est peu que tout cela. Quelle haute idée, ô Dieu d'amour, concevrions-nous de votre Beauté infinie, si nous pouvions porter les yeux sur les beautés suréminentes des créatures purement spirituelles, comme sont *les Anges*, qui n'ont aucun commerce avec la matière! Nous les verrions rangés en un si bel ordre, que l'un n'est point égal à l'autre; mais l'un possède toujours quelque degré de perfection au-dessus de son inférieur. Or, leur nombre est si grand, qu'étant distingués en neuf chœurs, le dernier, qui est le moindre en perfection et en multitude, surpasse le nombre des hommes; les huit autres chœurs se surpassent ainsi en nombre, en excellence et en beauté, en sorte que plus les intelligences célestes sont d'un ordre éminent, plus aussi est

grand le degré de beauté que possède le supérieur au-dessus de son inférieur.

Faites-vous, de cette merveille, une échelle mystérieuse comme celle de Jacob, pour monter à la connaissance de la Beauté infinie de Dieu, posez d'abord pour principe assuré que le dernier des anges surpasse en beauté toutes les âmes raisonnables, comme la beauté des âmes surpasse la beauté des corps. Ensuite, considérez que l'ange qui précède ce dernier le surpasse autant en beauté qu'il surpasse les âmes... Montez ainsi ces degrés, aussi nombreux qu'il y a des anges dans le monde angélique. Avant d'être arrivé au centième ange, votre esprit serait accablé par l'idée de tant de beauté. Qu'est-ce donc qui pourrait comprendre la beauté du cent millième, etc.

Cependant, quand vous seriez monté si haut, il ne faudrait pas croire avoir l'idée d'une beauté parfaite, mais d'une beauté infiniment plus éloignée de celle de Dieu qu'elle ne l'est de la laideur de la plus vile des créatures.

O Beauté ineffable et incompréhensible, si un petit atome de beauté, qui paraît dans les créatures a tant de charmes pour se faire aimer, pourquoi donc toute l'immensité de la Beauté infinie que vous renfermez dans votre sein n'enlève-t-elle pas tous les cœurs des hommes? Ne faut-il pas être tout à fait aveugle et n'avoir ni la lumière de la foi, ni la lumière de la raison, ni même la lumière des sens? Où est ta foi, ô homme, qui veux passer pour chrétien, si tu ne crois pas cette Beauté infinie qui tient éternellement l'Esprit de Dieu appliquée à la contempler avec un plaisir infini, et qui suspend tous les bienheureux en un ravissement continuel, sans qu'ils puissent s'en distraire un seul

moment. Où est ta raison, si tu ne juges pas qu'il doit y avoir quelque autre beauté au-dessus de toutes les beautés fragiles et périssables après lesquelles tu cours ici-bas et qui sont incapables de contenter tes désirs?... As-tu, du moins, quelque lumière dans les sens? N'as-tu pas des yeux pour voir les beautés de ton Créateur imprimées partout sur les créatures? Il faut cesser d'être homme, marcher courbé vers la terre comme les animaux et se rendre semblable à eux, si on ne veut pas, de la beauté des créatures s'élever à la Beauté infinie du Créateur. Qui ne voit pas cette Beauté, qui ne l'admire pas, qui ne l'aime pas, fait bien voir qu'il n'a ni la lumière de la foi comme chrétien, ni la lumière de la raison comme homme, ni même la lumière des sens comme créature raisonnable : il est donc semblable aux bêtes. Oh! que nous vivrions contents et heureux! que la paix de notre âme serait profonde, si nous étions remplis d'une haute impression des grandeurs de Dieu; si sa bonté, son immensité, son éternité, et surtout une forte idée de sa Beauté infinie était présente à notre esprit! Hélas! nous sommes toujours au milieu de toutes ses divines perfections; elles sont en nous, elles nous pénètrent; et il ne tiendrait qu'à nous d'être heureux comme les saints dans le ciel. Si les yeux de la foi ne sont pas aussi éclairés que ceux de la vision béatifiques, ils sont aussi assurés. Oh! si nous étions appliqués à voir souvent les ravissantes beautés de Dieu avec les yeux de la foi, ne serait-ce pas déjà commencer notre béatitude dès cette vie?

CHAPITRE LIV

De la beauté infinie de Dieu (*fin*).

IV. La beauté infinie de Dieu considérée en elle-même dans l'harmonie admirable de ses attributs divins. — Saint Augustin fait consister la beauté du corps principalement en deux choses : une juste proportion des parties, une douce vivacité dans le coloris. On peut concevoir quelque légère idée de l'infinie beauté de Dieu en disant dans un sens bien plus élevé et tout spirituel, qu'elle consiste aussi en deux choses : l'harmonie de ses perfections, et la vivacité infinie de son être, qui est toute vie et tout acte, et comme le coloris de toute sa beauté.

Pour ce qui touche la première chose, c'est-à-dire l'accord, la consonnance des perfections divines entre elles, celle-ci est tellement admirable qu'elle suspend dans un ravissement perpétuel les anges et les bienheureux. — Quelle beauté dans *l'harmonie de l'éternité de Dieu avec son immensité!* L'une remplit tous les espaces, l'autre embrasse tous les temps; l'immensité nous fait concevoir Dieu tout entier présent en tout lieu sans être renfermé dans aucun; l'éternité nous le fait concevoir renfermant dans un seul moment et sans durée successive toute la durée successive des siècles; l'immensité n'a ni terme, ni quantité; l'éternité n'a ni commencement, ni fin, ni durée; l'immensité est éternelle, et l'éternité est immense. — Quelle beauté dans la correspondance entre la miséricorde et la justice de Dieu! La mi-

séricorde distribue des couronnes avec justice, et la justice des supplices qui ne sont pas sans misércorde; la miséricorde est éternelle dans ses récompenses, et la justice éternelle dans ses châtiments; la miséricorde va prendre dans le cœur de Dieu les grâces qu'elle répand largement sur les hommes, et la justice va prendre dans le cœur des pécheurs la matière de leur juste condamnation; les effets de la miséricorde sont infiniment justes, et les effets de la justice infiniment miséricordieux. — Si nous portons les yeux sur la convenance et la proportion admirable de *l'entendement divin avec la volonté divine*, que de beautés nous raviront! l'entendement divin connaît toutes les créatures, non point parce qu'elles sont, mais afin qu'elles soient telles qu'il les connaît; et la volonté les aime non pas parce qu'elles sont bonnes, mais c'est afin de les faire aussi bonnes qu'il les aime. Ce qui est plus admirable, les trois Personnes divines n'ont qu'un même entendement et une même volonté et néanmoins le Père seul produit le Fils par son entendement, le Père et le Fils seuls produisent le Saint-Esprit par leur volonté... Nous en parlons en ignorants, comme des aveugles qui parlent des couleurs. Oh! que bienheureux sont les yeux qui voient, et quand sera-ce que nous verrons?

Portons maintenant nos considérations sur *l'accord incompréhensible de l'unité de l'essence et de la trinité des Personnes divines*. Comment peut-il se faire que l'Unité ne confonde point la Trinité, et que la Trinité ne divise point l'Unité? Une essence fait que trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu, et trois Personnes font qu'une seule essence est un seul Dieu en trois Personnes. L'Unité fait que Dieu est seul, la Trinité fait

qu'il n'est pas solitaire; cette majesté infinie possède l'unité sans solitude, et la Trinité sans multitude. Que de beautés qui ravissent éternellement les bienheureux!... Qui pourrait assez admirer la *concorde infinie des trois Personnes divines*, qui fait qu'elles ont toutes une même lumière, une même science, un même esprit? Qui ne serait ravi de voir quelle étroite amitié les lie ensemble, puisqu'elles n'ont qu'un seul amour et une même volonté? Enfin qui ne sentira son âme toute transportée de joie et d'amour, s'il considère les riches profusions de cette communication infinie des divines Personnes, qui se donnent l'une à l'autre tout leur être, toutes leurs perfections, sans partage, sans diminution, sans confusion... Ah! beauté éternelle, si vous étiez un peu connue des hommes, il leur serait impossible de faire état de toutes les vanités qui les amusent et qui les séduisent!

Si nous osions lever encore une fois les yeux pour envisager la beauté de Dieu dans la convenance admirable qui lie parfaitement *son immutabilité et sa liberté*, qui pourrait surpporter les éclats de cette merveille, qui est pour nous la plus incompréhensible. C'est ici que les plus savants théologiens avouent leur incapacité à concevoir, et beaucoup plus à pouvoir expliquer ce profond mystère. Nous voyons bien que, dans les créatures, l'immutabilité et la liberté sont incompatibles; cependant la foi nous apprend que l'une et l'autre s'accordent en Dieu si parfaitement que ce n'est qu'une même chose, qu'elles sont essentielles à Dieu et inséparables, qu'il est aussi nécessairement libre que nécessairement immuable. Mais concevoir comment ces deux choses s'accordent, c'est un abîme où nos yeux ne pénètrent point.

V. La Beauté infinie de Dieu considérée dans le coloris qui lui donne son éclat. — « Je suis celui qui suis! » Grande parole qui fait le coloris, la splendeur et toute la gloire de la Beauté de Dieu. Il est Celui qui est, c'est-à-dire qu'il possède toute la plénitude de l'être, sans mélange possible de non-être.

Pour le comprendre plus facilement, arrêtez-vous à la considération de trois choses : des créatures purement possibles, — des créatures actuelles — et de Dieu. Leur comparaison pourra vous faire concevoir en quelque manière comment il faut entendre que Dieu est un Acte pur :

Les *créatures possibles* sont tout abîmées dans le non-être, et il n'y a rien d'actuel en elles. Les créatures que Dieu a tirées du néant sont des *créatures actuelles*: elles ont toutes quelque petite étincelle de l'être; mais c'est si peu de chose en comparaison de ce qui leur manque, que l'on peut dire qu'il y a une distance infinie entre ce qu'elles sont et ce qu'elles ne sont pas. On peut bien dire qu'elles sont en acte, mais non qu'elles sont acte pur, puisqu'elles sont environnées et mélangées de tant de non-être, que le petit atome de l'être qu'elles possèdent n'est presque rien auprès de celui dont elles sont privées. Par exemple, le soleil est beau, mais il est le soleil, et c'est tout; son être est peu de chose en comparaison de tout ce qu'il n'est pas, en comparaison de tout ce qui est ou pourrait être en dehors de lui... Quelle leçon pour tant de superbes du monde, qui se croient quelque chose! Oh! quel sujet d'humiliation pour eux, s'ils réfléchissaient combien leur rang est peu de chose au milieu de tous les êtres!

Venons maintenant à la considération du *pur Acte*.

Dieu est. Il ne faut rien ajouter à cela pour bien expliquer ce que c'est que Dieu. On a tout dit quand on a dit qu'il est. et si on ajoute qu'il est un Acte pur, c'est pour l'opposer à la créature. qui n'a qu'une très légère portion de l'être, précédée, suivie et toute environnée d'une infinité de non-être. Mais Dieu possède actuellement toute la plénitude de l'être, sans nul mélange de privation ni d'aucune possibilité. Dieu est; mais jamais il n'a pu être, jamais il ne pourra être; il est actuellement sans commencement, sans fin, sans succession, sans aucune altération. Il n'y a en lui ni passé, ni présent, ni futur; il est. Mais il n'est point ceci ou cela en particulier, il est; il renferme en soi toute l'étendue de l'être; il est donc tout l'être, et rien de tous les êtres. Il est, mais il n'est pas depuis un certain temps et n'est point fait par un autre, puisqu'il est la source des êtres. Il est infini en tout, et nous ne saurions rien concevoir ni dire de lui qui ne soit fini. Cependant. c'est cette actualité infinie qui est le coloris spirituel, si l'on peut ainsi parler, d'où la Beauté infinie de Dieu tire son éclat et sa perfection. Et comme le coloris se répand sur toutes les parties du visage pour en animer la beauté, de même, cette excellence incomparable d'être un Acte pur s'étend sur tous les attributs divins qui font la beauté infinie de Dieu. La toute-puissance de Dieu est belle, mais sa Beauté consiste en ce qu'elle est un Acte pur, sans mélange d'impuissance; de même, sa justice, son éternité, en un mot toute les perfections divines; leur grande beauté, c'est qu'elles sont un Acte pur, qui ne peut être mélangé de l'ombre d'aucun défaut.

C'est pour voir cette Beauté infinie que l'homme a été créé. Que faisons-nous donc! Pourquoi laissons-nous traîner nos âmes dans la poussière de la terre? Pour-

quoi ne sentons-nous ni amour, ni désir, ni empressement pour la Beauté de Dieu. O aimable Créateur, ayez pitié de notre aveuglement. détrompez-nous des illusions de nos sens. imprimez dans nos âmes une grande idée de votre ineffable Beauté; gravez dans nos cœurs un ardent désir de la voir. de la chercher partout, de n'estimer qu'elle, de ne penser qu'à elle, de l'adorer, de l'admirer, et enfin de la voir clairement durant tous les siècles des siècles.

CHAPITRE LV

Si Dieu peut être aimé comme il aime.

I. Amour et Beauté. — Après avoir considéré la Beauté infinie de Dieu, nous ne saurions nous dispenser de parler de l'amour qu'elle répand dans nos cœurs et qu'elle veut recevoir de nos cœurs... L'amour naît de la beauté comme le fruit de la fleur, ou comme la chaleur de la lumière du soleil; partout l'amour et la beauté sont inséparables, mais particulièrement en Dieu. Voyant sa Beauté infinie, il l'aime d'un amour infini. Je ne suis pas surpris qu'une Beauté infinie soit aimée d'un amour infini; mais ce qui est admirable et devrait embraser tous nos cœurs, c'est que les trois Personnes divines nous aiment du même amour infini par lequel elles s'aiment elles-mêmes : « Le Père et le Fils s'ai-

ment et nous aiment d'un même amour dans le Saint-Esprit ». dit saint Thomas. Quel prodige! Eussions-nous pu nous le persuader, tant cette faveur surpasse toutes nos pensées et tous nos désirs?... Eh! que suis-je, mon Dieu, pour mériter que vous attachiez ainsi votre cœur à moi? O mon Dieu, qu'une âme est aveugle, si elle ne voit pas que vous êtes tout amour pour elle!

II. L'amour de Dieu pour nous vaut mieux que l'amour de toutes les créatures. — « Je ne saurais croire, dit sainte Elisabeth de Hongrie à son directeur, que Dieu m'aime autant que je l'aime. » — Madame, répondit le religieux, si tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront sur la terre s'unissaient ensemble pour vous aimer, diriez-vous que vous aimeriez plus que vous n'êtes aimée? Où prendriez-vous de quoi payer de retour tant de millions de millions de personnes, n'ayant peut-être pas de quoi satisfaire à une seule?... Néanmoins, pensez en vous-même ce que seraient tous ces amours créés, comparés à l'amour que Dieu vous porte et aux bienfaits dont il vous comble sans cesse. Tous ces cœurs humains réunis sont-ils comparables au cœur de Dieu, qui est infini dans la vertu qu'il a d'aimer, puisque cet amour produit un Dieu qui lui est égal?... Ayez cent mille fois plus d'amour pour lui que vous n'en avez; redoublez cent mille millions de fois; après tout cela, vous n'arriverez jamais à égaler l'amour que Dieu vous porte... Au reste, l'amour de tous les cœurs humains dont vous seriez aimée serait inefficace, et ils ne pourraient vous mettre en possession des biens qu'ils vous désirent. Mais je veux qu'ils puissent vous en donner la possession; ce seront toujours des biens limités et périssables. Eh! qu'est-ce que tout

cela auprès de l'amour que Dieu vous porte? amour si efficace que c'est assez qu'il vous veuille du bien pour vous le donner en effet; amour si libéral, que c'est lui qui vous donne tous les biens de la nature par la création, et tous les biens de la grâce par la rédemption. Incapable de suffire à rendre un amour réciproque à une seule créature qui vous aimerait de tout son cœur, oserez-vous encore penser que vous rendez à Dieu un amour égal, à plus forte raison supérieur à celui qu'il a pour vous?

« N'est-ce pas une chose infiniment étonnante d'avoir vu le souverain Maître du monde, le grand Dieu vivant, sacrifier et abandonner à la mort son Fils unique, pour sauver les hommes pécheurs, ses ennemis, et en faire ses amis? Comment ne pas dire : « Vous l'emportez, Seigneur; vous avez vaincu, ô Dieu de bonté; il n'appartient qu'à vous d'aimer de la sorte! »

Quand ce grand sacrifice du Fils unique du Dieu vivant se fit la première fois sur le Calvaire, tous les êtres en furent si épouvantés que le soleil se cacha de honte, le ciel pâlit d'effroi, la terre trembla d'horreur, les rochers se fendirent de douleur. Mais nous voyons ce sacrifice s'accomplir encore tous les jours sur nos autels... « Ah! grand monarque qui régnez au ciel, que faites-vous?... Et nous n'avouerions pas que nous sommes vaincus par la puissance infinie de ce grand amour qui a prévalu sur Dieu même et l'a sacrifié à nos intérêts?... Une âme que vous aimez jusque-là pourrait-elle s'arrêter à la pensée qu'elle vous aime plus que vous ne l'aimez? »

III. L'amour des créatures envers Dieu ne peut entrer en comparaison avec l'amour du Créateur envers elles *(Suite du dialogue du religieux avec sainte Elisabeth)*. — « La grandeur de l'amour, continua le religieux, a sa mesure dans le sujet qui aime et dans l'objet qui est aimé :

« 1° *Celui qui vous aime est un Dieu* éternel, et son amour envers vous est éternel comme son être. L'amour qu'il vous porte n'a jamais commencé, non plus que l'amour qu'il se porte à lui-même; l'un et l'autre sont également éternels, quoique l'un soit nécessaire et que l'autre soit libre. De plus, celui qui vous aime est un Dieu immense en sa grandeur, et l'amour qu'il vous porte a la même grandeur que son être; car il vous aime de toute sa volonté, qui est égale à son essence divine et ne fait qu'un avec elle. De plus, le Dieu qui vous aime est un Dieu tout-puissant, et l'amour qu'il vous porte n'a d'autre force que sa toute-puissance même, qui n'a agi en tout ce qu'elle a fait, que par amour pour vous. Si donc vous considérez qui est celui qui vous aime, vous trouvez que c'est un Dieu éternel dans sa durée, immense dans sa grandeur, tout-puissant dans son opération.

« Venez donc maintenant à *vous-même*, et regardez qui vous êtes, vous qui aimez Dieu. Vous êtes une créature de peu d'années, fort limitée dans votre être, et qui avez beaucoup de faiblesse. Comparez ensuite l'amour que vous portez à Dieu avec l'amour qu'il porte, dans sa durée, dans son étendue, dans sa force, et voyez vous-même s'il pourra entrer en quelque sorte d'égalité avec celui de Dieu.

« Je veux que vous ayez commencé à aimer Dieu

dès le premier instant de votre être, sans avoir interrompu l'exercice actuel de cet amour jusqu'au moment présent : cette durée si courte peut-elle être comparée avec l'amour éternel que Dieu vous porte? — Je veux que vous aimiez Dieu de tout votre cœur; mais la grandeur de votre cœur peut-elle entrer en comparaison avec l'immensité du cœur de Dieu, et n'est-ce pas moins qu'un grain de poussière comparé au monde entier? — Je veux enfin que vous aimiez Dieu de toutes vos forces; mais que paraîtront toutes vos forces, si vous les comparez à la toute-puissance de Dieu? les forces d'une mouche comparée à celles d'une armée de cent mille hommes.

« O Dieu d'amour, comment une créature mortelle pourra-t-elle admettre dans son esprit cette pensée qu'elle vous aime autant que vous l'aimez? Vous l'aimez d'un amour éternel, immense, tout-puissant, et elle ne peut vous aimer que d'un amour de peu de durée, d'un amour très limité et qui n'est que faiblesse. Oserait-elle comparer un moment à l'éternité, un petit point à l'immensité et la faiblesse à la toute-puissance? Oh! qu'il est vrai, Seigneur, que vous l'emportez infiniment sur vos créatures, et que tout l'amour qu'elles peuvent vous rendre n'est qu'un néant en votre présence!

« Et quand, par impossible, vous auriez plus d'amour à rendre à Dieu qu'il n'a d'amour dans son cœur pour vous, il serait vrai encore que vous ne seriez pas quitte envers lui, et que vous lui demeureriez toujours redevable d'une obligation infinie. Car, qu'avez-vous en vous-même que vous n'ayez reçu de Dieu, et que pourriez-vous lui offrir, sinon l'amour qu'il vous aurait donné pour le lui rendre?...

« 2° Mais si vous voulez examiner la question *quant à l'objet aimé*, ô Dieu, que cette vérité paraîtra bien plus évidemment!

« Quel gré vous faut-il avoir *si vous aimez un Dieu* que vous connaissez infiniment aimable; un Dieu dont la bonté ravit tous les anges et les bienheureux; un Dieu dont la beauté ravit ceux qui la voient dans le ciel; un Dieu enfin dont les perfections infinies sont dignes de l'amour infini d'un Dieu? Que faites-vous quand vous l'aimez, sinon ce qui est juste et obligatoire? Si vous ajoutez que c'est votre bienfaiteur, de qui vous tenez tout, auriez-vous mille millions de cœurs pour l'aimer, vous l'aimeriez toujours moins qu'il n'est aimable.

« Maintenant, si vous regardez *ce que Dieu aime, quand il vous aime*, quelle raison d'admirer les profusions de son infinie bonté! Il aime un objet que non seulement il n'est pas obligé d'aimer, mais qui n'a rien d'aimable en soi que ce qu'il veut y mettre en l'aimant, car vous êtes par vous-même un pur néant, et Dieu ne vous aime que par miséricorde.

« C'est trop peu de dire que vous n'êtes pas digne d'être aimée de Dieu; vous vous en êtes rendue indigne vous-même par le péché, et quand il vous aime, il aime son ennemi qui l'offense et qui ne mérite que ses châtiments.

« 3° A cela j'ajoute une dernière considération. *Quel est le pouvoir de l'amour?* C'est de rabaisser la grandeur et de hausser la bassesse, d'ôter l'inégalité et de mettre une telle ressemblance entre les amis, que si l'un d'eux avait une souveraine majesté, il la dépose ou la dissimule, et si l'autre était abîmé dans les misères, il

l'élève jusque sur le trône, afin que chacun puisse dire : Mon ami est un autre moi-même. Lequel des deux est le plus admirable? ou que l'amour élève le néant, ou que l'amour abaisse sa grandeur jusqu'au néant? L'un et l'autre paraissent incompréhensibles. Or, Dieu a fait l'un et l'autre ensemble : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devînt Dieu. » ...Que faites-vous, amour sacré, lorsque vous traitez ce commerce admirable des cœurs entre Dieu et sa créature? Aveuglez-vous donc jusque-là l'un et l'autre qu'il semble que ni Dieu, ni vous, n'aperceviez l'inégalité de vos cœurs! Et c'est Dieu qui s'avance le premier et demande à l'homme son cœur humain pour son Cœur divin : « Mon fils, donne-moi ton cœur! » O Seigneur, en voyant cela, je dirais qu'il faut bien que l'amour vous aveugle, si je ne craignais de faire un blasphème.

« L'homme serait-il donc assez stupide pour ne pas voir le gain infiniment grand qui se présente à faire dans ce commerce? Donne bien vite, ô homme, consens volontiers à ce qu'on te demande, qui n'est rien, et reçois ce qu'on te présente, qui est tout. »

« Je ne suis donc pas criminelle, dit là-dessus sainte Elisabeth, d'avoir osé penser que j'aimais Dieu autant qu'il m'aime, puisque je lui rendais mon cœur pour son cœur. — Non, repartit le Père spirituel, vous étiez trompée, mais vous n'étiez pas criminelle; c'était un effet de l'amour divin qui possédait votre cœur. Que l'action de votre âme est grande, lorsque vous dites : « Je vous aime de tout mon cœur », puisqu'aimer Dieu avec ce cœur nouveau qu'il vous a donné, c'est l'aimer avec le même cœur dont il s'aime! »

CHAPITRE LVI

Si Dieu peut être aimé comme il aime (*suite*)

IV. Quand, par impossible, nous aimerions Dieu autant qu'il nous aime, nous ne serions pas quittes. — Le Père spirituel de sainte Elisabeth avait l'esprit rempli d'autres grandes lumières sur le sujet dont ils conféraient, et il continua à lui parler dans ces termes :

« 1° Le bien-aimé disciple de Notre-Seigneur n'a pas trouvé de motifs plus pressants pour nous obliger à aimer Dieu, que de nous dire qu'*il nous a aimés le premier :* « Aimons donc Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier (I Jean, IV, 19). » C'est un si grand avantage d'avoir prévenu quelqu'un par des bienfaits et par l'amour, qu'on le réduit par cela seul à l'impuissance de rendre un parfait échange; car il sera toujours vrai de dire qu'il a été le premier à aimer gratuitement et sans nulle obligation, mais que l'autre n'a fait que rendre par justice ce qu'il n'a pu refuser sans ingratitude.

« Dieu nous prévient d'un amour éternel, et partant, quoique nous puissions faire, nous lui serons toujours redevables de toute l'éternité qui a précédé le premier moment où nous avons commencé à le connaître et à l'aimer. Quand même nous ne devrions plus jamais cesser de l'aimer, ce ne serait pas satisfaire pour le passé; quand même nous l'eussions aimé de toute éternité, il aurait toujours sur nous l'avantage de nous

avoir aimés le premier et malgré notre indignité : avantage si grand que, quand même par impossible, nous l'aimerions autant qu'il nous aime, nous n'aurions pas encore acquitté nos obligations. « Ne rendre à celui qui nous a prévenus qu'un bienfait égal, dit saint Thomas, ce n'est pas satisfaire à son obligation; car la justice demanderait qu'on rendît quelque chose de plus pour compenser la grâce d'avoir été prévenu par son bienfaiteur. » O Bonté infinie, qui vous a obligée à nous prévenir de la sorte! N'étiez-vous pas infiniment heureux en vous-même, ô mon Dieu, sans avoir besoin de baisser les yeux sur les profonds abîmes du néant? Oh! si je pouvais comprendre et goûter cette vérité, quelle pressante raison de vous aimer infiniment, et plus qu'infiniment, si j'en étais capable!

« 2° *Richesses inestimables d'une âme qui aime Dieu.* — « Toutefois, je vois de quoi nous consoler un peu dans la doctrine du divin Aréopagite : « L'amour de Dieu, dit-il, est un cercle qui part du souverain Bien comme de son principe, qui tend à nous faire du bien, et se termine enfin à nous rejoindre au souverain Bien comme à notre fin dernière. » Tout l'amour divin est un même cercle, tant celui dont il nous prévient que celui qu'il nous donne pour le lui rendre. S'il m'aime, son amour part de sa bonté comme principe; si je l'aime d'un amour surnaturel, cet amour part de sa même bonté comme principe : voilà le commencement du cercle, qui est le même dans tous les deux, en Dieu et en moi. Après cela, si son amour tend à me faire du bien, mon amour envers lui ne tend qu'à lui faire aussi du bien en procurant sa gloire : voilà la continuation du cercle, qui est la même aussi dans tous les deux. En-

fin, si l'amour de Dieu se termine à me rejoindre au souverain Bien comme à ma fin dernière, mon amour envers lui se termine à la même fin : voilà la fin du cercle, qui est encore la même dans tous les deux. Si mon âme trouve de la consolation à rouler dans ce divin cercle de l'amour de son Dieu pour elle et de l'amour réciproque qu'elle désire rendre à son Dieu, sa joie est grande de voir qu'elle doit tout à Dieu, l'amour qu'elle reçoit de lui et l'amour qu'elle lui rend, l'un et l'autre étant un don de sa pure bonté. Oui, Seigneur, je confesse que je vous dois infiniment, mais j'avoue aussi que je suis insolvable; saisissez-vous du débiteur et mettez-le dans les prisons de votre divin amour « jusqu'à ce qu'il vous ait payé exactement tout ce qu'il vous doit (Matth., V, 26) », c'est-à-dire *éternellement.*

« Ce n'est pas que nous ne devions faire tous nos efforts *dès cette vie* pour payer nos dettes, au moyen des trésors que Dieu nous donne pour nous acquitter envers lui; et ce moyen est encore l'amour. Mais ce paiement des dettes par l'amour ne fait que rendre plus redevable celui qui aime davantage, parce qu'il ne paie qu'avec ce qu'il a reçu de celui auquel il paie : « Donnons à Dieu notre amour en paiement », conclut saint Ambroise.

« Oh! que les richesses d'une âme qui possède l'amour sont précieuses au delà de tout ce qu'on peut jamais estimer! Quand vous auriez fait tout le reste, sans amour, vous n'avez rien fait; mais dans l'impuissance de faire tout le reste, vous avez satisfait à tout par l'amour. Prenez tout, Seigneur, biens, honneurs, plaisirs, amis, santé, ma propre vie, pourvu que je possède le précieux or de votre amour, je suis assez riche!

« 3° *L'âme qui aime fait avec Dieu une usure infiniment lucrative.* — Je dirais que l'amour est un paiement général pour satisfaire facilement à toutes nos dettes; mais je dirais mieux que c'est une certaine usure infiniment lucrative que nous faisons avec Dieu. Je fais un acte d'amour de Dieu, et tous mes péchés sont pardonnés; fussent-ils plus nombreux que les cheveux de ma tête et que les étoiles du ciel, un seul acte d'amour suffit pour vaincre en un moment cette multitude. N'est-ce pas là une grande usure? Quand tous les êtres créés m'auraient aidé à me délivrer d'un seul petit péché, ils ne l'auraient pu; et un seul acte d'amour me remet la somme immense de mes dettes. N'est-ce pas une grande usure, qui m'apporte un gain admirable? Je ne fais qu'un seul acte d'amour de Dieu, et toutes les peines éternelles méritées par mes péchés, et peut-être même les pénitences que j'aurais dû faire encore, me sont remises. Qui peut estimer quel profit je retire d'une telle usure? Je produis un seul acte d'amour de Dieu, et Dieu augmente en moi son amour, et il me donne le Saint-Esprit, inséparable de l'amour divin; et plus il reçoit de ce précieux or de son amour, plus il m'en donne, et je deviens toujours plus riche, tandis que lui m'oblige à l'aimer toujours davantage. Peut-on s'imaginer une usure plus profitable? Enfin je ne fais sortir de mon cœur qu'un acte d'amour d'un instant, et j'acquiers dans le ciel un nouveau degré de gloire que je possèderai, en vertu de cet acte, pendant toute l'éternité! Ne faut-il pas conclure avec saint Ambroise : « Malheur à moi si je n'aime pas! » ...L'amour de Dieu méprisé sera le grand supplice des damnés. Ils se souviendront qu'ils avaient un cœur capable d'aimer Dieu et qu'il leur était facile de l'aimer. Et se voir privés à jamais

de la possession de Dieu faute d'avoir voulu aimer Dieu, quel regret cuisant! Brûler éternellement dans les flammes dévorantes du feu infernal, faute d'avoir voulu admettre dans leur cœur les douces flammes de l'amour sacré : c'est cette pensée qui les tourmentera plus que tous les brasiers d'enfer... Venez, feu sacré, prendre possession de mon cœur! Ah! je préfère brûler maintenant de vos célestes ardeurs que de brûler éternellement dans les flammes de l'enfer! »

V. Pratique excellente pour aimer Dieu parfaitement quand nous sentons que nous ne pouvons pas aimer Dieu. — A ces paroles, sainte Elisabeth brûlait d'un désir incroyable d'aimer Dieu; mais elle se sentait arrêtée par une impuissance qui la faisait gémir : « Que me sert, disait-elle, d'avoir de vains désirs, quand, en effet, je ne fais rien et que je n'en viens pas à la pratique? »

Là-dessus, son père spirituel lui donne trois maximes excellentes pour la consoler et pour lui faciliter la pratique de l'amour de Dieu, dans le temps même où elle se sentirait la plus impuissante à l'aimer :

« 1° Il ne faut pas qu'une âme dise qu'elle a de vains désirs d'aimer Dieu, puisque désirer d'aimer Dieu, c'est l'aimer véritablement, comme, désirer le péché, c'est le commettre véritablement. Notre amour de Dieu ici-bas n'est qu'un amour de désirs et de recherches, tandis que l'amour des saints dans le ciel est un amour de repos et de jouissance. Ne vous affligez donc pas de ce que vous pensez n'avoir que des *désirs;* vous n'aurez jamais autre chose pendant cette vie mortelle, et vos désirs ne seront apaisés que quand vous entrerez dans la

possession de Dieu. Mais ne les nommez pas *vains désirs*, parce qu'ils ne sont pas vides comme ceux des mondains, mais ils sont toujours pleins de ce qu'ils désirent, c'est-à-dire pleins d'amour; plus une âme désire d'aimer, et plus elle aime.

« 2° Non seulement vous pouvez aimer Dieu de tout votre cœur, mais de tout le cœur de ceux qui l'aiment au ciel et sur la terre. Quel conquérant que l'amour! Il étend sa puissance partout où il veut; tous les biens d'autrui sont à lui sans cesser d'être à ceux qui les possèdent... N'était-ce pas la pratique du saint roi David : « J'ai part, chantait-il, aux biens de tous ceux qui vous craignent, et qui gardent vos commandements (Ps. 123). » Et qui empêche que vous ne fassiez tous les jours, ou plutôt à toutes les heures du jour, la même pratique? « O bonté infinie, vous êtes aimée si ardemment par les anges et les bienheureux au ciel, et par les saintes âmes sur la terre : je désire vous aimer de tout cet amour qu'ils vous portent et n'avoir qu'une seule volonté et qu'un seul cœur avec eux! » Il n'y a que Dieu qui sache combien cette sainte pratique vous fera avancer à grands pas dans les voies du divin amour.

« 3° Dieu n'a créé nos âmes que pour lui; tous les êtres inférieurs sont créés pour nous; et chacun d'eux a sa fin particulière, mais notre âme n'est que pour Dieu seul, et elle n'a reçu l'être que pour le connaître et l'aimer. Mais je ne puis pas tendre à cette fin sans vous, mon Dieu; je ne puis vous aimer, si vous ne me donnez l'amour que vous me commandez d'avoir; c'est toujours vous que vous aimez par ma volonté, quand vous lui donnez l'amour dont elle vous aime... Vous vous aimez éternellement et infiniment en vous-même; mais il vous

plaît de vous aimer encore au dehors de vous-même par vos créatures. Aimez-vous donc vous-même en vous-même, ô mon Dieu : mais aimez-vous toujours davantage par votre créature, puisque c'est l'unique dessein pour lequel vous l'avez tirée du néant. Vous ne pouvez vous aimer davantage en vous-même; mais vous le pouvez par le cœur que vous m'avez donné : je vous l'abandonne, je le mets entre vos mains pour que vous aimiez toujours davantage par lui, et toujours davantage jusqu'au dernier moment de ma vie. »

CHAPITRE LVII

Du souverain domaine de Dieu sur nous.

Le domaine absolu de Dieu sur ses créatures est fondé sur quatre principes. — Nous ne tremblons pas sous la puissante main de Dieu; nous ne sommes pas touchés de crainte et de respect en sa présence, parce que nous n'avons jamais considéré sérieusement jusqu'où va ce suprême pouvoir sur tous les êtres qu'il a créés.

Ce suprême pouvoir est fondé sur quatre principes si solides, que Dieu ne serait pas Dieu, si la souveraine domination qu'il a sur eux ne devait demeurer stable pour l'éternité : 1° il est le tout-puissant Créateur, qui a donné l'être à toutes les créatures; — 2° il est leur

Conservateur, qui les soutient par sa main puissante, sans quoi elles retomberaient dans le néant; — 3° il est leur souverain Monarque, qui les gouverne par sa Providence et par sa divine Sagesse; — 4° il les conduit à la Fin dernière, à laquelle elles ne peuvent arriver sans lui. Développons ces quatre pensées :

I. Dieu est le Créateur du ciel et de la terre, et de toutes les choses visibles et invisibles, comme le porte le premier article de notre symbole de la foi; il s'ensuit qu'il a sur elles un domaine si absolu qu'elles dépendent de lui sans aucune réserve et sans limitation, en tout et partout. Un artisan ne prétend-il pas avec justice avoir une telle autorité sur son ouvrage, qu'il peut en faire tout ce qu'il voudra?... Oh! que la dépendance de la créature vis-à-vis du Créateur est bien plus grande, puisque c'est lui qui lui a donné tout son être, l'ayant tirée du néant, où elle n'avait ni matière, ni forme, ni rien! Tout ce qu'elle a d'être, elle le tient si bien de lui seul que, s'il avait repris ce qu'il lui a donné, elle n'aurait plus que le pur néant. C'est là-dessus que le grand apôtre saint Paul fait ce puissant raisonnement qui atterre l'orgueil de l'esprit humain et qui le force de s'anéantir sous la puissante main de son Créateur : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu, et si vous avez tout reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu (I Cor., IV, 7)? » Vous avez un corps assorti de tous ses organes; vous avez une âme douée de facultés spirituelles, un entendement, une volonté, une mémoire; vous avez quelques talents naturels de corps ou d'esprit; vous avez quelque avantage de naissance ou des biens temporels; vous avez quelques bonnes inclinations, quelques vertus... Est-ce de vous-

même que vous avez tout cela? Etiez-vous avant de naître, pour dire : Je veux avoir telle âme, tel corps, naître de telle condition, avoir tel avantage du corps et de l'esprit, ou telles grâces, ou telles inclinations?... Vous osez dire : mon corps, mon âme, mes yeux, mon esprit, mes mains... Mais si Dieu avait repris ce qu'il vous a donné gratuitement, que vous resterait-il, sinon le pur néant, la dernière misère, le péché. N'y a-t-il pas bien là de quoi vous glorifier et concevoir de hautes pensées de vous-même? Mon Dieu, qu'il faut être aveugle pour être superbe! Donnez-moi un esprit tant soit peu raisonnable qui réfléchisse sur cette grande vérité, il lui est impossible de ne pas reconnaître de bonne foi que sa dépendance de Dieu va jusqu'à l'infini.

2° Oui, dira-t-on, mais si Dieu n'avait pas voulu nous rendre un peu plus indépendants de lui que le reste des créatures, pourquoi nous aurait-il donné ce libre arbitre qui nous rend maitres de nous? — Tout au contraire, le privilège de notre libre arbitre nous rend plus dépendants de Dieu que tous les êtres qui en sont privés. Plus l'effet reçoit de sa cause, plus il dépend d'elle. Or, il n'y a pas un seul des êtres créés qui ait tant reçu de Dieu que nous. Et quand nous n'aurions, par dessus les autres, que le privilège incomparable de la liberté, il est si excellent et si précieux, qu'il nous tient plus obligés envers Dieu et plus dépendants de lui que toute la nature corporelle ensemble. La liberté est comme un rayon de la divinité, qui éclate sur l'homme et qui lui fait porter quelque image de la souveraineté et de l'indépendance naturelle au premier des êtres. Ce pouvoir est si absolu, qu'il n'y a puissance créée, au ciel, ni sur la terre, ni dans les enfers, qui ait la force de le faire ployer, ni de l'obliger à rien qu'à ce qu'il

voudra. Mais ce qui est le plus étonnant, c'est que Dieu lui-même, quoiqu'il puisse, d'une autorité souveraine, enchaîner la liberté de ce libre arbitre, ne le fait cependant jamais.

Or, je vous le demande, l'homme doit-il pour cela s'estimer moins obligé à Dieu ou moins dépendant de lui que le reste des êtres? Doit-il abuser de ce grand don pour se révolter contre son bienfaiteur? Doit-il se rendre plus ingrat parce qu'il est plus favorisé? Ne devrait-il pas, au contraire, être le premier des êtres à se tenir fidèlement dans la dépendance de son Créateur? Quel aveuglement ce serait de dire : « Je ne suis pas si dépendant de Dieu, parce qu'il m'a honoré du privilège de la liberté. » Ce n'est pas pour cela qu'il vous a donné votre libre arbitre; il vous l'a donné, 1° afin que vous lui rendiez une obéissance plus noble que le reste des êtres; 2° afin que vous puissiez vous acquitter envers lui des devoirs de la religion, dont le reste des créatures ne sont pas capables; 3° afin que vous lui soumettiez de plein gré cette liberté que vous avez reçue de lui; 4° afin qu'étant servi par les autres créatures, comme par des esclaves, Dieu fût servi par l'homme comme par un roi; 5° enfin, il vous l'a donné pour vous mettre en état de mériter d'être bienheureux éternellement.

Puis donc que nous sommes infiniment dépendants de Dieu, en tout, non seulement par une descendance naturelle et nécessaire, mais encore par une multitude de dépendances libres et volontaires, oserions-nous bien ouvrir la bouche pour nous plaindre qu'il lui plaise de disposer de nous? Qui peut lui demander : « Pourquoi en usez-vous ainsi?... » Quand il nous renverrait dans le néant d'où il nous a tirés par sa main puissante, quel droit aurions-nous de nous plaindre?...

Toutefois, il a tant de bonté pour nous que, bien loin de vouloir nous détruire, il veut nous perfectionner, nous élever au-dessus des astres et nous mettre en possession de sa gloire... O Dieu de bonté, qu'avais-je mérité devant vos yeux pour venir me chercher dans l'abîme de mon néant? Quand vous m'auriez fait la dernière de vos créatures, n'était-ce pas un très grand honneur pour moi? Mais vous avez voulu que je fusse homme, vous m'avez donné une âme immortelle, une liberté qui me rend indépendant de tout ce qui n'est pas vous... Vous avez ajouté à tout cela de vous faire connaître à moi, de me donner vos grâces, de m'associer à votre vie et à votre béatitude... O bonté éternelle, j'aurais cent mille bouches pour vous louer, j'en aurais trop peu; et quand j'aurais cent millions de cœurs pour vous aimer, ce ne serait pas encore assez! Que je me tiens heureux de dépendre de vous en tout et pour tout!

II. Dieu nous conserve, et concourt a toutes nos œuvres : c'est le second principe sur lequel repose notre dépendance. — 1° Un tableau n'a demandé la main du peintre que pour être fait; il peut se passer de lui pour se conserver tel qu'il est. Mais ce n'est pas assez que l'amour de Dieu nous ait tirés du néant, il faut que la même influence de son bras dure toujours, aussi longtemps qu'il lui plaît de nous conserver l'être qu'il nous a donné; s'il suspendait cette influence pour un moment, nous retomberions à l'instant dans notre néant. « Dieu tient la terre suspendue sur le néant (Job, XXVI, 7) », comme nous tiendrions une pierre suspendue par un fil sur l'ouverture d'un abîme.

Puis donc que la conservation de notre être est comme une continuelle création, si nous étions dépen-

dants de Dieu dès l'instant de notre création, ne semble-t-il pas que le second instant, qui redouble cette création, redouble aussi notre dépendance; et le troisième. et le quatrième, l'augmentent encore. Ainsi tous les instants de nos vies, où Dieu nous conserve l'être qu'il nous a donné, redoublent et augmentent sans cesse notre dépendance. Ne serait-il pas juste d'augmenter toujours aussi nos sentiments, et de redoubler sans fin nos actions de grâces. notre fidélité, notre attachement, notre amour envers son infinie bonté? Cependant, ingrats que nous sommes, nous n'y pensons pas, comme si la conservation de notre être nous était due et comme si nous y avions plus droit qu'à sa création. Quel tort Dieu ferait-il de reprendre à chaque moment un bien qui lui appartient? S'il nous le conserve longtemps, n'est-ce pas comme une nouvelle donation de l'être qu'il nous fait sans cesse?

2° Mais, à ce privilège d'une conservation continuelle, ajoutez encore qu'*il prête à toutes vos actions son concours actuel*, non seulement à ce qui lui plaît, mais à ce qu'il vous plaira, même contre ses volontés et en des choses qui l'offensent. S'il vous refusait ce concours, vous ne pourriez pas faire la moindre de vos actions, car si vous ne pouvez être sans lui, vous ne pouvez aussi rien faire sans lui. Qui peut donc concevoir jusqu'où va la dépendance que nous avons de Dieu? Je ne puis avoir l'être, s'il ne me le donne; je ne possède l'être qu'autant qu'il me le conserve; je ne puis respirer, dire une parole, former la moindre pensée, remuer seulement le doigt, s'il ne m'aide par son concours. Quelle dépendance en tout!

3° Il est vrai qu'il me laisse la liberté de me déter-

miner à telle action qu'il me plaira, et qu'il ne me refuse jamais son concours quand je veux la faire. Mais il ne s'ensuit pas que Dieu se soit mis en quelque façon sous ma dépendance. Si j'abuse de ma liberté pour me révolter contre Dieu et pour l'offenser, non seulement je me rends encore plus dépendant, mais je deviens esclave, du péché d'abord, puis du démon, enfin de la justice de Dieu, des mains de laquelle je ne me tirerai jamais que par sa miséricorde. — Voilà comment il est vrai que le libre arbitre de l'homme, qui semblait lui donner quelque indépendance, le rend toujours, quoiqu'il fasse, plus dépendant de Dieu que tout le reste des créatures. — Du reste, s'il est vrai que l'homme a le pouvoir de déterminer le concours de Dieu à telle action qu'il lui plaira de faire, il n'a pas le pouvoir de l'obliger à lui donner ce concours s'il ne le voulait pas, et, encore sous ce rapport, il reste entièrement sous la dépendance absolue de Dieu, et dans l'obligation indispensable de lui obéir.

CHAPITRE LVIII

Du souverain domaine de Dieu sur nous *(suite).*

III. Le troisième principe sur lequel repose le souverain domaine de Dieu, c'est qu'il gouverne tous les êtres par des lois invariables de sa Providence, mais surtout les hommes. — 1° *Lois de Dieu*

sur tous les êtres. — Que c'est un beau spectacle de voir l'ordre que la Sagesse de Dieu a établi dans tout ce grand monde! Mais ce bel ordre deviendrait une confusion, si tous les êtres qui le composent n'étaient pas soumis à l'obéissance de ses lois... Toutes les créatures, même les insensibles et les inanimées sentent si bien la domination souveraine que leur Créateur a sur elles, et se montrent si ponctuelles et si exactes à l'obéissance qu'elles lui doivent, que jamais aucune ne s'en est écartée en un seul point.

Depuis que le *soleil* a reçu le commandement de rouler sans cesse avec une vitesse incroyable, afin de porter le flambeau du jour dans tout l'univers et de chasser toujours devant soi les ténèbres, qui courent aussi vite que lui pour fuir sa présence, et pour se réfugier perpétuellement dans la partie du monde dont il est absent, sans qu'il ait pu jamais les joindre; depuis qu'il a reçu de son Créateur l'ordre de régler nos saisons, de mesurer nos années, nos jours et nos heures, il ne s'est pas reposé un seul moment; il n'a jamais cessé de courir à l'obéissance. S'il y avait manqué, quelle confusion générale dans tout l'univers!

Depuis que *la terre* a reçu une seule fois ce commandement du Créateur : « Que la terre produise des herbes et des plantes, des fleurs et des fruits, elle n'a jamais cessé d'ouvrir son sein pour nous produire des herbes, des fleurs et des fruits différents en grandeur, en couleur, en goût, en beauté... C'est là un miracle continuel. Où la terre prend-elle tous ces trésors dont elle est si prodigue, et qui ne sont jamais épuisés? Qui peut le dire, puisqu'elle-même ne le sait pas? Mais c'est assez qu'elle ait reçu une seule fois ce commandement de son Créateur...

Portez vos yeux sur toutes *les autres créatures*, sur la mer, sur les fleuves, sur les astres, sur les oiseaux, sur les arbres, sur les animaux, en un mot sur tous les êtres; vous n'en trouverez pas un qui ne demeure inviolable dans la même fidélité, sans se lasser jamais, et sans manquer en un seul point de faire hommage continuel de son obéissance à l'empire absolu que le souverain Seigneur a sur lui. O mon Dieu, que de témoins, qui s'élèveront contre moi au jour de son jugement, et qui me reprocheront mes continuelles désobéissances! Que de juges qui me condamneront, en me faisant voir qu'ayant été le plus obligé, j'ai été le plus ingrat!... O mon Dieu, faites que j'apprenne de toutes les créatures à vous obéir.

Mais quand je reviens à leur obéissance, elle me semble admirable en ce qu'elles se tiennent toutes dans leur rang, et que chacune demeure contente du lieu où elle est placée, de la condition de son être et de son emploi particulier. La terre ne veut point être le soleil, elle se contente d'être la plus basse et sous les pieds de tout le monde; la mer, qui se trouve dans une agitation continuelle, toujours battue par les orages, toujours bouleversée par les vents, n'a point envie d'être la terre, mais elle se contente d'être toujours troublée, puisque Dieu l'ordonne ainsi. L'hysope qui rampe à terre, n'a pas l'ambition d'être un cèdre; le chêne, qui ne produit que des glands pour nourrir les animaux les plus immondes, ne désire point être la vigne qui produit cette précieuse liqueur, délices de nos festins. En un mot, toutes les créatures sont si contentes de leur rang et de leur emploi, qu'elles ne veulent ni être, ni faire autre chose, mais trouvent leur félicité dans une entière dépendance et une très parfaite soumission aux ordres

de leur Créateur... Oh! l'admirable exemple que ces créatures insensibles nous donnent, si nous avions l'intelligence de les imiter! que nous pourrions vivre satisfaits et heureux, si nous savions nous contenter de l'état où il plaît à Dieu de nous mettre!... Si les créatures privées de raison n'étaient pas plus sages que les hommes; si chacune voulait usurper sur l'autre, quelle horrible confusion serait-ce dans tout l'univers!... D'où viennent tous les troubles entre les hommes, sinon de ce que la plupart ne veulent pas être comme il plaît à Dieu? Presque personne n'est content de sa condition, et chacun se remue pour changer et pour envier la condition des autres.

2° *Lois de Dieu sur l'homme.* — Si, revenant d'une profonde méditation sur la soumission si fidèle de toutes les créatures aux ordres du Créateur, nous nous tournons vers la seule créature qui ne veut pas être soumise au Tout-Puissant, et qui a l'insolence de se révolter contre lui, quelle indignation ne devons-nous pas concevoir contre elle!... Faut-il donc qu'elle soit un monstre abominable. en horreur à tous les êtres, surtout quand cette seule créature est la plus obligée de toutes à obéir à son Créateur? — Ah! c'est vous-même qui êtes cette indigne et ingrate créature; c'est contre vous-même que vous devez concevoir une très grande indignation et une extrême horreur!... N'entendez-vous point le reste des créatures qui se soulèvent contre vous?... La mer et la terre, le ciel et les astres, tous les éléments et toutes les créatures qu'ils renferment dans leurs enceintes vous crient d'une voix puissante : « Rougissez de honte, ô homme, de nous voir toutes dans une si grande soumission à notre commun Créateur, tandis

que vous, la plus noble des créatures, vous vous rendez la plus indigne en refusant de lui obéir... — Ame chrétienne, vous crie Jésus-Christ du haut de sa croix, rougissez de honte! Voir un Dieu éternel et une majesté infinie qui s'est abaissée pour l'amour de vous! voir son sang qui coule à torrents, son Cœur ouvert!... Si ton Dieu a fait cela pour toi, que ne dois-tu pas faire pour l'amour de lui?

IV. Le quatrième principe, qui appuie le souverain domaine de Dieu sur nous c'est la fin dernière des créatures. — 1° *Toutes les créatures sont destinées chacune à sa fin, où Dieu les conduit par des voies qu'elles doivent suivre nécessairement.* — L'homme porte l'image de Dieu invisible; il est comme le dieu de ce bas-monde; toutes les créatures sont faites pour lui; il s'en sert comme il veut, il leur commande, il en dispose comme il lui plaît; Dieu est leur fin dernière; mais leur fin immédiate, c'est l'homme. Il n'y en a pas une seule qui ne soit destinée à le servir dans ses besoins. Dieu les a faites en grand nombre, parce que nos besoins sont très multipliés; il leur a donné des propriétés et des industries différentes pour nous secourir en plusieurs manières; il les a formées comme elles nous étaient nécessaires. Les unes sont destinées à nourrir l'homme, les autres à le vêtir, les autres à l'éclairer, les autres à l'échauffer, les autres à le rafraîchir, les autres à le guérir, les autres à le récréer, les autres à l'exciter aux louanges de Dieu, les autres pour le punir : « Seigneur, vous avez tout placé sous les pieds de l'homme (Ps. 8). » Quel droit l'homme aurait-il d'emprisonner les oiseaux, d'enchaîner les chiens, de tuer les bêtes sauvages, de recueillir les fruits des ar-

bres, de brûler le bois, enfin de disposer à volonté de toutes les créatures, comme s'il était leur auteur, sinon parce que Dieu les a soumises à sa puissance? Voyez-vous jusqu'où va cette puissance donnée à l'homme sur toutes les autres créatures? Il leur commande comme il lui plaît, et quand elles lui ont obéi, elles ont obtenu la fin pour laquelle elles sont créées.

Mais pour arriver à cette fin, considérez quelles lois elles doivent subir. Il faut qu'elles portent le poids de la domination de l'homme, qui est tout à fait tyrannique et impitoyable. Avec quelle dureté ne traite-t-il pas le cheval? Il lui met un frein, veut qu'il l'entende sans lui parler, et, s'il ne suit pas ses caprices, il l'assomme de coups ou lui perce les flancs à coups d'éperon. — De quelle façon exerce-t-il sa domination sur un pauvre chien, animal si fidèle? Il l'enchaîne le jour comme un esclave, il veut qu'il veille la nuit pour lui servir de sentinelle...; quand il est devenu vieux et ne peut plus servir, il le récompense en le jetant à la rivière. — Mais en use-t-il mieux pour les animaux les plus doux et les plus aimables? Un pauvre petit agneau n'éprouve-t-il pas sa cruauté plus qu'aucun autre? Il l'égorge, l'écorche, le met au feu et le mange. En général, quel traitement reçoivent de lui tous les animaux domestiques, sinon des rigueurs, des coups et la mort?...

2° *L'homme seul n'a pas d'autre fin que Dieu, mais il y est attiré par une loi d'amour qui respecte sa liberté.* — Il n'est pas si vrai que toutes les créatures sont faites pour nous qu'il n'est vrai que nous sommes créés pour Dieu seul. Cette fin est autant au-dessus de la fin des autres créatures que Dieu est élevé au-dessus de l'homme. En conséquence, ne devrions-nous pas, pour

arriver à cette fin si désirable, être disposés à subir des lois plus rigoureuses que celles auxquelles sont soumises les autres créatures? Dieu qui connaît la dépravation de nos volontés, n'aurait-il pas pu nous jeter des chaînes de bronze au cou et nous gouverner avec des verges de fer, c'est-à-dire nous imposer de très grandes austérités et des pénitences très cruelles, prêt à nous châtier impitoyablement au premier manquement?... Quand même il nous aurait traités de la sorte, qui pourrait s'en plaindre avec justice?...

Cependant, ô Bonté infinie! Dieu n'a pour nous que les tendresses d'un père pour son enfant. Au lieu d'une chaîne de fer, que les rébellions de notre libre arbitre auraient méritée, il ne lui donne qu'une chaîne d'or; au lieu d'une loi de rigueur et de sang, une loi d'amour. O homme ingrat à tous ses bienfaits, désobéissant et rebelle à toutes ses volontés, après tous les outrages que vous lui avez faits, si vous revenez à lui, si vous l'aimez de tout votre cœur, il est content... O mon Dieu, est-ce ainsi que vous vous vengez de nos rébellions insolentes? Est-ce donc là toute la loi que vous m'imposez pour satisfaire à votre justice et pour mériter votre possession éternelle?... A quel excès vous emporte votre amour pour nous! Hélas! quand je vous aurais servi avec toute la fidélité d'un ange du ciel durant un siècle, pourriez-vous me donner une plus riche récompense?... Pourvu que je vous aime, vous êtes content. Et quelle autre chose pourrait me contenter moi-même davantage? Quel plus grand honneur et quel plus grand bonheur que de vous aimer? Quelle joie pour mon cœur d'avoir un si bon souverain et d'en dépendre à jamais!

CHAPITRE LIX

Du zèle de Dieu pour nos âmes.

I. De la jalousie de Dieu. — 1° *Pourquoi Dieu s'appelle un Dieu jaloux.* — Au livre de l'Exode, Dieu se désigne à son peuple dans ces termes : « Je suis un Dieu jaloux. » Ce terme de la jalousie de Dieu nous paraît surprenant, parce qu'il signifie plutôt un défaut qu'une perfection, selon notre manière de l'entendre; mais c'est le langage du Saint-Esprit, qui a voulu se servir, dans l'Ecriture, de plusieurs autres paroles qui paraissent autant et plus indignes de la grandeur de Dieu; par exemple, quand elle parle du repentir de Dieu, de sa vengeance, de son rire à la mort du pécheur qui s'est moqué de lui, etc. Mais l'Esprit-Saint a inséré ces expressions dans l'Ecriture pour deux raisons : — la première, pour s'accommoder à la faiblesse des hommes, qui ne sauraient parler que très imparfaitement de Dieu, comme un père qui s'abaisse à balbutier avec son enfant et à imiter son langage pour lui complaire. Ainsi Dieu parle comme nous, parce que nous ne pouvons pas parler comme lui, ni dignement de lui. La seconde raison, que je prends de saint Augustin, est celle-ci : Dieu a voulu faire entendre que toutes les autres paroles que nous jugerions les plus honorables ne sont pas plus propres que les plus indignes pour exprimer au vrai les grandeurs de Dieu... Il ne faut pas toujours s'arrêter à la lettre qui tue. Quand nous disons que Dieu est jaloux d'une âme qu'il aime, cette proposition

serait fausse, entendue d'une passion telle qu'elle est dans les hommes, avec inquiétudes, défiances, chagrins, fureurs. La jalousie de Dieu est pure et tranquille; elle ne consiste que dans une volonté toute-puissante, par laquelle il veut être uniquement aimé d'une âme qu'il a créée pour n'être qu'à lui. Cette jalousie de Dieu est à la fois aimable et formidable : aimable parce qu'il nous aime; formidable parce qu'il nous prépare des punitions éternelles si nous ne l'aimons pas réciproquement.

2° *Quelle gloire pour une âme de voir que Dieu l'aime jusqu'à la jalousie*, ne voulant pas souffrir qu'aucun autre que lui la possède, parce que lui seul est digne d'elle! Par suite de cette sainte jalousie, Dieu veut être uniquement aimé de cette âme, il la sépare sans pitié et sans miséricorde de tout ce qui n'est pas lui; il n'est pas content tant qu'elle n'a pas quitté tous ses péchés jusqu'aux moindres; mais il veut qu'elle quitte le monde en méprisant ses vanités, qu'elle abandonne les biens périssables par un parfait dégagement de son cœur; il veut qu'elle fasse un divorce éternel avec les vains honneurs du siècle, les prétentions de la fortune, les trompeuses voluptés des sens; en un mot, avec tout ce qui pourrait tant soit peu partager son cœur, parce qu'il veut l'avoir tout entier, et qu'il est jaloux.

C'est pour cela qu'il traite les plus gens de bien avec une apparente sévérité, qui les fait prendre pour des malheureux par ceux qui en jugent naturellement; car il les prive des consolations et leur envoie des traverses; il les dépouille des biens temporels et les met dans la pauvreté; il écarte d'eux les honneurs et les fait tomber dans le mépris; il leur fait perdre leurs amis, leur appui, toutes leurs espérances mondaines, et les réduit

souvent à la dernière misère, en sorte qu'ils n'ont plus que lui seul. Pour satisfaire pleinement cette divine jalousie, il faut qu'une âme ne s'amuse point aux créatures, qu'elle ne dissipe point ses pensées ni ses affections de côté et d'autre, mais qu'elle prenne ses plaisirs avec Dieu seul, comme Dieu veut prendre ses plaisirs avec elle. En un mot, il faut qu'elle puisse dire en toute vérité, comme l'épouse du sacré Cantique : « Mon Bien-Aimé est tout à moi, et je suis toute à lui », et qu'elle prenne bien garde de lui donner le moindre ombrage, car il est jaloux.

Il semble que c'est une grande gêne pour une âme, et que la jalousie de Dieu est plus cruelle que celle des hommes; mais cela ne paraît ainsi qu'à ceux qui n'ont pas expérimenté, qu'une âme trouve au centuple en Dieu ce qu'elle est obligée de quitter pour satisfaire la jalousie divine : « Sachons comprendre, dit là-dessus saint Augustin, que le zèle (ou la jalousie) de Dieu ait notre âme pour objet! C'est pour elle qu'il a tout fait; c'est à elle seule qu'il veut se donner. Il semble qu'il n'a d'yeux, de mains et de cœur que pour elle. O trop heureuse âme, si elle savait connaître son bonheur! Tout le compte que Dieu lui demande, se paie en or, c'est-à-dire en amour; car pourvu qu'elle l'aime, il la tiendra quitte de tout, sans se tenir quitte lui-même; car de ce paiement qui lui est trop bien dû, il se fait une dette qu'il s'oblige à payer, dette qui consiste à se donner à elle pour sa chère possession durant l'éternité.

II. Du grand précepte de l'amour que Dieu nous impose. — 1° *Ce précepte est un bel effet du zèle que Dieu a pour nos âmes.* — L'amour n'a pas permis à

Dieu de se contenter de lui-même. Il crée d'abord ce grand univers; mais il n'y voyait rien qui fût capable de produire l'amour de Dieu; aussi n'était-ce qu'une disposition, et comme un beau jardin préparé pour y planter l'arbre sur lequel il voulait cueillir ce fruit délicieux de tous ses ouvrages. L'homme est cet arbre; Dieu le forme exprès de sa propre main; il l'anime d'une âme spirituelle, intelligente, raisonnable, afin qu'il fût capable de le connaître; il l'ennoblit d'une volonté libre et d'un cœur capable d'aimer, enfin l'enrichit du précieux trésor de ses grâces qui, comme des semences divines, lui donnaient la vertu de produire l'amour divin. L'amour divin est la dernière perfection du monde.

Mais n'est-il pas à craindre que cette âme, placée au milieu de tant de créatures qui lui feront la cour comme à leur reine, celles-ci ne gagnent son cœur, et ne vous ravissent son amour, ô mon Dieu? Sans doute cela pouvait arriver; aussi c'est la vue de ce péril qui excita la jalousie de Dieu et qui l'obligea de s'attacher notre âme par cette chaîne d'or, cette loi d'amour : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Il veut tout sans réserve, tout le cœur, toute l'âme, toutes les forces, en un mot tout l'amour sans aucun partage. Fût-il jamais une pareille jalousie?

Mais qu'était-il besoin de faire à l'homme ce commandement? N'était-ce pas assez que Dieu lui donnât, comme au reste des créatures, une pente naturelle qui l'eût porté vers lui comme vers son centre? Ne suffisait-il pas qu'il sût devoir tout à Dieu seul, que Dieu est infiniment aimable, et que tout ce qui est moindre que Dieu est indigne de l'homme? Dieu n'eût-il pas fait

assez de donner à l'homme seulement la permission d'aspirer à l'honneur de son amitié? Pourquoi lui faire un commandement, le menacer d'un feu éternel s'il refuse de l'aimer, et lui promettre des couronnes éternelles s'il est fidèle à l'aimer?... Il ne faut pas s'en étonner: c'est qu'il est jaloux de notre âme au-delà de tout ce qui peut tomber dans l'imagination des hommes.

2° *Ce commandement nous oblige à une perfection sublime.* – Saint Thomas affirme que l'amour de Dieu n'est pas en partie un commandement et en partie un conseil, mais un commandement dans toutes ses parties. Le commandement exprime en termes exprès qu'il oblige indifféremment tout le monde à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Il suffit pour cela, en rigueur, de donner la préférence à Dieu dans notre cœur; mais il faut au moins qu'il soit vrai qu'il n'y ait point d'amour dans notre cœur qui surpasse, ni qui combatte, ni qui égale l'amour de Dieu; autrement nous ne sommes pas dans la voie du salut. Mais pour voir si nous préférons Dieu à tout, il faut qu'il y ait une telle et si absolue subordination dans notre estime et dans notre amour entre Dieu et tout ce qui n'est pas Dieu, que le plus haut étage des choses créées demeure moins estimé que la moindre chose qui regarde Dieu, et qu'il faut, par exemple, préférer une pratique de religion, un seul acte d'amour de Dieu, à la conquête d'un empire. Mais le faisons-nous? Etre si ardent, si empressé et tout de feu pour les choses du monde, tiède, lâche et indifférent pour celles de la vertu, est-ce donner toute sa préférence à Dieu dans notre cœur?... Donner tout son temps et

tout son travail à l'acquisition des biens de la terre, sans s'ennuyer jamais de cette fatigue, et ne pouvoir demeurer une heure en repos avec Dieu dans l'oraison sans mourir d'ennui, est-ce là donner toute la préférence de l'amour à Dieu?... Etre insatiable des plaisirs des sens, être si sensible à l'intérêt; mais regarder les pratiques de la piété comme une obligation onéreuse pour laquelle on ne sent que de la répugnance, est-ce là ce qu'on appelle préférer Dieu dans son cœur? Avoir toujours l'esprit occupé des pensées du monde, et oublier Dieu des journées entières, ne parler jamais ou presque jamais de lui, mais toujours de mille bagatelles, est-ce là vraiment aimer Dieu d'un amour de préférence à tout ce qui n'est pas Dieu? N'est-ce pas s'aveugler volontairement que de se persuader que l'on aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, quand il est si éloigné de notre cœur que c'est le dernier de nos soucis et la moindre de nos pensées? Cependant, le monde vit ainsi sans scrupule, et sans croire agir contre le très grand précepte de l'amour de Dieu, pourvu que l'on ne sente point que l'on porte un péché mortel dans sa conscience; comme si ce grand oubli de Dieu, cette lâche indifférence, cette funeste insensibilité pour un Dieu infiniment bon n'était pas un très grand péché?

O Dieu d'amour, c'est ainsi que l'on vous regarde comme un tyran que l'on n'oserait pas offenser, parce qu'on ne veut pas encourir sa haine, et non pas comme un père dont on doit rechercher l'amour!

CHAPITRE LX

Du zèle de Dieu pour nos âmes *(suite)*.

III. Pourquoi Dieu a-t-il tant de zèle pour nos âmes, et désire-t-il tant que nous l'aimions uniquement? — Ce serait une chose étonnante qu'un grand monarque fît la cour à un valet, le comblât de bienfaits et recherchât continuellement son amitié par mille caresses, sans pouvoir néanmoins venir à bout de gagner son cœur. Mais c'est chose bien plus surprenante de voir Dieu courir après nous et nous solliciter avec tant d'ardeur, d'assiduité, d'empressement, afin de lier amitié avec nous, sans pouvoir l'obtenir. Il nous déclare sa passion dans l'Ecriture : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » — Quoi! tout-puissant Créateur, majesté infinie, c'est vous qui me recherchez et me demandez mon cœur? Ne dirait-on pas que votre bonheur en dépend? « Qui suis-je donc, ô mon Dieu, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, et me menaciez, si je ne le fais, de grands supplices? Est-ce donc une petite misère de ne pas vous aimer (S. Aug.)? »

Nous savons bien que Dieu veut que nous l'aimions uniquement; mais *pourquoi* désire-t-il si ardemment se faire aimer de notre âme? pourquoi emploie-t-il tant de moyens? Quel intérêt, quel profit lui en revient-il s'il est aimé? Quel désavantage, s'il n'est pas aimé? En est-il plus grand ou plus heureux? Serait-il moins Dieu, quand tout le monde l'oublierait, ou même serait anéanti?...

Nous ne voyons pas, il est vrai, que Dieu retire quelque avantage de notre amour, puisqu'il se suffit à lui-même, et que, possédant toute l'infinité de l'être, il ne peut recevoir aucune augmentation de ses créatures. Néanmoins, il faut qu'il y ait quelque chose de bien précieux dans l'amour de notre cœur, puisqu'il est si jaloux de le posséder tout entier, et qu'il s'en contente comme du seul fruit de ce grand ouvrage qu'il a produit hors de lui-même; il faut qu'il soit bien précieux puisqu'il n'exige de nous aucun autre témoignage de reconnaissance pour les bienfaits dont il nous a comblés...

Nous ne savons pas ce que vaut l'amour de notre âme, mais Dieu le sait, et il en fait tant d'état que c'est le seul paiement qu'il peut recevoir de nous : aimons-le seulement de tout notre cœur, et il nous tient quittes; cela lui vaut autant que tout l'univers, qu'il nous a donné pour avoir notre cœur, autant que toutes ses souffrances, autant que tous les travaux qu'il a supportés pour notre salut, autant que son sang précieux et que sa propre vie immolée sur la croix pour nous. Il n'a tant fait et souffert que pour obtenir notre amour. Mais, ingrats que nous sommes, nous lui refusons cette juste reconnaissance. Nous avons la cruauté de lui refuser notre amour pour le jeter, en sa présence, à des passions brutales et aux grossiers plaisirs des sens, que l'on n'a pas honte d'aimer au mépris de Dieu... Oh! que l'enfer est justement dû à la punition d'un tel crime! Misérables damnés, qui vous plaindra, vous qui brûlez faute d'avoir voulu aimer un Dieu si aimable?

Mais pénétrons plus à fond cette grande vérité. Nous ne parlons pas juste, quand nous disons qu'il ne faut

pas nous étonner si Dieu recherche avec tant d'ardeur l'amour de nos âmes, parce que c'est le seul prix qu'il recueille de toutes les œuvres de ses mains. Est-ce bien lui, en effet, qui cueille ce fruit? Non, ce n'est pas lui qui reçoit notre amour, c'est notre propre cœur; ce n'est pas Dieu qui en devient plus riche, c'est nous-mêmes. Consultons là-dessus les théologiens; ils nous apprennent qu'il y a une très grande différence entre l'amour que Dieu nous porte et l'amour que nous portons à Dieu. L'amour de Dieu pour nous passe au dehors de lui; mais notre amour pour Dieu demeure toujours en nous-mêmes. Sans doute, Dieu nous aime du même amour dont il s'aime lui-même, mais cet amour, en s'étendant sur nous, se termine à nous et devient la source inépuisable de notre bonheur. Quant à notre amour pour Dieu, il est tout autre : il se produit en nous, mais se termine en nous sans rien produire chez d'autres que nous-mêmes. Un acte d'amour de Dieu ne contribue immédiatement qu'à augmenter l'amour de Dieu dans le cœur qui le produit : c'est un enfant qui nourrit son père... D'où vient donc que Dieu est si jaloux de l'amour de notre âme, puisqu'il ne lui en revient jamais rien? C'est ici que paraîtrait davantage le miracle des bontés de Dieu sur nous, si nous pouvions le comprendre. S'il désire si ardemment que nous l'aimions, ce n'est pas pour ses intérêts, mais pour les nôtres; il ne sera pas plus heureux si nous l'aimons; mais il sait que nous ne pouvons pas être heureux si nous ne l'aimons pas. Notre amour pour Dieu est pour nous le moyen d'arriver au souverain Bien. Ainsi, chose étonnante, ce n'est pas précisément l'amour que Dieu nous porte qui fait notre souveraine félicité, c'est l'amour que nous lui portons. Tout l'amour que

Dieu m'a porté m'est inutile, si je ne l'aime pas d'un amour divin: mais au contraire, il sera le plus grand sujet de mon malheur éternel, si je puis être assez ingrat pour ne pas l'aimer. Un seul acte de l'amour de Dieu vaut donc mieux que tous les empires du monde.

IV. Combien Dieu est glorifié par une ame qui l'aime purement pour lui-même. — Il y a quelque chose de plus admirable que ce que nous avons dit, dans les merveilles de cet amour dont Dieu est jaloux. Savez-vous bien que notre âme peut aimer Dieu, en quelque façon, plus que Dieu ne la peut aimer? Savez-vous bien qu'il est impossible que toutes les créatures ensemble aiment autant votre âme que Dieu l'aime? Savez-vous bien que pour que notre âme aime Dieu véritablement, il est impossible qu'elle ne l'aime pas plus qu'elle-même? Ces propositions à demi-claires et à demi-obscures demandent à être mises en évidence :

1° Notre âme peut aimer Dieu en quelque façon plus que Dieu ne peut l'aimer; car, aimer n'étant autre chose que de vouloir du bien, je puis vouloir à Dieu plus de bien qu'il ne peut m'en vouloir; je puis vouloir sa divinité et me réjouir de ce qu'il la possède; mais Dieu, tout-puissant qu'il est, ne peut ni me désirer, ni me procurer sa divinité. Il est vrai que l'amour de Dieu donne tout et que le nôtre ne donne rien; mais l'essentiel de l'amour n'est pas de donner, c'est de vouloir du bien. Je sais bien que mon amour est tout à fait inefficace, très inutile à Dieu; mais son impuissance me plaît parce qu'elle procède de deux principes qui font ma joie : Dieu est tout, et je ne suis rien.

2° *Toutes les créatures ensemble ne peuvent aimer*

notre âme autant que Dieu l'aime. — L'amour de Dieu pour nous est le même amour infini par lequel le Père Eternel et son Fils unique s'aiment réciproquement. Qu'est-ce donc que Dieu voit en nous d'aimable, puisque nous n'avons en propre que le néant et le péché?... Non, ce n'est pas une si grande merveille de voir que Dieu le Père et son Fils s'aiment l'un l'autre d'un amour infini, parce qu'ils sont infiniment aimables; mais c'est un prodige capable de ravir tout esprit qui le considère, de voir qu'ils nous aiment de ce même amour, nous, misérable poussière de la terre, nous, ingrats et rebelles à leurs volontés, qui sommes incomparablement plus dignes de leur haine que de leur amour!

Il est bien vrai que Dieu, nous aimant du même amour dont il s'aime, ne peut néanmoins nous aimer autant qu'il s'aime; mais il nous aime d'un amour si excellent que, quand toutes les créatures ensemble, quand tous les hommes, depuis Adam jusqu'au dernier des mortels, auraient réuni tout l'amour qu'ils sont capables de produire, pour aimer votre seule âme, en sorte que vous posséderiez vous seul tout l'amour des êtres créés, ce ne serait rien en comparaison de l'amour admirable dont Dieu honore votre âme. Car pourraient-il aimer votre âme par l'Esprit-Saint? Pourraient-ils lui donner un atome de grâce? Pourraient-ils l'élever à la jouissance du Bien infini qui fait la béatitude de Dieu même? Il n'appartient qu'à Dieu d'aimer notre âme jusque-là. Son seul amour est la source féconde et inépuisable qui épanche sur nous tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire, du temps et de l'éternité. Et comme si tout cela n'était pas assez pour nous contenter, il se donne lui-même tout entier à nous, sans

prétendre autre chose, sinon que nous nous donnions tout entiers à lui... Allez, créatures, ne prétendez jamais à un seul atome de l'amour de mon cœur. Mon Dieu est un Dieu jaloux. Malheur à moi, si je ne l'aimais pas de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, selon le grand précepte de sa loi!

3° *Si notre âme aime Dieu véritablement, il est impossible qu'elle ne l'aime pas plus qu'elle-même et que toutes les créatures.* — Nous pouvons aimer Dieu d'un amour surnaturel en deux manières : ou je l'aime de l'amour d'espérance, ou je l'aime de l'amour de charité. Je l'aime de l'amour d'espérance quand je le regarde comme mon souverain Bien et ma Fin dernière; c'est un amour excellent, mais à le bien prendre, c'est un amour propre, amour vrai, amour divin, commandé par la loi de Dieu, mais qui n'est pas, en rigueur, un parfait amour, s'il ne se joint à l'amour de Dieu pour lui-même, qui est l'amour de charité. Si j'aime Dieu d'un pur amour, je l'aime parce que je lui veux du bien, à lui, et non à moi-même. Oh! qu'heureuse est une âme qui aime son Dieu pour lui-même! On peut dire qu'elle jouit déjà des délices du paradis!

CHAPITRE LXI

Le zèle de Dieu pour nos âmes demande le zèle de nos âmes pour Dieu.

I. De la sympathie qu'éveille la grâce dans les âmes pour Dieu, et de la jalousie ou du zèle qui en est le fruit. — 1° La grâce attire et unit les âmes à Dieu par des vertus secrètes et par des charmes tout puissants, qui nous sont incompréhensibles. Toutes les sympathies naturelles que nous remarquons dans le reste des êtres ne sont rien comparées à la sympathie naturelle que le premier être entretient entre lui et l'âme raisonnable : « Mes délices, dit-il, sont d'être avec les enfants des hommes. » L'âme de son côté éprouve qu'elle ne peut avoir de repos et de contentement qu'en lui : « Seigneur, dit saint Augustin, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur n'a pas de repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Dieu recherche sans cesse notre âme, et notre âme aussi recherche Dieu en tout ce qu'elle fait, même quand elle le fuit et l'offense. Elle prend alors pour son Dieu ce qui ne l'est pas, mais elle sent bien qu'elle s'est trompée quand, au lieu de la pleine satisfaction qu'elle se promettait, elle n'éprouve qu'inquiétude, dégoût et amertume dans ses péchés. En un mot, cette sympathie entre Dieu et notre âme est si forte, que non seulement elle fait notre repos ou notre agitation durant cette vie, mais on peut dire qu'elle fera notre paradis ou notre enfer durant toute l'éternité; car qu'est-ce que le

paradis, sinon une sympathie contentée; et qu'est-ce que l'enfer, sinon une sympathie frustrée à jamais.

2° C'est une merveille de voir les effets que produit cette sympathie d'une bonne âme pour Dieu; car non seulement elle l'aime et le recherche, mais elle aime aussi et recherche les autres âmes qui l'aiment comme elle. La conformité de leurs sentiments, qui les rend toutes sympathiques pour Dieu, leur donne aussi de la sympathie entre elles, en sorte qu'elles s'aiment sans même se connaître, qu'elles cherchent à s'unir ensemble, pour les intérêts de la gloire de Dieu, pour leur salut ou celui du prochain, et qu'elles s'animent et s'aident réciproquement à se perfectionner dans la vertu. Aussi peut-on dire que la sympathie divine est mère de toutes ces saintes unions. C'est le sens de la parole de l'apôtre saint Jacques aux premiers fidèles : « L'Esprit-Saint qui habite en vous vous anime tous à une pieuse émulation », à qui sera le plus fidèle et le plus fervent pour procurer la gloire de Dieu et s'avancer dans la perfection du divin amour. Une âme qui aime Dieu de tout son cœur, loin de craindre d'avoir des rivales dans son amour, désire avec passion que tout le monde l'aime autant et plus qu'elle : elle y est excitée par l'intérêt de Dieu, qu'elle aime par dessus tout, par l'intérêt du prochain qu'elle aime comme elle-même, et aussi par son propre intérêt, puisqu'elle y trouve un moyen de se multiplier dans les cœurs de ceux qui aiment Dieu.

II. Nous devons conserver tout l'amour de notre ame pour Dieu avec une jalousie qui ne souffre aucun partage. — 1° La loi même de l'amour

m'oblige à *bannir de mon cœur tout l'amour qui peut déplaire à Dieu;* non seulement tous les péchés, jusqu'au moindre, et les imperfections volontaires, mais tout l'amour du monde, quelqu'innocent qu'il puisse paraître. Comment donc pourrais-je dire avec vérité que j'aime Dieu de tout mon cœur, si j'y conserve encore tant soit peu d'un amour qui lui est contraire. Voilà la première chose où je veux exercer mon zèle pour Dieu dans moi-même.

2° *Je veux aussi bannir de mon cœur tout amour purement naturel,* non pas que je croie qu'il soit criminel, ni contraire à Dieu, mais parce qu'il est trop étroit et trop indigne pour loger dans un cœur qui doit être tout dévoué à l'amour de Dieu... Ce n'est pas que je renonce à aimer tous ceux que la nature m'oblige à aimer, parents, amis, bien temporel, réputation, santé, etc.; mais je ne veux aimer ces choses qu'en Dieu, pour Dieu et autant qu'il plaira à Dieu. C'est une erreur de croire que ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur s'étudient à n'aimer rien, et que pour être bien dévot il faut faire profession d'être indifférent et insensible à tout. Au contraire, rien n'est si resserré qu'un cœur qui n'aime pas Dieu; il aime peu de chose et l'aime très mal; mais rien n'est plus aimant qu'un cœur possédé par l'amour de Dieu. Les Saints, qui l'aimaient très parfaitement, avaient un cœur assez large pour aimer Dieu et tout ce qui appartient à Dieu, même leurs plus grands ennemis, même les étrangers et les inconnus, jusqu'aux plus grands pécheurs. L'amour surnaturel évite autant les amitiés sensibles que les rigueurs envers le prochain; il fait profession de souffrir de tout le monde et de ne faire souffrir personne.

3° Je veux porter mon zèle encore plus loin, pour conserver très fidèlement mon âme à Dieu, car, sachant combien il en est jaloux, *je veux avoir une attention continuelle sur moi-même.* De peur de lui donner le moindre ombrage, je ne veux point prendre de plaisir dans l'entretien des créatures, ni chercher aucune consolation au dehors de lui; car ce n'est pas l'aimer souverainement, si quelque chose me plaît plus que lui; ce n'est pas l'aimer uniquement, si je désire quelque autre chose que lui. Il semble à ceux qui n'ont qu'une légère connaissance de Dieu et un amour médiocre, que cela est difficile; mais, en réalité, il n'y a rien de si facile ni de si agréable pour une âme qui est une fois bien persuadée de cette vérité de foi, que Dieu est tout et que le reste n'est qu'une ombre. Après avoir expérimenté que Dieu prend ses délices en elle et elle en lui, bien loin de trouver une gêne ou une contrainte à demeurer recueillie avec lui seul dans le sanctuaire de son intérieur, au contraire, elle est contrainte partout ailleurs, et souffre violence, jusqu'à ce qu'elle soit retournée à lui et qu'elle s'y repose comme dans son centre.

III. Nous devons avoir un grand zèle pour porter tout le monde a connaitre, a aimer et a servir Dieu. — Tel est le zèle d'une âme qui aime Dieu pour sa sanctification personnelle; mais le zèle doit s'étendre au prochain. Il est difficile à une âme d'avoir beaucoup de zèle pour Dieu, sans qu'elle se sente animée à l'étendre jusqu'au prochain. L'amour de Dieu pour lui-même et du prochain pour l'amour de Dieu étant le même amour, le zèle pour Dieu et pour les âmes est aussi néceessairement le même.

La charité est un feu : or « le feu, dit l'Esprit-Saint, ne dit jamais : C'est assez. » (Prov. XXX, 15). Telles sont les ardeurs de la charité : comme le feu, elle voudrait tout convertir en soi-même. C'est elle qui a fait entreprendre de si longs et si pénibles voyages à tant de saints et fervents missionnaires qui exposent leur vie à la merci des flots et des tempêtes, à la cruauté des nations barbares, à l'inclémence des climats les plus rigoureux, pour embraser tous les cœurs du feu qui les brûle eux-mêmes.

Mais quand nous en voyons plusieurs qui triomphent dans les pratiques de ce divin zèle, et dont l'incomparable charité nous contraint de les admirer, n'avons-nous point honte de nous-mêmes, en voyant que nous ne sommes que glace en comparaison? Comment pouvons-nous dire que nous aimons Dieu, si nous n'avons point de zèle pour sa gloire? Comment est-il vrai que nous aimons notre prochain, si nous n'avons point d'ardeur pour travailler à son salut? Quoi! nous n'osons parler de Dieu dans les compagnies; souvent même nous nous taisons comme des lâches quand nous le voyons offensé!... Quoi! nous verrons le vice régner en toute liberté dans une ville, le libertinage triompher avec insolence, tant de pauvres âmes de nos frères périr, faute d'un peu de bien temporel, faute d'instruction, faute de protection..., et nous n'aurons pas le zèle d'employer nos biens, nos personnes, notre crédit, nos amis, nos soins, notre vigilance et tout ce qui est en notre pouvoir pour les secourir? Après cela, osons-nous dire que nous avons de l'amour et du zèle pour Dieu? Pouvons-nous bien nous persuader que nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, nous qui n'avons pas le zèle de donner à nos frères notre bien, notre travail ou notre crédit?

Autrefois, les chrétiens donnaient leurs âmes pour Dieu: maintenant nous devons donner nos âmes pour nos frères. Autrefois, ils faisaient éclater leur zèle en prêchant la foi; maintenant nous devons faire paraître la nôtre en pratiquant la charité. Autrefois, le zèle les animait à combattre l'idolâtrie; maintenant ne devons-nous pas l'employer à combattre la dépravation des mœurs, le relâchement de la vie des demi-chrétiens, les damnables maximes du siècle, pour diminuer le nombre des esclaves du monde et accroître celui des serviteurs de Jésus-Christ?

Le monde, autrefois tout idolâtre, ne le serait-il pas encore à présent, si les premiers chrétiens n'avaient pas été comme autant d'apôtres brûlant de zèle? Qui doute que notre zèle, si nous en avions, ne pût convertir le monde et le faire devenir vertueux? Mais on ne trouve presque plus personne qui, animé d'un zèle d'apôtre, travaille avec ferveur à l'avancement de la gloire de Dieu et au bien spirituel des âmes de ses frères. Oh! si nous savions ce que c'est d'avoir gagné une seule âme à Dieu, soit en la retirant de l'erreur ou du péché, soit en la dégoûtant du monde et en lui faisant prendre le goût de la piété! « Mes frères, s'écrie saint Jacques en concluant son Epître, si quelqu'un de vous s'écarte de la vérité et qu'un autre le convertisse, il doit savoir que celui qui aura converti un pécheur de sa mauvaise voie sauvera son âme de la mort et couvrira par là toute la multitude de ses péchés. » Il n'est presque pas possible qu'une personne dont le zèle aura gagné une seule âme à Dieu perde la sienne pour l'éternité.

CHAPITRE LXII

Du zèle de nos âmes pour Dieu *(suite)*.

IV. Nous ne saurions mieux manifester notre zèle pour Dieu qu'en lui gagnant le plus d'âmes que nous pourrons. — Pourquoi ne pourrions-nous pas, si nous le voulions, imiter le zèle de tant de bons serviteurs de Dieu, qui se sont consumés pour étendre le règne de Dieu, considérant que gagner à Dieu une seule âme, c'est lui acquérir un royaume qu'il estime plus que tous les empires du monde.

C'est dans cette conviction que saint Jean Chrysostome disait à son peuple : O mes chers enfants, consolez-moi en une chose qui fait la plus grande de mes sollicitudes et le plus ardent de mes désirs! que chacun de vous gagne seulement un de ses frères pour en faire un bon serviteur de Dieu, et je suis content... Ne considérez-vous point, leur dit-il encore, qu'une seule âme vaut mieux sans comparaison que tout le monde matériel ensemble, et que, par conséquent, vous ne pouvez rien donner à Dieu de plus précieux que de lui présenter une âme que vous lui aurez gagnée? Convertissez seulement un pécheur; vous aurez beaucoup plus fait que si vous aviez distribué des richesses innombrables aux pauvres. »

Si c'est tant de gagner seulement une âme à Dieu, qu'est-ce donc que de lui en acquérir plusieurs? Dieu vivant! à quoi pensons-nous? Si nous aimons Dieu, si nous avons du zèle pour sa gloire, pourquoi faut-il qu'il

soit toujours endormi et qu'il demeure ainsi inutile, tandis que nous pourrions faire de si grandes choses pour lui? A quoi cela tient-il, sinon à ce que nous ne le voulons pas?

Quand les efforts de saint Bernard pour gagner des âmes à Dieu n'avaient pas tout le succès qu'il eût souhaité, il s'en affligeait et en gémissait devant Dieu jusqu'à pleurer amèrement. — « Mais, mon Père, lui disaient ses religieux, de quoi vous affligez-vous? Vous n'avez pas perdu votre peine; Dieu est content de votre bonne volonté, et il vous récompensera comme si vous aviez converti ces âmes. — Faible consolation! répondit-il; si je n'avais cherché qu'à m'acquitter de mon obligation, je serais content; mais je cherche le salut de mes frères, et je ne l'obtiens pas; comment voulez-vous que je n'en aie pas une sensible douleur? Une mère ne s'afflige-t-elle pas de la mort de son enfant, quoiqu'elle lui ait prodigué tous ses soins? Et moi, verrais-je un de mes frères mourir de la mort éternelle malgré mes efforts, sans m'en affliger? »

Nous sommes tous obligés d'avoir un grand zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut les uns des autres. Néanmoins, cette obligation est beaucoup plus grave pour ceux qui, par leur condition et par leur office, ont la charge des âmes! leur âme court autant de risques de périr qu'ils ont d'âmes sous leur conduite.

Jésus-Christ ne dit pas à saint Pierre : « Pais-toi de mes ouailles, tonds leur laine »; mais! Pais mes ouailles! » Hélas! on court aux charges, comme si c'étaient de bons moyens de vivre à son aise, et on n'a point d'égard au terrible fardeau que l'on se met sur les épaules, et qui ferait trembler les anges du ciel!

V. Le zèle que chacun doit avoir pour le salut de ses enfants et de ses domestiques. — Saint Paul, dans son Epître à Timothée, dit que si quelqu'un n'a pas soin des siens et principalement de ses domestiques (c'est-à-dire de ceux qui font partir de sa maison), il a abjuré la foi et est pire qu'un infidèle. Selon cette règle, il est certain que beaucoup de chrétiens qui paraissent comme les autres, qui vont à l'église et observent les autres pratiques extérieures de la religion, passent devant Dieu pour des infidèles. Ce n'est pas qu'on ne prenne grand soin de se faire honorer, de se faire obéir, de se faire bien servir; mais quel soin prend-on de faire honorer et servir Dieu dans sa famille? Tous les pères et mères aiment leurs enfants, mais tous ne les aiment pas de la même façon : il en est qui les aiment pour le ciel, d'autres pour la terre, d'autres pour l'enfer.

Tous les pères qui sont vraiment pères aiment leurs enfants *pour le ciel*, et s'efforcent d'être leurs pères d'une façon sublime, comme Dieu l'est de son Fils unique dans l'éternité. Ils les ont reçus de Dieu dans leur famille par la naissance naturelle; mais ils les font entrer dans la famille de Dieu par cette naissance divine. Ils les font héritiers de tous les biens temporels qu'ils possèdent, mais ils les font devenir leurs cohéritiers dans le royaume éternel par une naissance spirituelle. Oh! qu'il est beau de voir un père qui apprend à un fils, dès sa tendre enfance, que ce n'est pas ici le lieu de notre demeure, mais qu'il y a là-haut des palais délicieux qui nous sont préparés, et que c'est là qu'il faut aspirer continuellement! Oh! qu'il fait beau l'entendre, quand il apprend à son en-

fant à appeler Dieu son Père, comme lui!... Mais il est trop peu de ces pères pleins de zèle et de piété. La plupart aiment leurs enfants *pour la terre*, et d'un amour purement naturel : il faut les garantir du mal, leur procurer du bien, les élever dans les belles maximes de l'honneur... Oui, tout cela est nécessaire; mais de quelle nature sont les maux dont vous vous efforcez de les garantir? Quelle est la nature des biens que vous leur procurez? Quelles sont les maximes selon lesquelles vous les élevez?... Hélas! s'il n'y a de zèle chrétien que chez les pères qui élèvent leurs enfants selon les maximes de l'Evangile, qu'il en est peu, ô Dieu, qu'il en est peu!... Que diront-ils un jour à leurs enfants qui leur adresseront ces reproches : « Vous n'avez pas été nos pères, mais nos parricides, parce que, ne nous ayant donné qu'une vie temporelle et misérable, vous nous en avez fait perdre une éternelle et bienheureuse. »

Il en est aussi un grand nombre qui font voir qu'ils n'aiment leurs enfants ni pour le ciel, ni pour la terre, mais *pour l'enfer*. Quand un père voit paraître dans son enfant encore tendre des inclinations au mal, et qu'au lieu de prendre un grand soin d'arrêter le mal dans sa source, il flatte ses passions naissantes et y sourit comme à de choses innocentes chez un enfant, qu'est-ce autre chose, sinon cultiver le péché dans cette âme tendre, au lieu d'y jeter les premières ressources de la vertu? Il est vrai qu'à cet âge les enfants ne sont pas encore capables de commettre le péché, mais ils le conçoivent déjà, et que pourront-ils enfanter avec le temps, sinon ce qu'ils auront conçu dès leur enfance? Cet amour qu'on a pour eux n'est-il pas plus cruel que toutes les haines, puisqu'on les aime pour l'enfer, en

souffrant, par une barbare condescendance, qu'ils en prennent le chemin, sans les redresser!

Quand un père amasse à ses enfants beaucoup des biens d'autrui qu'il leur laisse en patrimoine, et qu'ils ne rendront jamais non plus que leur père, il les aime aussi pour l'enfer... Quand un père jette ses enfants le plus qu'il peut dans le monde, qu'il les engage dans des professions périlleuses pour le salut, un tel père n'aime-t-il pas encore ses enfants pour l'enfer?... Va donc, mauvais père, puisque tu veux être le bourreau de tes propres enfants, sois-le d'une façon moins criminelle; prends-les au sortir du baptême et trempe tes mains dans leur sang; tu n'exerceras ta cruauté que sur leur corps, et leur âme s'envolera pure au sein de Dieu... Ah! pense plutôt à toi, misérable, pense à toi et apprends à aimer tes enfants, non pour la terre ni pour l'enfer, mais pour le ciel!

CHAPITRE LXIII

De la vie de Dieu, dont nous devons vivre.

I. La vie de l'ame est de voir Dieu. — La vie du corps s'entretient par la nourriture matérielle, mais la vie des âmes s'entretient par la connaissance; elles vivent de lumière, elles se repaissent de la vérité, et plus

les vérités qu'elles contemplent sont sublimes, plus leur vie est noble et délicieuse. De là il s'ensuit que la vie de Dieu est infiniment noble et infiniment délicieuse, puisqu'il vit éternellement de la connaissance qu'il a de soi-même...

La vie éternelle à laquelle nous aspirons n'est qu'une excellente participation de la vie de Dieu même. Nous espérons voir Dieu, nous espérons vivre de Dieu, c'est la même chose, puisque toute la vie de Dieu consiste dans la vision de sa divine essence. Or, nous la verrons clairement; par conséquent nous vivrons de sa même vie. Ce sera néanmoins avec cette notable différence que la vie de Dieu est enfermée en lui-même, tandis que nous, au contraire, nous serons renfermés et abîmés dans l'immensité de cette vie délicieuse, qui est infiniment plus grande que nos âmes.

O Dieu, quand sera-ce que nous vivrons ainsi? Quelle joie puis-je avoir ici-bas, tandis que je ne vois pas la lumière du ciel? N'ai-je pas sujet de redire le gémissement du grand Apôtre : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort (Rom., VII, 24)? »

Notre condition ne serait-elle pas, en quelque sorte, aussi misérable que celle des damnés, si nous n'avions deux avantages très considérables qui empêchent notre malheur? — Le premier est que nous avons le désir et l'espérance d'entrer enfin dans la jouissance de cet ineffable bonheur qui nous est promis. L'autre avantage encore plus grand est que, malgré toutes les misères de notre condition, nous pouvons vivre sur la terre de la vie de Dieu, si nous sommes attachés à lui par le triple lien de la foi, de l'espérance et de la charité... O vous, bienheureux habitants du ciel, ne pensez pas

être les seuls qui vivez de la vie de Dieu, car nous en vivons aussi bien que vous. Vous le voyez clairement, et nous le croyons fermement; vous aimez les clartés de votre vision, qui vous sont délectables; nous aimons les obscurités de notre foi, qui nous sont utiles; déjà vous possédez Dieu, nous espérons le posséder; votre jouissance vous contente pleinement, notre espérance nous anime à travailler infatigablement et avec plaisir pour arriver à cette jouissance; enfin, vous aimez Dieu d'un amour très parfait; nous l'aimons dès ici-bas du même amour, mais votre amour est dans son terme et le nôtre dans sa voie. C'est ainsi qu'il existe une liaison intime entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante, comme nous allons le voir :

II. Ce qu'un ange bienheureux et une bonne ame sur la terre ont de commun ou de particulier a l'égard de Dieu. — 1° Nous pourrions dire que l'ange et l'âme raisonnable sont comme le frère et la sœur. Ils sont tous deux des substances spirituelles et immortelles, tous deux capables de la possession du Bien infini. S'ils ont tant de ressemblance dans la nature, ils en ont aussi dans la grâce, qui est également nécessaire à tous les deux pour arriver à leur fin dernière; enfin ils auront de la conformité dans la gloire; et Jésus-Christ a bien daigné nous le dire lui-même : Les bienheureux « sont égaux aux anges », dans le ciel.

Saint Pierre Damien, au sujet des deux séraphins qui, d'après le prophète Isaïe, chantaient alternativement sans fin : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées », voit dans ce nombre de deux, l'ange et l'homme, qui seront embrasés du même amour, selon le sens même du mot séraphin, qui signifie *ardent* et

brûlant. Quelle gloire pour vous, ô âme chrétienne! vous pouvez être dès ici-bas un séraphin, puisque vous pouvez aimer Dieu comme les séraphins du ciel... Allez donc, séraphin humain, marchez, dans les ardeurs de votre amour, d'un pas égal avec le séraphin angélique, soyez comme lui proche du trône de Dieu et chantez avec lui : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur! »

De là vous voyez ce qu'un bienheureux du ciel et une bonne âme sur la terre ont de commun : tous deux vivent de la vie de Dieu, parce qu'ils le connaissent et qu'ils l'aiment; tout deux chantent ses louanges; tous deux mettent leur félicité à jouir de lui.

2° *Mais qu'ont-ils de particulier?* — 1° Un bienheureux se voit dans la jouissance de Dieu paisible et assurée; l'âme, sur la terre n'a pas la possession de Dieu si assurée qu'elle ne puisse la perdre facilement; c'est pourquoi elle vit dans une crainte qui l'empêche d'être pleinement heureuse. Mais, d'un autre côté, cette bonne âme peut toujours croître en grâce et en amour, et s'enrichir perpétuellement : en quoi sa condition est plus heureuse que celle d'un bienheureux dans le ciel, dont l'amour et la béatitude ne peuvent plus s'accroître. — 2° De plus, un bienheureux étant à son terme, est hors du péril de s'égarer dans sa voie, il est confirmé pour jamais dans une sainteté consommée; tandis que, voguant sur la mer orageuse de ce monde, combattue par les tentations, sollicitée par ses convoitises, l'âme, sur la terre, est toujours en état de pouvoir tomber dans quelque péché. Mais, d'autre part, cette bonne âme peut faire de grands progrès pour l'éternité, remporter à tous moments de glorieuses victoires et acquérir de nouvelles couronnes : en quoi son avantage est

plus grand que celui d'un bienheureux dans le ciel. — 3° Il est bien vrai qu'un bienheureux est pleinement content, et qu'en ce point son bonheur surpasse celui d'une bonne âme qui se sent toujours agitée par de nouveaux désirs; mais cette âme, qui étend toujours ses désirs plus loin, devient toujours plus grande, et recueille sans cesse le fruit de ses peines; et, en ce point elle est plus heureuse que le bienheureux dans le ciel; elle se tient aussi heureuse de rechercher toujours son Dieu en le possédant, que le bienheureux se tient heureux de le posséder sans le rechercher. Elle ne porte point envie au bienheureux de ce qu'il est exempt des souffrances; elle aime ses croix, parce qu'elle sait combien elles lui sont profitables.

CHAPITRE LXIV

De la vie de Dieu, de laquelle nous devons vivre *(suite)*.

III. Ce qui peut assurer une ame qu'elle vit de la vie de Dieu, et comment elle peut se confirmer dans cette vie divine. — 1° « Arrêtez, ô âme, dira le bon ange, vous vous avancez trop; car votre incertitude seule et la privation de la vision de Dieu mettent votre état hors de comparaison avec le mien. Vous ne savez pas si vous êtes digne d'amour ou de haine, et si vous

êtes du nombre des prédestinés. » — Il est vrai que, tandis que nous vivons dans un corps mortel, personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, s'il est mort ou vivant pour Dieu, si la fin de sa vie sera heureuse ou malheureuse, si, au sortir de cette vie, une éternité de bonheur l'attend, ou s'il sera précipité dans une éternité de supplices. Personne ne le peut savoir avec assurance sans une révélation particulière de Dieu, qu'il ne donne que fort rarement. Néanmoins une bonne âme a quelquefois des conjectures si fortes et même des preuves si évidentes qu'elle vit de la vie de Dieu, qu'il lui est difficile de s'y tromper. En voici quatre principales :

1° *La première preuve est le sentiment.* — On pourrait bien avoir la vie sans le sentiment, mais on ne peut jamais avoir le sentiment sans avoir la vie. Une âme qui éprouve en soi-même qu'elle est sensible aux choses de Dieu, porte en elle une assurance infaillible qu'elle vit de la vie de Dieu, quand elle craint plus de lui déplaire en commettant le moindre péché, que de perdre sa propre vie ou de souffrir tous les supplices qui pourraient se présenter à elle. Qui peut douter que ce sentiment, qui régnait dans une multitude de saintes âmes, ne fût une preuve sensible qu'elles vivaient de la vie de Dieu? — Plus nous approchons de ce noble sentiment, prêts à endurer toutes sortes de tourments et de morts plutôt que d'offenser Dieu, plus aussi nous avons de certitude que nous vivons de la vie de Dieu. Moins, au contraire, nous avons cette constante résolution, moins nous sommes assurés que notre âme vit de cette aimable vie; et quiconque est tellement insensible aux intérêts de Dieu qu'il l'offense pour la moindre chose, peut bien craindre d'être mort à Dieu.

2e *La seconde preuve de la vie est la respiration.* — Voulez-vous savoir avec assurance de quelle vie vous vivez? Remarquez bien quel air vous respirez. Si c'est l'air du monde, tenez pour constant que vous ne vivrez que de la vie du monde. Si l'air du monde console votre cœur, si les vanités, les voluptés, la gloire, les richesses, les passe-temps, tout ce qui fait le corps de la mondanité, est pour vous une grande respiration, tandis que les pratiques de la reli[illegible], les actes de piété et ce qui regarde le service de Dieu vous semble amer et rebutant, — quoi que vous puissiez dire ou penser, c'est une marque trop visible que vous êtes mort à Dieu... Mais si vous respirez l'esprit de Jésus-Christ, si vous goûtez bien les maximes de l'Evangile, l'amour de la croix, de la pénitence, du dégagement de toutes les créatures, du vrai mépris de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu ou de Dieu, vous ne sauriez pas avoir de plus grande assurance que votre âme vit de la vie de Dieu.

3e *La nourriture est une troisième partie de la vie*, qui est fort sensible. Tout ce qui vit a besoin d'aliment proportionné à la condition de sa vie. Les hommes charnels, qui ne vivent que pour leur corps, mettent tous leurs soins à le nourrir, et le jeûne est pour eux un supplice; les hommes spirituels, qui ne vivent que pour leur âme, trouvent au contraire des délices dans le jeûne, et le soin de nourrir leur corps est pour eux un tourment. La condition d'une bonne âme engagée dans un corps mortel est à peu près comme celle de l'ange Raphaël, devenu le compagnon du jeune Tobie : ils mangeaient tous deux à la même table, et l'ange semblait vivre de la même vie que l'homme; mais en

réalité, la vie de l'ange était toute spirituelle, et la vie de l'homme était corporelle; leurs nourritures étaient aussi différentes que leur vie. L'esprit a sa nourriture aussi bien que le corps; l'âme vit de lumières et d'ardeurs; sa nourriture, ce sont ses connaissances, ses affections, ses désirs, ses amours.

Y a-t-il rien de plus cruel au monde que de remplir incessamment son corps de nourriture et de laisser mourir son âme de faim? Il n'y a que les âmes qui sentent une faim sacrée des vérités surnaturelles de la connaissance et de l'amour de Dieu, qui portent en elles-mêmes le clair témoignage qu'elles vivent de la vie de Dieu.

L'homme mange à la table des anges, et se nourrit des mêmes mets délicieux qui font leur béatitude, chaque fois qu'il s'applique à contempler et à aimer Dieu. Que fait une âme sainte, lorsqu'elle s'applique durant une heure à méditer les grandeurs de Dieu ou la Passion de Jésus-Christ, pour s'exciter à l'aimer de toutes ses forces? Assise à la table des anges, elle se nourrit des mets célestes qui entretiennent leur vie éternelle; elle prend des forces pour marcher dans la voie pénible et laborieuse du ciel. Comme le corps a besoin de manger tous les jours pour vivre, ainsi l'âme doit se nourrir de temps en temps pour s'entretenir dans la vie de la grâce; autrement elle serait si faible et si languissante qu'elle ne pourrait se bien acquitter de ses obligations.

Hélas! n'est-ce pas une chose digne de larmes amères que la plupart des hommes soient invités de la part de Dieu et sollicités avec tant d'instance, par des paroles, des prières, des menaces, et par toutes les voies possibles, de vivre de cette vie divine et de se nourrir

de ce pain des anges, c'est-à-dire de l'oraison, et que, stupides et aveugles, ils la méprisent, aimant mieux vivre d'une vie de bête, l'âme toujours enfoncée dans les sens, ce qui est le chemin de l'enfer! O vie divine, si vous vous présentiez aux démons, de damnés qu'ils sont, vous feriez des anges. Quel aveuglement est le nôtre, de n'en faire nul état!... Le peu d'appétit que nous sentons pour les mets du ciel, l'oraison, la contemplation, la connaissance et l'amour de Dieu, qui sont les aliments de la vie de l'âme, doivent bien nous faire appréhender que la nôtre ne vive pas de la vie de Dieu.

4° Enfin *la quatrième et la plus sensible marque de la vie, c'est l'action.* — Vous ne pouvez pas voir un effet sans être assuré qu'il a été produit par une cause. Vous ne sauriez voir un fruit sans connaître qu'il a été formé par un arbre. Si donc vous remarquez dans votre âme les opérations de la vie divine, vous ne sauriez vous tromper en croyant qu'elle vit assurément de la vie de Dieu.

Toute la vie de Dieu est renfermée en lui-même et elle ne consiste qu'en deux grandes opérations, l'une de l'entendement, l'autre de la volonté. Notre âme est la seule créature du monde inférieur qui a l'honneur d'être créée pour imiter éternellement les opérations éternelles de Dieu et pour participer à sa vie divine en le contemplant et en l'aimant; mais elle est retenue pour quelque temps ici-bas, pour faire l'essai et comme l'apprentissage de ce qu'elle doit faire dans le ciel : contempler et aimer Dieu.

IV. Rien n'est plus facile, plus sublime, plus utile, plus assuré en toute manière, que de s'appliquer le plus possible a cette double pratique de la vie divine : 1° *Rien de plus facile.* — Est-il rien de plus facile que de penser à son père, à son ami, à son bienfaiteur, au trésor infiniment précieux que nous devons posséder un jour? Or, Dieu nous est tout cela; il est donc bien facile et même très agréable de penser à lui: et, si on y pense, mille motifs pressent un cœur de l'aimer. Les ignorants peuvent penser à Dieu et l'aimer comme les plus doctes; et on peut s'y appliquer intérieurement en tout temps, en tout lieu et en toutes sortes d'occupations.

2° *Rien de plus sublime et de plus important;* car c'est imiter Dieu dans les deux actions éternelles et nécessaires qui constituent toute la vie divine. J'aimerais mieux une seule bonne pensée de Dieu, un seul acte d'amour de Dieu, que tous les empires du monde. O Dieu, si nous savions peser la valeur de l'acte d'amour et si nous en étions bien persuadés, en ferions-nous aussi peu d'état que nous en faisons?

3° *Rien de plus utile.* — Laissons là la facilité et l'excellence des pratiques de la vie divine, c'est-à-dire de la pensée de Dieu et de son amour; mais pesons bien son *utilité* et le grand profit qu'en retire notre âme. Ce profit est si admirable qu'il surpasse toutes les pensées qu'on peut en concevoir et tout ce que l'on pourrait dire là-dessus. Une âme qui fait son exercice ordinaire de penser à Dieu, de l'adorer dans son intérieur, et d'entretenir en son cœur l'amour actuel de son infinie bonté, est un aigle qui, avec les deux ailes de sa

connaissance et de son amour, vole et s'avance perpétuellement, avec une vitesse incroyable, vers une plus sublime, plus profonde et plus riche possession de Dieu; car, puisqu'un seul acte de l'amour de Dieu vaut une couronne éternelle, combien de couronnes dans une heure, combien dans un jour, dans un mois, dans une année, dans le cours de la vie? J'aimerais mieux une seule de ces journées que tous les travaux des conquérants de tous les siècles.

4° Ce qui achève de rendre l'exercice intérieur de la vie divine souverainement recommandable, c'est qu'il n'est pas seulement facile, sublime et très profitable, mais encore, *assuré et infaillible*. C'est un trésor caché où le monde, l'amour-propre, la vanité, ne peuvent porter la main pour le ravir, parce que, n'ayant pour témoin que les yeux de Dieu, on ne se propose que de lui plaire... O mon âme, que c'est un beau secret que de savoir dérober le ciel au milieu du siècle sans qu'il s'en aperçoive! Quel pieux artifice de savoir sanctifier son âme à la vue du monde sans qu'il en voie rien! Faisons une profession particulière de nous exercer désormais aux pratiques secrètes et intérieures de la vie de Dieu, de nous tenir attentifs à la plus importante affaire que nous puissions traiter sur la terre, qui est de se souvenir de Dieu, de penser sérieusement à lui, de l'adorer, de l'aimer, de jouir des douceurs de son aimable présence dans le secret de notre cœur, puisque c'est tout ce que nous aurons à faire pour être bienheureux durant toute l'éternité!

CHAPITRE LXV

De la vie de Dieu, dont nous devons vivre *(fin)*.

V. Une ame qui vit de la vie de Dieu commence a être bienheureuse dès la vie présente. — Il est impossible qu'une bonne âme, vivant de la vie de Dieu, ne soit bienheureuse en ce monde, parce qu'elle est contente, et il n'est pas possible qu'elle ne soit pas contente, parce que, s'appliquant au souvenir actuel de Dieu qui lui est très présent, et à l'amour actuel de l'infinie bonté de Dieu qui remplit son cœur, elle possède le même Bien infini qui contente tous les bienheureux, qui contente Dieu même. Elle n'est pas encore dans le paradis; mais le paradis est déjà en elle. Il ne faut point chercher le paradis sur la terre ailleurs que dans une bonne âme, et elle ne sera point chassée de ce paradis tant qu'elle n'aura pas mangé le fruit défendu, c'est-à-dire qu'elle ne cherchera point ses consolations parmi les créatures que Dieu lui défend d'aimer.

Une âme qui possède Dieu, que peut-elle désirer autre chose pour vivre contente? De tous les biens que l'on peut aimer, il n'y a que Dieu seul qui soit vraiment possédé, parce qu'il n'y a que lui seul qui entre dans le plus intime de notre cœur par sa propre substance. C'est le seul bien qui peut la rendre contente et heureuse, le seul que personne ne peut lui ôter... Oh!

qu'une âme est inconsidérée quand elle s'attache à autre chose qu'à Dieu! Comment est-il possible que tout le monde n'ouvre point les yeux pour voir la profonde paix et le bonheur réel dont jouit une bonne âme qui s'efforce de vivre de la vie de Dieu? Tout ce qui peut faire le tourment des hommes durant cette vie, se réduit principalement à trois causes : 1° les croix dont la vie humaine est toute parsemée; 2° la mort, dont le coup est imprévu et inévitable; 3° la terreur du jugement de Dieu. Mais une bonne âme qui a trouvé le secret de vivre sur la terre de la vie de Dieu, se fait de toutes ces choses des sujets de consolation. Si elle se voit dans les *croix*, elle se dit : Qu'est-ce que tout ce que je souffre en comparaison de tout ce que mon Dieu crucifié a enduré pour moi? elle m'est plus utile que la jouissance de tous les plaisirs de la terre... Si elle envisage la *mort*, elle n'y trouve que des charmes pour elle; car elle la considère comme la porte de l'éternité bienheureuse, et elle la trouve d'autant plus consolante que son désir de voir Dieu est plus ardent... Enfin, si elle porte ses pensées sur les *jugements de Dieu*, elle sait bien qu'ils sont formidables pour tous les pécheurs, mais elle sait aussi qu'ils sont désirables pour les justes : « Quand je tomberai dans vos mains, ô mon Dieu, dit-elle, je serai dans les mains d'un ami qui m'aime plus que sa propre vie. Je vous crains, ô mon Dieu, mais je vous aime encore davantage. Que ceux qui vous craignent plus qu'ils ne vous aiment tremblent à la vue de vos jugements; pour moi, je les regarde avec plus d'envie que de crainte. » C'est ainsi qu'une bonne âme qui vit de la vie de Dieu ne voit partout que des sujets de consolation.

VI. Comment une ame qui vit de la vie de Dieu peut aisément faire une haute fortune pour l'éternité. — Si on considère les biens qu'elle acquiert continuellement, et la haute fortune qu'elle fait pour l'éternité, comment une âme qui vit de la vie de Dieu ne serait-elle pas transportée d'admiration et de joie?

Les fondements de sa consolation s'appuient sur trois vérités :

1° Elle aime Dieu ici-bas du même amour dont il est aimé par les bienheureux qui sont dans le ciel. — 2° Son amour n'est pas à son terme, il peut toujours croître, en sorte qu'il n'y a pas un des bienheureux au degré duquel elle ne puisse aspirer, et même espérer d'arriver enfin, si elle est fidèle à s'exercer dans les pratiques de la vie divine. — 3° La troisième vérité qui la console et l'encourage, c'est, d'après l'enseignement des Pères, qu'il n'y aura pas une division ni une séparation des hommes et des anges bienheureux dans le ciel, mais qu'il se fera des uns et des autres un seul troupeau sous un seul pasteur, c'est-à-dire une seule grande compagnie de bienheureux, où tous les hommes entreront en société de bonheur avec les anges, et tiendront parmi eux un rang plus ou moins élevé à proportion du degré de leur amour, qui sera celui de leur gloire. Les uns seront admis seulement dans le chœur des Anges; les autres monteront à celui des Archanges, d'autres à celui des Vertus, ou à celui des Principautés, des Dominations, des Puissances. Il y en aura qui seront exaltés jusqu'au chœur des Trônes, ou même des Chérubins, ou des Séraphins.

Oh! qu'une âme appuyée sur des fondements si so-

lides, et une fois bien persuadée de ces trois vérités. peut faire sans cesse des conquêtes admirables de nouveaux degrés de béatitude pour le royaume de Dieu!... Savoir ce que vaut un seul de ces degrés, c'est ce qui suppose toute intelligence humaine. Quand toute la vie des hommes serait employée à en acquérir le moindre, il ne serait pas encore payé ce qu'il vaut; mais l'exercice de la vie divine, dont nous parlons ici, les accumule par centaines et par milliers dans notre âme, sans qu'il nous en coûte presque aucune peine.

Si une âme pouvait voir clairement les progrès admirables qu'elle fait lorsqu'elle s'y applique avec une constante fidélité et avec ferveur!... O Dieu, si elle pouvait voir ce que lui vaut une année, une semaine, un jour, une heure seulement de fidélité! Mais Dieu lui cache exprès la beauté de son ouvrage, qui la charmerait trop. Elle deviendrait trop empressée, trop insatiable de travail; elle abandonnerait tout le reste, les affaires, le soin de la vie du corps, et ne pourrait plus vivre un moment hors de l'actuelle et totale application de son âme à Dieu.

Ainsi, travaillons impitoyablement, pendant que nous en avons le temps; n'y perdons pas un jour, pas une heure, ni un seul moment. Tout est précieux dans la vie d'une âme qui veut être fidèle à Dieu et à elle-même: car elle n'a qu'une certaine mesure de temps, et n'en aura jamais davantage, et si elle le perd, personne ne pourrait le lui rendre. Ne nous laissons pas abattre par un lâche découragement; l'éternité tout entière suffira bien pour nous reposer. Acquérons le plus que nous pourrons de ce précieux or de l'amour sacré; car nous n'en posséderons pas plus dans le ciel que nous n'en aurons emporté de la terre. L'éternité est destinée à

jouir, non à acquérir. Tous les instants de la vie présente nous offrent les occasions de faire sans cesse de nouvelles acquisitions; mais l'éternité ne nous fournirait pas le moyen de nous enrichir d'un seul degré nouveau d'amour.

O jouissance de l'éternité, que vous êtes belle! que vous êtes tranquille! que vous êtes assurée! O précieuse acquisition de la terre, que vous êtes utile! Que vous êtes importante! Que vous enrichissez une âme! Vous ne lui donnez point de repos à la vérité; mais vous rendez son travail si fructueux, que je ne sais si vous ne valez pas bien la jouissance de l'éternité.

O mon Dieu, ne permettez pas que je perde un seul de tous les instants de ma vie sans m'appliquer à vous, sans me souvenir de vous, sans vous contempler, puisque chaque moment employé dans les exercices et dans la pratique actuelle de la vie divine me procure une jouissance éternelle de votre bonté infinie durant tous les siècles des siècles.

CHAPITRE LXVI

Conclusion de cet ouvrage et fruit qu'on en peut tirer.

I. Le ciel est en nous. — Le grand Apôtre nous dit que « notre conversation doit être toujours dans le ciel ». Il n'est pas nécessaire pour cela d'y être enlevé

comme le prophète Elie, ni d'avoir les yeux attachés au ciel pour étudier le cours des étoiles; il ne faut pas même aller chercher le ciel au-dessus de nos têtes, ni changer de place pour y entrer; nous y sommes dans un moment quand nous voulons; car nous le portons dans nos têtes et nous le renfermons dans nos cœurs. Le ciel est en nous, puisque nous sommes tout pénétrés de l'intime présence de Dieu. Les bienheureux qui jouissent de sa gloire ne l'ont pas plus présent que nous : ils le voient; c'est pour cela qu'ils sont bienheureux; nous ne le voyons pas, c'est pourquoi nous demeurons privés de la vraie félicité.

A quoi donc tient-il que nous vivions contents et bienheureux, puisque tout le ciel est en nous, sinon que nous n'y entrons pas encore pour jouir de notre bonheur? Saint Ephrem nous a donné ce secret : « Souvenez-vous toujours de Dieu, dit-il, et votre âme sera dans le ciel. » Ce n'est donc pas le défaut de la présence et de la possession de Dieu qui vous rend misérable, mais l'oubli de Dieu. Vous souvenez-vous de Dieu? Goûtez-vous la douceur de sa présence en vous? Vous êtes vraiment dans le ciel, quoique vous paraissiez demeurer sur la terre. Oubliez-vous Dieu? Ne goûtez-vous rien de sa présence? vous demeurez misérablement sur la terre, tout en portant le ciel en vous-même et en étant rempli de Dieu.

Mais d'où vient cet oubli général de Dieu, qui est la cause universelle du malheur des hommes? D'où vient que ceux mêmes qui font quelque profession de piété et qui disent qu'ils aiment Dieu plus que toutes choses, ont si peu d'application à Dieu, qu'ils l'oublient des heures et quelquefois des journées entières? Cela vient du peu d'impression qu'ils ont de la grandeur de Dieu,

du peu de connaissance qu'on leur a donné de sa majesté et de ses perfections adorables. Ils ont quelquefois entendu parler de lui, mais si légèrement et d'une manière si basse, qu'ils s'y habituent comme à un vieux conte et n'y prennent plus garde. Il n'est que trop vrai que la plupart des hommes en sont là; et ce qui les empêche de penser plus souvent à Dieu, c'est qu'ils n'en font que très peu d'état.

Voilà ce qui m'a souvent rempli le cœur d'amertume; je déplore l'aveuglement dans lequel nous vivons à l'égard des choses de Dieu. Je ne puis voir sans une douleur sensible qu'il soit si peu connu et si peu estimé, qu'on ne veut pas se donner la peine de penser à lui. C'est ce qui m'a porté à exposer quelque chose des grandeurs de cette majesté suprême. J'espère que vous en pourrez tirer de grands profits, si vous lisez ce livre avec un vrai désir de connaître Dieu. Voici quelques-uns des fruits que vous en retirerez :

II. Premier fruit de la lecture de ce livre : dégouter une ame de la terre et la faire demeurer au ciel. — Ceux qui ne connaissent que ce qui tombe sous les sens, regardent comme une gêne et une contrainte perpétuelle de se tenir désoccupé des créatures, recueilli en soi-même et appliqué à Dieu; tandis qu'au contraire c'est être emprisonné dans un cachot obscur que de tenir son âme enfermée dans les créatures. Qu'est-ce que le monde pour une âme, sinon un cachot sans lumière? Sa capacité est plus grande que tout cela : Dieu seul est plus grand que notre âme; sortir des créatures pour entrer en Dieu, c'est sortir de prison pour entrer au large et jouir d'une pleine liberté. Si les hommes plongés dans la vie des sens

avaient vu la beauté, la grandeur, la majesté du palais où leur âme peut demeurer, ils n'auraient plus que du mépris pour le cachot où ils pensent être bien logés. Ouvrez les yeux, ô âme! Ce livre, qui vous parle des grandeurs de Dieu, vous ouvre la porte de ce beau palais; quand il vous expose les merveilles de ses perfections adorables, il vous en fait visiter les appartements... Lorsqu'une âme y est une fois entrée, elle oublie tout le reste pour s'occuper de Dieu même; elle s'étonne d'avoir été si longtemps prisonnière dans les cachots obscurs des créatures; elle plaint la misère de ceux qui vivent dans un oubli continuel de Dieu; elle n'estime rien de grand que ce que la foi lui enseigne, et tout le reste lui paraît un songe de la nuit, qui s'évanouira quand nous aurons les yeux ouverts.

III. Second fruit : cultiver le ciel planté dans la terre. — C'est planter le ciel dans la terre, que de nous donner le moyen de vivre sur la terre comme dans le ciel, toujours dans le sein de Dieu et toujours occupés de ses divines perfections; et c'est appuyer la terre sur le ciel que d'y traiter toutes choses comme des affaires de l'éternité, les faisant toutes pour Dieu, en la présence de Dieu et comme devant en rendre compte à la justice de Dieu.

« Bienheureux, dit l'Apocalypse (XIV, 13), ceux qui meurent dans le Seigneur! » Quels sont ces bienheureux morts qui meurent toujours, sinon les âmes qui ont déjà quitté la terre pour entrer dans le ciel, par une mort générale à toutes les choses du monde et par une constante résolution de vivre dans le sein de Dieu?... Mourir à soi, cela demande une longue suite de morts à toutes les inclinations de la nature. Pourquoi ces

morts spirituels sont-ils bienheureux? « Parce que leurs œuvres les suivent ». ajoute l'Apocalypse.

C'est le second avantage que vous pouvez tirer de la lecture de ce livre : cultiver avec soin les cieux, qui semblent plantés pour vous dans la terre, et recueillir des fruits admirables, toujours nouveaux, avec une fécondité qui ne cesse jamais, pourvu que vous ayez grand soin de les cultiver.

IV. Troisième fruit : apprendre a parler de Dieu et s'en entretenir avec plaisir. — Il n'y a rien de si pitoyable que d'entendre les entretiens communs des chrétiens. Si ce philosophe qui disait à un autre : « Parle, afin que je te connaisse ». les entendait, il les prendrait pour des athées... Si vous leur disiez : « Pourquoi ne parlez-vous pas de Dieu? » ils vous répondraient : « Comment voulez-vous que nous en parlions? Nous ne le connaissons que très peu. » Vous n'aurez plus lieu d'alléguer cette excuse, si vous voulez vous appliquer à la lecture de ce livre. N'y a-t-il pas plus de satisfaction à parler ensemble de bonnes choses que de mauvaises ou d'indifférentes? Un esprit raisonnable n'est-il pas plus content de s'entretenir des vérités éternelles, solides et sublimes, qui regardent la majesté de Dieu, que de toujours ramper sur la terre en des entretiens frivoles? — Tout le monde, dira-t-on, n'a pas assez de lumière pour voler dans ces régions supérieures. — Je réponds qu'un esprit assez simple, éclairé des rayons de la divine lumière, animé de quelque sentiment de l'amour de Dieu, parle comme un ange, et ses entretiens ont des charmes qui ravissent les plus grands esprits. Les anciens Pères du désert n'étaient pas communément de grands philosophes; cependant, éclairés

par l'Ecriture et l'oraison, ils ont dit des choses si belles, que saint Thomas, l'oracle de la théologie, les lisait perpétuellement. Si vous ne savez pas parler de Dieu ni des sujets de piété, ne vous en prenez pas à votre peu d'esprit ni au défaut des sciences acquises; vous n'auriez que trop d'esprit, si vous aviez assez de dévotion; vous n'auriez aussi que trop de science, si vous aviez assez de foi et assez de désir de connaître Dieu... Hélas! quel sujet de confusion pour nous, de sentir de si fortes inclinations à converser avec nos amis et à nous entretenir avec eux de mille choses inutiles, tandis que nous ne sentons pas des inclinations plus fortes à converser avec Dieu ou de Dieu!... On voit par expérience que qui veut rendre muette une compagnie de gens du monde, n'a qu'à parler de Dieu. D'où vient cela, sinon de ce qu'on ne connaît presque pas Dieu, et qu'on ne s'applique point à le connaître?... Appliquez-vous à la lecture de ce livre; vous y apprendrez à connaître Dieu, et vous en parlerez avec plaisir.

V. Quatrième fruit : se dégouter de la lecture des livres inutiles. — Notre esprit aime la vérité et la cherche partout; il regarde les livres comme des trésors, mais souvent il y est trompé. Le monde est rempli de livres inutiles et vains, semblables aux faux diamants, achetés très cher et n'ayant rien qui vaille. Ce n'est pas une petite science de rencontrer un bon livre parmi tant d'inutiles, où on ne trouve que des apparences de vérités... Saint Augustin a dépeint excellemment la béatitude en ces termes : « La béatitude est la joie de la vérité trouvée. » On peut donc dire,

au contraire, que la misère est la tristesse qu'un esprit ressent de n'avoir trouvé que le mensonge.

L'Ecriture Sainte, les saints Pères et tous les livres qui parlent de Dieu sont autant de festins préparés pour l'âme, où elle peut se nourrir avec une pleine satisfaction de toutes les vérités qui sont capables de la rendre bienheureuse sur la terre. Je ne vanterai point trop ce petit ouvrage, qui renferme tout ce que la foi, l'Ecriture, les Pères, la théologie, enseignent de plus important sur un Dieu infiniment grand et infiniment aimable. Un esprit ne saurait se remplir d'autres vérités plus certaines, plus sublimes, plus profondes, plus utiles, ou plus consolantes... C'est un trésor sans fond où l'esprit se perd agréablement dans des abîmes de lumières... De là un ravissement dans l'esprit, une faim toujours nouvelle de contempler les beautés ineffables de la face de Dieu. De là un dégoût général de toutes sortes d'études, ou de lectures, ou d'entretiens qui ne sont pas de Dieu. Auprès de l'éternité de Dieu, tout paraît un moment; auprès de son immensité, le monde visible paraît un grain de sable; tous les plaisirs, toutes les richesses et toute la gloire de la terre semblent des songes méprisables, devant les délices et la gloire de la maison de Dieu; la puissance des rois semble moindre que celle d'une mouche en comparaison de la toute-puissance divine; et ainsi en est-il de toutes les autres choses créées, qui lui paraissent de petits riens, si on les compare à Dieu... De là aussi des ardeurs admirables dans la volonté pour une beauté qui paraît plus ravissante que toutes les beautés périssables... Enfin les fruits qu'une âme recueille de la fréquente et profonde contemplation des grandeurs de Dieu sont tels qu'elle peut bien les expérimenter, mais non les raconter.

VI. Cinquième fruit : fermeté et solidité de la dévotion acquise par la science de Dieu. — Je sais bien que l'esprit de Dieu n'a pas besoin des raisonnements de notre esprit pour établir une volonté dans des pratiques de vertus très solides et très héroïques; il est des âmes qui, avec peu de lumière, ne laissent pas d'avoir de grandes ardeurs, par l'effet d'une grâce toute pure, venant de Dieu sans effort humain. Néanmoins, c'est tout autre chose quand les saintes affections de la volonté sont appuyées par les lumières de l'esprit. Les lumières infuses sont quelquefois éclipsées quand il plaît à Dieu de nous voiler tant soit peu sa face; mais les lumières acquises par le raisonnement, avec le concours de la grâce, demeurent fortement attachées à l'esprit; c'est comme un château bâti sur une roche inébranlable. Quand la dévotion sensible manque à une âme, les lumières acquises sont le soutien de la volonté et le guide qui la conduit.

A défaut de ces lumières acquises, les âmes simples vont la chercher ailleurs. C'est pourquoi sainte Thérèse conseillait à toutes les âmes qui aspirent à la perfection de se choisir, autant qu'elles le peuvent, un directeur non seulement vertueux, mais savant. Mais celui qui doit donner la lumière aux autres ne doit-il pas l'acquérir lui-même? C'est l'avantage de ceux qui font leur étude unique, ou du moins principale, de la connaissance des grandeurs de Dieu. La claire vision de Dieu rend les saints du ciel impeccables; mais ici-bas, une âme bien pénétrée d'une grande connaissance de Dieu devient incapable d'estimer et d'aimer autre chose, ni, par conséquent, de pécher, en s'attachant à la créature au mépris de Dieu. Une connaissance super-

ficielle ne suffit pas, et c'est néanmoins de quoi la plupart se contentent.

Trois sortes de personnes pourraient parler d'un pays très différemment : — un courrier qui y passe en poste, — une personne qui visite les beautés de ce pays avec curiosité. — une personne enfin qui va s'y établir et s'intéresser à en connaître la situation, les coutumes, les lois, les usages: il en contracte les habitudes, il en prend l'esprit et les mœurs, il y est comme naturalisé et peut en parler en pleine connaissance.

Il en est à peu près ainsi de plusieurs, qui parlent fort différemment des vérités renfermées dans les livres. — Un bon nombre d'esprits pétillants sont comme le courrier qui passe en poste, ils ont vite dévoré un livre; ils l'ont vite parcouru des yeux à l'aventure; mais ils ont beau dire : « Je sais ce qu'il y a dans ce livre », ils n'y ont rien vu. — D'autres, en plus grand nombre, lisent un livre pour se procurer le plaisir de voir ce qu'il contient; ils le lisent assez à loisir, ils approuvent ou blâment ce qui leur plaît ou leur déplaît, puis ils le ferment, et c'en est fait, ils n'y reviennent plus. — Il en est fort peu qui s'attachent à un bon livre, pour en étudier à loisir et en goûter avec soin toutes les vérités, les digérer et s'en nourrir, en prendre l'esprit et s'en revêtir : c'est cependant le seul moyen d'en tirer tout profit.

Ce n'est pas la multiplication des lumières qui rend une âme plus éclairée; mais c'est la pénétration des mêmes lumières. Une vérité bien imprimée dans une âme est préférable à cent vérités superficielles... La différence entre les choses de Dieu et celles du monde, c'est que celles-ci montrent d'abord ce qu'elles ont de beau, et quand on vient à les approfondir, on trouve

que leur fond est un pur néant: au contraire, les choses de Dieu ont une apparence qui ne charme pas autant d'abord, parce qu'elles sont trop au-dessus de notre portée; mais quand on commence à les pénétrer, on commence à les estimer et à les goûter; quand on y entre plus avant, on les estime et on les goûte davantage; et plus on les approfondit, plus on trouve que c'est un fonds de merveilles qui n'a point de fond.

Telles sont les vérités traitées dans cet ouvrage; plus on les étudiera, plus on y trouvera des beautés nouvelles! Oh! quel bonheur, si je vous ai donné le moyen d'entrer un peu plus avant dans la connaissance de Dieu! Que nous en rendrons de louanges et d'actions de grâces à Dieu dans l'éternité : moi d'avoir écrit, et vous d'avoir lu, et tous les deux d'avoir contribué en quelque chose à l'avancement de la gloire de Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS. 5

PRÉFACE DE L'AUTEUR 9

CHAPITRE PREMIER. — De la connaissance de Dieu. 13

I. Les véritables délices de l'esprit consistent à connaître Dieu. — II. Pourquoi Dieu est si peu connu.

CHAPITRE II. — Dispositions nécessaires pour entrer dans la connaissance de Dieu 17

I. Pureté du cœur. — II. Humilité. — III. Désir véritable d'acquérir cette connaissance. — IV. Emploi du temps nécessaire.

CHAPITRE III. — De l'amour de Dieu comparé à l'amour des créatures 21

I. Supériorité incomparable de l'amour de Dieu. — II. Infériorité de l'amour des créatures : Déplaisirs qui en sont inséparables. — III. Motifs d'aimer Dieu.

CHAPITRE IV. — Du souvenir de Dieu..... 29

I. Dieu est l'objet le plus excellent de notre mémoire. — II. Causes de l'oubli de Dieu. — III. Avantages de la présence de Dieu.

CHAPITRE V. — De l'être de Dieu 35

I. Les créatures sont une ombre de l'être de Dieu. — II. Dieu aime et poursuit cette ombre de lui-même. — III. La créature

qui poursuit l'ombre de Dieu laisse son être véritable. — IV. L'être de Dieu se prouve par lui-même.

CHAPITRE VI. — De l'être de Dieu *(suite)*..... 41

V. Le néant même rend, à sa manière, témoignage de l'être de Dieu. — VI. Celui qui nie l'être de Dieu est dans un état pire que le néant. — VII. Y a-t-il quelques vrais athées dans le monde. — VIII. D'où vient que plusieurs, qui croient en Dieu, vivent comme des athées.

CHAPITRE VII. — De la vérité et de l'unité de l'être de Dieu 45

I. La vérité de l'être de Dieu est une vérité absolue. — II. C'est une aussi grande impiété de croire plusieurs dieux que de n'en croire aucun. — III. La vérité et l'unité de l'être de Dieu sont inséparables. — IV. Le grand malheur d'une âme qui se fait plusieurs dieux de ses vices et de ses passions.

CHAPITRE VIII. — De la Trinité des Personnes divines 51

I. Dieu le Père est par lui-même, le Fils est par le Père, le Saint-Esprit est par le Père et le Fils : ces trois Personnes ne sont qu'un seul Dieu. — II. Les trois Personnes divines, distinctes entre elles, ne sont point distinctes de l'essence divine.

CHAPITRE IX. — De la sainte Trinité *(suite)*.. 55

III. De quelques merveilles secrètes dans le mystère de la sainte Trinité.

CHAPITRE X. — De la sainte Trinité *(fin)*..... 58

IV. Le mystère de la sainte Trinité n'a pu être inventé par l'esprit humain. — V. Le mystère de la sainte Trinité est le triomphe de la foi sur l'esprit humain. — VI. Le mystère de la sainte Trinité nous est proposé pour être le vrai modèle de notre conduite.

Chapitre XI. — De la Personne du Père.... 63

I. Le soleil image de Dieu le Père. — II. Dieu est le Père éternel — III. Dieu est le Père tout-puissant. — IV. Dieu est le Père des miséricordes

Chapitre XII.— De la Personne du Père *(suite)*. 68

V. Réalité de la paternité de Dieu vis-à-vis de nous dans l'ordre de la grâce. — VI. Dieu désire ardemment que nous soyons vraiment ses enfants.

Chapitre XIII. — De la Personne du Fils..... 71

I. La génération éternelle du Fils dépasse toute intelligence et toute parole humaine. — II. Le Fils de Dieu est une conception éternelle du Père éternel. — III. Le Verbe est l'admirable Parole de Dieu. — IV. Le Verbe est la Vertu infinie du Père.

Chapitre XIV. — De la Personne du Saint-Esprit. 80

I. Qu'est-ce que le Saint-Esprit? — II. Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. — III. Le Saint-Esprit procède du Cœur du Père et du Fils pour régner sur nos cœurs.

Chapitre XV. — De la demeure réciproque des trois Personnes 87

I. Les divines Personnes demeurent l'une dans l'autre. — II. L'essence divine est le palais où demeurent les trois Personnes divines. — III. On peut dire qu'il y a trois palais dans l'essence divine pour les trois Personnes de l'adorable Trinité.

Chapitre XVI. — De nos rapports avec les Personnes divines et de leurs rapports entre elles. 92

I. Nos rapports avec les trois Personnes de la Trinité. — II. La société des trois divines Personnes entre elles.

Chapitre XVII. — De l'éternité de Dieu..... 97

I. Ce que nous pouvons concevoir de l'éternité de Dieu. — II. Saint usage que nous pouvons tirer de l'éternité de Dieu.

Chapitre XVIII.— De l'éternité de Dieu *(suite)*. 101

III. L'éternité de Dieu est parfaite, sans commencement. — IV. L'éternité de Dieu est parfaite, sans fin. — V. Cette éternité sans fin nous charme plus que l'éternité sans commencement.

Chapitre XIX. — De l'éternité de Dieu *(fin)*.. 105

VI. Dieu a son éternité tout entière dans le moment présent. — VII. Nous n'avons que de très petites parcelles de l'être et du temps. — VIII. Dieu daigne abaisser son éternité jusqu'à notre néant. — IX. La seule éternité de Dieu peut nous contenter.

Chapitre XX. — De l'éternité de la créature. 110

I. Nous sommes entre deux éternités. — II. Ce que c'est que l'éternité bienheureuse. — III. Le chemin de l'éternité bienheureuse est plus facile que celui de la malheureuse.

Chapitre XXI. — De l'éternité de la créature *(suite)* 115

IV. Dialogue entre un vivant et une âme damnée. — V. Réflexions sur l'éternité : Continuation du dialogue.

Chapitre XXII. — De l'éternité de la créature *(suite)* : L'enfer 120

VI. Aucun esprit créé ne peut considérer l'éternité malheureuse sans en être ému. — VII. L'esprit de Dieu voit le tourment des damnés sans compassion. — VIII. Les tourments de l'éternité malheureuse sont sans relâche ni diminution.

Chapitre XXIII. — De l'Immensité et de la présence de Dieu 125

I. Dieu est partout, et il n'est dans aucun lieu. — II. Dieu est très présent, et il est très éloigné de nous. — III. Combien nous devons admirer qu'un si grand Dieu s'abaisse à nous, qui ne sommes rien.

Chapitre XXIV. — De l'Immensité de Dieu *(suite)* 130

IV. La différence entre l'immensité de Dieu et la présence de Dieu. — V. L'immensité et la présence de Dieu sont visibles dans les êtres créés.

Chapitre XXV. — De la Toute-puissance de Dieu dans la Création 134

I. Dieu a bâti tout ce grand univers avec cinq néants qui font éclater sa toute-puissance.

Chapitre XXVI. — De la Toute-puissance de Dieu dans la Création *(suite)* 139

II. Le monde a été créé pour être le palais de l'homme. — III. Les merveilles de la terre publient la toute-puissance de Dieu.

Chapitre XXVII. — De la Toute-puissance de Dieu dans la Création *(suite)* 143

IV. Les merveilles de la mer font paraître la toute-puissance de Dieu. — V. Les merveilles de l'air font éclater la toute-puissance de Dieu.

Chapitre XXVIII. — De la Toute-puissance de Dieu dans la Création *(fin)* 149

VI. Les merveilles du ciel racontent la gloire et font éclater sa puissance.

Chapitre XXIX. — De la bonté infinie de Dieu dans la création du petit monde qui est l'homme. 153

I. De la Bonté infinie de Dieu en général. — II. Bonté de Dieu dans le don de notre être, le plus noble de tous les êtres. — III. Dignité du corps humain.

Chapitre XXX. — De la bonté infinie de Dieu dans la Création de l'homme *(suite)*..... 158

IV. Noblesse de l'âme de l'homme. — V. De la conservation de notre être par le Créateur. — VI. Du concours de Dieu à toutes nos actions et des leçons qu'il nous donne.

Chapitre XXXI. De la Providence de Dieu.. 164

I. Importance de la question de la Providence. — II. Existence de la Providence. — III. En quoi consiste cette Providence.

Chapitre XXXII. — De la Providence de Dieu *(suite)* 170

IV. Leçon aux âmes craintives. — V. Leçon aux âmes présomptueuses.

Chapitre XXXIII. — De la Providence de Dieu *(fin)*. 175

VI. Leçon à ceux qui s'érigent en juges et en censeurs de la Providence. — VII. Leçon à ceux qui attribuent tout au destin ou à la fortune.

Chapitre XXXIV. — De la prédestination, qui est la partie principale de la Providence.... 180

I. La prédestination est le secret des secrets de Dieu. — II. L'incertitude de notre prédestination ne doit inquiéter personne, parce qu'il est certain que nous serons sauvés si nous le voulons.

Chapitre XXXV.— De la prédestination *(suite)*. 185

III. Nous pouvons avoir des assurances infaillibles de notre prédestination. — IV. Dieu ne veut pas que nous sachions le secret de sa Providence concernant notre prédestination. — V. Quand nous serions certains d'être réprouvés, il ne faudrait pas cesser de servir Dieu et de l'aimer de tout notre cœur.

Chapitre XXXVI. — De la Science infinie de Dieu 191

I. Petitesse de la science de l'homme. — II. Etendue de la science de Dieu. — III. Simplicité de la science de Dieu.

Chapitre XXXVII. — De la Science infinie de Dieu *(suite)*. 197

IV. Facilité de la science de Dieu. — V. Certitude et constance invariable de la science de Dieu. — VI. Conclusion des deux chapitres sur la science de Dieu.

Chapitre XXXVIII. — De la Justice de Dieu. 201

I. La justice de Dieu triomphe de la malice des pécheurs. — II. Dieu est juste envers tous les êtres créés; juste envers personne et juste envers tous.

Chapitre XXXIX. — De la Justice de Dieu *(suite)*. 207

III. Dieu n'est pas toujours rigoureux pour les bons et ne favorise pas toujours les méchants. — IV. La justice de Dieu est adorée dans le ciel, blasphémée dans les enfers, méprisée sur la terre, crainte de peu de personne, aimée seulement des âmes parfaites. — V. Les décrets de la justice divine sont des abîmes impénétrables à nos esprits pendant cette vie.

Chapitre XL. — De la Miséricorde de Dieu... 212

I. Impuissance de l'homme à parler de Dieu. — II. Attrait spécial envers la miséricorde de Dieu. Hymne à cette miséricorde.

Chapitre XLI. — De la divine Miséricorde *(suite)* 216

III. La miséricorde de Dieu éclate admirablement dans le pardon des péchés des hommes. — IV. La miséricorde de Dieu éclate encore davantage dans la manière dont elle pardonne les péchés.

Chapitre XLII. — De la divine Miséricorde *(fin)* 222

V. Le trésor des miséricordes divines est inépuisable. — VI. Le plus grand des crimes est d'être méchant parce que Dieu est bon.

Chapitre XLIII. — De la Patience de Dieu.... 226

I. La patience de Dieu est une perfection. — II. La longue patience de Dieu fait mieux voir la grandeur du péché.

Chapitre XLIV. — De la Patience de Dieu *(suite)*. 231

III. La longue patience de Dieu doit épouvanter le pécheur plus que ses châtiments. — IV. La patience de Dieu est un miracle, et ce miracle est un problème.

Chapitre XLV. — De la Patience de Dieu *(fin)*. 238

V. Elévation d'une âme pécheresse touchée par la patience de Dieu.

Chapitre XLVI. — De la Sagesse de Dieu.... 242

I. La Sagesse de Dieu, en lui-même et dans ses œuvres. — II. Tableau des merveilles de la nature, où brille la divine Sagesse.

Chapitre XLVII. — De la Sagesse de Dieu *(suite)*. 250

III. La Sagesse de Dieu est un grand peintre. — IV. L'art des hommes n'est qu'une faible copie de la nature. — V. La Sagesse de Dieu éclate dans mille merveilles dont nous ne connaissons pas la raison.

Chapitre XLVIII. — De la Sagesse de Dieu *(fin)*. 257

IV. La divine Sagesse paraît plus admirable dans le ciel que dans tout le reste de ses œuvres. — La Sagesse a voulu que la terre devînt un ciel en recevant et en suivant les leçons du ciel.

Chapitre XLIX. — De la Sainteté de Dieu.... 261

I. Dieu est si saint qu'il est la Sainteté même. — II. Il n'appartient qu'à Dieu d'être saint par lui-même, parce qu'il est tout-puissant. L'homme ne peut être saint qu'autant qu'il est appuyé par la puissance de Dieu.

Chapitre L. — De la Sainteté de Dieu *(suite)*. 267

III. Dieu étant infiniment sage, il est nécessaire qu'il soit infiniment saint. — IV. Personne ne peut être saint s'il n'est conduit par les lumières de cette divine Sagesse.

Chapitre LI. — De la Sainteté de Dieu *(fin)*... 271

V. La Bonté infinie de Dieu, qui est le comble de la sainteté, est la source de toute la sainteté des justes. — VI. La Bonté infinie de Dieu a plus d'envie de se communiquer à nous que nous n'avons le désir de la recevoir.

Chapitre LII. — De la Beauté infinie de Dieu. 275

I. La beauté de Dieu ne saurait se concevoir. — II. La beauté de Dieu paraît tracée, quoique fort imparfaitement, sur toutes les créatures qui sont exposées à nos yeux.

Chapitre LIII. — De la Beauté infinie de Dieu *(suite)*. 280

III. La Beauté infinie de Dieu paraît plus éclatante dans les êtres spirituels.

Chapitre LIV. — De la Beauté infinie de Dieu *(fin)*. 285

IV. La Beauté infinie de Dieu considérée en elle-même dans l'harmonie admirable des attributs divins. — V. La Beauté infinie de Dieu considérée dans le coloris qui lui donne son éclat.

Chapitre LV. — Si Dieu peut être aimé comme il aime 290

I. Amour et Beauté. — II. L'amour de Dieu

pour nous vaut mieux que l'amour de toutes les créatures. — III. L'amour des créatures envers Dieu ne peut entrer en comparaison de l'amour de Dieu envers elles.

CHAPITRE LVI. — Si Dieu peut être aimé comme il aime *(suite)* 297

IV. Quand par impossible nous aimerions Dieu autant qu'il nous aime, nous ne serions pas quittes envers lui. — V. Pratique excellente pour aimer Dieu parfaitement, quand nous sentons que nous ne pouvons pas aimer Dieu.

CHAPITRE LVII. — Du souverain domaine de Dieu sur nous 303

I. Dieu a un domaine absolu sur ses créatures, comme Créateur. — II. Dieu a un domaine absolu sur ses créatures, comme Conservateur.

CHAPITRE LVIII. — Du souverain domaine de Dieu sur nous *(suite)* 309

III. Dieu a un souverain domaine sur ses créatures, spécialement sur l'homme comme Législateur. — IV. Dieu a un souverain domaine sur ses créatures, parce qu'il est leur Fin dernière.

CHAPITRE LIX. — Du zèle de Dieu pour nos âmes. 316

I. De la jalousie de Dieu. — II. Du grand précepte de l'amour que Dieu nous impose.

CHAPITRE LX. — Du zèle de Dieu pour nos âmes *(fin)* 322

III. Pourquoi Dieu a-t-il tant de zèle pour nos âmes et désire-t-il tant que nous l'aimions uniquement. — IV. Combien Dieu est glorifié par une âme qui l'aime purement pour lui-même.

CHAPITRE LXI. — Du zèle de nos âmes pour Dieu. 328

I. De la sympathie qu'éveille la grâce dans les âmes pour Dieu, et du zèle qui en est le fruit. — II. Nous devons conserver tout l'amour de notre âme pour Dieu avec une jalousie qui ne souffre pas de partage. — III. Nous devons avoir un grand zèle pour porter tout le monde à connaître, à aimer et à servir Dieu.

CHAPITRE LXII. — Du zèle de nos âmes pour Dieu *(fin)* 334

IV. Nous ne saurions mieux manifester notre zèle pour Dieu qu'en lui gagnant le plus d'âmes que nous pourrons. — V. Le zèle que chacun doit avoir pour le salut de ses enfants et de ses domestiques.

CHAPITRE LXIII. — De la vie de Dieu dont nous devons vivre 338

I. La vie de l'âme est de voir Dieu. — II. Ce qu'un ange et une bonne âme sur la terre ont de commun ou de particulier à l'égard de Dieu.

CHAPITRE LXIV. — De la vie de Dieu dont nous devons vivre *(suite)*. 342

III. Ce qui peut assurer une âme qu'elle vit de la vie de Dieu. — IV. Rien n'est plus facile, plus sublime, plus utile, plus assuré en toute manière que de s'appliquer à imiter la vie divine.

CHAPITRE LXV. — De la vie de Dieu dont nous devons vivre *(fin)* 349

V. Une âme qui vit de la vie divine commence à être bienheureuse dès la vie présente. — VI. Comment une âme qui vit de la vie de Dieu peut faire aisément fortune pour l'éternité.

CHAPITRE LXVI. — Conclusion de tout l'ouvrage et fruit qu'on en peut tirer 353

I. Le ciel est en nous. — II. Premier fruit de

la lecture de ce livre : dégoûter une âme de la terre et la faire demeurer au ciel. — III. Second fruit : Cultiver le ciel planté sur la terre. — IV. Troisième fruit : Apprendre à parler de Dieu et s'en entretenir avec plaisir. — V. Quatrième fruit : Se dégoûter de la lecture des livres inutiles. — VI. Cinquième fruit : Fermeté et solidité de la dévotion acquise par la science de Dieu.

Imp. FOURNIER, r. Constantine, Toulouse.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

La Théologie de la Fête du Christ-Roi, par le P. Sigismond O. M. C. Vol. in-12. Prix : 5 francs, *franco.*

Ouvrage qui expose la magnifique doctrine de ce mystère à la lumière des grandes thèses de la théologie franciscaine.

Explication du Saint Sacrifice de la Messe, par le P. Martin de Cochem O. M. C.; 237e mille. Vol. relié, tranches rouges. Prix : 5 francs; *franco*, 6 francs. — Broché, *franco*, 5 francs.

La Prière du Cœur, par le même; piqûre in-32 de 64 pages sous couverture, coins arrondis (édition abrégée). Prix : 0 fr. 60 l'unité; *franco*, 0 fr. 75.

Jésus le Christ, par le P. Jules d'Albi O. M. C. Vol. in-12. Prix : 12 francs; *franco*, 13 francs

Réfutation puissante et originale du JÉSUS *de Parbusse*. Apologétique vivante et constructive, sans ombre d'aridité; œuvre de science, de foi et d'amour, et de haute littérature

L'Amour n'est pas aimé, par le P. Marie-Antoine (Le Saint de Toulouse) O. M. C. Brochure in-18 de 156 pages. Prix : 3 francs, *franco.*

Le Père Marie-Antoine, Orateur. Choix de Discours. Vol. in-12 de 260 pages. Prix : 10 francs, *franco.*

Vie complète du P. Marie-Antoine, par le P. Ernest-Marie de Beaulieu O. M. C. Vol. grand in-8° de plus de 500 pages, 3 gravures hors texte. Prix : 18 francs; *franco*, 20 francs.

(Une âme eucharistique). **Vie du P. Alfred Mermillod** O. M. C., par le P. Ernest-Marie. Prix : 3 fr. 50 *franco.*

Le P. Joseph d'Aurensan, Capucin, par le même. Vol. in-8° de 174 pages, portrait hors texte. Prix : 10 francs, *franco.*

On trouvera grande édification à la lecture de la vie de ce moine-chevalier.

S'adresser aux " VOIX FRANCISCAINES "

C/C postal **16-05**

CATHOLIC THEOLOGICAL UNION
3 0311 00107 5329
WITHDRAWN

BT 130 .L68 1929
Louis-Fran.cois, 1615-1680.
Les grandeurs de Dieu

BT 130 .L68 1929
Louis-Fran.cois, 1615-1680.
Les grandeurs de Dieu

DEMCO

3 031 00107 3329